



S C I E N C E S & H I S T O I R E



Fondements des civilisations de l'Asie

Science et culture

Michel Soutif


EDP
SCIENCES

Fondements des civilisations de l'Asie

Science et culture

Michel Soutif

Avec le soutien de l'AUEG



17, avenue du Hoggar
Parc d'activités de Courtaboeuf, BP 112
91944 Les Ulis Cedex A, France

Photo de couverture : Gourou Rimpoché (Padmasambhava) au Bhutan. © dr. JF

ISBN : 978-2-7598-0362-0

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction par tous procédés, réservés pour tous pays. La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

© 2009 EDP Sciences

花門一壺酒
花非花霧非霧
獨酌無相親
夜半來天明去
舉盃邀明月
來如春夢不多時
對影成三人
去似朝雲無覓處

李白

白居易

This page intentionally left blank

Sommaire

Préambule	VII
Préface de André Laronde	IX
Préface de Michèle Leduc	XI
PARTIE I – Les précurseurs	1
1 Émergence de l’Homme à travers l’Eurasie	3
2 Naissance et épanouissement du néolithique en Eurasie	11
3 Naissance des cités-États	25
4 La poterie et la céramique ; une grande découverte du néolithique	37
5 Le Croissant fertile ; la roue, l’écriture, la métallurgie	45
6 Les tribus indo-européennes ; le cheval et les mythes	59
PARTIE II – La formation des États	69
7 Les Hittites et le fer	71
8 Les Hébreux ; à la lumière de l’archéologie moderne	77
9 La Bactriane et la Transoxiane ; carrefour de l’Asie centrale	87
10 L’Iran	97
11 L’islam, naissance et explosion ; Bagdad et les mathématiques	109
12 Les croisades ; d’après les chroniqueurs arabes et chrétiens	123
13 L’Himalaya et les Tibétains	135
14 L’Asie centrale ; la route de la soie et la communication	155
PARTIE III – Les superstars	167
15 L’Inde	169
16 La Chine - 中國 (Zhong Guo)	205

17 Le Japon	295
18 La Corée	329
 PARTIE IV – Épilogue	 341
19 La saison des prophètes	343
20 Physique et philosophie	351
Bibliographie	367

Préambule

Le présent ouvrage a pour origine une série de conférences faites à l'Université Inter-Âges du Dauphiné. Il en résulte que les chapitres sont sensiblement indépendants les uns des autres. Le lecteur pourra ainsi trouver les références aux Pays qui l'intéressent sans devoir parcourir le livre d'un bout à l'autre. En revanche, ce parti pris conduit à un certain nombre de redites concernant les rapports entre les pays ou entre eux et leurs interfaces.

Il a été grandement tenu compte de la **circulation** des idées, tant culturelles que scientifiques. La communication des découvertes scientifiques et de l'invention de leurs applications a joué un rôle fondamental dans l'élaboration de notre patrimoine actuel. Le langage écrit a été d'une importance majeure dans cette circulation des idées. L'assoupissement de la civilisation arabe des lumières abbassides est probablement dû en partie à l'enfermement de la sphère arabe dans une seule langue et un alphabet qui l'ont coupé du reste du monde. Est-ce le même sort qui guette la civilisation technique de l'Europe et de son prolongement américain lorsque l'anglais alphabétique devient le moyen d'expression obligé de la communauté scientifique ?

Les découvertes scientifiques et leurs applications ne circulent pas indépendamment du contexte culturel, artistique et religieux et les uns influent sur les autres : ainsi, la maîtrise des fours à très haute température n'a pas seulement conduit à l'éclosion de la porcelaine mais a permis des percées fondamentales en métallurgie ; de même, la peinture lettrée chinoise à l'encre et au pinceau révèle une certaine manière de traduire la nature et par suite la conception de la physique en Extrême-Orient.

Il me paraît donc mal venu de traiter dans certains ouvrages de science et séparément, dans d'autres de culture et de société. J'ai donc essayé ici de montrer le développement parallèle de la plupart des thèmes de communication qui ont abouti à notre civilisation tant matérielle que spirituelle.

Pour certains, cet effort pourra paraître un travail « mi-chèvre, mi-chou », une construction hybride n'entrant dans aucune des catégories réputées sérieuses par convention. C'est pour essayer d'écarter cette critique que j'ai souhaité **deux préfaces**, l'une d'un scientifique et l'autre d'un historien rompu aux méthodes scientifiques.

Les Sumériens appelaient l'avenir *warkâtu*, derrière le dos (ce qu'on ne voit pas), et ils marchaient ainsi à reculons vers le Futur. Bien que tout essai d'imaginer l'avenir risque de sombrer dans le ridicule, on peut cependant concevoir qu'au XXI^e siècle, la sphère chinoise et son écriture basée sur la signification et non sur la prononciation (et ainsi accessible à 1,5 milliards d'individus de langues différentes), jouera un rôle fondamental dans la

diffusion des nouveaux savoirs. Ceux-ci engloberont l'Asie dans son intégralité, et leurs développements exigeront pour être compris d'avoir présente à l'esprit l'Histoire de ce continent. C'est là le but de ce livre : préparer ses lecteurs à une meilleure compréhension des événements qui se préparent et qui, peut-être, les surprendront.

Préface I

Professeur André Laronde de l'Institut de France

Il n'est pas banal de voir un scientifique de haut niveau se livrer à une réflexion qui porte sur une matière apparemment historique dont on se demanderait quel rapport elle peut avoir avec ses préoccupations. Et pourtant ! Il est évident que la recherche de Michel Soutif ne consiste pas en un travail d'amateur, qui serait dans tous les cas une œuvre distinguée témoignant d'une grande culture et d'une grande ouverture d'esprit. Ancien élève de l'ENS-Ulm, chercheur à Paris d'abord, puis à Grenoble où il s'est définitivement fixé, Michel Soutif est un scientifique de grande envergure, qui a une démarche de chercheur profondément innovante. Grenoble lui a offert de bonnes conditions de développement de sa recherche, dans le climat créé dès la guerre et surtout dans les années de l'immédiat après-guerre, au milieu du siècle dernier, par une pléiade de savants de premier ordre, parmi lesquels il faut citer le regretté Louis Néel, mais bien d'autres encore, tel le doyen Louis Weil trop tôt disparu.

Or Michel Soutif a mené une réflexion profonde et originale sur les sciences. Il n'a cessé de considérer que l'avancement des sciences est indissociable du développement de la culture. Les civilisations isolées ont pu provoquer des découvertes de génie, et inscrire à leur actif des réalisations profondément originales, il n'en demeure pas moins qu'elles végètent très vite. Le cas de la Papouasie et celui de la Mélanésie, celui du continent australien, sont là pour le démontrer. Ne parle-t-on pas à leur propos de civilisations hors de l'Histoire ? Aujourd'hui, on ne méprise plus ces réalisations, on inscrit à leur actif des résultats qui sont loin d'être négligeables, mais force est de constater que l'isolement de cette partie du monde a duré jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Il en résulte des conséquences lourdes. Je pourrais en dire autant du continent africain, dont l'isolement a été moins marqué. Le nord de l'Afrique a participé au monde méditerranéen et aux cultures punique, grecque et romaine. Le cas de l'Égypte est particulier. La civilisation qui s'y est développée dès le IV^e millénaire avant J.-C. a sans doute des racines locales. Hérodote notait que l'Égypte est un don du Nil. Mais l'Égypte n'a-t-elle pas reçu des apports qui viennent de bien au-delà de la vallée du Nil ? C'est la théorie audacieuse développée naguère par Cheikh Anta Diop ; et ce point de vue a reçu des appuis non négligeables. Il est certain que le Sahara n'a pas constitué la barrière hermétique qu'il est devenu aux siècles suivants avec une désertification accrue. Des contacts sporadiques ont pu exister sans nul doute. Mais ils n'ont pas été suffisants pour provoquer un choc en retour vers les régions d'origine, restées enclavées jusqu'au XIX^e siècle.

Et du coup l'Afrique a pris un retard qui peut se mettre en regard de ce que je notais pour le monde australasien.

L'Europe a sans doute bien des avantages à son actif : péninsule avancée de l'immense bloc asiatique, elle se trouve dans une situation de carrefour, au contact d'océans et de mers qui la pénètrent profondément, sans parler de grands fleuves qui sont comme des prolongements des espaces maritimes. Le développement de l'Europe est trop connu pour qu'il soit besoin d'insister longuement.

Mais le développement exceptionnel de l'Europe, son influence sur le reste de la planète, ne doivent pas faire oublier la place de l'Asie, qui offre des ressources considérables, et qui n'est pas restée enfermée sur elle-même, comme une vision hâtive des temps de fermeture de la Chine et du Japon au XVIII^e et au XIX^e siècle pourraient le laisser à penser. Bien avant la fameuse et malheureuse guerre de l'opium conduite par la Grande-Bretagne contre la Chine, bien avant l'expédition du commodore Parry vers le Japon, ces pays ont été ouverts et ont suscité l'intérêt de l'Europe. Pensons seulement à l'étonnante aventure du père Ricci, venu de Macerata dans les Marches, en Italie centrale, et reçu à la cour de l'empereur de Chine en plein XVII^e siècle. Plus loin de nous dans le temps, pensons aux marchands chinois venus présenter des étoffes de soie à l'empereur Auguste dans l'île égéenne de Samos en 19 avant J.-C. Pensons aux navigateurs chinois qui sillonnaient les mers du Sud et l'océan Indien dès notre Moyen Âge. L'Asie n'a donc pas été le bloc isolé que l'on croirait trop hâtivement.

Ce sont ces faits qui ont retenu l'attention de Michel Soutif. Ancien président de l'université Joseph Fourier de Grenoble, il n'a cessé de fréquenter l'institution universitaire, qui a été le cadre de toute sa carrière. Aujourd'hui, il est l'un des animateurs prisés de l'université Inter-Âges de Grenoble, une institution dynamique. Et c'est une série de leçons très courues qui sont à l'origine de ces pages. Michel Soutif se livre à une ample fresque, nourrie par des lectures et aussi par une connaissance profonde de l'Asie, et notamment de la Chine, où il s'est rendu à de multiples reprises. C'est dire que le lecteur sera guidé par un auteur maître de son sujet, aussi à l'aise sur les questions de civilisation que sur les questions scientifiques et techniques. Michel Soutif unit donc une double qualité assez rare pour être soulignée, parce qu'elle fait tout le prix de ces développements.

Le lecteur trouvera donc dans ces pages ample matière à réflexion. Le livre de Michel Soutif n'est pas un ouvrage de plus sur l'histoire de la civilisation, ce qui en soi serait appréciable. C'est avant une œuvre originale qui fera date et que chacun aura intérêt à méditer à l'heure où les pays d'Asie reviennent au premier rang de la scène internationale. Michel Soutif nous aide à comprendre que ce fait d'actualité n'a rien de fortuit, mais qu'il s'inscrit dans une longue évolution injustement oubliée.

Préface II

Michèle Leduc, présidente de la Société française de physique

Michel Soutif est un physicien de renom, ancien professeur et fondateur d'un grand laboratoire de physique à l'Université Joseph Fourier de Grenoble, dont il a été un très actif président. Il a été un artisan important du développement des sciences à Grenoble et dans la Région Rhône-Alpes et il a également présidé la Société française de physique. À l'origine de nombreuses coopérations franco-chinoises, il a développé une passion pour la culture de la Chine dont il a appris la langue. Il a dispensé divers enseignements aux étudiants d'histoire et de sciences sur le thème du présent ouvrage. Il est le seul Français à avoir reçu le grand prix de la Coopération Scientifique et Technique Internationale attribué par la République Populaire de Chine.

Michel Soutif est sans conteste reconnu comme un très bon spécialiste de l'histoire des sciences et tout particulièrement de la physique en Chine. Ses deux livres « L'Asie source des sciences et de techniques ; histoire comparée des idées scientifiques et techniques de l'Asie » (1994) et « Naissance de la physique de la Sicile à la Chine » (2002) font référence. Le présent ouvrage est de la même veine. Il est pour une bonne part le fruit de la série de cours que Michel Soutif a donnés sur ces thèmes, en insistant sur la genèse des innovations techniques et des concepts scientifiques mises en relation avec le contexte des civilisations et des cultures.

Le lecteur y trouvera des coups de projecteur clairs et passionnants sur les nombreuses percées techniques qui ont vu le jour à divers endroits de l'Asie, bien avant leur diffusion jusqu'en Europe. Ainsi est décrit le cheminement multiforme de la céramique depuis le paléolithique japonais jusqu'aux premières dynasties chinoises, où la maîtrise des fours acquise depuis le néolithique a débouché sur la métallurgie et explique en partie l'avance chinoise dans ce domaine. De nombreux exemples vont de la roue sumérienne aux mathématiques indiennes, en passant par le fer hittite et les sciences à Bagdad. L'histoire des grandes inventions chinoises est exposée à travers des synthèses très vivantes, comportant de nombreux détails scientifiques et historiques. Ainsi on apprend que les alchimistes travaillaient sur la chimie de la poudre à canon depuis l'antiquité ; les applications militaires de cette dernière, mines, fusées, armes à feu, connurent un développement rapide au Moyen Âge, qui s'est assez vite propagé à l'Europe et aux Ottomans.

On est surpris aussi par le fait que, cinq siècles avant Gutenberg, les énormes tirages de textes imprimés populaires, rendus possibles par l'invention du papier, pouvaient atteindre le million d'exemplaires ; les billets

de banque ont été inventés à la même époque. De même l'usage des nombres décimaux et de l'algèbre des nombres négatifs apparut en Asie un millénaire avant leur développement par les mathématiciens arabes et européens. Et nous sommes fascinés par la profondeur de la connaissance du magnétisme en Chine : la maîtrise de la notion de champ magnétique terrestre est attestée par la grande variété des boussoles et par l'étonnante précision de l'enregistrement des variations de l'angle entre les directions du Nord magnétique et du Nord géographique. À côté de ces cas célèbres replacés dans leur contexte chinois, on trouvera des exemples moins connus. On apprend ainsi qu'il existait en Chine un siècle avant Jésus-Christ de véritables arsenaux, équivalents des complexes industrialo-militaires d'aujourd'hui, où les pièces de centaines de milliers d'arbalètes étaient usinées de manière à être interchangeables.

L'originalité du présent ouvrage est de replacer ces innovations techniques dans leur contexte historique et culturel, ce qui permet de beaucoup mieux comprendre leur genèse, tout en éclairant à l'inverse leur influence parfois majeure sur l'évolution des civilisations où elles prennent naissance. La majeure partie du livre est ainsi consacrée à donner des repères détaillés sur chacune des grandes civilisations et régions de l'Asie, en se concentrant surtout sur les grands pays de l'Asie de l'Est : Chine, Inde, Japon et Corée. L'auteur insiste particulièrement sur l'importance de la facilité des communications d'Est en Ouest à travers tout le continent de l'Eurasie. Elles ont constamment permis des échanges multiples et féconds qui ont grandement bénéficié à toutes les civilisations, y compris la nôtre, spécialement dans leurs périodes d'ouverture maximale.

L'approche originale des phénomènes de civilisation développée dans ce livre en dit long sur notre tendance à regarder l'histoire du monde par le petit bout de notre lorgnette. Elle ouvre des perspectives qui font réfléchir sur le devenir de notre planète, affectée si profondément par des mutations technologiques de plus en plus rapides. Cet ouvrage démontre à l'évidence que la culture scientifique fait intégralement partie de la culture générale. Il devrait passionner tout honnête homme, curieux sans être un spécialiste, désireux de mieux comprendre l'enchaînement complexe des phénomènes qui ont mené l'Homme de la préhistoire à nos jours.

PARTIE I

Les précurseurs

This page intentionally left blank

Chapitre 1

Émergence de l'Homme à travers l'Eurasie

À partir d'une « alchimie » compliquée, les premiers hominidés apparaissent en Afrique : Toumaï, au Tchad, vers 7 Ma, ou Orrorin, en Afrique de l'Est (6 Ma). L'Ardipithécus a acquis la station bipède vers 4,5 Ma et les premiers outils ont été trouvés à Kata Gona et sont datés de 2 550 000 ans : c'est l'œuvre de *Homo habilis* puis de *Homo ergaster*. Ceux-ci évoluent et fabriquent des bifaces symétriques en devenant *Homo erectus* vers 1 800 000 ans. Ce sont ces hommes-là qui vont quitter l'Afrique en emmenant la technique du biface (technique acheuléenne).

1.1. L'Homme en Asie

La première trace de la sortie d'Afrique est celle de l'homme de **Dmanissi**, en Georgie, au sud du Caucase, où elle a été trouvée sous forme d'une mandibule en 1991. Cependant, depuis, Lordkipanitze a découvert sur le même site, en 2001, 4 crânes et 3 mâchoires datés de 1 810 000 ans, datation confirmée par la découverte dans la même strate d'un rat taupier évolutif caractéristique de la même époque. Cela nous amène tout à fait au début de l'*Homo erectus* africain, et cet « *Homo georgicus* » est sans doute un des prédécesseurs de l'*erectus* africain.

La contenance crânienne des deux premières trouvailles, un homme et une femme, a été mesurée à partir d'une reconstitution des données en 3D, d'un scanner X médical (tomodensitomètre) et de la réalisation d'un moulage par stéréolithographie. On a obtenu 650 cm³ pour la femme et 760 cm³ pour l'homme, ce qui est très inférieur aux 1 000 cm³ d'un *Homo erectus* normal. Il s'agirait plutôt d'un *Homo ergaster*.

L'homme de Java (pithécanthrope)¹

Un *Homo erectus* baptisé pithécanthrope est découvert par un médecin, Eugène Dubois, à Java (Trinil) sous forme d'une calotte crânienne et de deux tibias confirmant une stature verticale. Cet homme est assez mal daté, de

¹ De l'*Homo erectus* à l'*Homo sapiens*, Dossiers d'Archéologie, 302, 2005.

1,8 Ma à 1,6 Ma. Ce fossile, découvert en 1898, a été très fortement controversé, jusqu'à la découverte de fossiles analogues en 1936 dans le voisinage, près de Modjokerto, puis sur un dôme volcanique érodé, Sangiran. Les restes de Sangiran sont datés de 1,6 Ma.

D'autres fossiles beaucoup plus évolués ont également été exhumés près de la rivière Solo mais sont datés de 27 000 à 52 000 ans. Il s'agirait d'une branche d'évolution de l'*Homo erectus* dans le même esprit que le *néanderthalis* en Europe : s'agit-il d'un *Homo erectus* évolué ou bien d'un *Homo sapiens* archaïque ? Dans le doute, on peut se borner, comme le font beaucoup d'archéologues, à le nommer *Homo soloensis*.

Très récemment, on a exhumé dans l'île de Florès un homme de très petite taille, environ 1 mètre, et de capacité crânienne très faible, environ 380 cm³. Cet homme a vécu entre -38 000 et -18 000 ans.

La controverse fait rage : s'agit-il d'un malade (nanisme hypophysaire, un nanisme insulaire, comme pour certains mammifères de cette île) ou d'une espèce nouvelle² ?

L'Homme en Chine³

A-

On trouve en Chine des bipèdes plus anciens que ceux d'Europe dans deux sites datant au moins de 800 000 ans : Yuntian et Lantian. Ils sont tous deux plus anciens que la limite paléomagnétique de Brunhes-Matuyama (retournement du sens du champ magnétique terrestre il y a 780 000 ans).

Yuntian (Hubei) : fouilles de 1990

Faune de grands mammifères carnivores et ongulés. *Chopping tools* et peu de bifaces. Même conception qu'en Afrique à la même période. Deux crânes déformés de volume cérébral restitué par ordinateur de 1050 ± 50 cm³. L'âge déterminé par RPE sur l'émail dentaire est supérieur à 800 000 ans.

Lantian (Shaanxi)

À cet endroit il y a deux sites différents. Le plus ancien est sous 35 mètres de loess. Il a donné un crâne en 1964 qui présente un torus supra-orbitaire massif. Certains chercheurs lui attribuent un âge de 1,15 Ma.

B-

Zhoukoudian

Le site, situé à 47 km de Pékin, a été très fouillé de 1918 à 1937, notamment par les pères jésuites Licent et Teillard de Chardin. La grotte supérieure (localité 1) a 17 couches sédimentaires sur 50 m d'épaisseur dont les âges vont de 750 000 à 100 000 ans. La faune est très importante. On y a découvert les restes d'une

² De nouvelles Fouilles, La Recherche, 392, 2005, p. 19.

³ Premiers Hommes en Chine, Dossiers D'Archéologie, 292, 2004.



Carte 1.1. Principaux sites paléolithiques en Chine.

quarantaine d'individus, des *Homo erectus* qu'on a appelés Sinanthropes : fort torus supra-orbitaire, capacité crânienne de 900 à 1 200 cm³. Ce site était un atelier de taille du quartz, avec de très nombreux éclats. Il renferme 4 couches séparées de cendre qui vont de 600 000 à 200 000 ans et l'une d'elles, datée de 310 000 à 290 000 ans, a 6 m d'épaisseur. Tous ces vestiges ont été perdus en 1941.

C-

Plusieurs sites ont permis de dégager des restes d'*Homo erectus* à travers toute la Chine.

Hexian (Anhui)

Un crâne découvert en 1980. Capacité de 1050 cm³. L'âge est de l'ordre de 200 000 ans.

Tangshan (Jiangsu)

Deux crânes découverts en 1990, très voisins de ceux de Zhoukoudian. Âge de l'ordre de 520 000 ans.

Dali (Shaanxi)

Découverte d'un crâne en 1978, exceptionnellement bien conservé, de capacité 1150 cm³ et dont certains caractères s'apparentent à ceux de *Homo sapiens*. Outils sur éclats et âge compris entre 300 000 et 200 000 ans.

Jinniushan (Liaoning)

Restes d'un individu découvert en 1984 et daté de 400 000 à 200 000 ans. Crâne très proche d'un *Homo sapiens*.

Dingcun (Shanxi)

3 dents et un pariétal exhumés en 1976 datant de 260 000 à 130 000 ans. Évolution des hémisphères cérébraux dans le sens *sapiens*, mais bifaces très massifs en quartzite et bolas.

Maba (Guangdong)

Un crâne a été découvert par des paysans en 1958 et il peut être datable entre 140 000 et 120 000 ans. L'os frontal est très développé mais le pariétal est plat. *Choppers* en quartzite.

Xuijiao (Shanxi)

Les fouilles ont été faites de 1976 à 1979. Des fragments datés de 125 000 à 100 000 ans semblent se rapprocher de *Homo sapiens*. Outils en quartz et bolas.

D-

Apparition de *Homo sapiens*

Pour l'instant, on n'a pas trouvé une grande quantité de vestiges datant du paléolithique supérieur.

Le crâne de Liujiang (Guangxi) est un crâne daté au minimum de 68 000 ans. Il a été découvert en 1958 dans une grotte ne renfermant aucune trace d'activités humaines. Mais les vestiges les plus importants sont ceux de la grotte supérieure de Zhoukoudian. Découverte par hasard en 1934, cette grotte comprend cinq niveaux de plus de 10 mètres d'épaisseur sur un substrat datant de l'*Homo erectus*. Ces niveaux sont datés de $-31\,200 \pm 2\,000$ à la base jusqu'à $-8\,125 \pm 360$ à la surface. On y a retrouvé 8 *Homo sapiens* dont 3 avaient été enterrés (poudre d'hématite sur les os, ornements et bijoux). Avec les autres squelettes, il y a des restes d'animaux chassés ou pêchés (harpons) et également une aiguille en os poli de 82 mm de long. Tous ces vestiges ont également disparu en décembre 1941.

1.2. L'Homme en Europe⁴

L'arrivée de l'Homme en Europe paraît plus tardive que son apparition en Chine ou au Sud-Est asiatique (l'*Homo erectus* de Java a probablement 1,6 Ma).

⁴ Le Paléolithique Inférieur et Moyen en Europe, M. Otte, Armand Colin, 1996.

On trouve quelques galets aménagés et des éclats massifs en Europe centrale et en France (au Vallonnet, près de Menton) qui ne remontent pas à plus de 900 000 ans. Cette industrie, assez grossière, est voisine de celle de la Chine à la même époque, alors que celle de l'Afrique est à ce moment-là beaucoup plus moderne (les bifaces y ont été développés dès 1,6 Ma).

Vallonnet (Nice)

Au fond d'un boyau débouchant sur la mer à cette époque, on trouve une industrie de *choppers* associée à des restes fauniques, mais aucun ossement humain. Le paléomagnétisme date l'endroit de la polarité Jaranillo (entre 900 000 et 950 000 ans).

Isernia (Molise, Italie)

Dépôts lacustres d'éclats irréguliers et de galets aménagés voisins des techniques asiatiques. Ceux-ci sont accompagnés d'une faune de bisons et d'éléphants. Il n'y a pas d'ossements humains. Ce dépôt se situe à l'époque de l'inversion de Brunhes-Matuyama (780 000 ans).

Atapuerca (Espagne)

Premiers restes humains : 780 000 ans. S'agit-il d'une vague migratoire venue d'Afrique ou de chasseurs d'Asie suivant une probable migration faunique ?

Nous allons distinguer ensuite plusieurs périodes.

600 000 ans

C'est l'âge de la mandibule de Mauer (Dusseldorf) qui caractérise un *Homo erectus* robuste accompagné de vestiges lithiques frustes.

600 000 à 300 000 ans

Il apparaît des bifaces bien symétriques en France et en Espagne (tradition acheuléenne). Par exemple à Terra Amata (Nice) ou se trouve un premier foyer daté de 350 000 ans. C'est également le cas de plusieurs sites en Angleterre et en Allemagne. Il s'agit d'une nouvelle vague d'*Homo erectus* ayant franchi le détroit de Gibraltar (8 km en basse mer de la période glaciaire). Il reste cependant à cette époque de nombreuses installations plus primitives avec un outillage fruste et massif (tradition clactonienne de Clacton-on-Sea). C'est le cas de l'homme de Tautavel à la combe de l'Arago qui remonte à 450 000 ans.

300 000 à 100 000 ans

C'est une période de transition due au changement climatique : le réchauffement interglaciaire Riss-Wurm est axé sur -130 000 ans.

La transition se manifeste dans l'industrie : on passe du biface, noyau central, aux éclats extraits du noyau : c'est le *débitage Levallois* qui fournit après une mise en forme très étudiée du bloc initial plus de 60 types d'outils spécialisés.

Apparition d'une nouvelle espèce du genre *Homo* : *Homo sapiens néanderthalis*, forme plus massive douée d'une meilleure résistance au froid et d'une capacité crânienne supérieure à la nôtre. On qualifie cette période de pré-moustérienne.

100 000 à 35 000 ans

C'est la période moustérienne proprement dite. L'homme de Néandertal se répand jusqu'au Moyen-Orient : on note sa présence à Qafseh (Israël) en -92 000 et à Karain⁵ (Turquie du sud) jusqu'à -60 000. Il remonte jusqu'au nord de l'Allemagne et les habitats sous abris et en grottes se généralisent. Il enterre ses morts. L'outillage sur éclats utilise divers modes de préparation suivant la nécessité d'économiser ou non la matière première ; des traditions régionales se manifestent, tandis que les réseaux d'approvisionnement s'étendent.

Transition 40 000 à 35 000 ans

L'homme moderne (*Homo sapiens sapiens*) se répand en Europe. D'où vient-il ?

Sa première apparition se situe à Qafseh (-92 000) où il coexiste avec des néandertaliens et utilise le même outillage. En France, vers -35 000, il montre son aptitude à combiner des techniques complémentaires. Les racleurs et éclats côtoient un outillage sur lames et des outils en os. Les premières fresques pariétales apparaissent vers -32 000 dans la grotte Chauvet. Des objets non utilitaires sont enfouis dans les sépultures : pendeloques, décorations de vêtements. Cette période constitue le Chatelperronien.

1.3. Les phases du paléolithique supérieur

Le Gravettien (entre -30 000 et -22 000)

Figurines féminines sous forme de statuettes en argile, en ivoire ou en calcite, un peu partout en Europe : Tursac, Monpazier (Dordogne), Brassempouy (Landes) en France. Nouvelle occupation de la grotte Chauvet.

Le Solutréen (entre -22 000 et -18 000)

Bas-reliefs gravés ou sculptés comme au Roc de Sers (Charente). Grandes pièces lithiques en feuilles de saule ou de laurier, retouchées sur les deux faces.

Le Magdaléen (entre -18 000 et -11 000)

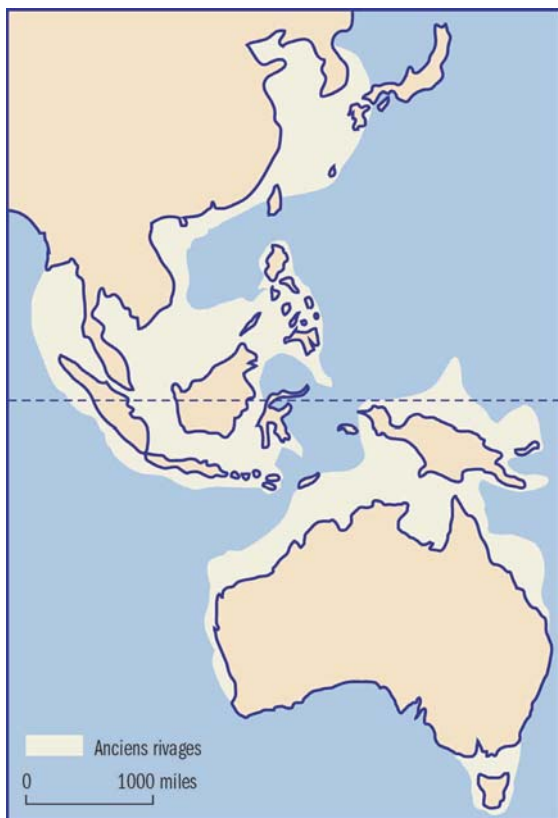
Grottes profondes comme à Lascaux ou Altamira (Espagne), sculptures en os ou en ivoire, par exemple sur des propulseurs.

⁵ Paléolithique ancien de Karain, *Archeologia*, 356, 1999, p. 60.

1.4. L'accès aux îles et aux continents isolés

Nous examinerons deux cas intéressants : le peuplement du Pacifique et celui des Amériques.

Peuplement du Pacifique⁶



Carte 1.2. Niveau de l'océan en - 40 000 et niveau actuel.

Il s'effectue en deux vagues très différentes.

La première suit le peuplement du Sud-Est asiatique et de l'Indonésie : vers -40 000, le niveau de la mer, 150 m au-dessous du niveau actuel, rend solidaire l'Indonésie jusqu'à Timor, qui n'est alors séparée que de 200 km du bloc constitué de la Nouvelle-Guinée, de l'Australie et de la Tasmanie. L'homme de l'époque est capable de franchir une telle distance sur des radeaux de fortune, volontairement et non accidentellement. On peut le prouver parce qu'il a aussi peuplé d'autres îles, à la même distance, au nord

⁶ *De l'inégalité parmi les sociétés*, J. Diamond, Gallimard, 2000.

de la Nouvelle-Guinée (par exemple Buka dans l'archipel Salomon). Cette colonisation s'est probablement accompagnée d'un massacre très rapide de tous les gros animaux qui n'avaient jamais vu l'homme. Puis le niveau de la mer est monté, fragmentant le continent. Une jungle épaisse s'est développée à basse altitude en Nouvelle-Guinée, obligeant les Papous à remonter les vallées jusque vers une altitude de l'ordre de 1000 m, les fragmentant en petits groupes isolés les uns des autres, parlant plus de 900 langues totalement indépendantes. Sans communication entre eux, leur évolution sera très lente, et ils seront encore à l'âge de pierre au xx^{e} siècle.

La deuxième vague partira de la Chine du sud vers -3500, puis passera aux Philippines vers -3 000, arrivera vers -1 500 sur les basses côtes de Nouvelle-Guinée, vers -1 200 en Nouvelle-Calédonie et ira même, vers +500, de Bornéo jusqu'à Madagascar. Il s'agit cette fois-ci de navigateurs confirmés en possession d'une invention géniale, le **catamaran**, qui ne sera adopté en Europe qu'au xx^{e} siècle. Ces hommes sont appelés Austronésiens ; ce sont les acteurs de la culture du taro, de l'igname et du sagou.

Peuplement de l'Amérique

Dès que l'homme moderne a été en possession d'aiguilles pour coudre des vêtements, il a colonisé des régions plus froides vers le Nord. On trouve ainsi sa trace en Sibérie vers -20 000. De là, il est passé en Alaska par l'isthme de Bering à pieds secs ; des sites incontestables y sont trouvés et datés de -12 000. Puis il apparaît en -11 000 de nombreuses installations au sud des États-Unis et au Mexique. Ces sites, caractérisés par de grandes pointes de lances en pierre, ont reçu le nom de Clovis (nom d'une ville du Nouveau-Mexique).

On retrouve des hommes, moins de 1 000 ans après, en Patagonie, pourtant 12 000 km plus au sud. C'est une des raisons pour lesquelles de nombreux auteurs donnent des dates très antérieures pour le peuplement du continent (par exemple le site de Pietra Furada au Brésil serait daté de -35 000 ans, ce qui est cependant très controversé).

Chapitre 2

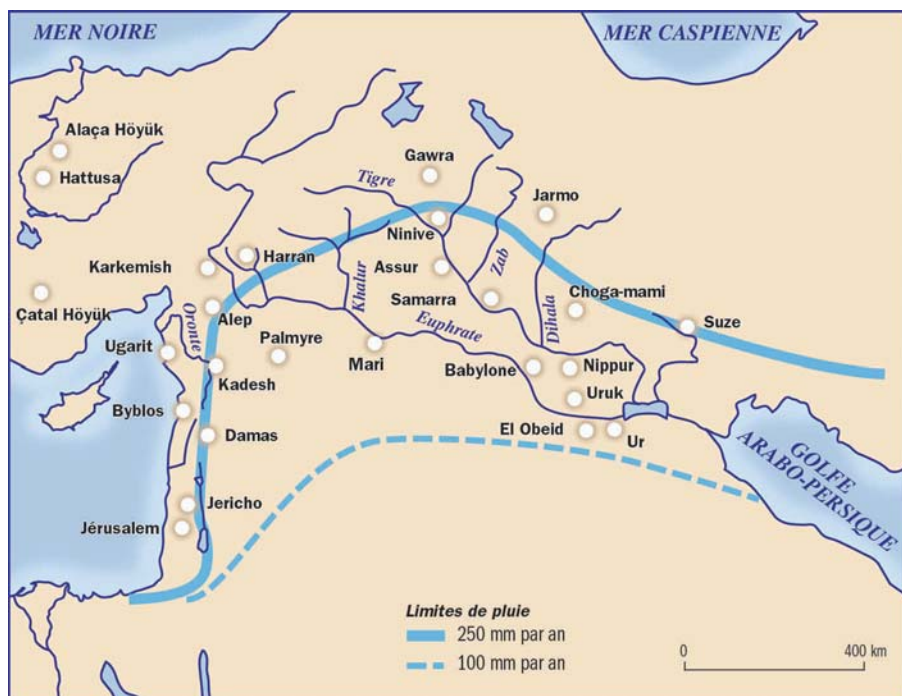
Naissance et épanouissement du néolithique en Eurasie

Pendant des millénaires, la vitesse d'apparition des innovations est inférieure à la vitesse de leur diffusion, malgré la petitesse de celle-ci, si bien que le niveau d'évolution de l'outillage lithique est partout sensiblement le même. Le passage de l'*Homo néanderthalis* à l'*Homo sapiens* ne provoque pas de discontinuités notables, et le site de *Qafzeh* en Israël montre la coexistence d'un même outillage pour les deux espèces il y a 92 000 ans avant J.-C. Le seul animal domestiqué à cette époque est le chien, compagnon de chasse.

La fin de la dernière période glaciaire, vers 10 000 avant J.-C., va modifier la végétation et la répartition des animaux. Certains petits clans humains, qui se déplaçaient avec les saisons pour profiter au mieux des ressources immédiates, vont trouver des endroits privilégiés, où une humidité suffisante se conjugue avec un apport régulier de fertilisant par des torrents ou des cours d'eau, et vont se fixer auprès de prairies initialement sauvages. D'autres vont défricher des zones forestières pour des cultures sur brûlis qui les obligent à migrer chaque année. Les premiers vont songer à construire des habitations permanentes et ainsi naîtront de petits villages.

Dans ces nouveaux foyers de civilisation, les innovations concernant les outils, les matériaux, la sélection des plantes et des animaux se développent à une vitesse inconnue jusqu'alors et il se crée des îlots régionaux à faciès spécifique et original dont le rayonnement ne se produira qu'après la stabilisation des découvertes.

Nous allons examiner les principales civilisations régionales de la période néolithique dans l'Eurasie. Beaucoup plus tard, la diffusion des idées contribuera à bâtir la civilisation moderne qui, à bien des degrés, n'est pas si différente : on utilise toujours les mêmes céréales et les mêmes animaux domestiques.



Carte 2.1. Répartition de l'eau dans le Croissant fertile.

2.1. Le croissant fertile (autour du désert de Syrie centrale)

2.1.1. Les premiers villages

Les conditions très particulières nécessaires à l'apparition des premiers villages ont été réunies dans une vallée très basse de Palestine, près du Jourdan, à *Jéricho*, vers -8000 , et sur un plateau de moyenne altitude en Anatolie, à *Hacilar*, près du lac de Burdur, vers -7000 , puis un peu plus tard à *Catal Höyük*, de -6500 à -5500 .

Le site de Jéricho (période natoufienne) est daté de 7800 ± 200 avant J.-C. Il est acéramique, mais on y trouve des faucilles à dents de silex, des instruments microlithiques et en os. Il est entouré de murailles dont on a retrouvé une tour. Les habitations sont en terre sèche et leur forme ronde et semi-enterrée dérive de celle des huttes de branchages. Le site, détruit vers -6000 , fut reconstruit avec des habitations rectangulaires autour d'une cour. L'une d'elles renferme des figurines et des crânes. La céramique apparaît vers -5500 , à Jéricho et sur la côte, à *Ras Shamra*.



Figure 2.1. Pointes et faucilles en silex à Jéricho.



Figure 2.2. Plan de la ville de Catal Höyük.



Figure 2.3. Figurine représentant une déesse mère, Catal Höyük (-5750).



Figure 2.4. Cervidé en bronze, Alaça Höyük.

La plus grosse installation à cette époque est Catal Höyük¹, qui s'étend sur 16 hectares. Les maisons sont serrées les unes contre les autres sans remparts. On y accède par les toits. On retrouve des produits locaux : obsidienne²,

¹ *Les transformations des sociétés néolithiques*, F. Gérard, Dossier D'Archéologie 276, septembre 2002, p. 10.

² L'obsidienne du volcan voisin, le *Hasan Dag*, explique la localisation de la ville.

marbre et albâtre, cuivre et plomb natifs. La poterie est lustrée et décorée de motifs incisés. Des crânes de taureaux sont fixés aux murs et il existe des figurines de déesses mères en argile cuite. Les cultures portent sur le blé, l'orge, les lentilles, les pois. D'autres installations apparaissent dans les hautes vallées du Tigre et de l'Euphrate et, à l'est, sur les flancs du Zagros, par exemple Jarmo, vers -6500. Peut-être la possibilité de cultures à deux altitudes différentes, permettant deux récoltes espacées, justifie ces installations à flanc de plateau.

2.1.2. Apparition de l'élevage

L'élevage n'apparaît que plus tard, avec des chèvres *ægagres* et des moutons (mouflon oriental), animaux issus d'Asie centrale dont les habitudes grégaires et la reproduction rapide les rendent aptes à la domestication. Le porc (sanglier) et le bœuf (auroch) suivront. Ces quatre espèces n'existent ensemble à l'éclat sauvage qu'au Levant.

Il est très difficile de préciser les débuts de l'élevage : les animaux domestiques étaient auparavant chassés à l'état sauvage ; les ossements recueillis ne diffèrent que par leur taille (les animaux domestiques étant plus petits) et par leur sexe (prédominance des femelles dans la catégorie domestique) On peut également se fonder sur la fréquence relative des constituants du squelette : les chasseurs laissent sur place les parties peu charnues de la proie abattue. Aussi les fouilles de Chypre sont-elles intéressantes : aucun de ces animaux n'est originaire de l'île. Les ossements retrouvés appartiennent forcément à des animaux importés, donc domestiques. Or les os trouvés en 1998 à *Shillourokambos*, occupé au huitième millénaire, sont ceux d'ovins, de caprins, de daims et de bœufs de grande taille, donc élevés en semi-liberté. Il reste à discuter les raisons de l'élevage dans une zone qui regorge de gibier. Il s'agit plus d'un changement de mentalités que d'une nécessité.

2.1.3. La descente en plaine

Vers -5000 se produit une véritable révolution. Les petites installations néolithiques ont grossi, exigent plus de place et sont mieux organisées. Elles s'installent auprès des fleuves, où elles peuvent irriguer de vastes surfaces. L'endroit le plus ouvert du croissant fertile est la zone marécageuse où se confondent Tigre et Euphrate avant de se jeter dans le golfe Persique. *El Obeid*, de -4500 à -3500, a longtemps été le premier site fouillé, mais *Ur*, en son voisinage, l'a probablement précédé. Cette zone, hostile à des groupes trop petits, exige une main d'œuvre importante pour être drainée et une organisation hiérarchisée pour planifier le travail. La spécialisation du travail, comportant des artisans et des autorités non productives de nourriture, conduit à une société de classes où les ressources sont inégalement réparties ; la cité-État Sumérienne est née. Elle va bientôt utiliser les métaux, inventer



Figure 2.5. Paysage actuel de Basse Mésopotamie.

l'écriture et faire la guerre à ses voisins. Mais les Sumériens ont joué leur avenir sur une seule carte : la fertilité de leur région après drainage et irrigation. Ils n'ont ni bois, ni pierre, ni métal, et pour se procurer ces denrées nécessaires, ils doivent produire en excès du grain et de la laine. Il faut donc, dès le début, développer un commerce à longue distance par caravanes d'ânes et par radeaux, exigeant, là encore, des emplois spécialisés.

2.2. La vallée du Nil

Lorsque les habitants des terrasses qui bordent la vallée se sont risqués à descendre en plaine, il leur a fallu domestiquer la crue annuelle par l'irrigation, mais le renouvellement de la fertilité du terrain était assuré. On ne dispose cependant d'aucun vestige correspondant à la conquête du delta, où tout est maintenant submergé par le limon. A-t-il été, dès le début, utilisé à la manière sumérienne, ce qui pourrait expliquer la brève et initiale influence de cette première civilisation (sceaux cylindres, structure de l'écriture avec pictogrammes et phonogrammes mélangés) ? Toujours est-il que le nord de la vallée s'est développé en parallèle avec le sud, où le climat est très différent, mais le fleuve représente un lien très fort d'un bout à l'autre de la vallée, depuis Assouan et la première cataracte : le courant porte vers le Nord et le vent souffle de la Méditerranée vers le Sud.

Une pierre de très bonne qualité, grès ou porphyre suivant les utilisations, est toujours disponible à proximité du fleuve. Le cuivre est abondant dans le Sinaï et l'or dans les torrents de la chaîne arabique, avec du plomb et de l'étain. Le silex affleure sur le plateau libyen.

Malgré la liaison par le fleuve, le développement des deux Égyptes reste distinct de – 4500 à –3150 : il existe par exemple une nette différence dans la poterie en pierre, les armes et outils de silex, plus élaborés au Nord et dans la dépression du Fayoum. L'usage du cuivre reste partout rare. La céramique

connaît une double évolution : dans le décor (géométrique peint ou incisé) et dans la forme. Des figurines de femme dansant les bras levés sont très remarquables. Il se forme ainsi deux royaumes, mais le Nord, sous la bannière du dieu Horus, fils d'Osiris, conquiert le Sud, animé par Seth, assassin de son frère Osiris. Puis, après une brève scission, c'est le Sud du roi **Narmer** de *Hiéraconpolis* (près d'Edfou) qui procède à l'unification des « deux terres ». Cette situation est consolidée par **Ménès** (–3150 à –3125), puis **Aha** (env. –3100). Ainsi est créée la première dynastie, appelée « Thinite » du nom de son origine, *This*, non loin d'Abydos. Les pharaons de cette dynastie sont enterrés au Nord à *Saqqara* mais ont un cénotaphe au Sud, à Abydos, pour marquer leur double appartenance.



Figure 2.6. Égypte : danseuse Hameriya (–4500).



Figure 2.7. Palette de Narmer (–3150).

2.3. La vallée de l'Indus

La brillante civilisation urbaine de l'Indus, qui s'épanouit de –2600 à –1600, n'a dévoilé ses origines que depuis peu de temps grâce aux fouilles françaises de *Mehrgarh*.

Mehrgarh est un site néolithique installé sur le flanc du plateau du *Balouchistan*, à 700 m d'altitude, à mi-chemin de la plaine et du col de *Bolan*. On y trouve des couches successives d'occupation, depuis –7000 à la base jusqu'à –2600, époque où le site sera abandonné au profit de la grande cité de **Mohenjo-Daro**, sur le fleuve. Cette situation à mi-flanc du plateau est tout à fait analogue à celle des établissements du Zagros, comme *Jarmo* par exemple.



Figure 2.8. Falaise néolithique de Mehrgarh, découpée par une rivière.

La couche initiale est constituée d'une agglomération pré-céramique, où les ossements d'animaux proviennent exclusivement de la chasse, tandis que l'orge cultivé est semi-sauvage. Les constructions, en briques d'argile sèche mêlée de paille, permettent de suivre l'évolution de la domestication des végétaux grâce à l'empreinte en creux des épis.

Ensuite apparaissent le blé dur et des squelettes d'ovins, sans doute domestiqués (une tombe datée de -7000 renferme des chevreaux). Vers -6000, de grands bâtiments de plus de trois mètres de haut comportent des compartiments rectangulaires en briques longues pour stocker l'orge et le blé, et l'on trouve des paniers tressés rendus étanches par du bitume ou de l'argile.

Vers -5000, les restes de bovins (zébus et buffles) prédominent, et leur taille diminue, prouvant une élimination sélective des taureaux. La céramique s'affine et utilise un dégraissant (pierre pilée). Elle se spécialise à côté d'ateliers de peausserie et de stéatite. Des perles ornementales en turquoise et en cuivre natif font leur apparition. À cette époque, les produits locaux deviennent très supérieurs à ceux qui arrivent de l'Occident par *Mundigak*, de l'autre côté du Bolan.

Autour de -4000 apparaissent des creusets avec des calottes de métal et des cachets compartimentés en métal. Les sépultures renferment des objets usuels et des parures, en stéatite ou en produits semi-vitrifiés.

Vers -3000, l'urbanisme a beaucoup progressé : les maisons sont groupées par quartiers et des jarres de stockage sont entassées dans de grands magasins. On trouve beaucoup de vases tournés et de cachets en céramique. Des tours à archet sont employés pour les petits objets.

Enfin, vers -2700, cette civilisation a diffusé dans tout le Balouchistan et présente une grande unité : une céramique grise et cuite en atmosphère



Figure 2.9. Jarre pré-harappéenne découverte à Kot Diji.

réductrice, des figurines animales ou humaine en albâtre, des gobelets métalliques. Des plats décorés de chèvres ou de feuilles de pipal se retrouvent partout.

C'est alors que l'explosion de la démographie et de l'activité vont déplacer ces installations vers les plaines autour du fleuve, plus faciles à irriguer et reliées par de meilleures voies de communication.

2.4. Le néolithique chinois

L'*Homo erectus* est passé de l'Afrique à l'Asie il y a environ 2 millions d'années, comme en témoigne le site caucasien de *Dmanisi*. On trouve des outils et un fragment de mâchoire dans le site de *Long Gupo* daté de 1,9 millions d'années, puis des outils datés de 1,36 Ma dans le Nord de la Chine à *Xiao Chang Liang*³.

L'homme de Pékin trouvé à *Zhou Kou Dian* semble vieux de 800 000 ans, mais on ne dispose encore d'aucune donnée sur le peuplement par *Homo sapiens* au paléolithique supérieur⁴.

Les premières installations néolithiques importantes apparaissent vers -6000 dans la vallée du fleuve Jaune et de son affluent, la **Wei**, au Sud du *Shaanxi*. Elles sont précédées de quelques petites installations au *Hebei*, dans le bassin moyen du même fleuve Jaune : le site de *Cishan*⁵, par exemple, présente un stockage du millet en fosse et atteste la présence de chiens, porcs et poulets ainsi que d'outils en pierre polie ; la poterie est faite à la main, grossière et décorée d'impressions cordées.

³ *Les Premiers Hommes de Chine*, Dossier d'Archéologie 292, avril 2004.

⁴ *Les Premiers Chinois*, R. Pigeaud, Archéologia 412, janvier 2004, p. 62.

⁵ *La préhistoire dans le monde*, J. Garanger, PUF, 1992, p. 666.



Figure 2.10. Paysage de loess au sud du Shaanxi.

Les terrasses de la Wei sont constituées d'un loess jaune très fertile sans doute accumulé par le vent pendant des centaines de milliers d'années. Le sol est assez meuble pour être travaillé avec des outils en bois ou en pierre polie, et le millet et le blé sont largement cultivés. Le chien (en tant que nourriture), le mouton et le porc sont domestiqués. Le principal site étudié est celui de **Ban Po**, à côté de la ville moderne de *Xian*. Il est constitué de cases circulaires semi-enterrées (diamètre de l'ordre de 5 mètres) avec un toit de chaume soutenu par un poteau central en bois. Les murs sont formés d'une claie de bois avec remplissage d'argile. L'agglomération est entourée d'un large fossé et mesure environ 100 m sur 200 m. On est frappé de l'analogie de cette construction avec celle de Jéricho au Proche-Orient. Sans doute les mêmes besoins ont-ils conduit à des solutions analogues. Mais ici une bonne maîtrise des fours à céramique, atteignant 1000 °C et plus, conduit à une très belle poterie ocre à décor noir non tournée qui caractérise cette culture dite de **Yang Shao**. Le millet est stocké en fosse ou dans de grandes jarres. On cultive également le chou chinois, le chanvre et des arbres fruitiers. Cette culture diffuse à l'Est vers l'aval du fleuve et à l'Ouest jusqu'au *Gansu*, où l'on observe à **Banshan**, vers -4400, les premiers décors anthropomorphes.

Vers -3000 apparaît plus à l'Est, à la base du Shan Dong, une poterie fine et lustrée à fond noir tournée sur des tours rapides. C'est la culture de **Long Shan**, qui se superpose à la première dans les zones intermédiaires. À la même époque, une culture indépendante apparaît au Nord du *He Bei* (vers Pékin) ; c'est celle de **Hong Shan**, qui fournit sur le site de *Niuheliang* les premiers objets de jade, auprès d'une poterie à fond noir (fouilles de 1983).

En 1986, on a découvert au Nord de *Chengdu*, la capitale de la province centrale du *Sichuan*, le site de **Sanxingdui**, entre trois collines artificielles (trois étoiles) comprenant une sorte de citadelle de 1 800 m de coté, et deux fosses



Figure 2.11. Schéma d'une maison du site de Banpo (Shaanxi).

renfermant des objets de bronze, de jade, d'or et recouvertes de défenses d'éléphants. L'une de ces fosses renfermait une statue de bronze de 2,6 m de hauteur. En 1995, dans un faubourg de Chengdu, **Jinsha**, on a exhumé des objets en bronze et or (en particulier des masques) qui sont en continuité avec les précédents⁶. Ces sites semblent contemporains de ceux de la dynastie Shang (Anyang) et il est donc probable qu'ils aient été précédés d'installations néolithiques non encore découvertes et qui bouleverseront peut-être toutes les idées actuelles sur cette période en Chine.

Enfin, la région au Sud du *Chang Jiang*⁷, couverte de forêts, est à cette époque peu habitée ; c'est cependant là qu'a été faite l'une des découvertes vitales pour l'humanité : la culture du riz⁸. Les étapes de cette domestication sont peu claires et assez controversées car les caractères génétiques du riz sont très changeants et il est difficile de repérer les étapes qui ont conduit du riz sauvage au riz actuel. D'autre part, les sites préhistoriques de la culture du riz étaient situés dans les estuaires pour profiter d'une irrigation naturelle, et l'élévation du niveau de la mer entre -8000 et -4000 a certainement noyé la plupart d'entre eux. Cependant, le site de **Hemudu**, au *Zhe Jiang*, au sud de *Hang Zhou*, a été récemment étudié. Actif de -5000 à -4500, on y trouve des fondations de maisons en pierre, des parures de jade et beaucoup de vestiges de riz, bien domestiqués dès le début du site. En revanche, du riz sauvage a été consommé depuis -8000 à Shang Shan⁹.

⁶ *Les bronzes du Sichuan*, Connaissances des Arts, édition spéciale, Paris-musées, octobre 2003.

⁷ Nous donnons à ce fleuve, que certains appellent le Yang Zi et quelques fantaisistes le fleuve Bleu, son nom chinois : le long fleuve.

⁸ *La civilisation du riz en Asie du Sud-Est*, C.F.W. Higham, La Recherche, 207, 1989, p. 180.

⁹ La Recherche, 415, 2008, p. 20.



Figure 2.13. Tête de bronze et feuille d'or de Sanxingdui, hauteur 42,5 cm.

Ces civilisations néolithiques se poursuivent par la période semi-hypothétique de la dynastie **Xia** au *He Bei*. Cette dynastie, fondée par **Yu le Grand** vers -2100, se caractérise par des bourgades fortifiées avec des remparts de terre damée en couches.

2.5. Le néolithique qu Japon

Le caractère insulaire du pays a profondément marqué son peuplement.

Quelques *choppers* (galets éclatés sur une seule face) pourraient dater d'un premier peuplement entre -160 000 et -70 000, mais cela reste très hypothétique. La plupart des prétendus sites du paléolithique japonais ont été falsifiés par le célèbre archéologue Shinichi Fujimura qui jusqu'à présent a reconnu avoir fabriqué de toutes pièces 42 sites¹⁰. Ce qui est en revanche certain est l'arrivée d'hommes passant de *Corée* à l'île la plus méridionale des quatre îles principales, *Kyushu*. Ce passage a dû se faire à pieds secs vers -35 000 ; ces envahisseurs ont remonté lentement vers le Nord pour atteindre la région de *Tokyo* vers -22 000 ; puis une longue période de froid intense bloque toute migration. Une nouvelle invasion se produit vers -13 000, mais cette fois par le Nord à travers *Sakhaline*. Ce sont des Caucasiens qui viennent

¹⁰ Archéologia, 391, 2002, p. 5.

du lac *Baïkal* en suivant la vallée du fleuve *Amour*. On trouve des traces de leur passage près de Khabarovsk à *Osipavka*, vers -12 000. Ces envahisseurs sont d'une culture paléolithique très particulière ; ils ne connaissent ni l'agriculture ni l'élevage. Cependant, contrairement aux idées habituelles, ils fabriquent une poterie qui est ainsi, au onzième millénaire, la plus ancienne connue au monde. Cette poterie, appelée **Jomon**¹¹, n'est pas tournée ; elle comprend des récipients à décor cordé et des statuettes de terre cuite (que l'on retrouve aussi en Sibérie), et elle évolue vers des coupes, des bols, des plats. Les statuettes dites « *dogu* » sont non réalistes, le visage étant animal ou abstrait. Au Japon, cette population se sédentarise et s'installe dans des cabanes semi-enterrées en branchage. Elle vit de la chasse (cervidés, sangliers, ours), de la pêche (coquillages, saumon), et cueille des fruits durs (châtaignes, glands). En certains endroits, des monceaux énormes de coquilles prouvent leur sédentarité. Leurs villages ont une structure en cercles concentriques : un bâtiment commun au centre, le cercle des huttes habitées, puis un cercle de magasins et entrepôts (site de *Nichida* daté de -4000). Par importation avec le continent, quelques cultures sèches finissent par se développer dans la partie Ouest aux dépens de la forêt : haricots, sésame, sarrazin. À l'Est, la récolte des coquillages, qui se pratique à la même époque que les semis, prime sur les cultures. Les descendants de cette population, refoulés dans l'île du Nord, *Hokkaido*, constituent maintenant les **Aïnous**¹², dont il reste une population d'environ 150 000.



Figure 2.14. Poterie Jomon, figurine Dogu.

¹¹ *La culture Jomon*, F. Macé, *Archéologia*, 350, p. 42.

¹² *Les Aïnous du Japon*, Leroi-Gourhan, *Archéologia*, 279, 1992, p.54.

Les Japonais actuels débarquent par voie maritime dans l'île de *Kyushu* autour de -1000 et apportent le riz¹³. Ils repoussent les Aïnous vers le Nord et développent rapidement d'importantes innovations venues du continent : la riziculture irriguée, la céramique tournée, le cheval. Entre -200 et +200, les hameaux se groupent le long des cours d'eau et l'usage du métal améliore le rendement agricole : cette période est appelée **Yayoi**, du nom d'un quartier de Tokyo ; elle est bien décrite dans une monographie chinoise de l'époque sur les barbares de l'Est, les Wa.

Ces villages s'entourent de fortifications et de fossés. Ils se battent entre eux, et à partir de 350 émerge un petit royaume dans la plaine au Sud de l'actuel Kyoto : le **Yamato**. Les princes de cet État fondent une dynastie dont descendent les empereurs actuels du Japon.

2.6. Le néolithique européen

Les chasseurs-cueilleurs européens du paléolithique supérieur nomadisent, vers -8000, dans un milieu de forêts tempérées riche en grands mammifères, cerfs, chevreuils, aurochs, sangliers ; mais il n'y a ni chèvres ni moutons. Il n'y a ni orge ni blé, plantes originaires du Moyen-Orient. Seuls les riverains des lacs ou des fleuves se sont sédentarisés pour pratiquer la pêche. Au total, cette population est peu nombreuse : quelques milliers de personnes disséminées entre la France et la Russie, se déplaçant au gré des saisons. Certains paléontologues évaluent la durée hebdomadaire moyenne du travail à 17 heures, et aucune nécessité économique ne les pousse à se fatiguer en travaillant la terre.

Les premiers agriculteurs apparaissent dans les *Balkans* entre -6500 et -6100¹⁴. Ils viennent de l'Est avec les produits du Moyen-Orient. La mer Noire n'existait peut-être pas encore, le verrou du Bosphore ayant sauté vers cette époque. Ils avancent ensuite régulièrement en pratiquant des cultures sur brûlis à travers la forêt. Ils apportent avec eux un ensemble culturel complet : travail de l'os et de la pierre, décors des poteries, parures, figurines féminines, architecture. Vers -4500, deux millions d'agriculteurs ont submergé l'Europe jusqu'au Bassin parisien¹⁵. Peut-être quelques chasseurs-cueilleurs subsistent-ils sur les plateaux entre les vallées, mais ils seront assimilés, ou plus probablement éliminés. La coexistence est un peu plus longue dans quelques zones marginales, telles la Baltique, où vivent des pêcheurs sédentarisés : on y voit apparaître une poterie rudimentaire et un peu d'élevage de porcs et de bœufs, mais ils seront finalement submergés.

¹³ *Les premiers riziculteurs*, La Recherche, février 1990, p. 142.

¹⁴ *Une irrésistible progression*, J. T. Demoule, La Recherche, 348, 2001, p.33.

¹⁵ *Dernière installation paléolithique à Lhery, -5400, sur le passage du TGV Est*, Archéologia, 445, juin 2007, p.18.

L'Europe, à l'Ouest du continent eurasiatique, recevra ensuite bien d'autres vagues de migrants :

- les descendants des Indo-Européens apporteront le bronze et le cheval, sans compter les racines de leur langue, auxquelles ne résisteront que la langue basque et sans doute l'étrusque ;
- les Celtes de la civilisation de *Halstatt* apporteront le fer ;
- les Wisigoths, les Huns, les Arabes et les Mongols ouvriront en Europe des fenêtres sur les civilisations moyen et extrême-orientales et amèneront avec eux, souvent sans délicatesse, des découvertes essentielles pour le développement scientifique de l'Occident.

Chapitre 3

Naissance des cités-États

3.1. Sumer

L'origine des Sumériens et de leur langue (ni indo-européenne ni sémitique) n'est pas connue. Leur installation dans les vallées du Tigre et de l'Euphrate est le signe d'un profond changement économique causé par une évolution technique et démographique. Il a en effet été nécessaire de planifier et d'organiser un vaste système d'irrigation et cela a conduit, tout comme l'usage de la métallurgie, à hiérarchiser les échanges et les responsabilités. Le village de huttes, toutes identiques, va laisser place à un système plus ou moins cohérent de bâtiments de tailles très différentes, avec la demeure du chef et celle du dieu de la cité. Cette différenciation apparaît dès le cinquième millénaire à Tépé Gawra : à partir de -4100 on trouve de grandes unités d'habitation et une couronne de maisons beaucoup plus petites ainsi que des axes de circulation mieux tracés. Ensuite apparaît une grande maison forteresse au centre de l'agglomération.

La céramique a été trouvée dans le Sud, à Obeid, à partir de -5000, tandis que la cité voisine, Uruk, va devenir plus puissante et s'entourer de murailles (9 km selon Gilgamès) à partir de -3500, suivie rapidement de nombreuses autres cités jusqu'à Mari, sur le cours moyen de l'Euphrate, et même Ebla en Syrie.

Bien que toutes ces cités parlent la même langue, elles se font la guerre pour la maîtrise des voies de communication. Elles adoptent un panthéon commun qui, autour de trois principaux dieux, Enlil, Innana et Enki, va bientôt renfermer plusieurs milliers de divinités. Mais chaque cité se consacre à un dieu tutélaire qui lui est propre et la protège en cas de conflit. La légende de Gilgamès, qui ne sera écrite que vers -2000, reflète cette situation.

Parmi ces cités, Lagash va longtemps dominer sa voisine, Umma¹. Cette histoire est retracée sur la stèle des Vautours (musée du Louvre) et une des dernières victoires de Lagash est celle conduite par Enténéma. Mais un coup d'État met à la tête de la ville Urukagina qui, pour se concilier la population, supprime les impôts.

Dix ans après, la ville est complètement désorganisée et Umma, conduite par Lugalzagési, écrase Lagash qui disparaît. Fort de ce succès, Umma conquiert Ur, Uruk et Kish, et par, l'Euphrate, atteint la Méditerranée.

¹ *Les Mésopotamiens*, Tome 1, J. Cl. Margueron, A. Colin, 1991.



Figure 3.1. Statue de Lugal Dalu, roi en Sumer vers -2600.

Cependant, depuis longtemps, des sémites, les Akkadiens, transitaient pacifiquement à travers Sumer, et certains s'y étaient fixés. L'un d'eux, en fonction à la cour de Kish, se révolte et fonde une ville, Agadé (dont on n'a pas retrouvé l'emplacement). Il défait Lugalzagési et fonde le premier grand empire du Moyen-Orient en -2370, allant de Suse à l'Anatolie. On le nomme Sargon l'ancien.

Ces sémites n'ont pas d'écriture et leur langue, l'akkadien, est très différente du sumérien. Ils adoptent cependant l'écriture sumérienne en l'adaptant à leur langue. Ils obtiennent un résultat très compliqué qui restera cependant longtemps utilisé : le suméro-akkadien. Le sumérien proprement dit n'est plus pratiqué que dans le domaine liturgique (comme le latin dans l'Église catholique).

L'empire de Sargon l'ancien dure 140 ans. Il s'effondre vers -2230 sous la pression de montagnards incultes descendus du Zagros, les Gutis. La domination anarchique de ceux-ci dure 125 ans. Cependant, la civilisation peut se maintenir dans certains îlots qui échappent aux Gutis. C'est le cas de Lagash, qui a même une brillante période sous le roi Gudéa (-2150). Puis Sumer renaît de ses cendres vers -2120, grâce à Ur-Nammu, qui fonde la III^e dynastie d'Ur. Celle-ci, encore plus vaste que l'empire de Sargon, rayonne pendant environ un siècle, en manifestant une lourdeur administrative de plus en plus paralysante.

3.2. Mari²

Soixante-dix ans après les premières fouilles d'André Parrot, cette cité extraordinaire continue à fournir des données intéressantes. Située près de l'Euphrate, à l'orée du désert, elle a joué un rôle majeur de liaison entre le nord et le sud de la Mésopotamie.

Fondée en -2900 par un pouvoir politique qui prévoyait de lui faire jouer ce rôle, la ville 1 a un plan circulaire de 1,9 km de diamètre. Elle est entourée par une digue-muraille et, vers l'intérieur, par un rempart muni de tours. Elle est traversée par un canal qui la relie au fleuve (port et alimentation en eau). Un autre canal permet l'irrigation de la rive du fleuve. Un troisième canal, destiné à la navigation, court-circuite les méandres du fleuve sur 120 km et permet les échanges avec la vallée du Khabour, principal affluent de l'Euphrate vers le Nord. La principale richesse de cette installation est due à son activité métallurgique, grâce aux minerais des monts du Taurus.

Détruite au XXVII^e siècle, elle est refondée un siècle plus tard pour les mêmes raisons économiques mais avec un nouvel urbanisme : la ville 2 possède un palais central et de nombreux temples. Elle est affaiblie par le pouvoir centralisateur de Sargon, puis détruite par un des descendants de celui-ci : Naram-Sin. Ce dernier installe à la tête de la cité un de ses fidèles qui s'émancipe vers -2100 et construit la ville 3. Celle-ci devient extrêmement brillante jusqu'à ce que son dernier souverain, Zimri-Lin, soit écrasé par Hammurabi en -1760. Sa bibliothèque, ses statues et ses peintures (fresque de l'investiture) sont des sources incomparables pour l'histoire de la Mésopotamie.

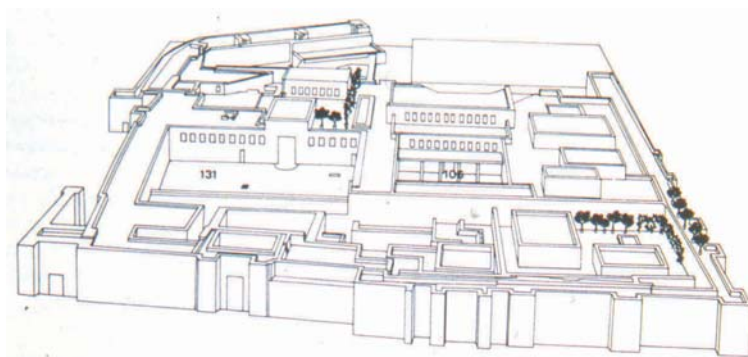


Figure 3.2. Maquette du palais de Mari en -1800.

² Mari, Dossiers de l'archéologie, 288, 2003, p. 40.

3.3. Suse³

La Susiane fait partie géographiquement de la plaine mésopotamienne, mais la proximité du plateau iranien a profondément influencé son histoire. Elle fait d'ailleurs actuellement partie de l'État iranien.

Vers -3800, Suse n'est encore qu'une bourgade ; cependant la métallurgie progresse et la céramique, pâte très fine vert pâle non tournée, est décorée de motifs géométriques noirs entremêlés d'animaux stylisés tout à fait remarquables. Ces traits sont originaux et très différents de ceux de Sumer.

L'influence de Suse vers le plateau iranien est déjà importante, à *Tépé Sialk* par exemple. C'est cette région qui répond au nom général d'**Élam**.

Après une coupure marquée par une accumulation de débris, il apparaît une céramique non peinte influencée par Sumer et une écriture pictographique qui, elle, est complètement différente de celle de Uruk : c'est l'écriture proto-élamite (de -3100 à -2600). Les sceaux cylindres remplacent les cachets.

Une haute terrasse datant d'environ -3000 a été découverte en 1972 sur le tépé de l'acropole (le site de Suse s'étend sur une centaine d'hectares et comprend trois tépés). Ce monument est décoré de « clous » en terre cuite de la dimension d'une assiette ornés de cercles peints concentriques. Son socle a plus de 80 m de long.

Cette terrasse est la base d'une construction à étages, une *ziggurat*, dont l'origine est sans doute élamite (-zig = élever et -rat = création de l'Homme). Les premières tours de ce type étaient appuyées à une montagne et n'avaient que trois côtés (par exemple à *Altyn Tépé*), puis en plaine elles ont pris la forme classique de la tour de Babel⁴.

La ville est conquise par Sargon vers -2300 puis, après la chute de la dynastie d'Akkad, par les Mésopotamiens de Lagash, qui vont sous Gudéa emmener de nombreux esclaves pour les constructions de leurs somptueux temples et palais.

L'État ne commence à devenir puissant que sous Indatta 1^{er} (-1900). À ce moment l'organisation devient semblable à celle de Ur et la langue est l'akkadien.

La cité, avec son royaume élamite, disparaît ensuite sous les coups de la ville de **Larsa**, qui avait acquis une grande puissance en s'emparant de Ur en -1925. Mais plus tard un clan amorite prend le pouvoir à Larsa en -1834 et la situation devient confuse en pays sumérien jusqu'à la montée sur le trône de Babylone de Hammurabi en -1792. C'est alors le triomphe des **Amorites**.

Pendant ce temps, l'Élam avait retrouvé son indépendance ; mais si la situation est prospère, les textes montrent une forte akkadisation. Cette situation dure jusqu'à la défaite devant Hammurabi, qui écrase en -1762 une coalition dont l'Élam fait partie.

³ *Le Proche-Orient asiatique*, P. Garelli, P.U.F., 1969.

⁴ *Et ils sortirent du paradis*, J. Perrot éd., de Fallois, 1997.



Figure 3.3. Site de Konar Sandal (Vallée de Jiroft), vers -3000.

Suse a plus tard de beaux jours puisque Jacques de Morgan retrouvera au cours de ses fouilles (1897 à 1910) des trophées tels que la stèle portant le code⁵ de Hammurabi et celle de Naram-Sin (musée du Louvre) raflées en Mésopotamie par le conquérant élamite Sutruk Nahhunte (-1190 ; -1155).

3.4. Jiroft

Jiroft se situe dans la province iranienne de Kerman, non loin de la ville de Bam récemment détruite par un tremblement de terre. Elle se situe dans une dépression à 650 m d'altitude surmontée par une chaîne volcanique culminant à plus de 4 000 m. Cette vallée est arrosée par le *Halil Roud* qui se jette dans un marais salé, le Jazmourian.

En 2001, les autorités s'avisent d'une grande activité de pillage de tombes tout le long de la rivière et les archéologues interviennent en 2002. Le premier colloque sur cette fabuleuse découverte a lieu en 2003. Dans les tombes, les principaux objets déterrés sont en chlorite (aluminosilicate de fer et de magnésium hydraté de couleur verte) ou en cuivre, minerais abondants le long du Halil Roud.

La décoration est en rapport avec la tradition mésopotamienne : bêtes à cornes attaquées par un lion ou un aigle ou broutant l'arbre de vie, homme-scorpion. Mais elle représente aussi des serpents enlacés typiques de la Susiane.

⁵ *Le code de Hammurabi*, Dossiers d'Archéologie, 288, 2003.

Des vases, des boîtes, des poids à anse ainsi décorés avaient été depuis longtemps découverts dans des sites s'étendant de Mari à Mohenjo-Daro, à travers tout le Moyen-Orient et même à Tarut, en Arabie saoudite, le long du golfe Persique. Seul le motif de la coupe à pied paraît plus spécifique de Jiroft.

La fouille d'une vaste agglomération qui couvre une centaine d'hectares, **Konar Sandal**⁶, est en cours. Elle comprend de vastes édifices, des puissants remparts à redans construits en briques crues. Les dieux ne sont pas représentés à l'image de l'homme. Ce site semble relever de la période de -3100 à -2900.

Le climat de cette vallée est humide et subtropical, et la situation de Jiroft sur la route du trafic du lapis-lazuli récolté au Pamir était très propice à tous les échanges avec les installations de Mésopotamie ou d'Égypte par Suse ou le golfe Persique, et sans doute à de puissantes interactions culturelles, dont Jiroft a été le pivot.



Figure 3.4. Jiroft : homme-scorpion en chlorite.

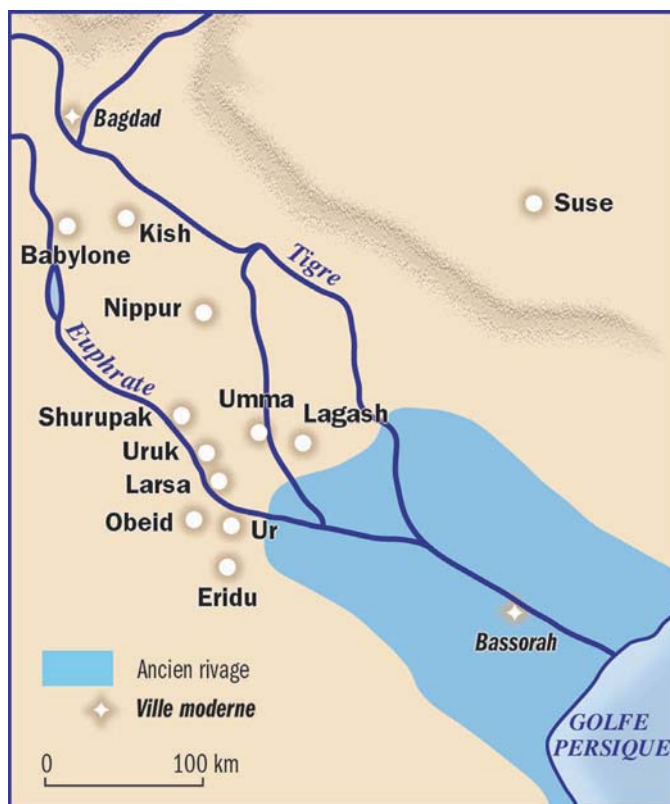


Figure 3.5. Jiroft : coupe à l'aigle en cuivre.

3.5. Mohenjo-Daro

Comme en Mésopotamie un peu plus tôt, les sites d'altitude moyenne comme Mehrgarh sont abandonnés vers -2600 pour des installations en plaine le long de l'Indus ou de ses affluents. Ceux-ci vont servir de sources pour des travaux

⁶ Jiroft, *fabuleuse découverte*, Dossiers d'Archéologie, 287, octobre 2003.



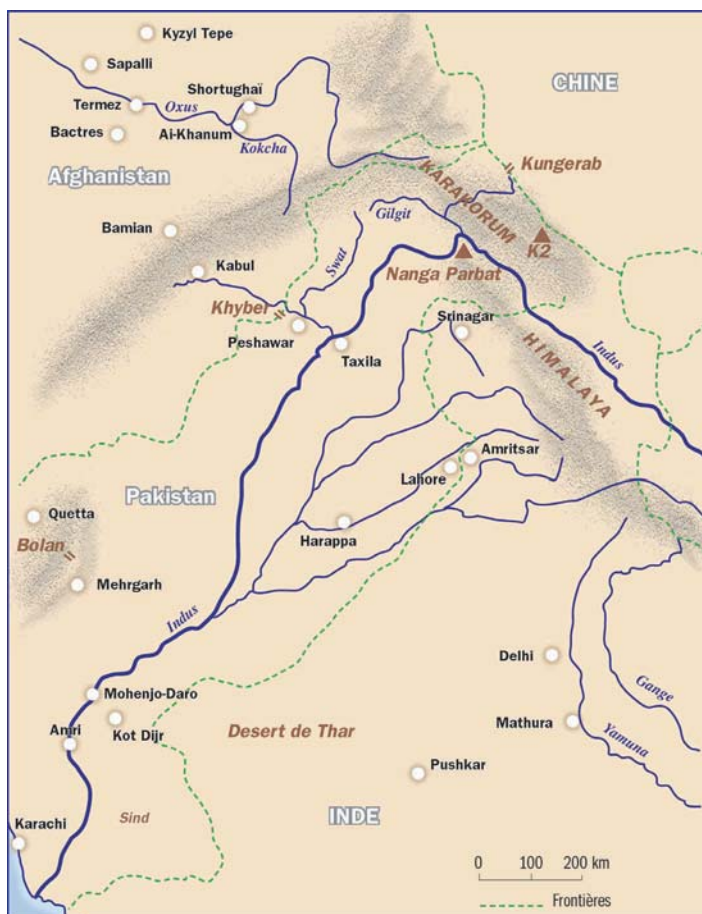
Carte 3.1. Rivage de la basse Mésopotamie en -6000 et maintenant.

d'irrigation, et de voies de navigation pour des interactions à longue distance. Il faut cependant garder à l'esprit que l'Indus a quatre fois le débit du Nil et souffre de très violentes crues en été au moment de la mousson.

Parmi ces cités, les deux plus importantes sont **Harappa** et **Mohenjo-Daro**, et nous allons décrire cette dernière.

Mohenjo-Daro s'étend sur plusieurs centaines d'hectares au pied d'une citadelle constituée par une plate-forme artificielle. Les artères principales se coupent à angle droit. Elles délimitent des maisons à deux étages en briques cuites ou séchées s'ordonnant autour d'une cour. La plupart de ces maisons sont équipées de canalisations d'arrivée et d'écoulement d'eau avec des salles de douche.

La ville renferme des ateliers, des entrepôts et d'immenses greniers. Le très large système d'irrigation de la vallée permet la récolte de blé, orge, sésame, pois ainsi que du coton. De nombreux sceaux en stéatite (silicate de magnésium fournissant le talc), durcis au feu, représentent des animaux et comportent une écriture mal déchiffrée d'environ 270 signes.



Carte 3.2. Le fleuve INDUS et ses relations avec la Bactriane.

Cette civilisation est très homogène et totalement immobiliste : Mohenjo-Daro comporte, entre -2600 et -1600, **neuf niveaux de construction** après dévastations dues aux crues de l'Indus, et ces niveaux restent quasiment identiques jusqu'à la disparition totale de la ville pour une cause inconnue. La seule innovation notable est l'apparition du cheval en -2000.

Rayonnement de la civilisation harappéenne

L'expansion vers l'Est étant bloquée par le désert de Thar et celle vers le Nord par les contreforts de l'Himalaya et du Karakorum, les relations extérieures se développent vers l'Ouest, vers l'Afghanistan. Elles franchissent l'Hindu-Kush et atteignent l'Amou-Darya. On retrouve des sceaux harappéens en Mésopotamie vers -2300 et on signale même l'apparition de produits laitiers spécifiques en Arabie.



Figure 3.6. Rue de Mohenjo Daro de -2600 à -1600.



Figure 3.7. Danseuse en bronze, Mohenjo Daro, hauteur 15 cm.

Développement périphérique

La ville de **Shortughai**, en Bactriane, est située au voisinage du confluent de l'Amou-Darya et de son affluent la Kokcha. Les niveaux I et II, vers -2200, montrent une grande analogie avec la civilisation de l'Indus : un grand canal de 25 km amène l'eau de la Kokcha sur le plateau pour la culture irriguée d'orge et de millet. L'élevage porte sur les chèvres et les moutons, mais aussi sur le buffle à bosse, qui n'est pas originaire d'Asie centrale. La poterie est décorée de motifs noirs de ficus sur fond rouge ; or le ficus ne pousse pas dans la région. Des coquillages de l'océan Indien et des sceaux de stéatite confirment de nombreux échanges. La fortune de Shortughai est fortement liée à l'exportation du lapis-lazuli du Pamir.

À partir de -1900, la ville se dégrade et disparaît par suite de massacres vers -1600. Dans l'intervalle, une civilisation bactro-margienne se développe plus à l'Ouest, **Sapelli**⁷ par exemple, à partir de -1700, mais l'influence harappéenne a disparu.

⁷ La Bactriane à l'âge du bronze, *Dossiers d'Archéologie*, 247, 1999, p. 18.

3.6. An Yang⁸

Cette capitale de la dynastie Shang (–1530 ; –1027) révèle une civilisation déjà très évoluée. Elle succède à six changements de capitale dans la même région. Ses vestiges sont disséminés sur une grande superficie. Les fouilles ont dégagé une petite citadelle entourée de murailles épaisses de terre damée orientées Est-Ouest et Nord-Sud, des restes de fondations et de bâtiments rectangulaires ayant des fondations en pierre et des coussinets en bronze pour supporter des piliers.

On a également découvert de nombreuses fosses contenant les restes d'os oraculaires en plastron de tortue (voir l'histoire de l'écriture⁹). Parmi de nombreuses sépultures, on a trouvé cinq tombes cruciformes contenant chacune un char attelé et son cocher ainsi que des corps décapités d'hommes sacrifiés accompagnés de chiens.

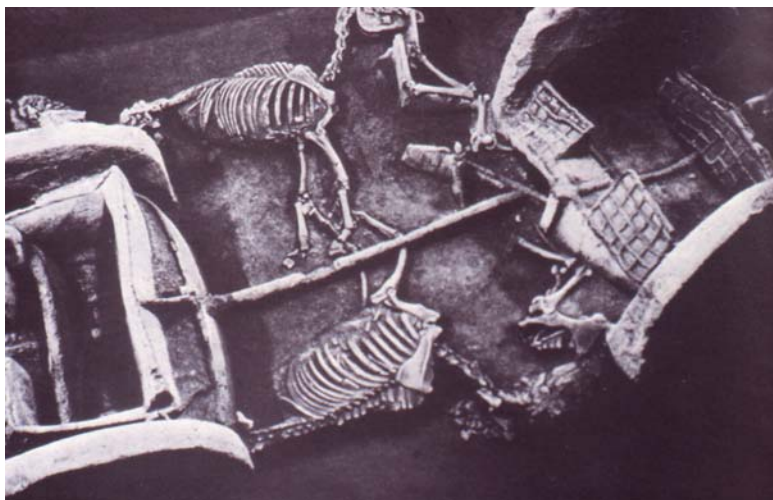


Figure 3.8. Fosse à char à Anyang.

Des vases culturels en bronze, d'une grande variété de formes, répondant chacune à un usage bien défini, contiennent de 5 à 30 % d'étain et de 2 à 3 % de plomb. Il y a également des armes en bronze parmi lesquelles on remarque des haches-poignards emmanchées munies de crochets. Les chars, très légers, ont de grandes roues à rayons multiples et leurs deux chevaux sont attelés par le cou. Il semble que la chasse soit un rite royal, favorisé par la présence de très abondants gros gibiers (ours, tigres, sangliers, cervidés).

Les membres du clan royal ont chacun en charge un territoire déterminé par l'emprise du dieu de la Terre signalé par un autel en plein air (she 示) sur une levée de terre surmontée d'un arbre (feng 封) et étendant sa puissance sur

⁸ *Le Monde Chinois*, J. Gernet, A. Colin, 1972.

⁹ *L'Asie source de Sciences et de Techniques*, M. Soutif, EDP Sciences, 1995, p. 125 et suivantes.

une zone déterminée (bang 𐤁𐤏). Plus tard, feng prendra la signification de fief, mais l'essence de celui-ci est religieux, la levée de terre étant consacrée par une motte de terre issue du maître autel du dieu du Sol métropolitain.

3.7. Les premières cités des Hébreux¹⁰

Il n'y a pas, à proprement parler, de cités néolithiques importantes sur la dorsale montagneuse qui culmine au mont Scopus et au massif de l'Hermon (2814 m), entre la faille du Jourdain et la zone côtière totalement plate. Cette région voit se sédentariser des pasteurs nomades venant de l'Est à trois reprises, avec au milieu des moments de vacuité. La troisième occupation, à partir de -1150, est certainement le fait des **Hébreux**, qui y resteront aux temps historiques. Mais au point de vue archéologique la seule différence avec les occupations transjordanienues (Moab, Edom, ...) de la même époque est l'absence totale d'os de porc.

Au début, la structure des installations est celle des campements saisonniers du désert : un vaste cercle de constructions entourant un parc central pour les animaux : c'est le cas de *Izbet Sartah* (période du fer I, soit entre -1150 et -950 (voir p. 78)). Puis les os des bovins (nécessaires aux labours) augmentent par rapport à ceux des chèvres et des moutons. Mais il n'y a aucune hiérarchie dans l'habitation.

Ce n'est que plus tard, lorsque certains sites se déplacent vers l'Ouest plus arrosé et que les cultures se spécialisent vers la vigne et l'olivier, qui exigent des traitements techniques et sont destinés à l'exportation, que l'habitat se diversifie, tout particulièrement dans le Nord plus arrosé et plus riche.

David (-1005 ; -970) conquiert *Jérusalem*, qu'il prend pour capitale.

Salomon (-970, -931) construit le Temple et bâtit une ville magnifique où il loge ses 1 000 épouses et ses 500 concubines. Il construit à travers le pays de grandes villes : *Mégiddo*, *Haçor*, *Géser*. Cependant, aucune trace, même infime, de ces constructions n'a pu être trouvée, malgré de nombreux efforts. Les seules traces matérielles sont les portes monumentales en triple tenaille de Mégiddo, Haçor et Geser, mais les datations modernes leur donnent 200 ans de moins d'après I. Finkelstein. D'autre part les ruines du premier Temple, quelle que soit la date réelle de sa construction, gisent sous l'esplanade des mosquées, hors de la portée des archéologues.

La première grande ville est sans doute *Samarie* : à partir d'un petit village du Xe siècle, une capitale est construite par **Omri** et **Achab** (vers -800). La colline étant trop étroite, une énorme muraille à casemates est élevée tout autour et l'intérieur est rempli de milliers de tonnes de terre, permettant de réaliser au sommet une vaste plate-forme rectangulaire, sorte d'acropole de près de trois hectares.

¹⁰ *La Bible dévoilée*, I. Finkelstein et N.A. Silberman, Bayard, 2002.



Figure 3.9. Sphinx en ivoire, Samarie, VIII^e siècle.

Un énorme palais dominait l'un des côtés, entièrement construit en pierres de taille (chapiteaux proto-éoliens). Plusieurs bâtiments administratifs entouraient le palais, mais il restait une vaste esplanade devant. Les habitants s'entassaient dans le désordre au pied de l'acropole.

Chapitre 4

La poterie et la céramique

Une grande découverte du néolithique

4.1. Apparition

Bien que l'on s'accorde généralement pour faire remonter l'usage de l'argile cuite aux premières phases du néolithique, il y a quelques précédents : on a trouvé récemment en Moravie, autour de foyers à *Dolni Vestonicé*, des statuettes en nombre important. Elles sont fabriquées avec le lœss local et cuites vers 500 °C. Elles ont certainement eu un rôle rituel, car elles sont toutes délibérément rompues. Cette pratique a duré quelques milliers d'années autour de -24 000, puis s'est éteinte.

Nous avons également parlé des vases cordés et des figurines Dogu de la civilisation *Jomon* au Japon, pratiquée par des chasseurs cueilleurs paléolithiques vers -10 000.



Figure 4.1. Vase de pierre de Zakros (Crète), -1900.

Au début du néolithique apparaissent des récipients en pierre creusée, comme par exemple entre -7500 et -6500 sur le site de *Cafer Höyük* en Anatolie, dans une communauté de cultivateurs non encore éleveurs, ou plus tard à *Jiroft*, en Iran (-3000), et à *Zakros* en Crète (-2000).

La naissance de la poterie utilitaire est bien illustrée par les fouilles récentes de *Mehrgarh* dans l'Indus : en -6000 apparaissent des paniers en osier tressé rendus étanches par du bitume, puis par de l'argile crue. Ils sont ensuite utilisés au feu, ce qui les cuit, la paille permettant d'éviter les fissures du retrait. Vers -5000, la paille est remplacée par de la pierre pilée qui joue le rôle de « dégraissant ». Vers -4000, la céramique devient plus fine, tournée et décorée. Vers -3000, de très grandes jarres de stockage, cuites à ciel ouvert, sont utilisées, et les statuettes cultuelles deviennent nombreuses.

4.2. La matière

La matière universellement utilisée est l'**argile**, produit de décomposition des feldspaths et micas provenant de terrains granitiques et de granulométrie faible (inférieure à 2 microns).

L'argile est un silicate d'aluminium hydraté dans lequel les molécules de silicate d'aluminium s'organisent en réseaux plans séparés par des plans de molécules d'eau. Une partie de la plasticité est acquise par le mouvement de glissement de ces plans peu liés à l'eau ; une autre partie vient des nombreuses impuretés, matières organiques ou oxyde de fer, acquises au cours de nombreux remaniements géologiques. L'oxyde de fer Fe_2O_3 lui donne sa teinte rouge classique.

Le **kaolin** est une argile primaire restée dans des filons de granit ; il est très pur, blanc et peu plastique. Son nom provient de celui du mont *Gao Ling* en Chine.

Lorsque l'argile est chauffée vers 700 °C, l'eau des inter-couches s'élimine à l'échelon moléculaire et les plans de silicate d'aluminium se soudent en bloquant tout mouvement, mais les petits domaines du granulats restent peu liés entre eux. La paroi d'argile est poreuse et peu solide : on a obtenu une **poterie**. Cette déshydratation s'accompagne d'un retrait et le vase peut se fendiller si l'on n'utilise pas en mélange avec l'argile un « dégraissant » : fragments de poterie concassés, poudre de pierre, sable. Certains filons contiennent des impuretés qui jouent directement ce rôle.

On peut rendre la poterie imperméable en la revêtant avant cuisson d'une pâte fluide : l'**engobe**.

Si l'on chauffe vers 1 000 °C on obtient un produit plus résistant et imperméable, grâce à un bon contact entre tous les domaines du granulats ; c'est alors un **grès**. Le vase peut avant cuisson recevoir une **couverte** qui se vitrifie au cours de la cuisson et modifie la couleur de l'argile. On peut également utiliser une **glaçure** (sulfure de plomb coloré par des oxydes de

cuivre, de fer, de cobalt, ...) qui se pose après la première cuisson et que l'on recuit vers 900 °C. Il existe également des couleurs **grand feu** (oxydes métalliques) appliquées d'emblée avec la couverte.

Les couleurs obtenues dépendent du degré d'oxydation du revêtement et sont donc différentes si le chauffage a été fait en présence d'un excès d'oxygène (oxydation) ou d'un défaut d'oxygène (réduction). C'est pourquoi le contrôle de l'oxydoréduction dans le four est capital. Il a été très bien maîtrisé par les Chinois dès le néolithique.

Un exemple important de ce phénomène est donné par la fabrication des **céladons** (en chinois **qing ci** 青瓷), célèbre spécialité chinoise : on utilise une argile chargée d'oxyde de fer rouge et une couverte de cendres de chaux. La cuisson se fait en atmosphère réductrice à 1 150 °C. L'oxyde de fer de l'argile s'unit à la couverte pour donner un sel ferrique, toujours rouge mais qui est réduit en sel ferreux vert. Suivant la composition et l'épaisseur de la couverte, les verts sont très différents.

Abondants dès le III^e siècle au Jiang Su (Suzhou) et au Zhe Jiang (Hang Zhou), ces céladons sont alors vert olive. Ils s'éclaircissent au V^e siècle. De 873 à 978, un petit État semi-indépendant des Tang, le royaume de Wu Yue, a une spécialité, le « miseyao », vert bleuté. Sous les Song du Sud (1126 ; 1278) l'usage de couvertes épaisses donne du vert pomme.

Si enfin on chauffe vers 1 280-1 300 °C en présence d'un fondant, les particules du granulat fondent en surface et se soudent entre elles donnant une matière extrêmement résistante qui peut être employée sous une épaisseur très fine : c'est la **porcelaine** (en chinois **ci qi** 瓷器) qui, avec la soie, fit la richesse de la Chine pendant des siècles.

Pour faire la porcelaine, on emploie de l'argile pure (kaolin), et comme plastifiant et fondant le **pétunsé** (*Bai Dun Zi*) produit de décomposition d'une lave très alcaline. Ensuite le problème est d'obtenir une température élevée et surtout de bien la contrôler car la plage de réglage est très étroite : en dessous de la bonne température, la fusion ne joue pas et le produit n'a pas de tenue, et au dessus la masse fond toute entière et le produit se déforme. Or ce réglage se fait uniquement à l'œil suivant la couleur du four.

Le sommet de la technique a été atteint sous la dynastie Ming (1368 ; 1644) avec des vases si fins qu'on les nomme « coquille d'œuf ».

4.3. Le tour¹

À l'origine, chaque récipient était préparé à la demande par les femmes de la maison à partir d'une motte d'argile saisie à deux mains et creusée en son centre avec les deux pouces.

¹ Voir page suivante.

Le tour permet d'obtenir des formes bien adaptées à leur usage avec un excellent rendement, mais son usage exige un spécialiste compétent, qui doit être nourri en échange de sa production, ce qui entraîne une évolution de la société.

La plus ancienne poterie tournée dont la date de fabrication est attestée provient de Ur en -3250 ± 250 , mais il est probable que le tour était déjà utilisé à Mehrgarh dans l'Indus vers -4000 . L'usage du tour se répand rapidement et simultanément à Sumer, à Harappa et dans la zone de la civilisation Yangshao vers -3000 , puis atteint peu après la côte syrienne. Ensuite on le trouve en -2750 en Égypte, en -2000 en Crète, en -1800 en Grèce. Il atteint beaucoup plus tard l'Italie, en -750 , et le bassin du Rhin supérieur seulement en -400 .

Bien entendu, les dispositifs employés ne ressemblent en rien aux tours de potiers actuels, car aucun système mécanique n'existait. Il est probable que tous fonctionnaient à partir d'une simple dalle de pierre ronde munie, au centre de sa face inférieure, d'un bossoir posé sur une surface dure. Le potier lançait la dalle, qui se stabilisait par effet gyroscopique et conservait son mouvement par inertie. Le potier montait alors sa pièce au centre. De tels tours existent encore au Rajasthan.

Les petites pièces, en stéatite par exemple, étaient travaillées avec un tour à archet dès Mehrgarh, et on en trouve encore dans les souks marocains à l'heure actuelle.

4.4. Le four²

La méthode la plus primitive pour cuire la poterie consiste à entasser les pièces crues avec du bois, recouvrir d'une couche d'argile en ménageant des entrées d'air et mettre le feu. On peut atteindre $700\text{ }^{\circ}\text{C}$ en certains points, mais, de toute manière, la répartition de température est très hétérogène et de nombreuses pièces sont inutilisables ou cassées ; elles peuvent être réemployées dans la construction des parois des habitations. Cette méthode est encore employée en Afrique.

Un premier progrès est réalisé dans l'usage de fours verticaux directs, où les pièces à cuire sont supportées par une grille au dessus du foyer. La poterie est ainsi à l'abri du contact direct des flammes, mais la température n'est à peu près homogène que dans des petites unités et n'est guère réglable.

Un progrès décisif a été fait au quatrième millénaire, lorsqu'on a séparé la chambre de combustion de la chambre de cuisson, en Chine et en Iran (Tépé Sialk). Les gaz chauds passent par un conduit et sont répartis sous les poteries par des arrivées et des orifices de grille agencés pour uniformiser la température. En outre, les Chinois sauront très vite régler la combustion pour que les gaz soient oxydants (excès d'air) ou réducteurs (excès d'oxyde de carbone). Plus tard, les Chinois développent des fours horizontaux à sole et réverbère, mais toujours à foyer séparé (II^e siècle).

² Voir *L'Asie, source de sciences et de techniques*, M. Soutif, EDP Sciences, 1994, p. 106-108.



Figure 4.2. Coupe en céladon de la dynastie Song.

Les poteries de Yangshao sont obtenues entre 950 °C et 1 050 °C et les potiers savent déjà jouer sur l'oxydo-réduction pour avoir du fer rouge (Fe_2O_3) ou noir (FeO).

Dans la période de Longshan et sous la dynastie Shang, la température peut atteindre de 1 180 °C à 1 200 °C, puis l'usage du soufflet à double effet (vers 200) va permettre d'atteindre les températures nécessaires à la porcelaine.

4.5. La porcelaine chinoise

Une lente évolution vers des températures de plus en plus élevées, obtenues grâce au soufflet à double effet et à l'emploi de la houille, conduit, des Han (-202 ; +190) jusqu'aux Sui (581 ; 617), à la production de grès porcelaineux de plus en plus sophistiqués.

Les poteries se développent avec des glaçures plombifères à basse température. Les grès, à haute température, utilisent une couverte feldspathique qui donne une sorte de verre translucide et, sous les Sui, des grès blancs partiellement vitrifiés à base de kaolin annoncent la future porcelaine.

Les Tang vont développer des poteries avec trois couleurs dites « sancai » aux tons vifs pour réaliser de nombreuses statuettes votives très réalistes (personnages de cour, chevaux, chameaux).

Ensuite, les Song du Nord inaugurent, avec de vraies porcelaines, un art austère utilisant des couvertes monochromes onctueuses et profondes où l'imagination s'épanouit dans la forme : bols en forme de fleurs, coupes évasées, vases « meiping » à embouchure minuscule. La production est localisée au Hebei où se développent les porcelaines dites de *Ding*, blanches à couverte translucide très vitrifiée (ru bai you : couverte blanc ivoire). À partir de 1100, les décors, très sobres, sont incisés ou estampés. Ce produit rencontre



Figure 4.3. Gourde ne porcelaine blanc-bleu, fours à Jingdezhen, XV^e siècle.



Figure 4.4. Porcelaine de la famille rose, Jingdezhen, XVIII^e siècle.

un succès considérable, y compris à l'exportation vers le Moyen-Orient, et des milliers de fours familiaux se développent.

Les Yuan (dynastie mongole, de 1278 à 1368) donnent une dimension internationale à ce commerce. L'introduction d'un minerai provenant des pays musulmans, un sel de cobalt, et d'une technique de potiers perses de Kashan, conduit à la fameuse porcelaine « bleu-blanc » à partir de 1320 : le décor est peint sur la poterie crue avant cuverte, et la couleur bleu se révèle par une cuisson en réduction. Cette couleur, due à au silicate et à l'aluminate de cobalt, est très sensible à la pureté du produit et en particulier des traces de manganèse provoquent des ombres grises. C'est pourquoi la Chine importera longtemps ce produit du Moyen-Orient. Une technique analogue est utilisée avec de l'oxyde de cuivre CuO qui conduit par réduction au rouge de cuivre Cu_2O , cependant la conduite de la cuisson est très délicate.

À partir de la dynastie Ming (1368 ; 1644), l'industrie de la porcelaine se concentre dans le Jiang Xi autour de **Jingdezhen**, qui acquiert un quasi-monopole. Le décor se complique et prend modèle sur des peintures et des calligraphies.

Les débouchés européens des porcelaines chinoises s'accroissent considérablement depuis le milieu du XVII^e siècle, et la tendance à s'adapter aux goûts des clients va très fortement influencer la décoration à partir de la dynastie Qing (1644 ; 1910).

L'emploi de 3 à 5 couleurs peintes sur la couverte comme sur de la soie conduit à la « famille verte ». Ensuite, la « famille rose » utilise un blanc d'arsenic avec de l'or colloïdal (ou du chlorure d'or).

Les motifs s'inspirent de thèmes archaïques sous le règne de Yong Zheng (1723 ; 1735) puis deviennent flamboyants et surchargés sous Qian Long (1735 ; 1795).

En Europe, après de nombreux essais infructueux et un début de fabrication à Venise dès le XVI^e siècle, les manufactures de Meissen en Saxe, vers 1720, et de Sèvres, en 1750, vont largement concurrencer la Chine à partir de la fin du XVIII^e siècle.

Références

O. Sosser et al., *Les plus anciennes céramiques*, La Recherche, 226, 1990.

Sir L. Scott, *Pottery in History of Technology*, Ch. Singer, Oxford Press, 1979.

D. Lion-Goldschmidt, *Dictionnaire de la civilisation chinoise*, Albin Michel, 1998.

Zhao Ring, Les imitations de porcelaine de Ding, *Arts Asiatiques*, 56, 2001.

This page intentionally left blank

Chapitre 5

Le Croissant fertile

La roue, l'écriture, la métallurgie

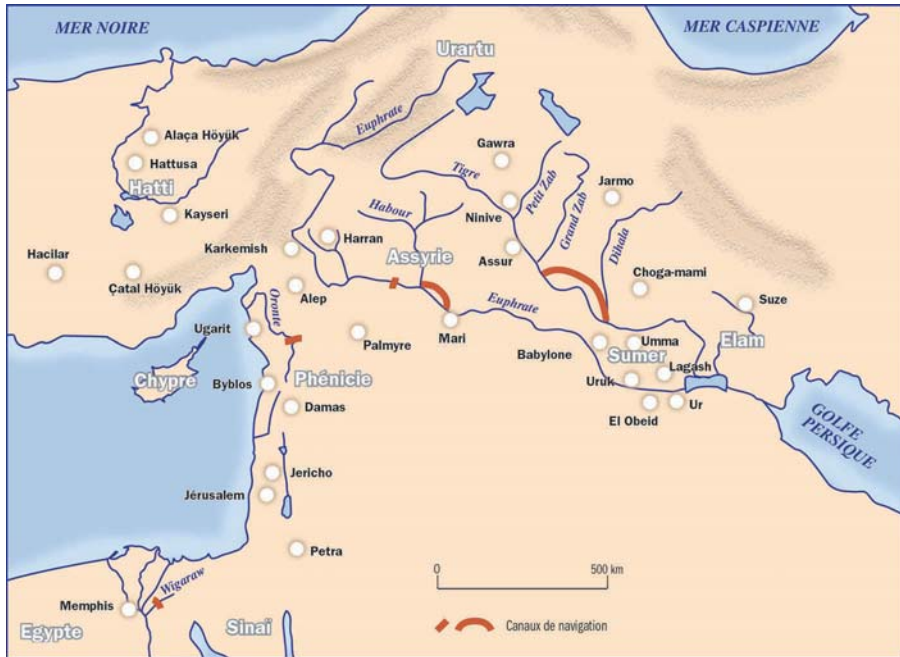
La naissance du néolithique a eu lieu dans des zones suffisamment arrosées et dont la terre était suffisamment régénérée par des crues ou des inondations, telles que les pentes ou les piémonts des monts Taurus ou Zagros. Lors de l'augmentation de la population, le développement consiste en une descente en plaine le long des cours d'eau, mais on arrive dans une région où la pluviométrie est inférieure à 250 mm/an. Les cultures sèches ne sont plus alors possibles et il faut un travail d'irrigation. Cette nouvelle aire d'exploitation qui entoure le désert de Syrie constitue le Croissant fertile. Les limites de pluviométrie se sont par ailleurs déplacées au cours des âges, avec des périodes plus sèches, vers -9000 en particulier.

5.1. Les étapes de la maîtrise des eaux

Vers -6500, on trouve de nouveaux agriculteurs qui descendent vers le Sud par la vallée de l'Euphrate. Le site de **Bouqras** naît en milieu désertique et celui de **Palmyre** en oasis : les faucilles trouvées en ces lieux ont été destinées à des céréales irriguées. Au sixième millénaire, on cultive à **Tell es-Sawwan** et à **Samarra**, sur le Tigre, une variété d'orge très améliorée. À **Tepé Gawra** comme à **Choga Mami** on creuse des puits, signe de connaissances sur les eaux souterraines.

Au cinquième millénaire, le Sud des fleuves est atteint et **El Obeid** est le prototype d'une urbanisation importante. Celle-ci va s'épanouir avec les cités-États sumériennes, comme **Uruk**, et va conduire à une colonisation progressive de toute la Mésopotamie méridionale.

Cette région ne possède ni pierre ni bois, uniquement de l'argile et des palmiers. Tous les besoins en matériaux de construction doivent être couverts par un trafic le long des fleuves. On voit alors apparaître au quatrième millénaire des cités comme **Mari**, sur l'Euphrate, dont l'existence en plein désert, ne s'explique que par le flux exceptionnel de produits venant de Syrie ou de la Djéziré et arrivant par le Khabur, affluent de l'Euphrate.



Carte 5.1. Le Croissant fertile et les grands ouvrages hydrauliques.

Mari, qui culmine au troisième millénaire, est situé dans une boucle désertique de l'Euphrate et fonctionne grâce à quatre canaux de rôles très différents :

- le premier relie Mari à l'Euphrate et alimente un port à l'intérieur de la ville ;
- le deuxième, long de 120 km, permet aux transports de court-circuiter les méandres du fleuve depuis le confluent avec le Khabur ;
- le troisième est un canal d'irrigation pour la mise en culture, au voisinage de la ville, d'une terrasse fertile qui en assure le ravitaillement ;
- le quatrième longe la falaise et protège la cité des eaux de ruissellement.

Les ruines de Mari ont été particulièrement étudiées par des archéologues français : A. Parrot, puis J. Cl. Margueron.

5.2. La différenciation sociale

Le creusement des canaux est un travail collectif qui exige, de même que leur entretien, une organisation hiérarchisée. On voit alors naître des cités également hiérarchisées, avec un centre administratif généralement lié à des lieux de culte et des quartiers riches où vivent les dirigeants.

La rentabilité du travail de la terre doit alors croître fortement, car la cellule paysanne doit produire au-delà de ses propres besoins afin de nourrir tout ce beau monde.

C'est ainsi que naissent et se développent les cités sumériennes : la première est El-Obeid qui naît vers -4500, mais décline 1 000 ans plus tard au profit de sa voisine **Uruk**, où va naître l'écriture. Dans cette région, d'autres villes se développent : **Eridu**, **Ur**, **Lagas**, **Kish**, **Suruppak**...

L'émergence de nouvelles techniques –la poterie, de loin la première, puis l'écriture et la métallurgie– les développements des échanges nécessaires à la Basse Mésopotamie (pierre et bois), participent à l'apparition d'une foule de nouveaux spécialistes et donc à une différenciation sociale de plus en plus importante.

À la tête de la cité règne un roi-prêtre et, si l'ensemble des cités sumériennes se réclament d'un panthéon commun, chaque cité invoque comme dieu tutélaire un membre spécifique de ce panthéon. C'est là un passage graduel à l'hénothéisme.

5.3. La religion sumérienne

Les cités sont des États indépendants et se combattent souvent, mais leur religion est commune à l'ensemble avec des variantes mineures d'une cité à l'autre. L'ensemble du panthéon est très fourni (on compte plus de 2 300 dieux) et il est accepté par tous. Il s'articule autour d'une trilogie constituée d'**An**, créateur et ordonnateur de la nature, de son fils **Enlil**, le véritable chef, et d'**Enki** responsable de l'intelligence et des techniques. On leur adjoint directement quelquefois **Inanna**, déesse de l'amour et de la guerre. Il y a d'innombrables dieux secondaires, pour chaque plante et chaque phénomène naturel. Tous ces dieux sont animés de sentiments humains, souvent violents ; on raconte ainsi, par exemple, qu'Enlil viole telle ou telle déesse.

La création du monde est une préoccupation de toutes les religions (voir : la Théogonie d'Hésiode, la Genèse de la Bible, le Nihon-Shoki avec Amatérasu). Elle n'est explicitée à Sumer que par un texte relativement tardif (deuxième millénaire), le *Poème de la Création* : au début était **Tiamat**, monstre femelle d'eau salée, et **Apsu**, le mâle responsable de l'eau douce. De leur accouplement surgissent les divinités principales qui, à leur tour, engendrent le reste du panthéon.

La création de l'homme est exposée dans *Atrahasis* (dit Poème du Supersage) composé vers -1700, comprenant environ douze cents lignes de texte dont seulement les deux tiers ont été retrouvés. On a déjà noté qu'il y avait deux catégories de dieux : les chefs et les dieux de second rang (les Igigu). Ces derniers devaient servir les premiers en tous leurs caprices. Or, un jour ils se mirent en grève. Enki eut alors l'idée de fabriquer des serviteurs zélés avec de l'argile et le sang d'un gréviste : c'est ainsi que naquit l'Homme. On comprend pourquoi ce nouveau venu doit, dans les temples,

s'occuper de tous les besoins des divinités et, en particulier, les nourrir trois fois par jour.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là : bientôt les hommes se multiplièrent, se querellèrent, et firent un tel vacarme qu'Enlil en fut dérangé. Pour les calmer, le dieu leur envoya divers fléaux : l'épidémie, la sécheresse, la famine, mais sans grand succès. Finalement, il décida de les noyer tous dans un grand Déluge. Enki, vexé de voir disparaître son invention, convoqua son favori **Uta-Napisti** et lui ordonna de construire une arche et d'y embarquer tous ceux qu'il voulait voir survivre. Les détails de la suite (voir l'*Épopée de Gilgames*) ont été, plus tard, intégralement repris dans la Bible. La réussite du stratagème provoqua la fureur d'Enlil, et Enki le calma en limitant la fécondité et en fixant le maximum de la vie humaine à 100 ans.

5.4. Les inventions sumériennes

Sumer a été le théâtre de plusieurs inventions capitales pour l'ensemble de l'humanité. Grâce à la situation centrale du pays dans l'Eurasie et aux facilités de déplacement dans le continent, ces inventions ont pu diffuser et entrer dans le patrimoine de tous les Eurasiens. Ce sont la roue, l'écriture et la métallurgie.

5.4.1. La roue¹

La mise au point de la roue est celle du mécanisme d'articulation de la roue mobile à la caisse fixe du chariot. Les premières roues sont de petite dimension (diamètre de 60 cm) et constituées de deux ou trois planches accolées. Elles apparaissent à Sumer vers -3500. On en trouve ensuite en Élam et Assyrie vers -3000, puis dans la vallée de l'Indus en -2500. La roue apparaît vers -2000 en Crète et en Russie méridionale, en -1800 en Anatolie, en -1600 en Égypte, en -1500 en Grèce, en -1400 en Chine du Nord. Elle reste complètement inconnue dans les continents sans connexion avec l'Eurasie.

La roue équipe des charrettes à deux roues ou des chariots à quatre roues. Ces véhicules sont invariablement munis d'un timon central pour atteler, par paires, bœufs ou onagres. L'essieu est fixe par rapport aux roues et roule sous le châssis en glissant, tenu en place des deux côtés par deux ergots. Cette structure est immédiatement démontable si la route vient à manquer (ce qui est fréquent au début de leur développement). Par exemple, un bas-relief néo-assyrien de la période du roi Sennachérib (vers -700) montre des soldats traversant une rivière en portant les uns le tablier, les autres l'essieu et ses roues. Cependant, le frottement est considérable et nécessite une grande force de traction.

Les Sumériens ont été les premiers à utiliser des chariots de guerre montés par plusieurs hommes et, malgré leur lourdeur et leur lenteur, ceux-ci ont

¹ Voir *L'Asie, source de sciences et de techniques*, M. Soutif, EDP Sciences, 1994, p. 125 et suivantes.

représenté en plaine un avantage décisif. Progressivement, les roues ont été renforcées par des clous en cuivre sur le chemin de roulement (à Ur et à Kish à partir de -2000), ou même par une bande continue de cuivre (à Suse vers -2000).

La grande révolution s'est faite quand le bronze a permis d'utiliser des moyeux et des essieux métalliques dont le frottement, s'ils sont convenablement lubrifiés, est très faible. Cette amélioration, jointe à l'apparition de roues légères à rayons, a permis aux Indo-Européens d'Asie centrale de construire des chars de guerre attelés de deux chevaux dont la vitesse en a fait une arme décisive. L'emploi de cet ensemble apparaît vers -1900 au Nord de l'Inde et de l'Iran. Il sera largement utilisée par les Égyptiens du Nouvel Empire (à partir de -1590) et par les Chinois (après -1400).

La roue à rayons reste malgré tout très fragile jusqu'à l'invention par les Chinois, vers -400, de *l'écuaneur* (rayons alternativement inclinés dans un sens et dans l'autre par rapport au plan de la roue).

5.4.2. L'écriture²

Les Sumériens parlaient une langue d'origine inconnue, monosyllabique, ayant quatre voyelles et quatorze consonnes. Il y avait donc une grande quantité d'homophones.

À partir de -3500, le développement d'une activité commerciale spécialisée a nécessité l'usage d'aide-mémoire comptables. Il apparaît alors des signes pictographiques dessinés sur des tablettes d'argile à l'aide d'une pointe effilée ou d'un poinçon rond (pour les chiffres). Ce sont des étiquettes, des petits textes commerciaux, mais surtout des *bulles enveloppes*. Ces bulles, en argile durcie au feu, renferment des petits cailloux de formes diverses, traduisant les chiffres de la transaction, tandis que l'extérieur de l'enveloppe porte la marque des contractants.

C'est également à Uruk que naissent environ 2 000 signes, pictogrammes plus ou moins schématiques. Ceux-ci peuvent représenter un tout par une partie, comme la femme notée par un triangle pubien. De même, une cause peut être représentée par son effet ou réciproquement : ainsi les femmes esclaves s'écrivent par le signe précédent complété de trois petites pointes figurant les montagnes où elles étaient en général capturées.

Ces signes, assez clairement figuratifs en -3200, pivotent de 90 ° en -2800, par suite d'un changement de la position de la tablette dans la main du scribe, puis vont être schématisés par des coins poinçonnés par une baguette taillée en biseau et leur forme primitive disparaît complètement : c'est **l'écriture cunéiforme**.

À côté de cette écriture basée sur la signification pictographique se développe à Kiš et Lagaš une écriture phonétique dans laquelle les dessins

² Voir *L'Asie, source de sciences et de techniques*, M. Soutif, EDP Sciences, 1994, p. 125 et suivantes.

précédents ne représentent plus l'objet dessiné, mais le son de sa prononciation sumérienne : ainsi la flèche, dessinée comme l'objet, représente le son correspondant à son nom, *ti*, et interviendra pour partie dans certains noms comme *ti-bi-ra* (nom venu de l'étranger et signifiant forgeron). On trouve également une graphie phonétique pour noter le pluriel *-me*.

Cette dualité, jointe à l'homophonie des monosyllabes, crée des causes d'erreurs considérables. Pour éviter les incompréhensions se développe alors à Ur et à Suruppak la pratique des **déterminatifs**. Ce sont des signes spécifiques qui ne se prononcent pas, mais permettent de catégoriser le registre sémantique des mots auxquels ils s'appliquent, et qui sont placés juste après : ainsi, une étoile signifie que le mot qui la suit est celui d'un dieu.

Pendant longtemps l'usage de l'écriture a été réservé à la comptabilité et au commerce. Plus tard apparaissent les inscriptions royales, pour la fondation de monuments, par exemple.

La première légende écrite, celle de Gilgames, date d'environ -2000.

Sans doute un peu après les Sumériens, les Égyptiens ont inventé leur écriture.

Elle est basée sur exactement les mêmes principes : pictogrammes (hiéroglyphes), prenant parfois des valeurs phonétiques, usage de déterminatifs. Y a-t-il eu influence de Sumer sur l'Égypte ? Les conditions de vie dans le delta du Nil devaient être semblables à celles de la Basse Mésopotamie vers -3000 mais, si contact il y a eu, il n'en reste aucune trace car le delta de cette époque est profondément sous le niveau actuel et totalement inaccessible.

La partie phonétique de ces écritures qui a posé tant de problèmes à Champollion en Égypte (1830) et à Rawlinson à Sumer (1857) est celle qui, à travers l'alphabet protosinaïtique, puis ougaritique, a conduit à la solution *phénicienne*, mère de tous les alphabets occidentaux. On mesure ainsi l'importance de cette découverte sumérienne.

5.4.3. La métallurgie³

Quelques rares métaux existent à l'état natif et ont été utilisés très précocement.

- Le cuivre

Il est utilisé sous forme martelée dès le neuvième millénaire, puis sous forme fondue vers -6000 à Catal Höyük, en Anatolie.

- Le fer

Celui qui provient des météorites permet aux Sumériens de faire des bijoux. C'est le « métal du ciel ». Les météorites de fer contiennent en effet du nickel qui les rend inoxydables.

³ Voir *L'Asie, source de sciences et de techniques*, M. Soutif, EDP Sciences, 1994, p. 111 et suivantes.

- L'or

Les pépites recueillies dans les cours d'eau ont été utilisées un peu partout telles quelles, puis travaillées dès le cinquième millénaire.

Sous leur forme native, ces métaux ne posent pas de problèmes d'obtention, mais ils sont peu répandus, car la plupart des gisements métalliques sont sous forme de combinaisons chimiques stables. La métallurgie proprement dite est une transformation chimique, née au Moyen-Orient, qui a ensuite diffusé dans toute l'Eurasie, mais seulement en Eurasie.

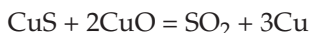
C'est de cette découverte fondamentale qu'est née la puissance militaire de ce continent et son avance sur les autres parties du monde.

Métallurgie du cuivre

Le minerai est assez répandu au Moyen-Orient (Sinaï, Chypre...) et est facile à détecter par sa couleur : il est vert pour l'oxyde (cuprite), vert ou bleu pour les hydrocarbonates (malachite, azurite), noir pour les sulfures (surtout chalcopyrite, CuFeS_2).

Le traitement utilisé dès -3000 en Mésopotamie et en Anatolie consiste à chauffer le minerai avec du charbon de bois dans une sorte de bas-fourneau. Le rôle du combustible est double : il porte l'ensemble à une température élevée favorisant la réaction et produit de l'oxyde de carbone CO qui réduit l'oxyde à l'état de métal.

Si l'on veut qu'à la suite de la réaction le métal coule, ce qui le sépare des impuretés, il faut atteindre la température de 1 083 °C, ce qui est assez difficile. Cependant, si on part de dérivés sulfurés, on se borne à en oxyder une partie et on laisse ensuite se faire la réaction exothermique :



Naturellement, les objets cassés ou usés sont soigneusement recyclés dans des moules ouverts (dès -3000 à Uruk).

Le cuivre est un nouveau matériau, complètement différent de la pierre par sa plasticité, et du bois par sa résistance. Des outils en cuivre, écrous par martelage, des clous de fixation, des feuilles minces revêtant du bois, profitent de ces qualités.

Cependant, un dérivé du cuivre, un alliage, va rapidement se révéler encore meilleur et le supplanter : c'est le bronze.

Le bronze

La plupart des minerais de cuivre renferment en plus ou moins grande quantité des impuretés telles que l'antimoine, le plomb, l'arsenic, ou l'étain. Cela conduit à des alliages, involontaires au départ : un peu d'étain en Anatolie, du plomb et de l'antimoine en Mésopotamie. La présence dans les sulfures de cuivre de sulfoarséniates (comme l'énargite Cu_3AsS) favorisent un moment les bronzes à l'arsenic, qui ont d'excellentes qualités mécaniques

mais sont mortels pour les métallurgistes. Finalement, le bronze à l'étain, de propriétés équivalentes, est unanimement accepté.

Les propriétés du bronze dépendent du pourcentage d'étain :

- de 0 à 13 %, l'alliage est une solution solide réversible, de dureté moyenne, mais de température de fusion décroissant rapidement avec le taux d'étain ;
- de 13 à 20 %, la trempe conduit à un alliage facile à usiner, et un réchauffement au-dessus de 520 °C, suivi d'un refroidissement lent, donne un produit très dur ;
- de 20 à 30 %, l'alliage fond à des températures de 800 à 700 °C, favorables à des moulages compliqués, et présente une très belle sonorité (cloches).

Les armes en bronze, pointes de lance ou de flèche, épées, haches, sont résistantes et conservent leur tranchant. Les essieux et paliers en bronze des chars sont faciles à lubrifier. Au total, ce métal apporte une supériorité militaire considérable dont les Indo-Européens, après les Sumériens, sauront profiter largement.

La société civile est également modifiée par l'apparition du bronze. Tout d'abord, les métallurgistes sont des travailleurs hautement qualifiés que doit nourrir le travail paysan. Mais le bronze est un produit très cher, qui ne peut faire l'objet d'un simple troc contre de la nourriture. Il doit transiter par des utilisateurs riches (temples ou armées), ce qui conduit à des circuits commerciaux complexes.

Ensuite, la rareté de l'étain, souvent en provenance du plateau iranien, oblige à des échanges à longue distance par des caravanes, donc des transporteurs là encore spécialisés (par exemple, vers -1900, des caravanes d'ânes circulent entre l'Assyrie et le marché de Kanesh en Anatolie et préfigurent l'importance que prendra plus tard le monde Hittite).

La diffusion du bronze à travers l'Eurasie

Le bronze est déjà bien présent vers -2600 à Alaça Höyük, au Nord de l'Anatolie. On y trouve une tête d'étendard représentant trois bœufs dans un cercle (devenue un des symboles de la République turque). De là, il passe au Nord, et les ancêtres des Indo-Européens, dans la basse Volga, l'adaptent à leurs chars de guerre.

Les chars et les chevaux sont introduits en Égypte par les envahisseurs Hyksos qui, grâce à eux, font tomber le Moyen Empire et dirigent le pays de -1700 à -1550. Les Hyksos sont des Asiatiques qui ont été chassés du Nord du Croissant fertile par des Indo-Européens qui y pénètrent en venant probablement de Bulgarie. C'est au contact de ces derniers que les Hyksos ont appris l'usage militaire du char.

Les Chinois n'ont jamais utilisé le cuivre seul ; or l'on trouve des objets en bronze très élaborés au début de la dynastie Shang, en -1530. La forme des lances et des haches, l'art animalier, tout montre que la technique du bronze est arrivée en Chine par la steppe, déjà très maîtrisée. Elle provient très

certainement de la civilisation indo-européenne d'Andronovo qui, à cette époque, s'étendait de l'Oural au lac Baïkal. Un réchauffement local de l'Asie centrale a eu lieu de -1600 à -1250 et a fait reculer la taïga au Nord du 60° parallèle, mettant alors en contact l'Ouest et l'Est, et apportant, par cette voie de communication, le bronze et le cheval aux Chinois.

5.5. Évolution politique depuis la première période sumérienne (de -4500 à -2350)

Chaque site urbanisé s'entoure de villages mais reste séparé de ses voisins par des zones marécageuses et conserve son indépendance. Au début, le palais et le temple ne font qu'un, puis ils se séparent. Le seigneur (*En*) devient roi (*Lugal*) et crée une armée qui ne dépasse pas quelques centaines de soldats. Les cités s'entourent de murailles ; toutes se disputent, mais gardent cependant une civilisation commune.

Les domaines des temples et des palais occupent des surfaces considérables et leurs revenus sont très importants. Centre de production et organisateur des fêtes, le temple est un des pôles de la cité. Les luttes entre cités paraissent dominées par la lutte entre **Lagaš** et **Umma**.

Eannatum détruit les armées de Umma (stèle des vautours au Louvre) et repousse les Élamites vers -2500, faisant pendant un temps de Lagaš la plus importante cité, rayonnant jusqu'à Mari.

Plus tard, vers -2400, **Urukagina** prend le pouvoir à Lagaš à la suite d'un coup d'État et de la promesse de supprimer les impôts. C'est ce qu'il fait, mais en conséquence, huit ans après, Lagaš succombait définitivement devant Umma, dirigée par **Lugal-Zagési**. Celui-ci s'empara ensuite de Ur, Uruk et Kis et poussa jusqu'à la Méditerranée en remontant l'Euphrate.

Sargon et les Akkadiens

Des nomades *sémites* s'étaient depuis longtemps infiltrés entre les cités, parfois en symbiose, parfois en effectuant des razzias. Un parvenu, **Sargon**, après avoir joué un rôle à la cour de Kis, se révolte et fonde au voisinage (en un lieu encore inconnu) une nouvelle ville, **Agadé**, puis capture Lugal-Zagési. Ensuite, avec les nomades akkadiens, il s'empare de tout Sumer, de l'Élam, de la Diyala, puis de Mari et de tout le haut Khabur. Ce premier grand empire du Moyen-Orient va durer 120 ans et s'effondrer en -2230 sous les coups des barbares **Guti**, qui apporteront la ruine et l'anarchie pendant 125 ans.

Le panthéon akkadien

Les nouveaux maîtres sont totalement incultes. Ils adoptent les us et coutumes de Sumer. L'administration d'un grand empire, de population très inhomogène, exige l'emploi d'une langue de référence, et c'est leur langue sémite qui est généralisée. Enki devient **Ea**, et Innana, **Istar**. Des dieux secondaires prennent de l'importance et c'est ainsi qu'à Babylone, un peu plus tard, le dieu local, fils d'Enlil, **Marduk**, jouera un rôle essentiel aux dépens de son père.



Figure 5.1. Stèle de Naram Sin (petit-fils de Sargon l'Ancien) à Tello.

Cependant, le sumérien reste la langue liturgique (comme le latin jusqu'à récemment en Europe).

L'écriture suméro-akkadienne

La langue akkadienne, de structure sémitique, est totalement différente du sumérien. Et pourtant, elle adopte et adapte l'écriture sumérienne, ce qui donne un résultat extrêmement compliqué. Cet amalgame subsistera après la chute d'Agadé et la renaissance sumérienne. Il sera ensuite conforté par une seconde invasion sémite, celle des **Amorrites**, et finalement restera la langue internationale jusque vers 100 après J.-C. Ainsi, dans les fouilles de *El Amarna*, en Égypte, on a retrouvé des correspondances dans cette langue entre Akhénoton et Babylone, le Mittani, les Hittites...

Le cuneïforme suméro-akkadien comporte les catégories suivantes :

- des signes notant les voyelles et les diphtongues (*ai, ou...*) ;
- des signes syllabiques simples : consonne + voyelle (*ba, po...*) ou voyelle + consonne (*ar, ib...*) ;
- des signes syllabiques complexes : deux consonnes et une voyelle (*bar, kur...*) ;
- des idéogrammes représentant un mot entier ;
- des déterminatifs se plaçant avant ou après le mot auquel ils se rapportent.

La transcription écrite de la langue parlée n'est pas biunivoque : un signe peut signifier plusieurs mots parlés différents et un mot donné s'écrit de plusieurs manières, mélangeant des signes, des syllabes et des idéogrammes.

La troisième dynastie d'Ur

Certaines cités échappent au chaos Guti, telle Lagaš dont un dirigeant, **Gudéa**, mène même une expédition victorieuse jusqu'à Suse. Mais c'est d'Ur que vient la réunification sumérienne, menée par le roi **Ur-Nammu**. Celui-ci étend son pouvoir jusqu'à la Diyala, mais son emprise sur Agadé et Babylone n'est pas certaine.

En revanche, son fils **Sulilgi**, en 48 ans de règne, dépasse les limites du pays d'Akkad et atteint les bords du Zagros. Ce nouvel empire se dote d'une bureaucratie lourde et tatillonne (des milliers de tablettes), tandis que de nouveaux sémites, les **Amorrites**, se font de plus en plus pressants. Finalement, l'empire se fragmente en -2003 sans connaître de désastre.

Les Amorrites et Hammourabi

Les fragments de l'Empire d'Ur tombent aux mains de princes amorrites, qui entrent en lutte les uns avec les autres. Le royaume de Mari retrouve son indépendance et reprend une grande envergure sous l'action de **Shamshi-Adad** (de -1814 à -1782).

Hammourabi monte sur le trône de Babylone en -1792 et avale progressivement toutes les principautés jusqu'à l'Assyrie et la Diyala ; il remet en ordre un empire hétéroclite et promulgue sur une stèle célèbre (musée du Louvre) son fameux code qui est, en fait, un traité de jurisprudence. Il défait l'Élam en -1762, et rase Mari en -1761. Hammourabi meurt en -1750 et son empire lui survit jusqu'en -1595, au prix d'effritements mineurs.



Figure 5.2. Tête d'Hammourabi en diorite (-1792).

Après la prise de Babylone par les barbares **Cassites**, le centre du développement de la Mésopotamie remonte vers le Nord, où se développent le **Mittani** à l'Est et le Hatti (les Hittites) à l'Ouest. Plus tard, l'effondrement des Hittites sous les coups des Peuples de la Mer (-1200) ouvre la voie à une renaissance de la puissance des Assyriens à partir d'Assur près de Ninive. Ceux-ci parviennent à contenir une nouvelle vague d'immigrants sémites, les **Araméens**, qui s'emparent cependant de la Syrie. Ces derniers adaptent à leur langue une écriture phénicienne simplifiée qui donnera plus tard les alphabets *hébreu, nabatéen, arabe, sogdien, mongol et mandchou*.

La Néo-Assyrie

L'ascension assyrienne se développe au ^e siècle. C'est **Adad-Nirari II** (de -911 à -891) qui attaque l'Urartu et le Khabur. Son but est de razzier et de rançonner sans occuper ni administrer. **Assurnasirpal** (de -883 à -859) va jusqu'au Liban et cherche à faire régner la terreur par sa cruauté.

Une révolte, en -746, met sur le trône **Tiglat-Phalasar III**, qui est le vrai fondateur de la Néo-Assyrie, en annexant la Babylonie, l'Urartu puis les Araméens et les Mèdes. Sa victoire en Commagène (-743) disloque la coalition araméenne et ouvre la voie à la prise de Damas en -732. Ses successeurs, **Salmanazar V** et **Sargon II**, prennent Samarie et annexent Israël en -720. Un peu plus tard **Assarhadon** prend Memphis en 671 et les Assyriens occupent l'Égypte jusqu'en -653 (libération par Psammétique I^{er}).

La gestion de cet immense empire est très centralisée. Un système de courriers efficaces permet au roi de rester en contact avec ses administrateurs locaux. Un brassage de populations sans précédent, par déportation de régions entières, assure une certaine homogénéité. L'armée assyrienne recrute largement des éléments locaux et sa langue de commandement devient l'araméen.

Cependant, des révoltes continuelles secouent le pays. **Assurbanipal** doit triompher de son frère à Babylone. Il saccage ensuite Suse et rétablit partout, sauf en Égypte, son autorité. À sa mort, en -627, il laisse un pays en pleine puissance. Cependant, 15 ans après, profitant d'une révolte babylonienne, les **Mèdes** prennent Assur et Ninive, en -612, et l'empire s'effondre. Babylone tire les marrons du feu grâce à un accord de frontière avec les Mèdes.

L'Empire néo-babylonien

Nabuchodonosor (de -604 à -562), après avoir chassé les Égyptiens de Karkemis, doit, chaque année, parcourir la Syrie et la Palestine pour maintenir l'ordre. Il prend Jérusalem en -597 et y impose un nouveau souverain, **Sédécias**. Mais ce dernier adhère à une coalition égyptienne sur les conseils d'un entourage belliciste. Réagissant très vite, Nabuchodonosor prend et détruit Jérusalem en -587. Il déporte à Babylone toutes les élites de la ville. Le roi donne à Babylone une ampleur magnifique, avec un temple à Marduk, l'*Esagil*, à proximité d'une ziggourat de 100 m de haut. Au Nord-Est s'étendent des « jardins suspendus ».

La succession conduit à une série d'assassinats et, finalement, le pouvoir échoit à **Nabonide** (de -556 à -539), une sorte d'illuminé qui néglige ses devoirs pour se retirer en Arabie, au centre religieux de Teima. Pendant ce temps, **Cyrus** réalise, dès -550, l'union des tribus iraniennes sous l'égide Mède, et il entre à Babylone en -539. Le nouveau souverain restaure tous les sanctuaires et proclame le respect de tous les cultes indigènes. Un décret promulgué en -538 permet aux Juifs de rentrer dans leur pays en y ramenant les objets qui avaient été pillés dans le Temple.

Tout le Croissant fertile, de la Mésopotamie à la Palestine, devient une province de l'Empire perse.

Références

S. N. Kramer, *L'Histoire commence à Sumer*, Arthaud, 1986.

J. Bottero, *La plus vieille religion, en Mésopotamie*, Gallimard, 1992.

J. Bottero, *Mésopotamie, l'écriture, la raison et les dieux*, NRF, 1987.

J. Cl. Margueron, *Les Mésopotamiens ; Le temps et l'espace*, Tome I ; Le cadre de vie, Tome II, A. Colin, 1991.

G. Roux, *La Mésopotamie*, Le Seuil, 1995.

P. Garelli, *Le Proche-Orient asiatique, des origines aux peuples de la mer*, PUF, Nouvelle Clio, 1969.

P. Garelli et V. Nikiprovetzky, *Le Proche-Orient asiatique, les empires mésopotamiens*, PUF, Nouvelle Clio, 1974.

M. Soutif, *L'Asie, source de sciences et de techniques*, EDP Sciences, 1994.

This page intentionally left blank

Chapitre 6

Les tribus indo-européennes

Le cheval et les mythes

Décelés par la linguistique, définis de mieux en mieux par les comparaisons institutionnelles et religieuses, les Indo-Européens restent un peuple hypothétique tant que leurs traces matérielles sur le terrain n'ont pas été identifiées par les archéologues.

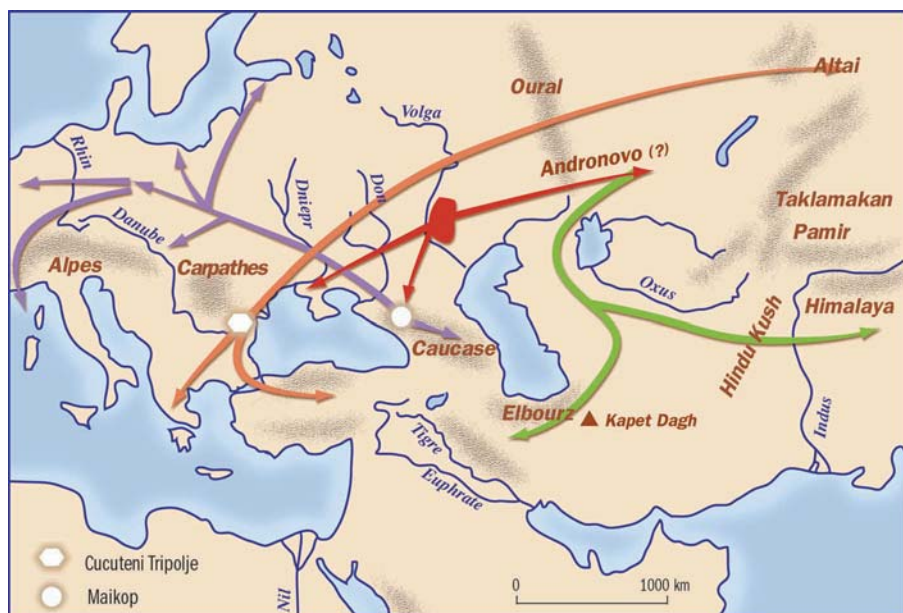
Cependant, une grande majorité des spécialistes actuels estiment que la culture initiale, celle des Proto-Indo-Européens, est celle des « kourganes ». Les premiers de ces sites se trouvent au sud des monts Oural, de part et d'autre de la Volga.

Depuis cette zone de départ, cette culture a diffusé vers l'Ouest et vers l'Est en occupant des installations où elle subjugue les civilisations locales et s'y mêle, adoptant une partie de leur patrimoine culturel. Puis, dans une deuxième phase, cette culture mixte progresse vers d'autres sites où un mélange analogue se produit. On observe ainsi une gerbe de « fusées à plusieurs étages » qui explique la diversité dans l'homogénéité des résultats finaux.

6.1. Le cheval et le bronze

Ces deux éléments de progrès ont joué un rôle essentiel dans l'expansion des tribus indo-européennes. Le cheval a fourni une traction rapide et le bronze a permis la fabrication de chars légers (essieux en bronze) et des armes performantes. Dans les plaines russes, ces éléments ont conduit à une supériorité décisive. Le plus ancien kourgane renfermant un char est celui de *Strorozhevaia Mogila* sur le bas Dniepr ; il date de la première moitié du quatrième millénaire avant J.-C. (phase kourgane II).

Les ongulés périssodactyles (marchant sur un nombre impair de doigts) ont été représentés par un nombre important de genres à l'ère tertiaire en Amérique. Puis tous ces genres ont disparu à l'exception du genre *Equus*, qui était passé en Asie par l'isthme de Bering. L'espèce *Equus caballus*, le cheval, est alors représentée par deux variétés, le **Taki** (cheval de Prjevalski) à l'est de l'Oural et le **Tarpan** à l'ouest. Ce sont des animaux assez petits (1,45 m au garrot) très vifs et très poilus. La première domestication, entre -5600 et -5000,



Carte 6.1. Étapes successives proposées pour les flux migratoires des tribus indo-européennes.

a sans doute la viande pour objet. Le plus ancien cheval de trait date de -3500 ; il a été trouvé dans un kourgane à *Dereivka* sur le Dniepr. Pendant très longtemps, le cheval n'a été utilisé que pour sa vitesse, car un mauvais attelage, dérivé de celui des bœufs, l'étranglait en cas d'efforts violents. Sa force n'a pu être employée qu'à partir de l'invention chinoise de la bricole de poitrail (I^{er} siècle avant J.-C.) puis du collier (vers 800).

6.2. L'expansion vers l'Ouest

Grâce à leur supériorité militaire, les peuples des kourganes diffusent rapidement à travers la plaine russe et l'Ukraine et s'installent sur les bords de la mer Noire. Un splendide kourgane à *Usatovo* montre la richesse acquise.

La deuxième diffusion se produit vers le Danube et en remontant le fleuve.

Il semble que *Cucuteni Tripolje* constitue une étape importante, où le mélange avec la culture locale des anciens Européens se fait en profondeur, et dont d'importants rameaux se détachent : les Hellènes, les Anatoliens et les Arsi-Kusi, qui repartent en arrière jusqu'à l'Altai, pour se retrouver ensuite sur les limites du désert du Taklamakan.

Une autre direction de migration conduit depuis la Volga jusqu'au pied du Caucase, dans le Kouban, où le site de *Maikop* va jouer un rôle important. En effet, cette migration-là se déplace vers l'Europe centrale et y fonde la

civilisation des **Amphores globulaires**. Au passage s'installe la civilisation des **Champs d'urnes**, d'où partirent les **Celtes**, tandis que la branche **germanique** se détache un peu avant les Amphores globulaires. De ces dernières, dans un nouvel élan qui remonte jusqu'à la Finlande, se détachent les **Macro-Baltes** et les **Slaves**.

Vers l'Ouest, la progression par la zone des **Vases campaniformes** alimente la France et l'Angleterre.

Nous voyons que, dans une progression irrésistible, qui commence au quatrième millénaire et n'est pas achevée au premier millénaire, les descendants des Indo-Européens, après plusieurs métissages avec les civilisations locales, ont submergé l'Europe jusqu'à l'Irlande, à la seule exception des **Basques** et des **Étrusques**.

6.3. L'expansion vers l'Est

Le mouvement est un peu plus simple et passe par une phase appelée **culture d'Andronovo**, qui couvre toute la plaine de Sibérie depuis l'Oural jusqu'au lac Baïkal. Cette très vaste civilisation profite de l'effondrement de la civilisation de l'Indus vers -1900, et de celle de Namazga¹ (au sud-est de la Caspienne). Elle s'insinue entre la mer d'Aral et la mer Caspienne et s'installe très brillamment au sud du fleuve *Oxus* dans la future *Bactriane*. Un peu plus tard, d'autres Indo-Européens tourneront par l'Est le mont *Kapet-Dagh*, puis, allant vers l'Ouest, envahiront l'**Iran**, tandis que ceux qui étaient déjà en Bactriane occuperont progressivement par petits groupes le nord de l'**Inde** en traversant l'*Hindou Kouch* et le fleuve *Indus*.

Finalement, cette invasion de l'Iran et de l'Inde comprend moins d'étapes intermédiaires que n'en a comporté celle de l'Europe, si bien que le résultat linguistique, l'ancien **Sanscrit**, représente sans doute une langue plus proche de celle du foyer initial.

Les migrations au Moyen-Orient se sont poursuivies au temps historiques. Ce sont celles des **Koushans** (Yue-Zhi en chinois), des **Scythes**, des **Parthes**...

6.4. Structure de la mythologie indo-européenne

6.4.1. La structure trisfonctionnelle

Après des essais infructueux de comparaison des noms de certains dieux à travers l'univers indo-européen, la découverte fondamentale est faite par **Georges Dumézil** en 1938 : c'est la *trisfonctionnalité du panthéon*, commune à tous les peuples de culture indo-européenne.

¹ Les descendants de Namazga (non Indo-Européens) sont peut-être les *Hourrites*, qui arrivent à cette époque au nord de l'Assyrie.

Ce panthéon est partagé entre trois niveaux :

- la première fonction est celle de la souveraineté, de la puissance magico-religieuse et de la pensée ;
- la deuxième fonction est celle de la force physique, musculaire, qui s'exerce dans la guerre, mais pas uniquement ;
- la troisième fonction est plus multiforme : c'est la fécondité, l'agriculture, l'activité de tous les jours.

À cette hiérarchie sont liées des couleurs : le *blanc* des prêtres, le *rouge* du guerrier, le *noir* de l'agriculteur (la terre est noire dans les plaines d'Ukraine et on la nomme « tcherno-ziom »).

On retrouve cette distribution des rôles dans toutes les légendes indo-européennes et nous allons en donner quelques exemples.

En Inde

Les textes sacrés de la religion initiale, le brahmanisme, sont réunis dans les **Rig Véda** (de -1500 à -900). Ils instituent la hiérarchie suivante :

- au niveau supérieur : **Varuna**, gardien de l'ordre cosmique ;
Mitra, organisateur ;
- au niveau militaire : **Indra**, stratège ;
Vayu, force brutale, le vent ;
- au niveau de la vie courante : les deux jumeaux **Nasatya**.

À cette hiérarchie correspond le système des castes : les brahmanes, les ksatryas, les vaisyas. Ces derniers ont la signification de clans et se scinderont plus tard en sudras auxquels il faut ajouter les sans-caste et les adivasis (population indienne primitive).

À ces divinités de base se rajoutent des divinités secondaires, dont l'une, le feu **Agni**, joue un rôle important.

Cette mythologie et la prééminence de ces dieux a été modifiée par de nouveaux textes des **Brahmanas** (-900 à -600) qui ont promu Brahma, Çiva et Vishnu, constituant de fait une nouvelle religion, l'hindouisme.

En Iran

Les textes sacrés constituent l'**Avesta** et présentent les dieux de la manière suivante :

- au niveau supérieur : **Ahura Mazda** ;
- au niveau militaire : **Xsaθra** ;²
- au niveau vie courante : les deux jumeaux **Nanhaiθya**.

À partir d'une réforme fondamentale menée par *Zarathustra*, à une époque mal déterminée entre -1000 et -600, la religion devient monothéiste autour de Ahura-Mazda, symbolisé par le feu. Les autres divinités deviennent des entités abstraites émanant du Dieu unique : les **Gathas**.

² Cette notation θ représente le th anglais.

Elles sont entourées de six archanges dont la structure reste trisfonctionnelle :

- premier niveau : **Vohu Manah**, la bonne pensée, et **Asa**, l'ordre ;
- deuxième niveau : **Xsaθra**, la puissance ;
- troisième niveau : **Armati**, la Terre ; **Haurvatat**, la santé ; **Amorotat**, l'immortalité.

En Suède polythéiste (Upsala)

On trouve :

- **Odhinn**, souverain, maître de magie ;
- **Thor**, maître du tonnerre, massacreur de géants ;
- **Freyr**, doué d'un immense phallus, maître de l'abondance et des masses.

En Rome ancienne

Dans les processions, en tête du corps sacerdotal se trouvent les trois *flamines maiores* attachés à trois dieux fondamentaux :

- **Jupiter**, dieu souverain ;
- **Mars**, dieu de la force physique et de la guerre ;
- **Quirinus Romulus**, un des deux jumeaux fondateurs, trônant dans les fêtes agraires.

En Grèce

La pensée créatrice a si tôt et si puissamment agi que l'héritage y a été travaillé, modifié, dépassé et estompé. Cependant, à *Sparte*, sur l'agora, il y avait trois autels appelés « Ambulioi », dédiés à **Zeus**, dieu souverain, à **Athéna**, déesse de la guerre, et aux **Dioscures**, équivalents des jumeaux Nasatya.

6.4.2. Mythes fondateurs

La trisfonctionnalité se retrouve dans un certain nombre d'épopées mythiques concernant l'origine de la cité.

À Rome

La légende situe en -753 la fondation de la ville et la séquence des rois mythiques qui se succèdent est la suivante :

- **Romulus**, fondateur, et **Numa Pompilius**, organisateur, forment le premier niveau ;
- **Tullus Hostilius**, conquérant du Latium, est le deuxième niveau ;
- **Ancus Marcius** met de l'ordre dans la vie courante : troisième niveau.

Ensuite les rois sont des Étrusques, probablement historiques, les **Tarquins**, suivis par la révolution et la République en -509.

En Inde

La description de la lutte entre tribus indo-européennes pour le pouvoir dans le nord de l'Inde est le sujet d'une immense épopée, le **Mahabharata**

(200 000 vers). Elle raconte comment les cinq frères **Pandava** (les bons) ont été dépossédés de leur royaume par les **Kaurava** (les méchants) et relate la lutte des premiers pour récupérer leur bien.

La structure de la famille Pandava est parfaitement trisfonctionnelle :

- **Yudisthira** est le chef organisateur ;
- **Arjuna**, le stratège, et **Bima**, la force brute, représentent le deuxième niveau ;
- **Nakula** et **Sahadeva** sont les jumeaux préposés aux problèmes pratiques.

Les cinq frères ont en commun la seule femme de l'histoire, **Draupati**, ce qui symbolise le rôle mineur de la femme dans la culture indo-européenne.

Le point culminant du Mahabharata se situe au moment d'engager la bataille décisive de *Kuruksetra*. Arjuna hésite à déclencher le massacre, mais son cocher, qui n'est autre que Krishna (un avatar de Vishnu), lui démontre que les bons doivent lutter contre le mal, quel qu'en soit le prix. Ce très célèbre dialogue, le **Bhagavat Gita**, met en évidence une autre constante des mythes indo-européens : la lutte du Bien contre le Mal. La même idée imprègne l'ensemble de l'Avesta.

En Ossétie du Nord

La barrière du Caucase a arrêté de nombreuses migrations venant du Nord, et le pied du massif est actuellement peuplé d'ethnies d'origine très diverse. Parmi celles-ci, les Ossètes du nord sont des Indo-Européens provenant sans doute du site de *Maikop* et probablement peu métissés. G. Dumézil a étudié leurs mythes de fondation par les géants **Nartes** dont les combats relèvent des mêmes structures.

6.5. Légendes convergentes

6.5.1. Les héros infirmes

Un très vieux symbolisme met en scène des dieux ou des héros infirmes, et la convergence de ces légendes impose l'existence d'une origine commune.

En Scandinavie

Lorsqu'un petit loup démoniaque menace les dieux et les Hommes et qu'il s'avère impossible de le capturer, on fait appel à Odhinn. Celui-ci est borgne, car il a échangé un œil contre le savoir. Il invente un lien incassable mais d'aspect anodin. Pour convaincre Petit Loup de se laisser ficeler, un autre dieu, Tyr, atteste des prétendus bons sentiments des dieux et accepte de mettre un bras dans la gueule du loup en guise de caution. Lorsque Petit Loup s'aperçoit de la trahison, il ne lui reste qu'à mordre le bras du dieu, qui devient manchot.

À Rome

Lorsque l'armée de l'Étrusque *Porsenna* fonce sur Rome pour rétablir les Tarquins chassés par la République, les Romains doivent se replier et il ne reste aux Étrusques qu'un pont de bois sur le Tibre à franchir pour entrer dans la ville. C'est alors que le borgne **Horatius Coclès** se jette devant le pont et empêche le passage, le temps pour les Romains de le détruire.

Dans ces conditions, le siège de Rome commence et **Mucius Scævola** se propose pour aller assassiner Porsenna. Il est malheureusement fait prisonnier. Il atteste alors que deux cents jeunes gens sont prêts à reprendre son projet et il le jure en étendant sa main sur un brasier qui lui consume le bras. Porsenna, très impressionné, lève alors le siège (Tite-Live, II-10).

En Irlande

On retrouve des histoires tout à fait analogues.

6.5.2. La malédiction du guerrier

Les dieux ou les héros du deuxième niveau sont exposés à commettre des actions contraires à la morale courante. En charge de la sécurité des dieux et des royaumes, ils peuvent être contraints d'éliminer des adversaires dont la nature ou l'état civil interdit le meurtre ; ils sont ainsi souillés. Ils peuvent aussi être entraînés dans des actions coupables ou à des faiblesses contraire au principe de leur fonction, soit par le Destin soit par des dieux. Ils doivent alors expier leurs actes ou être purifiés. L'exemple type est celui d'**Indra**, qui commet trois fautes relevant chacune d'une des trois fonctions. Il doit expier mais, étant divin, finit par ne pas succomber.

En Scandinavie

Starkadr, redresseur de torts, doit tuer son maître, un roi norvégien, pour plaire à Odhinn (niveau 1), puis déserte au cours d'une bataille où il sert un roi suédois qui est tué (niveau 2). Enfin, contre une somme d'argent, il tue son dernier maître, un roi danois (niveau 3). Aussi, quand il veut transmettre sa force à un jeune héros qu'il aime, celui-ci le décapite.

En Grèce

Héraclès a désobéi à Zeus, qui lui ordonnait de servir Eurythée (niveau 1) ; aussi, il devient par punition passagèrement fou et tue ses propres enfants. Ensuite il vole les bœufs blancs d'Eurytos qui lui refuse sa fille, puis il pousse dans le vide le fils de ce prince qui lui réclamait la restitution des bœufs (niveau 2), et il tombe gravement malade. Enfin, il cède à une grande passion pour Iole (niveau 3), et sa propre femme, Déjanire, lui envoie la tunique empoisonnée de Nessos. Il est alors contraint de monter sur un bûcher, mais étant demi-dieu, il rejoint l'Olympe.

6.5.3. Les trois pas

Vichnu, l'Indien, occupe l'espace tout entier en trois pas et ce faisant anéanti les efforts d'un ennemi des dieux.

Vidham, le Scandinave, possède une chaussure fabuleuse qui lui permet la même prouesse.

6.5.4. La circumambulation

L'idée de sanctifier ou de vénérer un endroit ou une construction en tournant autour dans un sens bien défini est très répandue :

- en Inde, hindouiste, on tourne autour des temples ;
- au Tibet, bouddhiste, on tourne dans le sens des aiguilles d'une montre autour des « chortens » (stupas) ;
- en France, celtique, autour des fontaines sacrées ;
- en pays Hittite, en Iran et ailleurs, il en va de même.

6.5.5. Rôle du cheval

L'importance de cet animal dans l'expansion indo-européenne a conduit à lui attribuer un rôle religieux au cours d'un sacrifice rituel.

Rome clôtura la saison militaire par le sacrifice à Mars d'un cheval vainqueur d'une course.

En Inde, le sacrifice du cheval, nommé « Asvamedha », est consacré à Indra.

En Grèce préhistorique, et aussi en Perse (par exemple à l'occasion du sacre de Darius), on retrouve de tels rites.

6.6. La structure de l'univers et la mort

La Terre est plate, ronde, entourée d'eau. Le ciel est solide, en pierre ou en métal, et soutenu par un arbre cosmique.

Le frêne **Ygdrasil**, l'**If** d'Upsala, l'**Irmensul** saxon, l'**arbre du Soleil** balte, l'**If Magna** d'Irlande, l'**arbre cosmique** russe et yougoslave, le **Grand arbre** d'Anatolie, le **Yupa** des rituels indiens, sont des exemples de cet arbre cosmique, mais on peut aussi trouver comme axe du ciel une montagne (le mont **Meru** chez les hindouistes ou le **Kailash** chez les bouddhistes), ou un géant (**Atlas** en Grèce).

Pour bien des peuples, les éléments du monde proviennent d'un géant anthropomorphe qui s'est fragmenté : **Gayomart** en Iran, **Ymir** en Scandinavie, **Ouranos** en Grèce.

En revanche, il n'y a pas de fil directeur sur le sort qui nous attend après la mort. De même, les cérémonies funèbres sont très variées suivant que l'on est censé retourner à la terre (inhumation) ou s'envoler vers les cieux (crémation).

6.7. Origine des Proto-Indo-Européens

L'outillage des kourganes, les postures d'inhumation et l'élevage de la chèvre et du mouton rappellent les caractéristiques des sites mésolithiques de l'est de la Mer Caspienne, dans la région de Dzhebel. De même, l'agriculture des kourganes repose sur le millet, comme dans cette région, où elle est sans doute venue de Chine. Les occupants auraient appris à domestiquer le mouton au Kurdistan, dans la région de Zarzi, où il est domestiqué depuis -9000. Ils auraient ensuite été chassés vers la Volga.

Il est également possible qu'il y ait eu des contacts avec des locuteurs du type semito-hamitique (Berbères, Égyptiens), les deux langues étant toutes les deux flexionnelles et prononçant les larynales de la même manière.

Références

- B. Sergent, *Les Indo-Européens*, Payot, 1995.
- B. Sergent, *Les trois fonctions indo-européennes en Grèce ancienne*, Economica, 1996.
- G. Dumézil, *Mythe et Épopée, I, II et III*, Gallimard, 1995.
- G. Dumézil, *Heur et malheur du guerrier*, Flammarion, 1985.
- C. Renfrew, *L'énigme indo-européenne*, Flammarion, 1990.

This page intentionally left blank

PARTIE II

La formation des États

This page intentionally left blank

Chapitre 7

Les Hittites et le fer

7.1. Les prémisses (avant –1650)

Nous avons vu l'implantation précoce en Anatolie d'importants centres néolithiques tels que **Catal Höyük**. Ces centres profitaient des ressources naturelles du Taurus et du plateau central : bois et pierre, obsidienne, cuivre, or, argent. Dès le sixième millénaire, des forgerons mettent en forme le plomb, le cuivre et l'or pour en faire des parures.

Le site d'**Haçilar** se fortifie à partir de –5400. Puis les citadelles fortifiées se multiplient, et au troisième millénaire l'Anatolie est partagée entre des petites cités-États riches de leur économie, basée sur l'agriculture et l'exportation des métaux vers la Mésopotamie et même l'Égypte. Le roi Sargon d'Akkad favorise le commerce et ses commerçants seront relayés, après la chute des Akkadiens, par des marchands assyriens installés à **Kanisch** dès –1940. Ce sont ces marchands qui amènent depuis le plateau iranien l'étain qui fait défaut en Anatolie, ainsi que des tissus et des vêtements. En retour, ils emmènent l'or, l'argent ou le cuivre.



Figure 7.1. Vases en forme de vautours, colonies assyriennes, vers –1800.

Ces liaisons sont brutalement interrompues vers –1780, par une avancée des **Hourrites** venant du Lac d'Urmia, sans doute sous la pression des tribus indo-européennes, tandis que l'Assyrie déclinante est absorbée par Hammourabi. Pour les Anatoliens, cette coupure catastrophique les oblige à utiliser un chemin alternatif passant au Sud par la Cilicie et, plus loin, par Mari.

À l'Est, un prince de la région de *Divrigi*, **Pithana**, développe son influence jusqu'à Kanisch, puis son fils **Anitta** étend son hégémonie jusqu'à **Hattusa** (Böğazkoy). Un siècle plus tard, vers -1650, un nouveau roi de cette région installe sa capitale à Hattusa et prend le nom de **Hattusili I^{er}**. C'est le fondateur du royaume **Hittite**.

7.2. Origine des Hittites

Leur langue est incontestablement indo-européenne, mais elle s'écrit de deux manières :

- en caractères cunéiformes, que l'on retrouve dans les écrits louvites de l'Arsawa et dans les archives de Hattusa ;
- en hiéroglyphes spécifiques sur les monuments élevés après la chute du pouvoir central en -1200 par les principautés résiduelles.

Les Louvites sont installés à l'Ouest. Une autre nation est à l'Est, dans la région de Divrigi. Les Hittites se développent au centre. Comment sont-ils arrivés là ?

Les Indo-Européens issus des Kourganés du sud de la Mer Noire sont-ils arrivés par les Dardanelles ou en traversant le Caucase ? Pour certains, ils sont venus par les deux voies, mais il paraît très peu probable que ces deux origines aient conduit à la même langue.

En fait, on note une culture, attestée depuis -2300, s'étendant depuis Troie II jusqu'à Beycesultan et à la Cilicie autour d'Adana. Puis on trouve, à Kültepe, un mégaron du style de Cilicie daté de -2250. On peut ainsi penser que les Indo-Européens sont venus de l'Ouest et ont ensuite suivi la côte sud pour remonter vers le centre. C'est là, au voisinage de Kanisch, que se forme la nation hittite, pendant les siècles où cette ville joue un rôle essentiel en Anatolie centrale.

7.3. La nation hittite¹

Hattusili I^{er}, à partir de Hattusa, mène une série de campagnes victorieuses et conquiert toute l'Anatolie centrale. Son successeur **Mursili I^{er}** s'empare d'**Alep** et atteint même temporairement Babylone.

Les frontières du pays ne sont jamais bien définies : les Hittites maintiennent une armée prête à intervenir mais déploient des arrangements diplomatiques pour contenir leurs voisins. Les plus constamment agressifs sont, au Nord, les **Gascas**, contre lesquels les Hittites installent une ligne de fortifications.

La possession, à l'Est, de grands gisements de cuivre au voisinage du Mittani est tout à fait essentielle bien que, comme nous allons le voir, la maîtrise du fer soit devenue, à partir de -1400, un atout militaire fondamental.

¹ *Les Hittites*, J.G. Macqueen, A. Colin, 1985.



Figure 7.2. Vase hittite, vers -1700.

Vers -1450, le pays subit une phase provisoire de déclin due en partie à des troubles internes, et il perd tous ses débouchés, sauf à l'Est la route de Malatya. Le retour en force est dû à **Suppiluliuma I^{er}**² (-1380 à -1346), qui fonde le nouvel empire. Il reconquiert la Cilicie et installe ses fils à Alep et Karkemis. Il envahit le Mittani. Son successeur, **Mursili II** (-1346 à -1306), annexe l'Arsawa et profite du pacifisme de l'Égypte d'Akhénaton pour étendre son influence sur la Palestine, au sud de l'État-tampon de **Amourru**.

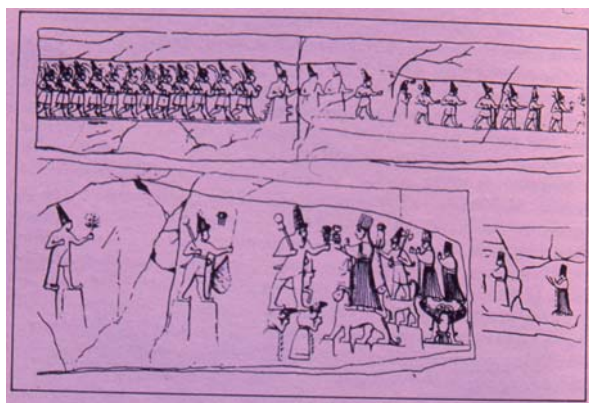


Figure 7.3. Bas-reliefs à Yasilikaya (près de Bogasköy), -1500.

² *Le proche-orient asiatique*, T. Garelli, PUF, 1969, CH. VII.



Carte 7.1. Anatolie des Hittites et de leurs voisins.

Les Égyptiens réagissent avec **Ramsès II** et rencontrent le successeur de Mursili, **Muwatalli**, à la fameuse bataille de *Qadesh* (vers –1290). Cette bataille incertaine marquera la limite d'influence des deux nations. Ensuite, les deux pays entretiendront de bonnes relations grâce à des mariages croisés.

Plus tard, la situation vis-à-vis de l'Assyrie s'aggrave, et celle-ci profite de l'effacement du Mitanni pour s'emparer des gisements de Cuivre de Malatya, obligeant les Hittites à aller chercher ce métal à Chypre.

Après un bref sursaut, l'Empire s'effondre en –1200 sous les coups des Peuples de la Mer.

7.4. Le fer³

Le Fer a d'abord été utilisé à Sumer comme bijou vers –3500. Il s'agissait de fer météoritique inoxydable (présence de nickel) que les Sumériens nommaient « métal du ciel ». Mais les premiers objets manufacturés après une réduction chimique d'un minerai se trouvent dans le Caucase et l'extrême nord de la Mésopotamie, vers –2500. Ce sont des ornements et des armes de cérémonie sans avantage sur le bronze en raison d'une fabrication déficiente (fer doux relativement mou).

³ *L'Asie, source de sciences et de techniques*. M. Soutif, EDP Sciences, 1995, p. 118 et suivantes.

Une meilleure maîtrise de la réduction du minerai et surtout la découverte, sans doute fortuite, de la *cémentation superficielle*, est faite vers -1500 par les **Chalybes**, peuple vivant en Arménie et sujet des Hittites. Ce dernier phénomène est obtenu en chauffant longtemps une arme de fer doux sur un brasero de charbon de bois : sous l'action de la chaleur, le carbone pénètre dans la surface du fer, formant une couche très dure d'acier et rendant l'arme extrêmement efficace, parce que plus légère que les armes faites en bronze. Ce secret de fabrication donne aux Hittites une supériorité militaire qu'ils gardent de -1400 à -1200, en un jaloux monopole, malgré tous les espions étrangers.

Quand la nation centralisée s'effondre devant l'arrivée des Peuples de la Mer, invasion indo-européenne, la métallurgie diffuse dans tout le Moyen-Orient. Les Philistins en héritent vers -1100, les Assyriens et les Égyptiens vers -850. Les Indo-Européens véhiculent ensuite la technique dans toute l'Eurasie : les Celtes *via* l'Autriche (civilisation de Hallstat) en -750, d'autres peuples vers la Chine à la même époque.

L'avenir de cette invention sera très différent aux deux extrémités du continent : en Europe, l'usage du fer est limité aux applications militaires en raison de sa difficulté de fabrication, tandis qu'en Chine, grâce aux hautes températures atteintes par les fours à céramique, la maîtrise de la fonte permet une large diffusion d'outils civils qui conduisent à une formidable expansion et à l'unification du sous-continent en -221.

7.5. La vie quotidienne chez les Hittites

7.5.1. La religion

Les idées religieuses ont beaucoup évolué depuis les origines jusqu'à la fin de l'Empire, de -2000 à -1200. Au début, les coutumes néolithiques des installations anatoliennes placent en tête des divinités une déesse mère, comme à Catal Höyük, ainsi que des pratiques chamaniques faisant intervenir des sources.

L'héritage indo-européen qui vient ensuite ne conduit pas à un panthéon trisfonctionnel. On retrouve cependant certains aspects très typiques :

- le panthéon devient masculin ;
- la principale divinité est le dieu de l'Orage (analogue à Zeus, par exemple), parfois accompagné d'une déesse solaire, Arinna ;
- le culte des sources s'accompagne d'une idole (souvent une lance ou une épée), autour de laquelle s'effectue une circumambulation.

Un des sanctuaires principaux, proche de Hattusa, est celui de Yasilikaya où l'on trouve des grottes ornées de bas-reliefs sur les parois.

À partir de -1300, les rois Hittites se marient avec des princesses Hourrites et les coutumes religieuses des Hourrites prennent une place prépondérante.

7.5.2. Les funérailles

Les rites funéraires sont les mieux connus des coutumes hittites. Ils ont pour but d'assurer au défunt le meilleur accès à l'autre monde, dans son intérêt et dans celui des vivants. Ces rites comprennent deux phases : la procession et les jeux.

- La **procession**, qui mène le défunt à sa sépulture, hors la cité et souvent au bord d'une rivière, se doit d'être extrêmement bruyante (cris, pleurs et pleureuses, bruits d'armes, musique). Les Hittites sont parmi les premiers indo-européens à pratiquer la crémation (initialement, l'enterrement se faisait dans les kourganes qui parsèment la steppe). La cérémonie s'accompagne de sacrifices d'animaux (cheval, bœuf, chien). Un dépôt d'offrandes l'accompagne : armes, nourriture, boissons alcoolisées, lampe (pour se retrouver dans les ténèbres de l'au-delà).
- Les **jeux** funéraires, qui étaient des compétitions sportives entre hommes.

7.5.3. La famille

La société est essentiellement polygame et la femme n'a pas de statut autre que celui d'un « bien d'équipement ». Par suite, le mariage a essentiellement un caractère commercial.

Les veuves ont trois solutions : vivre seules et réprouvées ; se remarier dans la famille du défunt ; le « sati » rituel.

L'infanticide est largement pratiqué sous sa forme mythique et ordalique : exposition dans un berceau sur une rivière ou dans un lieu sauvage.

La justice a elle-même souvent recours à des pratiques ordaliques, par le feu ou plus souvent par l'eau (eau bouillante ou plongeon entravé).

7.5.4. La justice

À part le recours à l'ordalie, les auteurs des délits les plus divers (vol, espionnage, lâcheté, adultère de la femme) sont condamnés à mort (précipitation du haut d'un rocher). En revanche, les criminels sont bannis (sorte d'ordalie).

Chapitre 8

Les Hébreux

À la lumière de l'archéologie moderne

8.1. Géographie de la terre d'Israël

Le pays est constitué d'une dorsale montagneuse (le mont Scopus près de Jérusalem est à 826 m) bordée d'un côté par la plaine littorale et de l'autre par la faille de la mer Morte, du Jourdain et de la mer de Galilée. Ensuite, vers l'Est, s'étend le plateau jordanien. La plaine côtière est un lieu de passage obligé entre l'Égypte et la Mésopotamie ; aussi des cités s'y installent très précocement, parmi lesquelles *Megiddo* se développe à partir de -5000.

Cette dorsale est sillonnée de vallées fertiles, mais de plus en plus sèches vers le Sud jusqu'aux hauteurs du Néguev. Parmi celles-ci, il faut mentionner la plaine de *Jezeël*, au niveau de Megiddo, et la *Shefelah* qui se prolonge vers Beersheva et où s'épanouira la ville de *Lakish*. Les pluies, essentiellement en hiver, sont capricieuses, et leur absence peut conduire, au Sud, à des famines sévères, poussant les habitants à émigrer vers la verdoyante Égypte.



Carte 8.1. Principales implantations en Palestine.

8.2. Peuplement et mise en culture

Dès le quatrième millénaire, *Byblos*, au Nord de Tyr, avait une activité commerciale avec l'Égypte et des populations sémitiques. Les Cananéens, à partir des cités-États de *Tyr*, *Byblos*, *Sidon*, constituèrent dès le troisième millénaire un peuple tourné vers la mer, les **Phéniciens**, qui occupèrent la côte, vers le Nord, jusqu'à *Ougarit*, vassale des Hittites. Plus tard, une partie des Peuples de la Mer indo-européens qui déferlèrent sur le Proche-Orient détruisirent une partie des cités de la bande côtière, au cours d'une période d'une centaine d'années à partir de -1200¹, puis s'installèrent au Sud de la bande côtière, au niveau de *Gaza*, et formèrent les **Philistins**, qui apportèrent le fer.

Des populations sémites pastorales nomades vinrent alors peupler la dorsale montagneuse à partir de l'Est, en se sédentarisant et augmentant leur activité agricole aux dépens de l'élevage des chèvres et des moutons. Ces populations, habituées à échanger avec les agriculteurs la viande de leurs troupeaux contre des céréales, se virent sans doute privées de cette ressource par les destructions et furent contraintes de se fixer pour cultiver eux-mêmes selon leurs besoins. Les ossements de bœufs, nécessaires au labourage, augmentent. Ces communautés cultivent du blé et de l'orge, s'installent près des sources ou recueillent l'eau de pluie et vivent en autarcie complète.

Une première série d'implantations de ce type a lieu de -3500 à -2200², puis la plupart des sites sont abandonnés. Une deuxième vague se manifeste de -2000 à -1550, suivie d'un nouvel abandon.

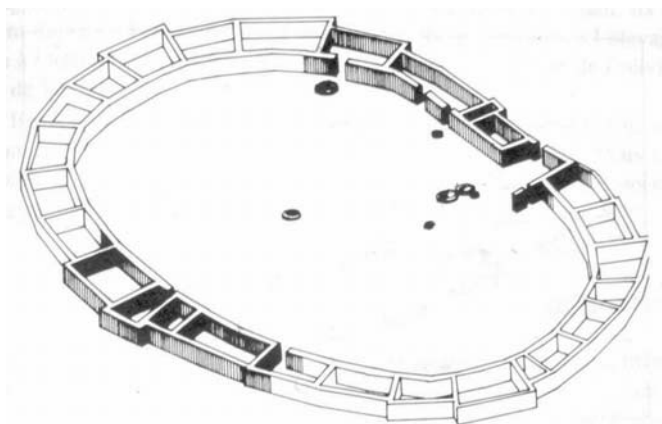


Figure 8.1. Installation des Hébreux à Izbet Sartah vers -1100.

¹ I. Finkelstein et N. A. Silberman, *La Bible dévoilée*, Bayard, 2002, p. 103 et suivantes.

² Idem, tableau 3, p. 138.

La troisième vague est définitive. Elle se produit vers -1150. Elle bâtit, au début, de petits villages de 50 à 100 adultes, installés sur des sommets ou des crêtes. Pas de décorations, les sépultures sont sans ornements, pas de bijoux. Il n'y a pas de murailles défensives ni d'armes. On recense environ 250 sites le long de la dorsale, avec une densité croissante vers le Nord. Toutes les habitations sont semblables, sans différence hiérarchique.

Ce sont les premiers **Israélites**, comme on le voit par continuité, mais également parce qu'à la différence des installations de même type de l'autre côté du Jourdain (Ammon, Moab, Edom) il n'y a aucune trace de porc dans les ossements animaux. C'est la seule différence que peut déceler l'archéologie.

Petit à petit ces groupes essaient vers l'Ouest, dont les pentes sont plus favorables à la culture de la *vigne* et de l'*olivier*. La structure sociale change avec l'économie : le vin et l'huile demandent une préparation technique et sont des produits d'exportation. Les villages sortent de leur autarcie et la structure sociale se diversifie.

Au total, la population des hautes terres, à partir de -1100, passe d'environ 45 000 individus (dont à peine 5 000 au Sud du site de Jérusalem) à plus de 160 000 personnes vers -700.

8.3. Le royaume unifié

Vers l'an -1000, ces villages se rassemblent dans un organisme centralisé que le roi **David** installe à *Jérusalem*, où son fils **Salomon** construit un temple unique. L'existence de ces deux rois a été très récemment (1993) attestée par la découverte d'une stèle gravée par le roi de Damas (araméen) citant « la maison de David »³.

Cependant, de nombreuses interrogations subsistent :

- aucune trace de l'installation de cette époque ne subsiste à Jérusalem, pas même un tessou de céramique. Les ruines du premier temple gisent sous l'esplanade des mosquées (coupole du Rocher et mosquée al-Aqsa) et ne peuvent être exhumées pour une datation des origines ;
- l'inexistence de toute alphabétisation dans les hautes terres rend peu probable une structure administrative centralisée ;
- les portes des palais de Megiddo, d'Haçor et de Geser, témoins invoqués du rayonnement du royaume de Salomon, viennent d'être datées de bien après cette époque⁴.
- enfin, la très faible densité de population de toute cette région (au total environ 5 000 habitants d'après le relevé des installations villageoises) rend impossible le développement d'une grande ville.

³ La découverte de la stèle de **Tel Dan** date du 21 juin 1993.

⁴ *La Bible dévoilée*, op. cit., carte p. 164.

8.4. Les deux royaumes

À la mort de Salomon, en -931, le Nord fait sécession à la suite d'un conflit entre les deux fils du roi, et *Jéroboam* fonde le royaume d'**Israël**, tandis qu'au Sud *Roboam* conserve le territoire, allant de Jérusalem à Beerschéva, qui constitue le royaume de **Juda**.

De fait, ces deux régions n'ont peut-être jamais été unies et ont en tout cas des activités économiques très différentes :

- au Sud, Juda est un pays pauvre et sec, exclusivement peuplé d'Hébreux purs et durs regroupés autour du temple unique, dont l'accueil de pèlerins est l'activité économique essentielle ;
- au Nord, Israël est plus riche et plus peuplé. Les vallées, telle celle de *Jezeél*, sont humides et très fertiles. La situation ethnique y est différente car il y reste de très nombreuses enclaves cananéennes florissantes. Dès le début de la scission, Israël installe à *Bethel*, au Nord de Jérusalem, un temple concurrent voué à une statue de veau d'or.

Ces deux royaumes ont des voisins très différents :

- Juda a eu des démêlés avec les Philistins de la bande de Gaza, mais ceux-ci sont bien contrôlés par l'Égypte qui, à cette époque, n'est pas au mieux de sa forme ;
- Israël possède une frontière contestée avec ses voisins immédiats, les Araméens de Damas. Cependant se profile plus loin la future grande puissance, la Néo-Assyrie, qui après la chute des Hittites vers 1200, prend de plus en plus d'arrogance, et pour laquelle les deux antagonistes, Aram-Damas et Israël, représentent une riche proie.

8.5. Épanouissement d'Israël

Après toute une série de coups d'État, **Omri** prend le pouvoir (-884 à -873) et fonde la dynastie des *Omrides* qui impulse au Nord, jusqu'en -842, un très large développement. Israël devient un grand État réellement constitué, avec les citadelles de Mégiddo, Haçor, Géser et une nouvelle capitale, **Samarie**. Le fils d'Omri, **Achab**, pratique une politique de paix avec ses voisins en épousant une princesse phénicienne, Jézabel. Au cours d'une première offensive assyrienne, Israël se ligue avec ses voisins pour la repousser et peut aligner 2 000 chars et 10 000 hommes, ce qui traduit bien ses capacités militaires.

Mais la nouvelle Assyrie croît rapidement en puissance et atteint peu après un sommet avec **Tiglath-Phalazar III** (-745 ; -727) qui s'empare de la Galilée. **Osée**, le dernier roi d'Israël, essaie d'obtenir l'aide de l'Égypte, mais **Salmanazar V** (-727 ; -722) s'empare d'Osée et met le siège devant Samarie, qui est finalement prise après trois ans par son successeur le roi **Sargon II**.



Figure 8.2. Vache en ivoire, Samarie.

en -720. Toute la population israélite est déportée et dispersée. De nouveaux colons venus de Mésopotamie sont installés à sa place.

8.6. Épanouissement de Juda

De nombreux réfugiés d'Israël viennent grossir la population. La surface de Jérusalem passe de 6 à 75 hectares et de nouvelles grandes villes apparaissent, telle *Lakish* dans la *Shéfélah* (plaine à l'ouest de Hébron). L'État se centralise et se hiérarchise. Avec la montée en puissance de Jérusalem, plus d'intransigeance se manifeste à l'égard de la pratique et des lois religieuses. La tradition monothéiste s'affirme avec force. Le développement de l'alphabétisation donne plus de pouvoir à l'écrit. Il va alors se créer une orthodoxie incontestée du culte autour d'une unique histoire nationale centrée sur Jérusalem.

Le roi **Ezéchias** (-727 ; -698) cherche à éviter le sort d'Israël en fortifiant la Judée contre l'Assyrie. Il fait construire un nouveau rempart autour de Jérusalem et il fait creuser un tunnel pour alimenter la citerne *Siloé* à l'intérieur des remparts (le Gihon est détourné de la vallée du Cédron par un tunnel de 512 m creusé dans le roc)⁵. La cité de Lakish est également fortifiée.

Cependant, sous son règne, les Assyriens, menés par le fils de Sargon, **Sennachérib** (-705 ; -681) prennent et rasent Lakish en -701, mais Jérusalem reste intacte, cependant que à Juda doit accepter de devenir vassal de l'Assyrie.

Le successeur de Ezéchias, **Manassé** (-698 ; -642), réussit l'exploit d'éviter l'affrontement avec l'Assyrie en fournissant des gages à celle-ci. Il réhabilite tous les territoires dévastés et redonne son lustre à Juda en incorporant le pays dans l'économie mondiale des Assyriens, grâce au fait que Juda représente un

⁵ *La Bible dévoilée*, op. cit., carte p. 279.

nœud de trafic important entre les caravanes d'Arabie et d'Égypte allant vers les territoires du Nord, directement gérés par Ninive. Cette attitude le conduit à des compromissions qui sont jugées très sévèrement par la Bible.

Cependant l'Assyrie, au sommet de sa puissance, va brusquement s'effondrer sous l'action de désordres internes et de l'offensive des *Mèdes* qui culminera par la prise de *Ninive* en -612. Grâce à ce répit, le règne du roi **Josias** (-639 ; -609) est le plus brillant de l'histoire de la Judée.

Josias caresse le rêve de réunifier les hautes terres, Israël et Juda, et il commence par s'emparer de Béthel pour anéantir le fameux temple au veau d'or. C'est sous son règne, en marge de la découverte d'un Livre de la Loi dans le Temple en remaniement, que va être écrit l'essentiel de la Bible. *La Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome* constituent la **Torah**. Ensuite viennent les livres des Prophètes antérieurs (avant l'exil à Babylone) ou post-deutéronomiques : ce sont *Josué, les Juges, Samuel 1, Samuel 2, les Rois 1, les Rois 2*. Cet ouvrage⁶, véritable sacralisation de l'écrit, était non seulement destiné à fixer l'orthodoxie religieuse mais à servir la propagande politique du roi, en montrant que Juda et Israël avaient la même origine et devaient être réunis par le nouvel émule de David.

Mais si Israël profite des difficultés de l'Assyrie, il en va de même pour l'Égypte, qui reprend sa liberté avec **Psammétique I^{er}** ; son successeur, **Néchao II**, au cours d'une contestation à Megiddo, tue Josias en -609. Cette mort du nouveau David provoque un traumatisme national, et le mont Megiddo (Har Megiddo), noté *Armageddon*, sera maudit à jamais.

Peu après, Babylone remplace Ninive et les Chaldéens reprennent la politique d'expansion des Assyriens. En -596, **Nabuchodonosor** prend Jérusalem et dépose le Roi **Joiakin**, qu'il remplace par un homme à lui, **Sédécias**. Cependant, celui-ci, pour s'émanciper, cherche l'appui des Égyptiens en trahissant son maître. Aussi, Nabuchodonosor revient en -586, et cette fois-ci détruit complètement la ville et son Temple. Une partie des habitants et tous les notables sont déportés à Babylone. Au cours de cet exil, loin de tout repère national, le symbole de l'identité hébraïque devient le Livre, la Bible qui cristallise toute la ferveur des déportés. Cet exil ne prendra fin qu'en -538, lorsque **Cyrus**, roi des Perses, prend Babylone. Les Hébreux qui le souhaitent peuvent alors regagner leur ville et la Judée entre dans le grand empire achéménide, sous le nom de la province **Yehoud**. En fait, un certain nombre d'exilés, bien installés autour de Babylone, y resteront, tandis que les autres camperont très longtemps autour des ruines non déblayées de la ville.

8.7. La reconstruction et la période achéménide

Le mythe du triomphe de la dynastie davidique a sombré avec la mort de Josias et la résurrection d'un grand royaume devient politiquement

⁶ *La Bible*, traduite en français sous la direction de Zadoc Kahn Colbo, 1969.

impensable dans un monde dominé par de nouveaux empires, succédant à Babylone : les Perses puis les Séleucides et le royaume hellénistique d'Égypte. La préoccupation politique et dynastique de Josias va devenir une vision plus universelle de rédemption religieuse.

Le cœur de Juda, devenu la province achéménide de Yehoud, n'est que l'ombre du royaume d'avant l'exil. La seule activité restante est une agriculture locale, administrée depuis *Miçpa* (proche de la moderne Ramallah), et tous les alentours de Jérusalem sont complètement dévastés, à part quelques petits hameaux autour de Bethleem. La population totale de Yehoud est au maximum de 30 000 habitants.

Le Temple est restauré avec l'argent de Cyrus. Il est terminé et consacré vers -516, et les activités du culte reprennent.

Sans roi, la province fonctionne avec un système dual de gouvernance : l'administration (en particulier les impôts) échoit à un gouverneur nommé par les Perses, et un Grand Prêtre héréditaire supervise les sacrifices et les offrandes.

Cependant, au nord du territoire de Yehoud subsiste en *Samarie* une population héritière des traditions nordistes de l'ancien royaume d'Israël, autour de localités comme *Sichem* ou *Béthel*. Celle-ci adopte une version distincte des cinq premiers livres de la Bible : c'est le Pentateuque samaritain. Les livres d'**Ezéchiel** et de **Néhémie** évoquent l'hostilité permanente des Samaritains contre la reconstruction du Temple de Jérusalem et considèrent ceux-ci comme des païens descendants d'immigrants étrangers. La défiance est réciproque et les Samaritains édifient un Temple concurrent sur le mont *Garizim*. Des fouilles récentes (1980) ont montré que cette construction, de plan analogue à celui de l'édifice de la capitale, date de la première moitié du V^e siècle avant J.-C.

C'est au cours de la même période que sont rédigées à Jérusalem les *Chroniques* qui terminent l'« Ancien Testament ». Elles reprennent l'histoire de Juda et d'Israël en idéalisant le rôle des fondateurs. Le prestige de David et de Salomon est mis entièrement au service d'une légitimité ecclésiastique. Le peuple de Yehoud et du lignage des Yéhoudim (les Juifs) est défini par son allégeance religieuse et le seul espoir de restauration repose sur le Temple de Jérusalem.

8.8. La période hellénistique

La pénétration de la civilisation grecque dans tout le Proche et Moyen-Orient conduit à une fracture à Jérusalem entre les tenants de la tradition et les admirateurs de la Grèce. La perte de pouvoir des Séleucides grecs permet, en -165, une révolution nationale conduite par **Judas Maccabée**. Celui-ci fonde la dynastie des **Hasmonéens** qui plus tard s'empare aussi du pouvoir religieux en déposant la lignée héréditaire des Grands Prêtres sadducéens. Cette dynastie règne jusqu'en -37, où une sanglante révolution la remplace

par un agent de Rome : **Hérode le Grand**. Ce dernier fait agrandir le Temple et construire une magnifique esplanade. Il gouverne d'une poigne de fer jusqu'à sa mort en -4.

8.9. La période romaine

L'élimination des Sadducéens a créé une scission dans le clergé. La population a la nostalgie d'un sauveur céleste et accueille une succession de chefs rebelles qui se présentent comme des sauveurs et dont l'un, né à Bethleem comme David, aura un destin prodigieux⁷.

En 66, la Judée, sourde aux suppliques de l'aristocratie hellénisée, se révolte contre Rome, arrête les sacrifices à la gloire de l'Empereur et massacre la garnison romaine de Jérusalem. Le général romain **Vespasien** reprend petit à petit le contrôle du pays et son fils **Titus** met le siège devant Jérusalem et détruit le Temple en 70. Un dernier sursaut héroïque a lieu en 132, à la suite d'édits anti-juifs de l'empereur Hadrien. Menée par **Bar Kokhba** et le rabbin **Aqiba**, la révolte se rendit maîtresse de Jérusalem pendant deux ans. Hadrien, occupé à lutter contre les Parthes en Mésopotamie, revient en force et noie la sédition dans le sang en 135. les juifs sont alors interdits de présence à Jérusalem, qui est rebâtie à la romaine et reçoit le nom d'*Aelia Capitolina*, qu'elle dut garder jusqu'à l'empereur Constantin (dont la mère, Hélène, fait bâtir l'église du Saint-Sépulcre en 326).



Figure 8.3. Le plateau de Massada.

⁷ Dans l'Évangile selon saint Matthieu, la généalogie de Jésus est explicitée depuis Abraham en passant par David et Salomon jusqu'à Joseph, l'époux de Marie.

La Judée et le pays des Israélites cessent d'exister jusqu'au 14 mai 1948, où l'État d'Israël renaît de ses cendres millénaires.

8.10. La Bible

Les quatre premiers livres de ce très célèbre ouvrage (la Genèse, l'Exode, le Lévitique et les Nombres) ont été compilés à partir d'anciennes traditions, orales pour la plupart, dont les origines sont très diverses et pas toujours cohérentes entre elles. C'est ainsi que Dieu est désigné par des noms différents selon les sources : pour les unes il est nommé YHWH (prononcez Yahvé), dans les autres il apparaît sous le nom de ELOHIM ou EL. Les spécialistes bibliques attribuent la référence « J » à la source yahviste et « E » à la source élohiste. La première de ces sources représente la tradition de Juda et du royaume unifié et la seconde celle du royaume nordique d'Israël. Quelques inclusions ont été introduites dans les deux textes par des prêtres et concernent le rituel ; on leur attribue la référence « P ».

L'objet de ces quatre premiers livres est de présenter l'histoire de la création du monde, puis de la situation privilégiée des Israélites dans l'ensemble de l'humanité. À travers l'histoire des Patriarches, puis de la sortie d'Égypte du peuple Juif et de sa quête de la terre promise, le récit met l'accent sur les rapports spécifiques de Dieu avec le peuple élu, traduit par le contrat passé entre eux et représenté par les tables de la loi.

Ce Dieu là n'est pas, comme c'est le cas dans la plupart des mythologies du Moyen-Orient, une sorte de surhomme animé de passions humaines et que l'on doit nourrir dans un temple. C'est un Dieu abstrait et sans visage dont la seule exigence, mais ô combien importante, est le respect de sa Loi.

Le cinquième livre de la Torah est le Deutéronome : c'est la deuxième loi donnée à **Moïse** au moment de sa mort, à l'arrivée en vue de la terre promise.

La suite du Livre relate l'histoire des deux royaumes israélites jusque vers -600, et elle est de plus en plus « historique » au fur et à mesure que l'on s'approche de cette date. Elle répond à un double but : politique, pour montrer l'unicité du peuple israélite justifiant une réunification du Sud et du Nord ; mais surtout religieux et sacerdotal. Il s'agit d'insister sur la pureté ethnique à maintenir et sur le strict respect de la Loi afin d'éviter les catastrophes provoquées par Yahvé en punition des écarts à sa Loi.

Après les livres précédents, dits post-deutéronomiques, la suite de la Bible présente les livres des prophètes issus du retour de l'exil. Les trois premiers sont ceux de **Isaïe**, **Jérémie** et **Ezéchiël**.

Le livre d'Isaïe comprend deux parties. La première est relative à un prophète appelé « proto-Isaïe » qui conseille le roi Ezéchias (vers -700), tandis que la seconde parle dans un tout autre style de la fin de l'exil. Il s'agit d'un message *de joie et de rédemption par la souffrance* exprimé par un « deutéro-Isaïe » (vers -530) du chapitre 40 au chapitre 65 du livre : « Consolez, consolez Mon peuple, dit votre Dieu. Parlez au cœur de Jérusalem, et criez-lui que sa

servitude est finie, son iniquité pardonnée... Alors se montrera la gloire de Yahvé, et tous vivants ensemble constateront que Yahvé a parlé » (40-1 et 2 et suivants)⁸. Pour la première fois il affirme que Yahvé est Le Dieu unique, et qu'il n'y en a pas d'autre (monothéisme absolu). Mais, pour lui, c'est un Dieu universel. Le rôle du peuple juif est de le proclamer et de servir d'intermédiaire pour l'introduire auprès de tous les autres peuples.

Cette version donne lieu, à l'époque, à un grand débat avec Ezéchiel, prêtre issu du temple, pour qui le « message de salut » ne concerne que les Israélites, les autres étant les ennemis de YHWH et de son peuple : « Ainsi parle le Seigneur Dieu : aucun fils d'étranger, incirconcis de cœur et incirconcis de chair, n'entrera dans Mon sanctuaire » (Ezéchiel 44-9)⁹.

C'est cette conception restrictive qui triomphera et à partir de laquelle on peut parler de **judaïsme**.

D'autres prophètes reprendront plus tard la leçon du deutéro-Isaïe (Jésus et Mahomet).

8.11. Devenir de la Bible

Après la Torah et les Livres des premiers prophètes, rédigés sous Josias, la Bible a été complétée après la fin de l'exil à Babylone, comme nous venons de le voir, puis aux II^e et I^{er} siècle avant J.-C, et codifiée en 24 livres. Ces livres sont groupés en trois parties : la **Torah**, les **Prophètes** et les **Hagiographes**. Ils sont écrits majoritairement en *hébreu*, langue liturgique, et pour le reste en *araméen*, langue parlée à cette époque dans tout le Proche-Orient.

La plus ancienne version grecque a été établie entre -250 et -130 pour les Juifs de langue grecque habitant à Alexandrie : 70 traducteurs travaillant indépendamment aboutirent à 70 textes rigoureusement identiques : c'est la *Bible des septantes*.

Les Chrétiens y ont ajouté le **Nouveau Testament**, principalement constitué des **Évangiles** (**Mathieu**, **Marc**, **Luc** et **Jean**), des **Actes des Apôtres** et des **Epîtres de saint Jean**. Au IV^e siècle, **Jérôme** a donné une traduction latine de l'ensemble, qui devient l'essentiel de la *Vulgate* des catholiques.

⁸ J. Bottéro, M. A.Ouaknin, J. Moingt, *La plus belle histoire de Dieu*, Seuil, 1997, p. 39.

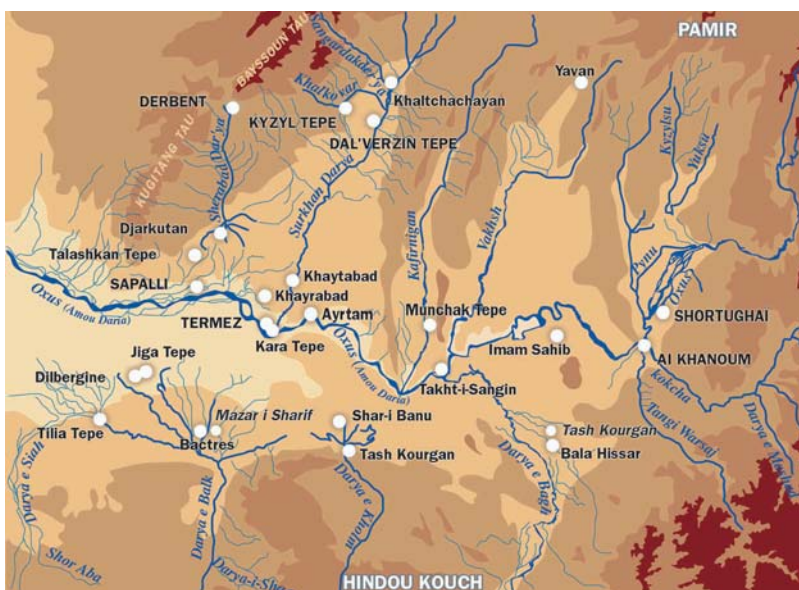
⁹ *Ibid.*, p. 40.

Chapitre 9

La Bactriane et la Transoxiane Carrefour de l'Asie centrale

Au sens exact du terme, la **Bactriane** s'étend au nord de l'Afghanistan jusqu'à l'Oxus (Amou Daria), qui constitue sa frontière Nord. Elle s'étend autour de Bactres (Balkh), qui a été autrefois un centre de communications essentiel. Au nord du fleuve et jusqu'au Iaxartès (Syr Daria) s'étend la Sogdiane, qui fait place vers l'Ouest jusqu'à la mer d'Aral à la Margiane ; ces deux régions constituent la **Transoxiane**.

Il importe de bien distinguer ces régions, à l'heure actuelle, puisque l'Amou-Daria constitue la frontière entre l'Afghanistan au Sud et l'Ouzbékistan ou le Tadjikistan au Nord. Or les conditions d'ouverture à la recherche archéologique diffèrent très profondément entre ces pays. Cependant, dans l'antiquité l'Oxus n'a jamais constitué une barrière et les limites de ces régions sont plutôt le désert à l'Ouest et les montagnes de l'Hindou Kouch au Sud, de l'Hissar au Nord et du Pamir à l'Est.



Carte 9.1. Le bassin de l'Oxus (Amou Daria).

Le climat est chaud et les sols, de loess épais, donnent des oasis de grande fertilité et des espaces agricoles très riches, pourvu qu'ils soient irrigués. Sinon la steppe est sèche et vire au désert vers l'Ouest.

9.1. Développement avant Alexandre

Nous avons vu que les Indo-Européens sont venus très tôt, à la fin du troisième millénaire, s'installer dans l'ouest de la Bactriane, puis dans l'est lorsque la civilisation de l'Indus s'est effondrée. En effet, à l'est, les niveaux I et II du site de **Shortughai** datent de -2200 et montrent une grande analogie avec ce qui se faisait à cette époque dans la vallée de l'Indus : un grand canal de 25 km amène l'eau de la rivière Kokcha pour des cultures basses irriguées, tandis que sur le plateau poussent l'orge et le millet ; l'élevage porte sur les chèvres et les moutons, mais aussi sur le buffle à bosse, qui n'est pas originaire d'Asie centrale.

La poterie ornée de motifs de ficus sur fond rouge, les coquillages de l'océan Indien, les sceaux en stéatite témoignent des échanges avec l'Indus, entretenus par l'exportation du lapis-lazuli provenant du Pamir.

À partir de -1900, le site se dégrade et finit par disparaître vers -1600, tandis qu'à l'Ouest naissent des villes nouvelles : **Sapalli** (de -1700 à -1500), **Djarkutan** (de -1500 à -1350), **Kuzali** (de -1350 à -1250), **Mollali** (de -1250 à -1000).

Vers -1000, toute cette région est soumise à un prince résidant à Bactres et s'appuyant sur une aristocratie cavalière, mais à partir de -540, la Bactriane entre dans la sphère achéménide. Elle est gouvernée par un parent de Cyrus 1^{er} et devient terre de colonisation. La région est largement mise en valeur par un vaste système d'irrigation, en particulier dans la vallée du *Surkhan Daria*. De nouvelles villes se développent, comme **Drapsaca** (Kunduz). L'architecture devient très achéménide, mais l'art de la steppe reste vivant en orfèvrerie (trésor de l'Oxus découvert à Takht-i-Sangin dans un temple du feu mazdéen).

9.2. La Bactriane grecque

L'arrivée d'**Alexandre** bouleverse les cartes. La région résiste à l'invasion, tout particulièrement la Sogdiane. La réponse grecque est extrêmement brutale : des « colonnes infernales » massacrent plus de 100 000 habitants. Des villes entières sont détruites. Alexandre repeuple les oasis en les transformant en colonies militaires. Il s'assure de l'obéissance de la noblesse en prenant des otages (plus de 30 000). Au gué de **Termez**, une colonie militaire veille sur la traversée du fleuve¹.

¹ *Dossiers d'Archéologie*, 300, février 2005, p. 72.

Après la mort du conquérant, la région se développe rapidement. Bactres prend de l'importance et une deuxième capitale est créée de toutes pièces à l'Est ; c'est **Aï Khanoum**. Le royaume *Gréco-bactrien*, coupé du monde méditerranéen, va développer une culture et un art originaux sous la direction de grands rois comme **Diodote I^{er}** ou **Eucratide**.

Pendant longtemps, l'importance de cette Bactriane grecque est restée une hypothèse que n'avaient pu confirmer les fouilles de A. Foucher à Bactres, site trop bouleversé par ses nombreuses occupations et inondations. Le trésor d'objets gréco-romains, trouvé juste avant 1939 dans la plaine de Bégram (Nord-Est de Kabul), dans la villa kouchana de Kapisi, montrait cependant à l'évidence que l'empire Kouchan avait trouvé sur place de très importants restes d'installations grecques florissantes. Mais la découverte, en 1964, des ruines de la grande cité de Aï Khanoum par les archéologues de la DAFA (Délégation archéologique française en Afghanistan), dirigés par Paul Bernard, a apporté une preuve éclatante d'une véritable civilisation indépendante gréco-bactrienne².



Figure 9.1. La ville de Aï-Khanoum (-316 à -145), vue prise en 1964.



Figure 9.2. Le même site, photographié en 1980.

Au milieu du II^e siècle avant J.-C., sous la pression de nomades venant du Nord, les Grecs quittent la Bactriane. Aï Khanoum, incendiée, est abandonnée en -145. Les Grecs franchissent l'Hindou Kouch et se réfugient derrière le col de Khyber en fondant un nouveau royaume dont la capitale est **Taxila**. C'est le grand royaume gréco-bouddhique du **Gandhara** (voir histoire de l'Inde).

² L'Archicube, fascicule 2, juin 2007, p. 103.

9.3. La Bactriane des Kouchans

Les nouveaux arrivants nomades pillent et accumulent de nombreux trésors (par exemple Tilia Tépé, découvert par les Russes en 1985), mais parmi les cinq peuplades nouvellement arrivées, les **Yue-Zhi**, Indo-Européens, vont prendre le dessus et fonder un royaume dont la capitale est en Sogdiane, à **Dal'verzin Tépé**. Cet État, connu sous le nom de royaume **Kouchan** (nom local des Yue-Zhi), va rapidement grossir, atteindre puis dépasser l'Hindou Kouch, soumettre sans le détruire le royaume de Taxila pour constituer, sous le règne de **Kanishka** (de 78 à 140), un immense empire allant du Gange aux Oasis de l'Asie centrale, en longeant la mer Caspienne.

Le rôle de cet empire fut considérable, car il a servi de conducteur entre l'Inde et la Chine : une des branches de la route de la soie passe par Termez et arrive à Bactres. Entre autres, les méthodes de calcul chinoises diffusent en Inde, et le bouddhisme envahit la Chine. Les produits chinois, comme la soie, arrivent jusqu'à la Méditerranée en passant par Palmyre, partenaire important. Une ambassade kouchana se rend à Rome en 99 après J.-C. Le centre bouddhique de **Bamyan** voit le jour au III^e siècle, hébergeant de nombreux monastères qui seront plus tard décrits par le pèlerin chinois Xuan Zhang (voyageant de 629 à 644).

Pendant toute cette période, l'influence grecque recule devant un style plus iranien représenté par des statues-dalles frontales assez rigides et des temples dynastiques grandioses, tel celui de **Surkh Kotal** (près de Kunduz).

9.4. La Bactriane sassanide

La fin de la prospérité précédente est en deux temps : la prise de la Bactriane par les Sassanides de **Shapur I^{er}** (qui règne de 241 à 272) ; l'unification de l'Inde du Nord par **Chandra Gupta** en 320. Puis toute la région est ravagée par les **Xiong Nu (Huns Hephtalites)** à partir de 455. Les Sassanides reprennent le pouvoir en 569. La plupart des villes ont décliné ou disparu. Les aristocrates ont construit des châteaux forts sur des sites élevés (par exemple *Kuyov kurgan*).

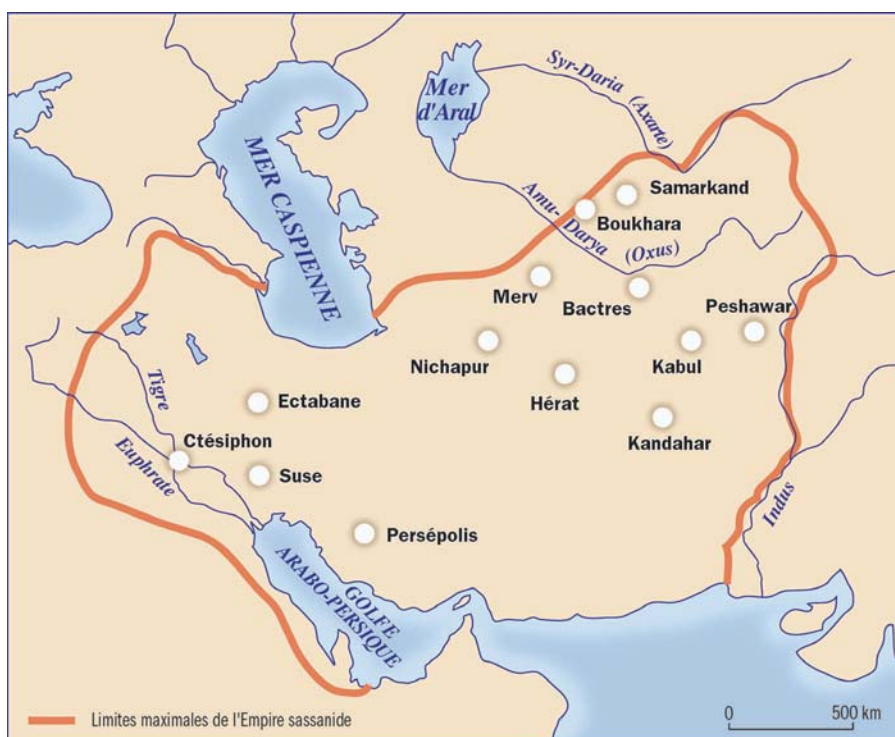
De nouvelles religions apparaissent :

a- Le manichéisme : le fondateur, **Mani**, né à Babylone en 215, est d'abord traité avec bienveillance par Ardeshir (226 à 241) et Shapur I^{er} (241 à 272), mais il est arrêté par leur successeur et meurt en prison en 276. Sa doctrine se répand alors dans tout l'Orient sassanide (sans parler de son rayonnement méditerranéen, qui s'éteindra avec les Cathares sur le bûcher de Montségur en 1244).

b- Le nestorianisme : l'évêque **Nestorius**, au concile de 432 à Ephèse, est condamné pour sa doctrine séparant complètement les natures humaine et divine du Christ. Il se réfugie en terre sassanide, d'abord à Édesse puis à

Nisibe, où ses fidèles traduisent avec une formidable activité les philosophes grecs en syriaque (langue proche de l'araméen). Ce christianisme réformé capte la faveur des commerçants, qui jouent le rôle de missionnaires, les prêtres pouvant se marier. Cette hérésie se répand rapidement : un évêque est nommé chez les Huns en 549, et dès 638 une première église est consacrée par des missionnaires de Bactriane, à Chang'an, la capitale chinoise de la dynastie Tang. On retrouve des fresques ornées de la croix à quatre branches égales, dite « chaldéenne », sur toute la route de la soie, et même le patriarche Timothée I^{er} crée un évêché au Tibet au IX^e siècle.

Ce seront des prêtres nestoriens qui apporteront à Justinien, en 550, des œufs de vers à soie et la recette de leur élevage, dévoilant ainsi un secret bien gardé.



Carte 9.2. Frontières de l'Empire Sassanide à sa plus grande extension.

9.5. Arrivée de l'Islam

L'Islam explose dès la mort du Prophète en 632. La bataille de **Nihavend** en 642 ouvre aux Arabes le plateau iranien, et les Sassanides s'effondrent. Les envahisseurs occupent Merv en 653, mais la Bactriane résiste, et ils devront

attendre 709 pour prendre Boukhara, et 712 pour Samarkand. Peu après, leur progression vers l'Est sera arrêtée par les Chinois à la bataille du **Talas** en 751.

La Chine entretient ensuite, sous la deuxième partie de la dynastie Tang, de bonnes relations avec le calife de Bagdad. Pendant toute cette période, la Bactriane devient un lieu de transit des idées et des techniques entre les deux civilisations. La Bactriane est à cette époque dans l'orbite de l'Iran islamiste et se couvre de minarets et de coupoles. Le poète **Ferdusi** naît en 934 à Maschad ; **Omar Khayyam**, poète et mathématicien, voit le jour à Nichapur en 1047.

Les califes Abbassides, après leur prise de pouvoir en 751, ont fondé, en tant que capitale, une nouvelle ville : Bagdad. Le calife **Al Mamun** (régnant de 813 à 833) crée la Maison de la sagesse qui rayonne jusqu'en Asie centrale et réciproquement ; cette institution reçoit de nombreux visiteurs indiens traversant la Bactriane.

C'est ainsi qu'une ambassade indienne, autour de 770, permet à **Al Fazari** de traduire un ouvrage de **Aryabhata**, écrit en 499, ce qui conduit à la première publication en arabe des « tables astronomiques indiennes » qui seront à la base de l'astronomie arabe. C'est seulement plus tard que l'influence de l'œuvre de **Ptolémée** (Almageste vient de l'arabe Al Magistè) devient prépondérante grâce à la traduction de **Thabit ibn Qurra** en 892.

Parmi les techniques transmises à travers la Bactriane, l'une est essentielle : c'est la fabrication du *papier*. Des spécialistes chinois de cette technique (mise au point en 107 par Cai Lun) ont été faits prisonniers à la bataille du Talas, et les Arabes les ont ramenés avec eux à Samarkand, où une première fabrique entre en service dès 753. Cette industrie diffuse ensuite très rapidement à travers le monde arabe et participe pleinement à l'explosion scientifique de Bagdad. Après bien des tribulations, cette technique parviendra en Europe, où la première fabrique n'est créée qu'en 1154, en Espagne.

C'est par la Sogdiane, à l'époque de l'empire Kouchan, que la numération décimale de position parvient en Inde, et c'est à son tour par la Bactriane que la notation indienne des chiffres atteint Bagdad, d'où elle envahira l'Europe sous le nom de « chiffres arabes ».

L'âge d'or des califes de Bagdad s'éteint lentement et s'achève brutalement par la révolte des mercenaires turcs seldjoukides dont le chef, **Tughril Bey**, s'empare du pouvoir séculier en 1054. Le calife ne conserve plus qu'un pouvoir religieux.

À la suite de ce coup de force, diverses factions turques s'affrontent et l'unité de l'empire Abbasside se brise. Une certaine stabilité est obtenue autour de Samarkand par la création d'un État semi-indépendant : le **Khoresm**.

9.6. Irruption des Mongols

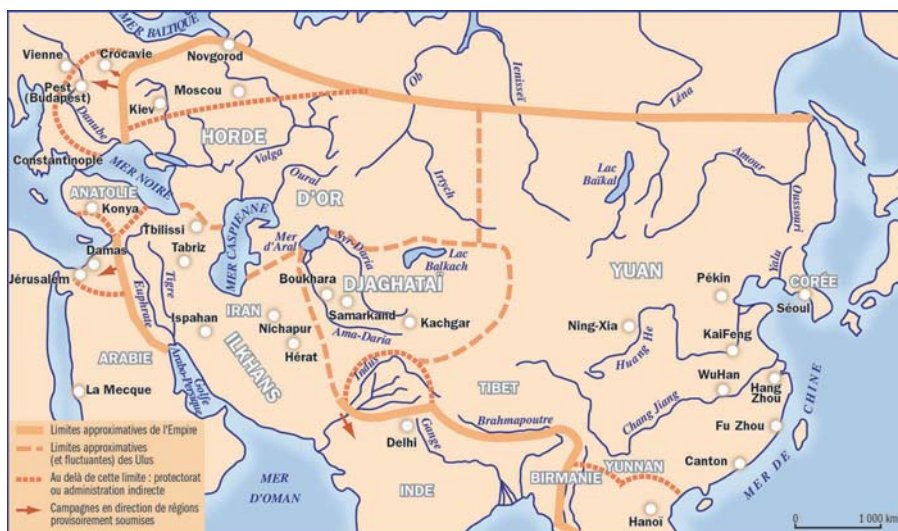
Les Mongols, traditionnellement constitués de tribus indépendantes et hostiles, sont unifiés par **Tchinggis Kaghan** ou **Gengis Khan** (1167 ; 1227) qui organise une armée formée de cavaliers-archers extrêmement mobiles. Après

avoir vaincu les Xi Xia (Tanguts de la boucle du fleuve Jaune), ils envahissent la Mandchourie puis prennent Pékin en 1215. Ils se tournent ensuite vers l'Ouest et vont déferler jusqu'à Vienne.

En 1212, le roi du Khoresm attaque une caravane mongole sur le Syr Daria puis tue les ambassadeurs venus protester. Gengis Khan attaque en 1219 et conquiert toute la Transoxiane. Il détruit le Khoresm puis rase Termez et envahit la Bactriane. Il prend Bactres en février 1221 et Merv en mars, faisant 700 000 morts d'après Ibn al-Athir. Il écrase ensuite Hérat qui, après avoir capitulé, s'est révoltée, puis il retourne jusqu'à l'Indus et enfin rentre en Mongolie en 1225. Sa dernière campagne est contre les Tanguts à nouveau révoltés ; il meurt le 18 août 1227.

L'héritage est partagé entre ses quatre fils. Le troisième fils, **Ogödei**, hérite du trône, et **Djaghatai** de la Bactriane. Le Khoresm s'étant reconstitué en Iran, les Mongols envahissent ce pays puis passent en Géorgie, détruisent les Bulgares de la Volga, prennent Kiev (1238), Moscou, Vladimir. Novgorod capitule. Ils rasent Cracovie, écrasent les Allemands à Liegnitz (9 avril 1241), puis les Hongrois à Mohi (le 11 avril) et arrivent en vue de Vienne. Mais Ogödei meurt et tout le monde rentre à la maison pour participer au vote de succession.

La succession est confuse jusqu'à l'arrivée de **Mongka** au trône (1251). Les Mongols reprennent alors l'offensive : le Yunnan, l'Indochine, la Corée. Puis ils retournent en Iran, prennent *Alamout*, l'imprenable château des Assassins. Ils détruisent Bagdad et tuent le dernier calife en 1258, mais sont vaincus à **Ain Jalut** (1260) par des Mamelouks égyptiens avec la complicité des croisés d'Acre. Ils se retirent alors en Iran où ils fondent le Khanat des **Ilkhans**, sous la direction de **Hülegü**, frère de Mongka, qui est mort à ce moment crucial.



Carte 9.3. L'Empire mongol au début du XIV^e siècle (vers 1310).

L'empire mongol éclate alors en quatre grands apanages qui prennent leur indépendance :

- la Horde d'Or en Russie ;
- les Ilkhans en Iran ;
- le Khanat de Djaghataï en Asie centrale ;
- l'empire Yuan, la Chine, conquis par un frère de Mongka, **Kubilaï Khan**.

Pendant un long moment, ces quatre empires restent unis, malgré quelques querelles de frontière ; cette « pax mongolorum » permet de nombreux échanges et un grand épanouissement de toute l'Asie.

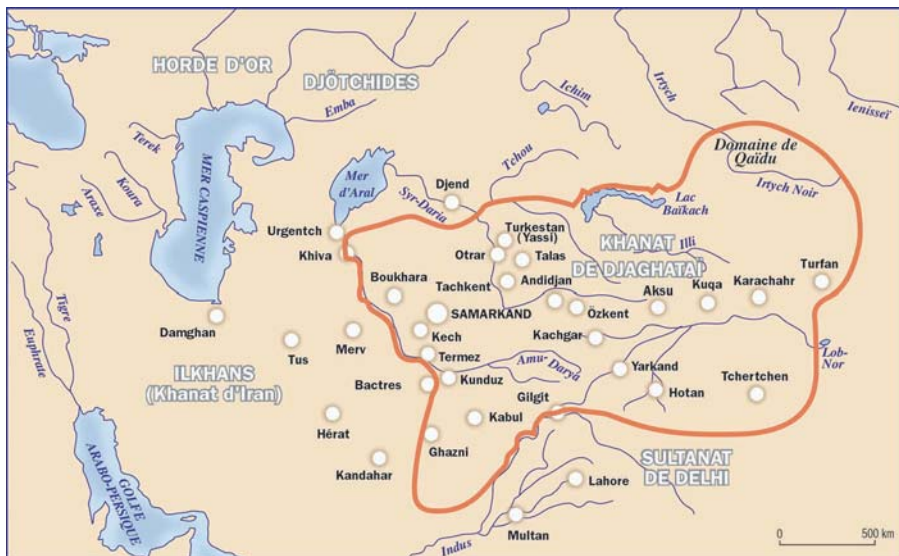
Le voyageur marocain *Ibn Battuta* témoigne en 1333 de l'essor de ces régions. Celles-ci ont été décrites dans le « Livre des Merveilles » de *Marco Polo* portant sur la période de 1271 à 1295.

9.7. Le Khanat de Djaghataï

Ce territoire est très inhomogène : au Sud, la Transoxiane, riche et fertile ; au Nord et à l'Est, les steppes et déserts d'Asie centrale.

Au Sud, les villes sont en partie détruites et la population est cultivée et islamisée. Au Nord, les Mongols sont nomades et très hostiles à l'Islam.

Les seules possibilités d'expansion du Khanat sont vers le Sud, et quelques expéditions ravagent le Khanat de Delhi. La plupart des voisins sont



Carte 9.4. Le Khanat de Djaghataï à l'époque de Timur Lang.

musulmans : les Ilkhans le sont devenus avec Ghazan en 1295 et la Horde d'Or avec Özbek (qui règne de 1312 à 1340).

En Transoxiane, **Kebek** (de 1320 à 1326) restaure les villes et l'Islam prospère, mais lorsque le fils de Kobek, **Tamachirin**, se convertit, le Nord mongol est scandalisé et fait sécession sous le nom de **Mogholistan**. Mais cette entité est livrée à l'anarchie de tribus indépendantes jusqu'à la reprise en main de **Tughluk Temür**, qui se convertit à l'islam avec 160 000 guerriers (même motivation que Clovis en France ou Vladimir en Ukraine auparavant). Il franchit alors le Syr Daria en 1360, reprend la Transoxiane et charge un noble local, **Timur Leng**, de le représenter. Il s'agit d'un Turc (et non d'un Mongol) profondément musulman.

9.8. Timur Leng (Tamerlan) (1336 ; 1405)

Une révolte de la Transoxiane oblige Timur à plonger dans le maquis (1365) où il devient un héros populaire, puis il reprend le pouvoir et chasse les Mongols vers le Nord au-delà du Syr Daria. Il est proclamé *émir* à Bactres le 10 avril 1370, mais il choisit de placer sa capitale à **Samarkand**. Pour ce Turc, la solidarité mongole ne signifie rien. Aussi, il attaque et ravage l'Iran : la prise d'Ispahan en 1387 donne lieu à un épouvantable massacre. En représailles, les Mongols de la Horde d'Or envahissent la Transoxiane. Ceux-ci, après une série de défaites devant les Russes (Koulikovo en 1380), ont été réorganisés par **Toqtamich** et ont repris la Russie jusqu'à la Pologne (incendie de Moscou le 26 août 1382). Ils sont donc de nouveau pleinement offensifs et peuvent tomber sur les arrières de Timur. Ce dernier revient en foudre à Samarkand et rejette les envahisseurs. Puis, avant de les poursuivre, il ravage les Oasis d'Asie centrale jusqu'à Turfan et, libre sur ses arrières, il poursuit Toqtamich en Russie, prend Astrakhan et va jusqu'à la mer Noire. La Horde d'Or ne se remettra jamais de ce raid (1395).

En 1398, Timur attaque l'Inde et met Delhi à sac le 19 décembre 1398.

En 1399, ses troupes ravagent et annexent les oasis de la route de la soie depuis Kachgar jusqu'à Kuqa.

Timur se dirige ensuite vers l'Anatolie, où **Bayézid** vient de faire l'unité. Au passage, il enlève Alep, Homs, Tripoli, Damas et enfin rencontre Bayézid dans la plaine d'Ankara, le 28 juillet 1402. C'est une énorme bataille, où plus de 500 000 hommes sont engagés. Timur triomphe et Bayezid est fait prisonnier.

En 1404, Timur décide d'envahir la Chine. En effet, les Mongols ayant été chassés de Chine par les **Ming**, ceux-ci avaient exigé un tribut de la Transoxiane, en envoyant des ambassades en 1388, 1392, 1394. Timur n'avait pas digéré cet affront. Il réunit une immense armée, mais meurt à *Otrar* sur le Syr Daria le 19 janvier 1405.

Toutes les expéditions timourides ont rapporté un énorme butin. Celui-ci, ramené à Samarkand, a servi à embellir la ville et à développer une culture raffinée.

9.9. L'après Timur

Après quelques remous, c'est le plus jeunes de ses fils, **Chah Rukh**, qui succède, de 1407 à 1447, au Grand émir. C'est un homme pacifique qui noue de bonnes relations avec ses voisins, en particulier avec la Chine. Il fixe sa capitale à **Hérat** et délègue à Samarkand son fils **Ulugh Beg**, un des plus grands astronomes du Moyen Âge. À la mort de Chah Rukh, Ulugh Beg lui succède, mais deux ans après, en 1449, son fils, le trouvant trop intellectuel, le fait assassiner. Ce crime engendre une nouvelle période de troubles et le pouvoir semble avoir été partagé entre Hérat, Samarkand et le Ferghana. Cette riche vallée est possédée par le timouride Omar Chaikh Mirza (1456 à 1494) dont le fils, **Babur**, va régénérer la dynastie en conquérant les Indes.

L'histoire de cette région devient alors très embrouillée par suite de l'arrivée de toutes sortes de populations : les Turkmènes, les Uzbeks, les Ouïgurs, les Kasakhs. On peut cependant citer un personnage intéressant, **Yunus** (1406 à 1486) plus persan que mongol, qui fit de *Tachkent* sa capitale.

Références

J.P. Roux, *L'Asie centrale*, Fayard, 1997.

Découverte des civilisations d'Asie centrale, Archéologia, 185.

La Bactriane de Cyrus à Timour, Archéologia, 247.

Le Patrimoine afghan en péril, Archéologia, 265.

P. Bernard, *Bulletin de la société des amis de l'ENS*, 227, 2003, p. 36.

Chapitre 10

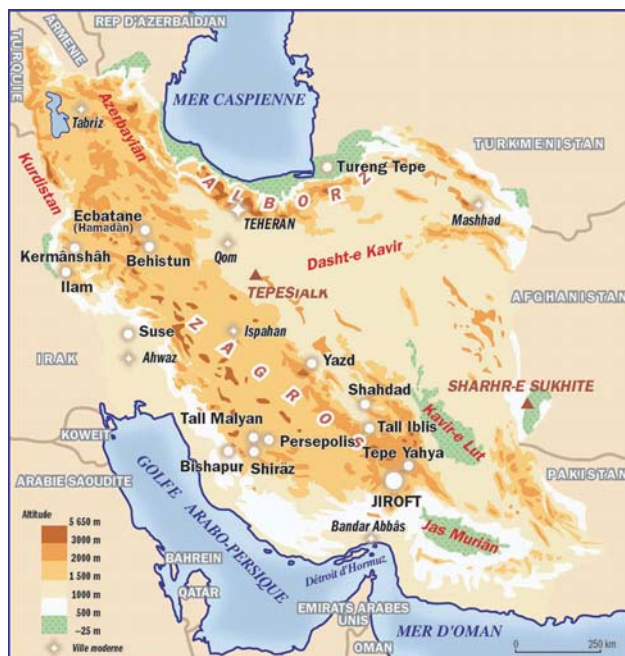
L'Iran

10.1. Géographie du plateau iranien

L'Iran forme une sorte de pont entre la mer Caspienne et le golfe Persique. C'est un plateau aux bords relevés et présentant au centre une dépression qui forme un désert.

Au Nord, la chaîne de l'Elbourz souligne la Caspienne et se prolonge à l'Est par les monts Kapet jusqu'à Merv. Cette chaîne culmine avec le **Damavend**, volcan de 5 650 m d'altitude. À l'Ouest, la chaîne du **Zagros** descend du plateau de l'Azerbaïdjan, surplombe la Mésopotamie puis le golfe Persique. À l'Est, le plateau descend vers le désert du **Sistan** à la frontière afghane, et vers le Balouchistan au Pakistan.

Cette position, entre Caspienne et Golfe, contrôle tout transit entre l'Est et l'Ouest de l'Eurasie, mis à part le passage peu fréquenté au nord de la Caspienne. Mais les points de passage sont peu nombreux. Au Nord-Est, le



Carte 10.1. Le plateau iranien.

passage essentiel est la trouée de Merv empruntée par la route de la soie en provenance de la Bactriane et de Samarkand. À l'Ouest, il existe quelques traversées du Zagros conduisant en Mésopotamie. Cette situation a créé la richesse de l'Iran, mais aussi sa diversité culturelle et ses ennuis militaires.

En revanche, au sud de ces trajets, le **Fars** (capitale **Shiraz**), à l'abri des invasions venant de l'Est grâce au désert, est le gardien vigilant de l'originalité iranienne, y compris de sa langue, le « *farsi* ». C'est dans cette région que se développe, vers -3000, la fameuse civilisation urbaine de **Jiroft**, de découverte récente.

On considère comme iranien le piedmont ouest du Zagros, où s'est développée entre la Montagne et le Tigre, la *civilisation élamite*, dont la capitale a été **Suse**. C'est maintenant le centre de l'extraction du pétrole (Abadan, Ahwaz), première richesse du pays.

10.2. Les débuts du néolithique

Les premières installations néolithiques fixes se situent là où l'eau est en abondance. On en trouve sur le flanc ouest du Zagros et sur la face intérieur de cette chaîne (**Tépé Sialk** au sud de Qhom). L'angle sud-est de la Caspienne, où le littoral est assez large, est également fréquenté (**Tureng Tépé**). Dans le Fars, au sud de la ville de Kerman, où les sommets atteignent 4 400 m et où les vallées ont un climat tropical, on trouve également plusieurs installations (**Tépé Yahya**).

10.3. La formation des villes

Lorsque la croissance démographique fait déborder les premiers villages, les installations primitives descendent en plaine, vers les fleuves. On trouve ainsi **Suse**, à l'ouest des monts Zagros, **Shahdad** vers Kerman, et **Jiroft** dans la vallée du Halil Roud. Ces déplacements interviennent au début du troisième millénaire avant J.-C.

Suse est très bien connu depuis les fouilles de Jacques de Morgan dès 1889 ; Shahdah a été fouillé par Ali Hakémi à partir de 1960 ; Jiroft par Yousef Madjidzadeh à partir de février 2003 (site de Konar Sandal).

Le site de Suse est particulièrement impressionnant, avec plus de trente siècles d'histoire. Son développement initial est contemporain de celui de Sumer, et très parallèle. L'écriture « *proto-élamite* » (non encore déchiffrée) a la même ancienneté que le sumérien, et la proximité de ces deux civilisations a conduit à d'innombrables conflits aux résultats très variés. Ainsi, les victoires de Suse sur Babylone ont permis aux Élamites de ramener des trophées importants, comme la stèle gravée du code de lois d'Hammourabi (musée du Louvre). En revanche Assurbanipal, en -648, met Suse à sac et réduit l'Élam en province assyrienne, avant que Darius y installe, vers -520, un superbe palais.

10.4. Les Indo-Européens en Iran

Les envahisseurs, venant du Nord-Est, sont arrivés en plusieurs vagues.

Une première vague a pénétré, au ^{xvi}^e siècle, jusqu'au nord de la Mésopotamie et s'est imposée aux populations locales en tant qu'aristocratie dominante, formant ainsi le **Mitanni**. Cet État a ensuite englobé de petits royaumes, depuis Ugarit sur la Méditerranée jusqu'à Nazi dans l'Est. L'apogée du Mitanni a eu lieu sous le règne du roi **Saustatar** à peu près vers -1560. Plus tard, cet État, après avoir joué le rôle d'écran entre l'Assyrie et le Hatti, finit par être morcelé entre ces deux puissances, à l'époque de Suppiluliuma (-1380 à -1346).

Une autre vague indo-iranienne s'arrête dans l'Azerbaïdjan iranien et constitue le royaume **Mède** autour de Hamadan, avec comme capitale *Béhîstun*.

Enfin, une troisième vague descend vers le Sud et s'installe dans le Fars autour de *Shiraz* en fondant le royaume **Perse**.

Les deux dernières vagues englobent, à partir de -835, les principautés locales et adoptent en gros la culture de leurs sujets, d'inspiration mésopotamienne, bien que leur art reste profondément original (bronzes animaliers du Luristan, par exemple).

La Médie est unifiée par **Cyaxare**, qui attaque l'Assyrie en -615, alors qu'elle a des problèmes avec Babylone. Il écrase l'Assyrie et vassalise la haute Mésopotamie en détruisant l'Urartu. Par ailleurs, il impose sa suzeraineté aux Perses, dont le royaume avait d'abord été vassal de l'Élam puis s'en était affranchi en s'installant en Anchan (au sud de Suse) et au Fars.

En -550, le roi perse **Cyrus II** (-556 à -530) se soulève contre les Mèdes, capture leur roi, Astyage, et unifie les Perses et les Mèdes grâce à la prise d'Écbatane (Hamadan) en -550.

10.5. L'Empire achéménide

Quatre ans après Écbatane, Cyrus envahit l'Asie Mineure, il s'empare de Sardes et du royaume Lydien. En -539, il prend Babylone et libère les déportés juifs. Il se tourne ensuite vers l'Asie centrale et va jusqu'à l'Iaxartès (Syr Daria). Il meurt en -530. Son fils **Cambyse** (règne de -530 à -522) prend la vallée du Nil jusqu'à Assouan puis la côte de Cyrénaïque mais meurt accidentellement en Égypte.

Son cousin, **Darius**, prend le pouvoir et mène une révolte, peut-être fomentée par le frère cadet de Cambyse. Darius fait graver dans la falaise de Behistun une grande stèle le représentant, sous un symbole de Ahura-Mazda, recevant la reddition des neuf rois rebelles. Cette stèle comporte une grande inscription trilingue (vieux perse, élamite, suméro-akkadien).



Figure 10.1. Persépolis, palais de Darius au lever du soleil.

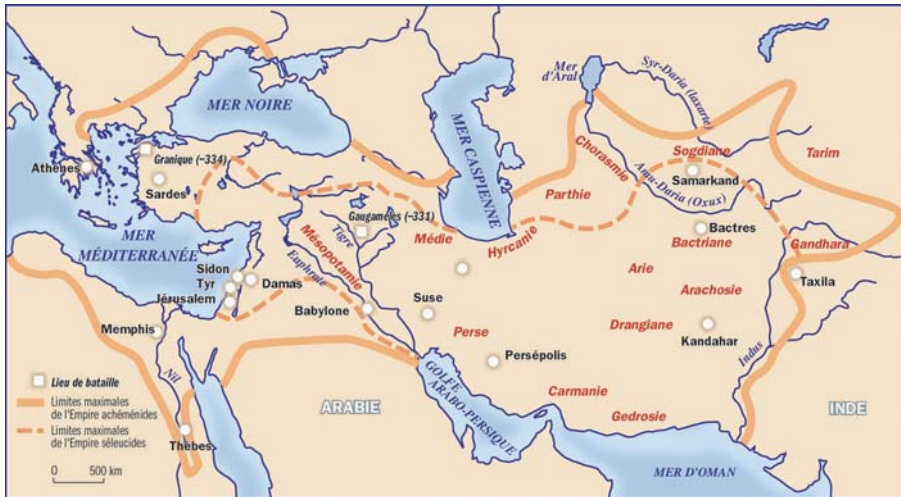


Figure 10.2. Escalier du palais de Darius.

Le déchiffrement du vieux perse (écriture alphabétique) par l'Allemand **G. Grotefend** permettra à l'Anglais **H. Rawlinson** de déchiffrer l'akkadien (1857), tandis que l'élamite le sera partiellement par **F. H. Weissbach** en 1890.

Darius agrandit son empire jusqu'à l'Indus (518), traverse le Bosphore et annexe la Thrace, la Macédoine, et remonte jusqu'au Danube. Il réprime très sauvagement la révolte des cités grecques d'Asie (de -499 à -493), mais il échoue à *Marathon* en -490.

Le successeur de Darius, **Xerxès** (-486 à -465), sera vaincu par les Athéniens à la bataille navale de *Salamine* (-480), puis sur terre par les Grecs coalisés à *Platées* (-479). Il doit alors évacuer toutes les îles de la mer Égée.



Carte 10.2. Limites de l'Empire achéménide et de l'Empire séleucide.

L'administration d'un territoire aussi diversifié est lourde et complexe. Les ordres sont archivés sur tablette d'argile en élamite, et transmis sur parchemin en araméen alors que la langue couramment parlée est le vieux perse. Il n'y a pas de capitale à proprement parler : le roi se déplace d'Ecbatane ou Persépolis en été vers Babylone ou Suse (où Darius a construit un palais) en saison froide. Une monnaie d'or (le darique) et d'argent (le sicle) facilite les échanges commerciaux à grande échelle.

Cet empire fut remarquablement stable, malgré son hétérogénéité ; un seul territoire, l'Égypte, échappa pendant deux générations, de -400 à -343, à la tutelle du Grand roi, et **Artaxerxes III** la ramena dans l'espace impérial.

10.6. Les Grecs et Alexandre - Les Séleucides

Après son débarquement en Asie Mineure et sa victoire à **Issos** (333), Alexandre descend la côte palestinienne, conquiert l'Égypte et fonde Alexandrie. Ensuite, il retourne au Moyen-Orient et écrase l'armée perse à Gaugamèles (le 1^{er} octobre 331). Darius III, en fuite, est assassiné par l'un de ses officiers.

Alexandre parcourt tout l'empire Perse, où il rencontre parfois de vives résistances, comme en Bactriane où il se livre à des massacres, mais prône une mixité de la culture grecque avec celle de l'Orient (mariages mixtes dont il donne l'exemple en épousant une fille du Grand roi, Roxane).

Il franchit l'Indus en -326, mais doit s'arrêter en raison de la grogne de son armée.

Après la mort du conquérant survenue en -323, son empire est démembré et, à la suite de diverses péripéties, **Seleucos Nicator**, chef de la cavalerie,

s'empare du territoire s'étendant de la Méditerranée à l'Indus et fonde la dynastie des **Séleucides**.

Cet immense territoire va bien vite se fragmenter. Des petits royaumes indépendants se constituent au nord de l'Anatolie. Peu après, la Bactriane et la Sogdiane forment, vers -250, un brillant royaume **gréco-bactrien** et, au bord de la mer Égée, Attale de **Pergame** se proclame roi en -240.

Par ailleurs, des barbares indo-européennes, les **Parthes**, se constituent un royaume entre Oxus et Caspienne et se préparent à envahir tout l'Iran. Finalement, les Séleucides sont acculés à un territoire syriaque autour d'**Antioche**, leur capitale, et sont annexés à l'Empire romain par Pompée en -64.

10.7. Les Arsacides (de -247 à +226)

Les Parthes, installés entre l'Oxus et la Caspienne, avec la ville de Nisa comme centre, sont dirigés par **Arsace**, qui fonde une dynastie. Il envahit l'ancienne Mède, autour d'Ecbatane, puis occupe une partie de la Babylonie et de l'Assyrie. Des clans plus ou moins indépendants s'installent au Fars, et d'autres en Arménie. Ils entrent en contact avec les Romains en Syrie et les écrasent à la bataille de *Carrhès (Harran)* où le consul Crassus est tué en -53.

Les Parthes contrôlent tous les échanges de l'Empire romain avec la Chine par la route de la soie et en tirent de gros bénéfices. Pendant un certain temps, le traité de Rhandaia (63) établit une sorte de « condominium » latino-parthe sur l'Arménie, mais ce traité est rompu par **Chosroes** (de 107 à 130) ; Trajan intervient lourdement en 114, prend Babylone en 116 et atteint le golfe Persique. Il doit cependant repartir dans de mauvaises conditions, à cause de la révolte juive. Hadrien évacue complètement le Moyen-Orient en 132, et on retourne à l'état antérieur.

Ce petit jeu continue avec Marc-Aurèle, Septime Sévère et ensuite Caracalla en 216.

Bien que les Romains n'obtiennent jamais de succès décisifs devant la cavalerie parthe qui fait bloc dès l'intrusion des étrangers, les Parthes sont humiliés et finissent par renverser les Arsacides en 226.

10.8. Les Sassanides (de 224 à 642)

De cette humiliation va sortir la victoire du Fars. Un roitelet local, **Pâbag**, fils de **Sassan**, gardien de temple à Persépolis, pousse son fils **Ardashir** à commander une forteresse d'où il attaque et prend Karman, puis tout l'Élam et enfin Ctésiphon. Cette dernière victoire, en 224, entraîne la mort du dernier Arsacide, dont il épouse la fille¹.

¹ *La geste d'Ardashir, fils de Pâbag*, traduit du Pehlevi par Frantz Grenet, A. Die, 2003.



Figure 10.3. Falaise de Takh-i-Rustam, triomphe de Chahpour I^{er} sur Valerien (260).

À la mort d'Ardashir, en 241, tout le plateau iranien, sauf l'Arménie, est unifié. Ardashir se proclame roi des rois (*Chahenchah*) par la grâce d'Ahura-Mazda, centralise l'administration et confine l'aristocratie à un rôle militaire. Il réorganise son armée en ajoutant à la cavalerie légère parthe des cavaliers cuirassés (les nobles), des chars, des éléphants. Il y a très peu d'infanterie.

Son fils, **Chahpur I^{er}** (241 à 272), prend l'Arménie et la Géorgie, avance provisoirement jusqu'à Antioche et fait prisonnier l'empereur Romain Valérien.

Il attaque ensuite à l'Est l'Empire kouchan, s'empare de Béggram, de Merv et de toute la Sogdiane en laissant une petite dynastie Kouchana sous sa suzeraineté.

Au Proche-Orient, il ne reste plus pour défendre les intérêts romains que le roi de Palmyre, Odenath. Mais ce dernier recours s'effondrera lorsque sa veuve **Zenobie** entrera en dissidence, en 267.

Chahpur protège **Manès**, prédicateur d'une nouvelle religion, le manichéisme, qui va prendre son essor sous son règne. Il est proclamé à sa mort : *Chahenchah Eran U Aneram*, c'est-à-dire roi des rois de l'Iran et du non-Iran.

Les deux fils de Chahpur, **Ormuzd I^{er}** (272, 273) puis **Bahram I^{er}** (273 à 276), consolident la structure interne de l'empire en instaurant une dictature complète des prêtres d'Ahura-Mazda, les **Mages**, et en exécutant Manès (276).

La structure très autoritaire de cet État **national-religieux** lui permet de lutter contre les Barbares à l'Est et les Romains (et leurs successeurs, les Byzantins) à l'Ouest. L'armée devient permanente et les serfs sont de plus en plus opprimés.

En 390, la paix est signée avec Byzance, moyennant la cession aux Grecs de la côte arménienne de la mer Noire (Erzerum), et elle dure jusqu'en 602.

La lutte reprend alors et reste incertaine : l'offensive de Chosroès II (590 à 628) prend Édesse, Antioche, Damas et Jérusalem, puis l'Égypte ; il assiège même Constantinople. Mais, après 18 ans d'occupation de la Syrie, le Basileus Héraclius reprend le terrain perdu. Cependant, sous le prétexte d'unifier les églises, il se brouille avec tous le monde et persécute les Juifs.

Cette lutte épuise les deux adversaires, aggrave le mécontentement populaire et ouvre la voie à la conquête musulmane.

10.9. La conquête musulmane : les Omeyyades et les Abbassides

À la mort du Prophète en 632, l'expansion arabe démarre en coup de foudre : Jérusalem et Damas sont prises en 636, Ctésiphon en 637 à la suite de la bataille de *Qadasya*, l'Arménie est occupée en 640. Tout l'Iran est conquis lors de la bataille de *Néhavend* en 642, et l'Afrique du Nord est conquise jusqu'à Sbeitla en 647.

Lorsque **Mu'awiyya** est élu calife à la place de **Ali**, gendre du Prophète, il fonde à *Damas* la dynastie des **Omeyyades** et règne de 661 à 680. Les opposants s'organisent, et Ali établit sa capitale à *Kufa*, où il est bientôt assassiné. Son deuxième fils, **Al Husayn** (petit-fils de Mahomet) est tué par les armées omeyyades à la bataille de *Kerbala* en 680, et la prise de **Médine**, en 683, achève de consolider la suprématie de Damas.

Cette capitale et ce régime déplaisent aux Iraniens car ils trouvent que tout cela ressemble beaucoup à Byzance, et ils développent une résistance religieuse, le chi'isme, dont la branche iranienne attend la venue de douze Imams (chi'isme duodécimain). L'agitation perdure longtemps et finit par gagner l'Irak, où un descendant de l'oncle du Prophète, **Abu'l'Abbas**, se fait proclamer calife à Kufa en 750. Les troupes de Damas sont battues et tous les membres de la famille Omeyyade (sauf un) sont éliminés.

Le nouveau calife choisit de créer pour capitale une ville nouvelle, **Bagdad**, près de Ctésiphon, qu'il construit sur un plan circulaire de trois kilomètres de diamètre. Il maintient l'obédience sunnite du califat mais reste bienveillant avec le chi'isme.

Le gouvernement est dirigé par un vizir quasi-héréditaire. Pendant longtemps, celui-ci est issu de la famille perse des Barmakides, puis, à partir de 945, de celle des Bouyides. Ces vizirs apportent une contribution persane à la grande explosion culturelle de l'époque : Ferdawsi, Omar-Khayyam, Ibn Sina sont d'origine iranienne.

Cependant, des Turcs seldjoukides venant du Nord s'emparent de l'est de l'Afghanistan et constituent une dynastie à *Ghazni* d'où **Mahmoud** mènera des incursions de piratage sanglantes vers l'Inde à partir de 1000. Les califes avaient embauché des Turcs de la même origine pour constituer leur armée. Celles-ci se soulèvent en 1056 et leur chef, **Tughril Bey**, prend le pouvoir à Bagdad avec le titre de sultan, ne laissant au calife qu'un pouvoir religieux.

Les Turcs sont féroce­ment sunnites et se mettent à pourchasser partout les chi'ites. En réaction de défense, la branche ismaélienne, sous la direction d'un lettré nommé **Hasan Sabah**, forme un groupe d'activistes qui se retire dans une forteresse inexpugnable sur un sommet de la chaîne de l'Elbourz, *Alamout*. Leur but est d'éliminer les dirigeants sunnites par des attentats et on les appellera *les Assassins*. Leur première opération est un succès : c'est l'assassinat du vizir Nizam al-Mulk en 1092.

Le fils de Tughril, **Alp Arslan** (de 1063 à 1072) obtient un grand succès contre Byzance à la bataille de *Manzikert* (1071), qui lui livre toute l'Anatolie jusqu'à Nicée.

Cependant, l'organisation turque manque de cohérence et chaque responsable de cité a des velléités d'indépendance, si bien que le Sultan n'est vraiment maître que de la région de l'Irak allant de Bagdad à Mossoul, bien que chaque succession conduise à des luttes fratricides. Cette situation sera mise à profit par les croisés au Proche-Orient pendant la première partie de leur occupation ; ils n'iront pourtant jamais en Iran.

L'arrivée des Barbares d'Asie centrale se poursuit avec celle des **Karakhitays** qui, fuyant la Chine du Nord occupée par les Djurchets, s'emparent de la Transoxiane en battant le Sultan **Sandjar**, en 1141. À cette occasion, le pouvoir dans tout l'Iran oriental, l'Azerbaïdjan et l'Afghanistan est saisi par **Mohammed de Khwozeshm**, qui se débarrasse des Karakhitays et installe sa capitale à *Samarkand*.

10.10. Les Mongols et la dynastie des Ilkhans

Après leur unification par **Gengis Khan**, les Mongols entament leur expansion vers l'Est et prennent Pékin en 1210, puis ils se retournent vers l'Ouest, traversent le *Syr Daria* en 1219 et ravagent Samarkand et Boukhara. Une partie d'entre eux gagne l'Europe en passant par le Nord de l'Iran, la Géorgie et le Caucase et occupe la Russie pour longtemps. Un autre groupe ravage l'Afghanistan jusqu'aux limites de l'Inde, puis retourne en Mongolie avec Gengis Khan en 1225. Ces deux groupes détruisent tout sur leur passage.

La mort de Gengis Khan en 1227 permet quelques années de répit grâce aux querelles de succession. Mais en 1256 Hülagü, frère du Grand Khan, **Monka**, reprend l'offensive en Iran. Il détruit *Alamout*, la citadelle des Assassins, et brûle sa fameuse bibliothèque. Puis il prend Bagdad, tue le dernier calife et fait 70 000 victimes. Il est cependant vaincu par les Mamelouks égyptiens en 1260 à Ain Jalut. **Hülagü** se retire alors en Iran, dont il se déclare souverain régional ou **Ilkhan**. Un de ses successeurs, **Ghazan**, décide de l'adhésion de toute la région à l'Islam chi'ite en 1295.

Ensuite, pendant plus d'un siècle, les quatre entités mongoles –les Ilkhans, la Horde d'Or (Russie), le Djakhataï (Transoxiane) et la Chine de la dynastie Yuan– vivent à peu près en paix à part quelques escarmouches de frontière. Cette période favorise une grande communication des idées et des

découvertes à travers tout le continent asiatique et jusqu'en Russie. Elle cesse à la prise du pouvoir à Hérat (Djakhataï), d'un Turc sunnite, **Timur Leng** (1336 à 1405), qui ravage à plusieurs reprises l'Iran. En particulier, la prise d'Isfahan en 1387 donne lieu à d'épouvantables massacres.

10.11. Les Séfévides (1501 à 1736)

La période précédant 1500 voit une arrivée progressive d'Ouzbeks. Ceux-ci, venant du Nord, envahissent la Transoxiane puis l'Afghanistan aux dépens des Timourides dont le seul survivant, **Babur**, va aller conquérir l'Inde (fondant la dynastie des Grands Moghols).

En Iran, un Turc chi'ite, **Chah Ismaïl**, descendant d'un certain Safi al Din (d'où la dynastie tire son nom) est proclamé chah à *Tabriz* en 1501, à l'âge de 14 ans. Il prend Bagdad en 1508 et conquiert tout l'Iran aux dépens des **Ouzbeks** avec lesquels il fixe finalement la frontière sur l'Amou-Daria.

Dès cette époque, cependant, l'ennemi le plus dangereux de l'Iran est à l'Ouest. Les Ottomans y ont remplacé Byzance depuis 1453. Or les routes du commerce avec l'Extrême-Orient sont en train de basculer. Les Portugais font de l'océan Indien un espace réservé et très actif tandis que les Russes, après la prise d'Astrakhan (1555), développent la route de Sibérie. Les Ottomans essayent la route de la mer en prenant l'Égypte (1516-1517), puis en conquérant presque toute l'Abyssinie de 1529 à 1542, mais les chrétiens du pays, avec l'aide des Portugais et malgré la qualité des arquebusiers turcs, remportent un succès décisif en 1542, et les Ottomans doivent renoncer à l'océan Indien.

Il ne reste donc que la route médiane passant à travers l'Iran. Aussi, après avoir essayé un blocus de 1515 à 1522, **Soliman le Magnifique** (sultan d'Istanbul de 1520 à 1566) prend Bagdad et Tabriz en 1534 mais doit renoncer à progresser plus à l'Est.



Figure 10.4. Mosquée du cheikh Lotfollah à Isfahan.



Figure 10.5. Mosquées de Ghom (Iran).

Malgré toutes ces pressions, l'Iran chi'ite se développe et **Abbas I^{er}** (chah de 1597 à 1629) fait de sa capitale, *Isfahan*, une des villes les plus prestigieuses de cette époque.

En 1736, **Nader Khan** dépose le dernier Séfévide, Abbas III, se proclame chah d'Iran et se lance dans une politique de conquêtes vers l'Afghanistan et l'Inde de l'Ouest, mais il meurt assassiné en 1747.

Après quelques turbulences, la dynastie **Qadjar** accède au pouvoir en 1796 et le conservera jusqu'en 1925, mais à travers bien des infortunes :

- la Russie annexe les provinces de la Caspienne en 1828 ;
- la Grande-Bretagne exige l'indépendance de l'Afghanistan en 1856 ;
- l'Iran est divisé en deux zones d'influence anglo-russe en 1907.

Après la Grande Guerre, Reza Khan fonde la dynastie **Pahlavi** en deux temps, 1921 puis 1925.

Au cours de la dernière guerre, la Russie et la Grande-Bretagne occupent le pays et Reza Chah abdique en faveur de son fils, Mohammad Reza, en 1941.

Dix ans après, en 1951, le premier ministre **Mossadegh** nationalise le pétrole, qui était essentiellement entre les mains des Anglais, mais il est destitué en 1953.

En 1963, le chah lance la « révolution blanche », qui cherche à occidentaliser toute la société.

En 1979, l'ayatollah **Khomeyni** institue une République islamiste et contraint le chah à l'exil.

Références

P. Garelli, *Proche-Orient asiatique*, PUF, 1969, p. 141 et 171.

J. P. Roux, *Asie centrale*, Fayard, 1997.

Iran, Dossiers de l'Archéologie, 227.

20 ans de recherche en Iran, Archéologia, 339.

Jiroft, Dossiers de l'Archéologie, octobre 2003.

Histoire Universelle, Larousse-Bordas, 1998.

Chapitre 11

L'islam, naissance et explosion

Bagdad et les mathématiques

11.1. L'héritage du Prophète (602)

L'essentiel de l'héritage spirituel de Mahomet est le **Coran**, recueil de préceptes qui représentent la parole de Dieu et constituent les règles essentielles du comportement des fidèles.

Les versets du Coran ont été recueillis par le Prophète de la bouche d'Allah au cours de séances ayant eu lieu soit au voisinage de la Mecque, soit de Médine ; les versets ont ensuite été « récités » aux Compagnons, mais non écrits par l'auteur. Ces Compagnons ont eu ensuite la tâche de dicter la Révélation à divers Sages, comme **Ibn al'Abbas**, **Ali**, **Ibn Mas'ud**, qui en ont donné des versions personnelles. Les premiers califes ont en parallèle confié cette tâche à **Zayd**, affranchi du Prophète qui lui avait servi de secrétaire. C'est cette dernière version qui a été choisie par le troisième calife pour être officielle. Cela n'empêcha pas des variantes, qui donnèrent lieu à d'innombrables commentaires.

Dans sa version définitive, le Coran n'est pas présenté suivant la chronologie des Révélations, mais suivant le nombre de versets que contient chaque sourate : les sourates les plus longues sont en premier.

Certaines interprétations ou propositions concernant la vie courante, traditionnellement attribuées au Prophète, font l'objet de déclarations appelées *Hadith* (tradition). Chaque Hadith, souvent établi plusieurs générations après la mort du Prophète, est attesté par une chaîne de témoins auditifs. Certains n'en ont pas moins été créés ou déformés dans des buts politiques, sociaux ou religieux.

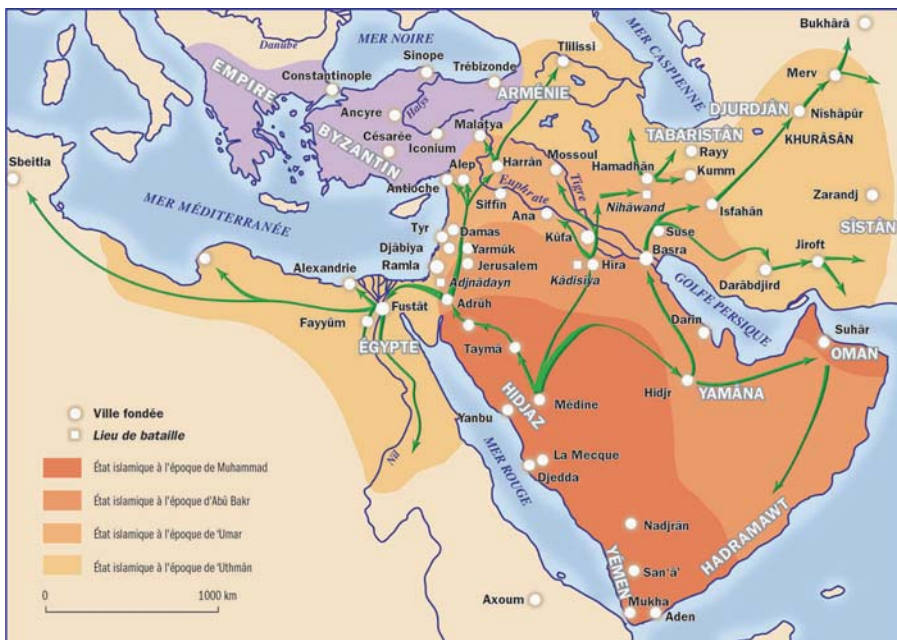
L'héritage politique est très complexe. Après la prise de La Mecque contre l'aristocratie marchande des **Kuraïshites** en 630, Mahomet devient à la fois chef politique et chef religieux. Son petit État s'étend du Yémen, au Sud, jusqu'à Tabûk, près du golfe d'Akaba, et pénètre dans le désert arabe. Cette situation était nouvelle et rien n'était prévu pour succéder à ce nouveau chef. Il n'y avait aucun testament écrit ou oral.

11.2. Les cinq premiers califes

Le 8 juin 632, les Compagnons se réunissent et désignent pour continuer le travail du Prophète un député du prophète : un « calife ». À la suite de manœuvres que certains dénoncèrent plus tard, c'est **Abu Bakr**, le père de A'isha, femme préférée du Prophète, qui l'emporte (632 à 634).

Deux ans plus tard, son ami **Umar** lui succède (634 à 644). Il profite de l'unité de la péninsule arabe acquise par son prédécesseur et de l'armée dynamique constituée par les tribus arabes converties. En face de lui, au Nord, se trouvent les Empires byzantin et sassanide. Ceux-ci, après une longue période de paix depuis 390, viennent de s'épuiser en un très violent affrontement (de 603 à 628) qui a complètement modifié les routes commerciales traditionnelles. L'Égypte est elle-même en proie à l'anarchie. Umar progresse en Palestine, prend Jérusalem et Damas en 638, tandis que l'Irak s'effondre à *Kadasya* (637) puis l'Iran à *Néhavend* (642). Un de ses généraux prend Alexandrie en 642 et poursuit jusqu'en Tunisie.

Ces succès militaires dispersent les troupes arabes dans un immense espace où elles se trouvent très minoritaires. La réussite militaire est en partie due à la lassitude des populations exploitées par les deux grands Empires. Mais le succès de l'occupation est dû à une politique d'ouverture très large de Umar qui laisse en place les structures préexistantes et emploie une partie du personnel administratif déjà en service.



Carte 11.1. Expansion de l'Islam après la mort du Prophète.

Expansion de l'Islam Chronologie

Les premiers califes	
Mort de Mahomet	632
Abou Bakr	632-634
Umar (mort assassiné)	634-644
Uthman (mort assassiné)	644-656
Ali (assassiné à Kufa en 661)	656-660
Mu'Awiyya	661-680
Al Husayn (petit-fils du prophète, assassiné à Kerbala)	680
Les conquêtes	
Prise de Damas et de Jérusalem	636
Bataille de Kadasya (Irak)	637
Bataille de Néhavend (Iran)	642
Prise d'Alexandrie	642
Traversée de Gibraltar par Al Tarik	709
Bataille de Poitiers	732
Prise de Samarkand	711
Bataille du Talas	751
<i>Les Omeyyades à Damas</i>	661-749
Bataille du Grand Zab	749
<i>Les Abbassides à Bagdad</i>	750-1258
Al Mansur	764-775
Harun Al Rashid	786-809
Al Mamun	813-833
Coup d'État de Turghril Beg	1055
Bataille de Manzikert (Alp Arslan)	1071
Les sécessions	
Les Fatimides (chi'ites) fondent Le Caire	969
Al Mustansir, calife fatimide	1036- 1094
Abd Al Rahman III, calife de l'Andalus	929
Les invasions	
Prise de Jérusalem par les croisés	1099
Reconquête de Jérusalem par Salah Al Din	1165
Prise de Bagdad par le Mongol Hülagü	1258
Bataille de Aïn Jalut	1260

Les Arabes ne sont pas racistes, comme en témoigne le verset 12 de la sourate VII : « Satan dit à Dieu : vous m'avez créé à partir du feu et Adam à partir de la boue, je lui suis donc supérieur ». Ainsi, c'est Satan qui veut faire une hiérarchie des origines.

Toutes ces occupations causent peu de dégâts, bien que, à Alexandrie, ce qui reste de la bibliothèque, ravagée en 415 par des émeutiers chrétiens, achève de disparaître. De grands camps militaires préfigurent des villes nouvelles, Ramla, Kufa, Basra. Dans ces camps sont fixées les tribus nomades qui ont fourni les guerriers.

Umar confie la gestion de la Syrie à un aristocrate du clan Kuraïshite fraîchement rallié à Mahomet, Mu'awiyya, qui fait preuve d'une remarquable aptitude à l'organisation.

Umar est assassiné par un esclave en 644. Pour la troisième fois, le gendre du Prophète, Ali, est évincé de la succession, par **Uthman**, personnage assez falot mais membre du clan Kuraïshite, auquel il va bientôt confier tous les postes importants.

Cependant, la progression arabe continue par la conquête de l'Afrique du Nord, de l'Arménie, du Sistan, de la Bactriane. Pourtant, le mécontentement croît et finalement Uthman est assassiné en 656 à la faveur d'un complot dans lequel on soupçonne Ali d'être impliqué.

Mais cette fois-ci, **Ali** est élu calife. La révolte gronde pourtant dans les rangs arabes, et une première bataille fratricide a lieu près de Basra avec des Compagnons menés par A'isha : c'est la bataille du chameau, en 656. Puis Mu'awiyya exige le jugement des assassins de Uthman et une rencontre armée a lieu à Siffin sur l'Euphrate. Il en résulte finalement la décision de recourir à un arbitrage. Celui-ci a lieu en 660 et donne la victoire à **Mu'awiyya**, proclamé calife.

Une partie des troupes d'Ali fait sécession et formera la secte anarchisante des Kharidjites, puis Ali est assassiné dans la mosquée de Kufa, en 661, par un Kharidjite. Mu'awiyya est le cinquième calife. Trois de ses prédécesseurs ont été assassinés, ce qui augure mal de l'avenir. Aussi, Mu'awiyya fait élire de son vivant son fils **Yazid** comme futur calife. Il inaugure ainsi une dynastie, les **Omeyyades**, et fixe la capitale à *Damas*.

Durant le règne de Mu'awiyya, l'empire continue sa croissance : en Asie centrale, les villes de Hérat, Kabul et Boukhara sont prises ; en Afrique du Nord la progression vers l'Ouest se poursuit. Enfin, en 670, une attaque de Constantinople échoue, mais laisse cependant une tête de pont au sud de la cité. Après plusieurs années, celle-ci sera abandonnée par Yazid.

11.3. Les Omeyyades (680 à 749)

Yazid est un souverain habile et capable, mais les Arabes d'Irak se soulèvent contre ceux de Syrie en prenant la défense du fils d'Ali, **Al-Husayn**. Ce dernier, avec des partisans, est massacré en 680 à *Kerbala*. Ce martyre déclenche une opposition considérable qui de politique devient religieuse, sous la forme d'une nouvelle branche de l'islam, le **chi'isme**.

Yazid règne trois ans et son jeune fils quelques mois. Après une période de troubles, on fait appel à des cousins. Le calme et le retour à l'unité incombent à **Abd-el-Malik** (de 685 à 705). Énergique et compétent, il unifie l'administration en imposant la langue arabe. C'est lui qui fait bâtir à Jérusalem la coupole du Rocher. Ensuite, les règnes sont courts, les successions donnent lieu à d'âpres contestations et le désordre ne fait que croître jusqu'à la bataille du *Grand-Zab*, en 749, qui marque la fin de la dynastie.

Pendant ce temps, l'expansion de l'Islam avait continué. Le Maghreb tout entier est conquis entre 670 et 700. Ensuite l'Espagne, envahie en 709 par **Al-Tarik**, est conquise aux dépens des Wisigoths de Tolède, et un raid en France est arrêté à **Poitiers** en 732.

À l'Est, Samarkand est prise en 711 et l'armée arabe envahit le Ferghana et le Turkestan chinois jusqu'au coup d'arrêt de l'armée des Chinois de la dynastie Tang à la bataille du **Talas**, en 751. Au Sud, le Sindh est occupé jusqu'au delta de l'Indus.



Figure 11.1. Mosquée du Rocher à Jérusalem.



Figure 11.2. Porte de Damas à Jérusalem.



Figure 11.3. Église du Saint-Sépulcre à Jérusalem.



Figure 11.4. Cathédrale (Mosquée) Sainte-Sophie de Constantinople.

11.4. Évolution de la situation sociale

Les conquérants arabes, pour la plupart des nomades incultes, sont une infime minorité dans des pays de vieille et grande civilisation : la Palestine, l'Égypte, l'Irak, l'Iran. Contrairement à d'autres envahisseurs plus tard (comme par exemple Mahmoud de Ghazni en Inde), au lieu de tout détruire et de se retirer en razziant, ils maintiennent en place la civilisation et l'économie préexistantes. Ils se bornent à prélever les impôts très lourds imposés par les gouvernements précédents et à se partager la terre des domaines d'État ou ceux des grands propriétaires qui ont fui.

Les Musulmans ne paient que l'impôt religieux, qui est faible, et touchent des pensions militaires ou des participations à des confiscations éventuelles : l'État nouveau est riche et les occupants sont satisfaits. De leur côté, les occupés conservent en général leurs inégalités sociales car ceux qui participent aux rouages du pouvoir, aux ordres des Arabes, gardent une partie de leurs richesses. Mais le système est extrêmement instable, socialement et géographiquement, car les régions conquises ont des situations économiques très différentes. Puis une partie des fonctionnaires et des propriétaires, pour des raisons idéologiques ou économiques, se convertit à l'islam, scindant les occupés en deux catégories : les *mawalis* convertis et les *dhimmis* non convertis.

Les nouveaux convertis sont bientôt plus nombreux que les Arabes des tribus initiales et réclament les mêmes privilèges. L'aristocratie militaire conquérante risque ainsi de perdre les caractères de sa suprématie, tandis que les nouveaux venus clament à l'injustice. Finalement, ces derniers obtiennent d'être exemptés des impôts de base, ce qui diminue considérablement les ressources du trésor public.

11.5. Évolution de la vie politico-religieuse

La plupart des élections aux califats suivants sont contestées par telle ou telle tribu et entraînent une guerre civile alimentée par une opposition de plus en plus forte entre les tribus arabes installées au Nord, dès avant l'Hégire, et les tribus nouvellement venues.

Les chi'ites progressent parmi les « mawalis » en donnant plusieurs sectes :

- les *duodécimains*, qui attendent la venue du douzième imam ;
- les *ismaéliens*, dont beaucoup sont extrémistes ;
- les *kharidjites*, qui continuent également leur agitation.

D'autre part, les partisans des descendants de Al-Abbas, un oncle du Prophète, soutiennent leur légitimité. En 747, le dernier de ces descendants, Ibrahim Al-Abbas, prend la tête d'une secte chi'ite extrémiste et soulève le Khorassan, la Bactriane, puis l'Iran sous la bannière noire des « Abbassides ». Les dernières troupes des Omeyyades sont écrasées en 749 à la bataille du *Grand Zab* (affluent du Tigre).

11.6. Les Abbassides

L'Abbasside **Al-Saffah** est proclamé calife et transfère la capitale à côté de Kufa, mais c'est son successeur, **Al-Mansur**, qui fonde une nouvelle capitale : *Bagdad*.

Il se débarrasse énergiquement de ses alliés chi'ites, mais sa police laisse échapper un descendant Omeyyade, qui se réfugie à Cordoue où il prend le pouvoir sous le nom de **Abd-el-Rahman**. En Afrique du Nord règne l'anarchie.

Trois califes vont faire la splendeur de la dynastie, à la tête d'une administration très centralisée. Ce sont : **Al-Mansur** (754 à 775), **Harun Al-Rashid** (786 à 809) et **Al-Mamun** (813 à 833).

Al-Mamun, en particulier, instaure un mouvement théologique rationalisant, le mouvement « mu'tazilite », avec lequel il s'efforce de faire la paix avec les chi'ites. Il crée une Maison de la sagesse, *Bayt al Hikma*, dotée d'une formidable bibliothèque autour de laquelle il réunit les meilleurs savants de l'époque (voir plus loin au paragraphe 11.9).

Après cette période faste, de nombreux troubles (sédition des esclaves de la Basse-Mésopotamie, les Zandj ; sédition Karmate) affectent le pouvoir central jusqu'au rétablissement de l'autorité par le calife **Al-Muktafi** (902 à 908).

Le pouvoir réel est ensuite détenu par des émirs chi'ites originaires de l'Iran, les **Bouyides**, grands vizirs à Bagdad de 945 à 1055. Pendant cette période, la vie intellectuelle est particulièrement intense.

Malgré tout, les califes de Bagdad perdent leur caractère universel : en Afrikaya, une dynastie chi'ite, les **Fatimides**, s'installe, puis gagne l'Égypte et fonde *Le Caire* en 969. À son apogée, sous le règne du calife fatimide **Al-Mustansir** (1036-1094), les Fatimides prendront la Palestine aux Abbassides.

En Espagne, **Abd-al-Rahman III** se proclame calife de l'Andalous, indépendant de Bagdad, en 929.

11.7. Les Seldjoukides

Pour maintenir l'ordre, les Abbassides utilisent de plus en plus abondamment des mercenaires venant d'Asie centrale, et tout spécialement des Turcs seldjoukides qui se convertissent à un sunnisme virulent. L'un de leurs chefs, **Tughril Beg**, après avoir battu en 1040 les Afghans de Ghazni (d'autres Turcs), et réuni l'Irak, l'Iran et une partie de l'Anatolie, prend le pouvoir civil à Bagdad sous le nom de « sultan », laissant au « calife » le seul pouvoir religieux. Il crée ainsi une dynastie de sultans qui, malgré des luttes intestines, se maintient au pouvoir jusqu'en 1194. Par ailleurs, une autre branche de cette famille, les Seldjoukides de Rums, règnera en Anatolie, sous protectorat mongol, jusqu'en 1307.

Cette dynastie de sultans doit lutter contre les croisés et contre les chi'ites ismaéliens. Ces derniers, inspirés par un lettré du nom de **Hasan-i-Sabbah** forment, en effet, une secte basée au château inexpugnable d'Alamout (un des sommets de la chaîne de l'Elbourz). L'activité de cette secte jusqu'au milieu du XIII^e siècle (prise d'Alamout par les Mongols) se focalise sur le terrorisme politique en pratiquant l'assassinat spectaculaire de personnages importants. Les Européens, supposant un usage du haschisch par les terroristes, les appelèrent « haschaschin » mot qui devint « assassins ».

11.8. L'arrivée des Mongols

La destruction de l'Empire islamique n'est pas venue de l'Occident, incapable de surmonter ses dissensions, mais de l'Orient, où **Gengis Khan** (1167 à 1227) fédère les tribus mongoles en 1207. Celui-ci, après avoir conquis la Chine des Jin, se rue sur le Kwhoresm et détruit Samarkand en 1220, puis Balkh, Merv, Nichapur et Hérat, toujours en 1220. Ensuite, en 1221, il ravage l'Iran et l'Afghanistan. Sa mort et les problèmes de succession qu'elle pose créent une accalmie, mais un de ses fils, **Hülagü**, remet la pression et prend Bagdad en 1258, après avoir détruit Alamout et sa prestigieuse bibliothèque. Il exécute le dernier calife abbasside et continue vers l'Ouest où des Mamelouks venus d'Égypte l'arrêtent en Galilée à *Aïn Jalut* (1260).

Les Mongols se retirent alors à l'Est, où ils forment le Royaume des **Ilkhans** en Iran.

11.9. La science arabe du temps des Abbassides

La science arabe n'est pas sortie tout droit du désert. Elle a largement utilisé la position du Moyen-Orient au carrefour des connaissances grecques et indo-iraniennes.

La plupart des ouvrages grecs sont parvenus en Irak par une voie détournée : lorsque le concile d'Éphèse en 432 condamne l'évêque Nestorius, celui-ci se réfugie à *Édesse*, alors sous domination sassanide, et fonde une école qui entreprend systématiquement de traduire les manuscrits grecs en *syriaque*, langue dérivée de l'araméen. Puis, lorsqu'une offensive byzantine reprend Édesse, cette école migre à *Nisibe*, restée sous contrôle sassanide. C'est donc à ce christianisme nestorien que l'on doit de connaître la plupart des textes grecs qui nous sont parvenus.

De même, à travers l'Iran arrivent à Bagdad les « *siddhanta* », textes des mathématiciens et astronomes indiens, rédigés en *sanscrit*. Ces travaux sont souvent imprégnés de tradition grecque venue, avant l'islam, par le canal de la civilisation gréco-bactrienne.

Cet ensemble de connaissances est activement traduit en arabe dans la bibliothèque de la Maison de la sagesse. Au besoin, des textes grecs importants sont achetés à prix d'or aux Byzantins pour la bibliothèque.

Al Mamun favorise le mu'tazilisme, islam tolérant et imprégné de rationalisme. Dans ce cadre, il cherche « à accroître le prestige et le rayonnement de l'islam, et à apporter à travers la science de nouvelles confirmations de la grandeur de Dieu ». L'action de Al Mamun se développe essentiellement sous forme d'un mécénat d'État, mais celui-ci entraîne un large mécénat privé qui devient un phénomène de société.

Le droit musulman crée la notion de bien « habou », usufruit laissé par un riche défunt pour une école ou des étudiants nécessiteux.

11.9.1. L'astronomie

L'astronomie arabe revêt une grande dynamique de développement dès le début, même avant l'islam. Trois besoins ont contribué à cet essor :

- une très grande confiance dans l'astrologie et dans ses prédictions ;
- de nouveaux besoins religieux : déterminer les heures exactes de prière le jour et la nuit ainsi que la direction de La Mecque pour les prières et l'orientation des mosquées ;
- enfin, un besoin scientifique de comprendre le mouvement des astres et de le calculer.

Parmi les traductions fondamentales du sanscrit en arabe, celles de Muhammad **Al-Fazari** doivent être signalées. Elles portent sur les œuvres de **Aryabhâta** et de **Brahmagupta** qui ouvrent aux Arabes le calcul trigonométrique.

Parmi les traductions grecques, il y a avant tout les œuvres de **Ptolémée**. Elles sont traduites par un astronome, **Thabit ibn Qurra**, et par un chrétien nestorien de langue syriaque, **Ishaq ibn Hunayn** (qui traduit aussi Platon, Aristote, Hippocrate, Galien...). L'ouvrage de base de Ptolémée reçoit le nom de *Al-Magisti*, dont nous avons fait *Almageste*. Ils traduisent également du même auteur le *Livre des Hypothèses*.

À partir de ces traductions, de très nombreuses tables sont calculées ; puis viennent des commentaires critiques, et enfin de nombreuses observations individuelles sont effectuées. C'est ainsi que **Ibn Yunus** du Caire fait, sur le mont Muqatham, en l'an 1000, les observations qui le conduisent à son célèbre livre, *Tables Hakémites* (nommées ainsi en hommage au calife fatimide Al-Hakim). À la même époque sont mis au point des instruments de calcul comme la *Sphère Armillaire* et l'*Astrolabe*.

Le premier observatoire construit en dur pour toute une équipe n'a cependant vu le jour qu'en 1259, financé par le Mongol Hülagü ! Il a été installé en Iran, au sud de l'Elbourz, à *Maragha*, mais son premier directeur est un Arabe, **Nasir Al-Tusi**, et ses collègues venaient de Damas, de Shiraz, et d'aussi loin que l'Espagne ou la Chine. Le deuxième observatoire de ce type est créé en 1420 à *Samarkand* par le petit-fils de Timur Lang, **Ulugh Beg** ; il accueille d'éminents astronomes comme **Al Kashi**. Signalons à ce propos que

le premier observatoire européen, *Uraniborg*, n'a été fondé qu'en 1576, au Danemark.

Parmi tous les astronomes arabes, certains sont plus connus pour leurs activités dans d'autres disciplines ; nous allons trouver en mathématiques **Al Khworismi** et en physique **Ibn al Haytham**, qui ont cependant joué un rôle en astronomie. À cette époque, les disciplines n'étaient pas cloisonnées et certains savants étaient polerspécialisés. Il faut noter à ce propos que ces savants communiquaient entre eux, à travers tout l'espace islamique, grâce au **papier**, qui joue également un rôle essentiel dans la diffusion des traductions. Cette invention chinoise (Cai Lun, en 107) est parvenue à la connaissance de l'islam grâce à des prisonniers chinois faits à la bataille du Talas en 751. La première fabrique du monde arabe a été construite à Samarkand dès 753, très vite doublée par une autre à Bagdad.

11.9.2. Les mathématiques

Comme pour l'astronomie, les mathématiques arabes ont commencé par des traductions. Une des plus fréquentes est celle des *Éléments* d'Euclide, connus sous le nom de « Kitab al-Usul ». La première traduction est celle de **Al Hajjaj** ; ensuite vient celle de **Ishaq ibn Hunayn**, déjà nommé. Ont également été fréquemment traduites les œuvres d'Archimède : *Le Livre de la sphère et du cercle* ainsi que *La mesure du cercle* (calcul de π).

Dans ces domaines, la théorie grecque et son aspect complètement achevé n'ont pas laissé place à beaucoup de novations, sauf dans un domaine pratique, celui de l'*arpentage*, où le travail des frères **Banu Musa** (IX^e siècle), ingénieurs iraniens, fait partout autorité au Moyen Âge.

Il en va tout autrement en arithmétique. À partir du travail de Diophante et des traductions d'Aryabhata, l'usage nouveau de la notation décimale de position, appelée calcul indien, *al-Hisab al-Hindi*, apporte une véritable révolution.

Al Khworizmi (780 à 850) ouvre une nouvelle discipline de calcul avec inconnues. Le raisonnement est systématisé et les différents types d'équations sont regroupés en équations canoniques. La solution supérieure de l'équation du second degré est établie par un raisonnement géométrique qui ne doit rien aux Grecs. L'ouvrage le plus connu d'Al Khworizmi (nom d'où est tiré celui d'algorithme) est le *KITAB AL JABR WA'L MUQABALA*, *Livre de la restauration et de la réduction*. C'est l'ouvrage fondateur d'une nouvelle discipline née à Bagdad : l'algèbre, nom dérivé de Al Jabr.

Al Khworizmi a eu de nombreux successeurs, dont les travaux ne nous sont pas tous parvenus. Parmi eux, **Al Karaji** a eu de nombreux élèves : **Omar Al Khayyam** (le poète des Rubbeiyat, 1048 à 1122), **Sharaf Al Tusi** (théorie des équations cubiques), **Ibn Mun'im** et **Al Kashi** (théorie de l'approximation). C'est également Al Kashi, astronome à Samarkand, qui a systématisé la transformation des fractions en décimales, suivant la méthode chinoise. Ce système ne sera adopté en Europe qu'après Ch. Rudolff, en 1530.

La trigonométrie sphérique, sous l'impulsion des astronomes, donne lieu à de nombreux travaux, complétant la tradition indienne. Mais c'est un nouveau domaine, la « combinatoire », que les Arabes font émerger à partir de problèmes littéraires : linguistique, lexicographie, grammaire et poésie. Un auteur maghrébin du XIII^e siècle cité ci-dessus, Ibn Mun'im fait, dans le *Fiqh al-Hisab* (la science du calcul), un bilan des travaux arabes dans ce domaine : permutations, combinaisons, coefficients du triangle.

11.9.3. La physique

Les sources arabes de la physique sont essentiellement grecques, mais beaucoup plus dans l'esprit d'Archimède que dans celui d'Aristote. On peut même dire que la tendance à l'expérimentation du premier a été largement développée en Islam et que, dans les domaines de la mécanique et de l'optique, les Arabes sont les précurseurs de la science européenne.

La mécanique

En statique, l'étude des centres de gravité est étendue aux systèmes de solides liés rigidement. Les balances ont été perfectionnées et de nombreux types de balances hydrostatiques ont été construits pour la mesure des masses spécifiques, en particulier celles des alliages d'or et de métaux précieux. Des livres d'**Al Biruni** (973 à 1048) et de Omar Al Khayyam (déjà cité) sont consacrés à ce problème.

Dans l'étude du mouvement, les Arabes ne sont pas sortis des théories d'Aristote (fausses), malgré un intéressant effort de **Ibn Sina** (980 à 1037), plus connu comme médecin sous le nom européen d'Avicenne.

Dans la réalisation de mécanismes, **Al Jazari** (XII^e siècle) utilise des dispositifs de liaison tels que *courroies* et *bielles-manivelles*, totalement inconnus en Europe mais déjà très largement développés en Chine et probablement transmis à travers l'Asie centrale.

L'optique

À Bagdad, un des premiers traducteurs de la Maison de la sagesse, **Ibn Luqa**, s'intéresse à la propagation en ligne droite et aux postulats d'Euclide. Son contemporain, **Al Kindi**, tout en maintenant l'hypothèse grecque de la vision exercée grâce à un rayon émanant de l'œil, effectue de véritables expériences sur l'émission provenant d'objets éclairés et sur l'usage des miroirs ardents (miroirs concaves).

Cependant, toutes les idées reçues sont balayées par **Ibn Al Haytham** (955 à 1039), né à Basra et vivant au Caire. Dans le *Kitab al Manazir* (*Livre de l'optique*), il montre expérimentalement, en disséquant des yeux de ruminants, que l'œil est un capteur qui reçoit la lumière mais n'en émet pas. Il étudie alors l'émission par des lampes à large mèche et par des corps éclairés. Ce travail est véritablement fondateur de l'optique scientifique. Il remet en doute les

expériences de réfraction de Ptolémée et même son système astronomique, pourtant universellement admis¹.

Transmis un siècle plus tard à Oxford par Witelo, un moine, ce travail déterminera la contribution essentielle à la théorie des lentilles fournie par **Roger Bacon**.

La chimie

Il s'agit essentiellement d'alchimie, sous-tendant la recherche de la transmutation des métaux. Cependant, un certain nombre de produits d'utilité industrielle ont été bien étudiés, comme l'*alun* (pour le mordantage des tissus avant teinture), les *acides inorganiques*, *nitrique*, *chlorhydrique*, *sulfurique*, ou des matériaux comme le *verre*. Le travail le plus connu est celui de **Jabir Ibn Hayyam** (mort en 815), nommé Géber en Europe. Celui-ci, malgré beaucoup de magie et de religion, veut ramener toute la chimie à des lois de quantité et de mesures dans « les livres des balances ». Il recherche soigneusement toutes les applications de sa chimie à la pharmacopée, à la teinture ou à la métallurgie.

On peut dire que toute l'alchimie européenne du Moyen Âge provient de l'Islam, et pourtant les Arabes ne croyaient pas tous à la transmutation. En particulier, cette recherche a été vivement combattue par Al Kindi, Ibn Sina ou Ibn Khaldun.

Des produits techniques comme le verre, pourtant connu dès l'antiquité, ont été étudiés et renouvelés grâce à l'Islam. En effet, le royaume chrétien d'Antioche, qui a subsisté quelques temps après la chute de Jérusalem (jusqu'en 1260), a développé avec des spécialistes musulmans l'art de la verrerie et a vendu ses connaissances à Venise, d'où la célébrité de Murano.

11.10. Après la splendeur

Pourquoi le vaste Empire abbasside, si en avance sur l'Europe, s'est-il progressivement assoupi ?

Plusieurs facteurs en sont certainement responsables. Tout d'abord, le fractionnement de l'empire, suivi d'hostilités entre ses différentes parties (entre sunnites de Bagdad et chi'ites du Caire, par exemple) a brisé la *communication* entre ses savants qui permettait de cumuler leur expérience et leurs découvertes. Puis la généralisation de la langue arabe et sa « sacralisation » à travers le Coran conduisent à ignorer toutes les autres langues. Celles-ci ne sont enseignées dans aucun établissement supérieur, au point que les empereurs ottomans, pour traiter avec les pays européens, doivent faire appel à des Arméniens convertis. Cette attitude entraîne une rupture totale de la communication avec les autres pays et l'ignorance des progrès qui vont y apparaître. Ensuite, un appauvrissement de la

¹ Plus tard, Ibn Ruchd (Averroès) ira dans le même sens (1126 à 1198).

communauté, soumise à de coûteuses agressions de Barbares de diverses origines : les Turcs seldjoukides, les Francs, les Mongols, puis à nouveau des Turcs, ottomans cette fois... Enfin, et surtout, un changement profond de la mentalité religieuse : la tendance rationaliste des mu'tazilites est remplacée par une perception plus intuitive et morale de la foi et par un rejet des valeurs qui n'entrent pas directement dans les postulats fondamentaux.

Lorsque le pouvoir ottoman s'établit sur l'Anatolie puis sur le reste du Moyen-Orient (Iran non compris) en 1299, l'État n'est plus intéressé que par deux domaines : l'astrologie et l'architecture (mosquées de Sinan).

Références

- D. et J. Sourdél, *La civilisation de l'Islam classique*, Arthaud.
- B. Lewis, *Les Arabes dans l'Histoire*, Aubier, 1993.
- A. Al-Hassan et D. R. Hill, *Science et techniques en Islam*, Unesco, 1991.
- R. Rached, *Histoire des Sciences Arabes*, 3 tomes, Seuil, 1997.
- A. Djebbar, *Une histoire de la science arabe*, Seuil, 2001.
- B. Sadr, *Le Coran et le Pouvoir*, Imago, 1993.
- D. Tournès (éditeur), *L'océan Indien, carrefour des athématiques*, IUFM de La Réunion, 1997.
- B. Lewis, *Que s'est-il passé ? L'Islam, l'Occident et la Modernité*, Gallimard, 2002.

This page intentionally left blank

Chapitre 12

Les croisades

D'après les chroniqueurs arabes et chrétiens

12.1. Situation antérieure

Nous sommes dans la deuxième partie du XI^e siècle. L'Empire arabe n'est plus ce bloc unitaire qu'il était au début de l'ère abbasside. Il y a maintenant trois califes « Commandeurs des croyants ».

Celui qui règne à Cordoue vient de perdre le Nord de l'Espagne avec la prise de Tolède par Alphonse VI en 1085, mais il n'intervient pas dans cette histoire, pas plus que les Arabes du Maghreb.

Le calife du Caire est issu de la dynastie fatimide qui fonda la ville en 969. Il est chi'ite et son conflit avec le calife abbasside de Bagdad n'est pas seulement spirituel : la Palestine et le Sud de la Syrie font l'objet de nombreuses batailles. Peu avant le déclenchement des Croisades, la frontière entre les deux puissances vient d'être fixée sur un petit fleuve côtier, le *Nahr-el-Kalb* (le fleuve du chien), à quatre heures de marche au Nord de Beyrouth. C'est donc dire que cette ville, ainsi que Acre et Tyr sur la côte, mais aussi Jérusalem, sont depuis peu sous la juridiction égyptienne. Au Caire, l'autorité réelle est entre les mains du vizir **Al-Afdal Chahinchah**.

Le calife de Bagdad n'a plus de pouvoir temporel depuis qu'en 1055 le chef des soldats turcs seldjoukides, **Tughril Beg**, a pris les rênes du pouvoir. Cependant, la famille seldjoukide est loin d'être unie et, de neveux en cousins, les autorités locales manifestent des velléités d'indépendance. La partie sud de l'Anatolie, jusqu'à Nicée, est entre les mains de la famille **Arslan**, depuis sa victoire sur Byzance à la bataille de *Manzikert* en 1071, mais le nord de l'Anatolie est sous la coupe d'un autre Seldjoukide, **Danischmend**. Les grandes villes de Syrie sont quasiment indépendantes : *Alep* (dirigée par **Redwan**) et *Damas* (sous la férule de **Doudak**) sont seldjoukides, mais partagées entre Sunnites et Chi'ites. *Édesse* est restée arménienne et a conservé son chef, **Thoros**, mais a fait serment d'allégeance.

La situation est identique sur la côte palestinienne. *Tripoli*, depuis longtemps acquise à la culture arabe, est une ville prospère. Elle est dirigée par le cadi **Jalal-el-Moulk**, issu d'une dynastie de lettrés ayant doté la ville d'une

immense maison de la Culture et de la plus importante bibliothèque arabe de l'époque. La campagne environnante est très fertile et le port très dynamique. *Antioche*, ville grecque, est située sur le fleuve Oronte, mais à peu de distance de la mer. Elle vient d'être prise par les Turcs (1084) et sa population a brusquement chuté de 200 000 à moins de 40 000 habitants, pour la plupart grecs, arméniens ou maronites, tous très peu islamisés. Cette composition, jointe à la situation géographique, va en faire le pivot de la lutte entre Occident et Islam.

D'autre part, un acteur non négligeable dans la région reste l'Empire romain d'Orient, dont le « Basileus » (Βασιλεὺς) siège à Byzance. La dynastie **Commène**, avec **Alexis** (1081 à 1118), puis son petit-fils **Manuel** (1143 à 1180) est sur la défensive. Après la bataille de Manjikert, toute l'Anatolie a été perdue et les Grecs ne conservent qu'une tête de pont sur la mer de Marmara. En outre, la perte très récente d'Antioche est très vivement ressentie à Byzance. Quant à la côte de la mer Égée (l'Ionie), elle est entre les mains d'un émir turc siégeant à Izmir (Smyrne), **Tchaka**, qui a bâti un empire maritime indépendant. Enfin, un facteur politique important, présent dans toute la zone arabe, est représenté par la secte des « Assassins », née des circonstances suivantes : avant la prise du pouvoir par les Seldjoukides à Bagdad, le chi'isme avait le vent en poupe grâce aux vizirs Bouyyides du Califat, originaires d'Iran et en place depuis presque un siècle. Mais les Seldjoukides, fondamentalistes sunnites, renversent la tendance et pratiquent la chasse aux Chi'ites. Aussi un homme très cultivé, **Hassan al Sabbah**, né en 1048, après un séjour au Caire auprès de ses amis chi'ites, s'installe dans un fort inexpugnable en 1090, au sommet d'un pic de l'Elbourz, *Alamout*, et y entraîne une équipe de meurtriers ; ceux-ci sont destinés à assassiner les dirigeants sunnites, grâce à une exaltation acquise sous l'influence du haschisch, d'où le nom de « haschaschin » (voir aussi paragraphe 11.7). Leur première opération est d'ailleurs décisive, car par l'assassinat à Bagdad du vizir seldjoukide Nizam el-Moulk, le 14 octobre 1092, l'Empire turc est très ébranlé.

En conclusion, le pouvoir, au Proche et au Moyen-Orient, est morcelé par des situations de fait qui entraînent chaque pouvoir local à défendre sa fraîche indépendance plutôt qu'à secourir ses voisins. Bagdad ne peut guère compter que sur Mossoul et sert de repoussoir à tous les autres. À l'intérieur même d'une ville comme Alep, Sunnites et Chi'ites se détestent.

Du côté « européen », il en va de même, les envahisseurs catholiques sont en violente opposition avec les chrétiens locaux, orthodoxes et maronites et bien sûr, avec les Coptes et les Juifs. Si bien que par permutation, au gré des événements, toutes les alliances, même les plus improbables, vont voir le jour, l'espace d'un instant.

12.2. La conquête

Je n'étudierai pas ici les raisons, nombreuses et complexes, qui conduisent une partie de la population de l'Europe occidentale à s'enflammer à l'idée de conquérir les Lieux saints de la Palestine. Les prédications d'agitateurs, tel **Pierre l'Ermite**, auprès de la population, et l'appel à Clermont du Pape **Urbain II** auprès des dirigeants, cristallisèrent un enthousiasme religieux que magnifiait la construction des cathédrales. Tout comme pour l'épanouissement de l'architecture romane, la France fut au premier rang de ce processus, au point que, pour les Arabes, les croisés sont les « Franjs ».

La mobilisation touche toutes les classes de la population. Une foule de gens du peuple, sans expérience militaire et sans armes, mais souvent avec femmes et enfants, constitue une cohue indisciplinée encadrée de quelques cavaliers mal armés. Au contraire, les Chevaliers, pour la plupart des cadets de famille exclus de l'héritage local, sont bien armés et cuirassés. Ils emmènent avec eux des hommes d'armes bien entraînés. Cet ensemble hétérogène n'a en commun qu'une inculture totale et un sentiment d'impunité, car agissant pour la bonne cause. Ils apparaîtront aux Arabes, tenants d'une civilisation raffinée, et même aux Turcs, comme une horde de barbares impies, à l'égal des Huns ou des Mongols, menaçant d'écroulement tous les acquis de l'humanité.

Bien entendu, tous ces gens doivent se nourrir en route ; leur passage équivaut à celui du criquet pèlerin et dévaste les Balkans avant l'arrivée à Byzance, à partir de juillet 1096.

Le Basileus est plutôt content de ce renfort contre les Turcs, pourvu que la multitude ne séjourne pas trop longtemps chez lui. Il n'est pas le seul, car son ami du Caire, Al-Afdal, se met à rêver d'un État Franj en Syrie du Nord qui jouerait le rôle d'un tampon entre l'Égypte et les Turcs. Aussi envoie-t-il ses encouragements aux envahisseurs !!

12.3. La bataille de Jérusalem

Byzance se débarrasse très vite de la foule inorganisée en lui faisant traverser le Bosphore sur ses navires. Le Sultan **Kilij Arslan**, partant de sa nouvelle capitale, *Nicée*, les extermine complètement en deux batailles. Il retourne ensuite en Anatolie centrale lutter contre Denischmend, un autre Turc. Profitant de cette absence, les Chevaliers, appuyés par l'armée grecque, s'emparent de *Nicée*, que le Basileus s'empresse d'annexer (juin 1097).

Puis l'armée croisée s'engage vers le Sud-Est où elle rencontre, à *Dorylée*, Kilij Arslan, revenu en hâte. La victoire des Franjs est décisive et ceux-ci montrent qu'ils ont une incontestable supériorité technique : la cuirasse. Le plus gros de l'armée atteint *Antioche* le 21 octobre, tandis qu'une troupe de quelques centaines de cavaliers, sous la conduite de **Baudouin**, se dirige à l'Est vers *Édesse*. La ville est occupée sans difficulté, Baudouin se fait déclarer fils adoptif du dirigeant arménien Thoros, puis il tue père et mère et se proclame **comte d'Édesse**, créant ainsi le premier fief franj en Orient.

Devant Antioche, les événements se présentent moins bien. La ville résiste et le siège dure, réduisant à la famine assiégés et assiégeants. Enfin la ville tombe (juin 1098), mais à ce moment même une troupe de secours, venant de Mossoul, arrive et les Franjs se retrouvent assiégés. Heureusement, cette troupe est constituée d'une coalition hétéroclite de clans qui se méfient les uns des autres, et elle se décompose rapidement. **Bohémond** se déclare **comte d'Antioche**. Il reçoit alors du Caire une proposition d'alliance et de partage de la Syrie, mais ne répond pas.

Les envahisseurs reprennent leur marche vers le Sud, mais tout a été dévasté et la famine règne. Devant *Maara* en décembre, Bohémond accepte la capitulation de la ville, moyennant vie sauve pour les habitants, mais aussitôt, dans la place, le massacre commence. Le chroniqueur Franj **Raoul de Caen** écrit : « À Maara, les nôtres faisaient bouillir des païens adultes dans les marmites, ils fixaient les enfants sur des broches et les dévoraient grillés ». Sans commentaire !

Puis la descente au Sud continue, les Franjs évitent *Tripoli* et franchissent le Nahr el Kalb, se mettant ainsi en guerre avec l'Égypte. Les ports côtiers, Beyrouth, Tyr, capitulent, sauf Saïda (l'antique Sidon), et les croisés arrivent sans coup férir devant Al-Kods, **Jérusalem**, le 7 juin 1099.

Après un siège de quinze jours, la ville est prise et c'est une orgie de sang : tous les habitants, musulmans, juifs ou chrétiens, sont tués. Les prêtres grecs qui ont caché les reliques de la croix sont torturés. **Godefroi de Bouillon** est **roi de Jérusalem**.

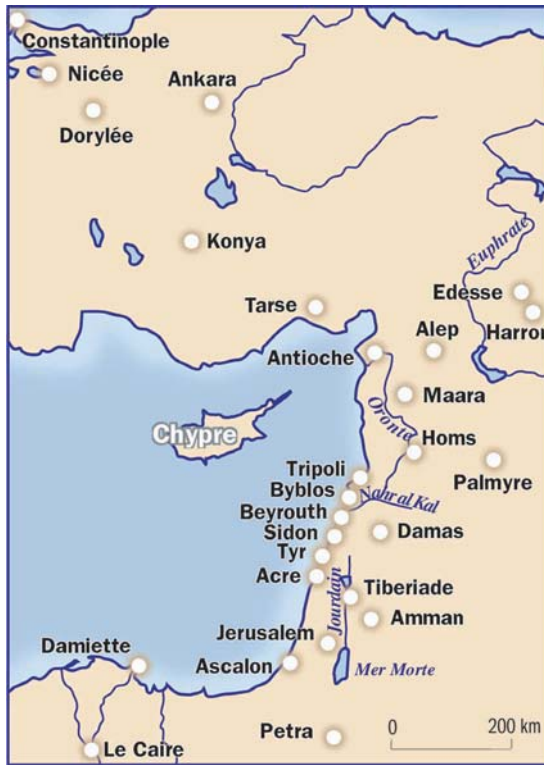
Une armée de secours égyptienne arrive vingt jours après. Elle est défaite devant Ascalon.

12.4. La consolidation

Pendant ces événements majeurs, Bagdad ne bouge pas. Le calife, **Al Moustazhir**, lettré fin et cultivé, n'a plus aucun pouvoir, et deux sultans de la même famille se disputent le pouvoir réel et se permutent à répétition.

Du côté des Franj, la situation est précaire, car la faiblesse des effectifs permet tout juste de tenir quelques grandes villes, d'autant que Godefroi est tué dès 1100 au siège d'Acre, et Bohémond fait prisonnier. Baudouin vient d'Édesse en catastrophe pour occuper le trône de Jérusalem, mais n'y parvient que grâce au cadi de Tripoli, qui le prévient de l'existence d'une embuscade montée par Damas et lui conseille un chemin plus sûr. Cette surprenante démarche était dictée par le désir de se venger d'un vieux différend, faisant ainsi passer l'intérêt personnel avant celui du pays.

Un très important contingent d'envahisseurs débarque à Nicée en 1101 et se dirige vers le Sud-Est en trois colonnes qui sont toutes trois dispersées par les Turcs. Cependant, avec les débris, les Franjs essaient de prendre Harran, ce qui leur ouvrirait la route de l'Irak, mais leur siège est repoussé en 1104. Ils se contentent alors de s'imposer sur la côte palestinienne après avoir signé un armistice avec Damas.



Carte 12.1. Le théâtre des Croisades.

Acre est prise en 1104, Tripoli tombe le 12 Juillet 1109 grâce à l'appui d'une flotte génoise. La bibliothèque est incendiée et tout est saccagé. Beyrouth est prise en mai 1110 et toute la population est massacrée. Saïda capitule le 4 décembre 1110 et la population est déportée.

Devant ces désastres, ni Alep ni Damas ne réagissent, et lorsque le sultan de Bagdad envoie une armée pour les contraindre à réagir, les deux villes se coalisent avec les Franjs pour la repousser. De son côté, Alexis Comnène propose à Bagdad de s'unir avec Byzance pour chasser les envahisseurs qui ne veulent pas lui rendre Antioche comme ils le lui avaient promis. La confusion des genres est complète.

Sur la côte, seules Ascalon et Tyr résistent.

Finalement, un certain équilibre est obtenu autour de quatre entités quasiment indépendantes :

- le **royaume de Jérusalem**, dirigé par Baudouin, ex-comte d'Édesse ;
- le **comté d'Édesse**, dirigé par Baudouin II, cousin du premier ;
- la **principauté d'Antioche**, dirigée par Tancrede, neveu de Bohémond qui, écœuré par l'échec du siège d'Harran, est rentré en Europe ;
- le **comté de Tripoli**, dirigé par Saint-Gilles, qui a pris la place du comte de Cerdagne après l'avoir assassiné.

D'autre part, les villes d'Alep (dirigée par Redwan) et de Damas (dirigée par Toghtekin) paient tribut et craignent beaucoup plus les Turcs de Bagdad que les Franjs. On murmure même que Redwan est très influencé par la secte des Assassins ; or ceux-ci sont franchement favorables aux envahisseurs en raison de leur haine des Turcs. Quant à Toghtekin, il a froidement assassiné Mawdoud, le représentant de Bagdad, en 1113.

La seule opposition, purement verbale, est celle du cadî d'Alep, **Ibn-al-Khachab**, mais celui-ci est assassiné par un « haschaschin » en 1125.

Enfin, Tyr, bloquée par la marine vénitienne, capitule sans bain de sang le 7 juillet 1124.

12.5. Le reflux au Nord

Jusqu'en 1140, la situation ne change guère, bloquée par des conflits internes aux deux camps et par la médiocrité de leurs dirigeants.

Qu'on en juge : du côté européen, à Antioche, la veuve de Bohémond II, Alix, veut prendre le pouvoir contre l'avis de son propre père, le roi de Jérusalem. Elle n'hésite pas pour ce faire à solliciter l'aide des Arabes, sans succès d'ailleurs. Un nouveau venu, Foulque d'Anjou, épouse la sœur d'Alix, Mélisande, et devient, à la mort du père, roi de Jérusalem. Il poursuit alors l'amant de sa femme, qui se réfugie chez les Égyptiens et reprend Jaffa aux croisés pour le compte de ces derniers. Du côté arabe, le sultan de Damas, Ismaël, devient fou et est assassiné par sa propre mère, Zomorrod, pour l'empêcher de livrer sa ville à Bagdad. Pendant ce temps, dans la capitale, un nouveau calife, Al-Moustarchid, essaie de secouer le joug turc et livre plusieurs batailles avant d'être assassiné en 1135.

Enfin, de tout ce désordre émerge un général énergique, Atabek (gouverneur militaire), de Mossoul et d'Alep (pour la première fois réunies sous une même autorité), **Imadeddin Zinki**, « cadeau de la providence divine aux Musulmans », selon le chroniqueur Ibn al-Athir.

Le 23 décembre 1144, Zinki prend Édesse, la capitale du plus vieil État Franj. Coup de tonnerre dans les deux camps. Cependant, Zinki est assassiné en juin 1146. Son fils, **Mahmoud Noureddin**, lui succède : c'est un propagandiste austère et compétent qui va régner pendant 28 ans sur la Syrie du Nord avec l'aide d'un général kurde extrêmement doué, **Chirkouh**.

La prise d'Édesse déclenche en Europe la deuxième croisade.

Celle-ci débarque à Nicée en 1147 sous la conduite du roi Français **Louis VII** et du roi Allemand **Conrad III**. Après bien des difficultés dans la traversée de l'Asie Mineure, cette armée arrive en Syrie, mais, fatale erreur, elle s'en prend à Damas qui, à cette époque, est liée à Jérusalem par un traité d'amitié. Aussi cette dernière ville intrigue pendant le siège, et l'armée se disloque. Deux ans après, Noureddin écrase l'armée d'Antioche, tue Raymond d'Antioche, puis en 1154, prend Damas sans coup férir grâce à la population et malgré une réaction tardive de Jérusalem.

Un des nouveaux croisés, **Renaud de Chatillon**, sanguinaire et borné, épouse la veuve de Raymond et devient le maître d'Antioche. À la suite d'un différend avec Byzance et par cupidité, il extorque par la torture le trésor de l'Église orthodoxe à son patriarche, puis il bâtit une flotte et débarque à Chypre (possession byzantine), où il pille et ravage l'île. Il envoie au Basileus tous les prêtres orthodoxes capturés, après leur avoir coupé le nez. Sous l'affront et en réaction de toutes ces provocations, Manuel, le petit-fils de Alexis, débarque en force, occupe l'Asie Mineure et reprend Antioche.

La situation se bloque. Byzance a récupéré une partie de l'Anatolie, et Nouréddin tient solidement la Syrie du Nord et l'Irak. Survient alors un terrible tremblement de terre qui ravage toute la Syrie en août 1157.

12.6. Le reflux au Sud

Après ces événements, les hostilités se déplacent vers l'Égypte, où la dynastie Fatimide agonise. Le pouvoir est aux mains d'anciens esclaves et le calife est un enfant malade, **Al-Adid**. Les Chrétiens et les Syriens vont lutter pour s'emparer du pays. Entre 1163 et 1169, **Amaury**, fils de Foulque et nouveau roi de Jérusalem, d'un côté, et Nouréddin par l'intermédiaire du général Chirkouh, de l'autre, vont chacun envoyer quatre expéditions concurrentes vers le Caire. C'est finalement Chirkouh qui gagne et son neveu **Salah ed Din** est nommé vizir du Caire. Celui-ci prend finalement tout le pouvoir et rétablit le Sunnisme.

Nouréddin et Amaury meurent tous les deux en 1174, mais leur succession se déroule de façon très différente : Salah ed Din (Saladin) réagit en prenant Damas dès 1174, puis prend Alep en 1183, succédant ainsi *de facto* au premier.

Baudouin IV, fils d'Amaury, atteint de la lèpre, meurt à 24 ans en 1185, suivi de près par son fils, enfant. Sa femme se remarie aussitôt avec **Guy de Lusignan**, bellâtre stupide et irrésolu. Celui-ci tombe entre les mains des extrémistes, les Templiers et le fameux Renaud de Chatillon. Ce dernier avait organisé en 1182 des expéditions de piratage en mer Rouge avec l'objectif illusoire de prendre La Mecque, puis il avait pris l'habitude de dévaliser des caravanes arabes malgré les termes d'une trêve dûment signée.

Saladin se décide alors à attaquer Jérusalem. Il prépare un piège à Tibériade dans lequel les faucons franjs se jettent tête la première et les écrase le 3 juillet 1187.

Aussitôt après, il prend Acre, Naplouse, Haïfa, Nazareth, puis Saïda, Beyrouth, Ascalon, Gaza et finalement met le siège devant Jérusalem le 20 septembre. La ville capitule le **2 octobre 1187**.

Comme l'avait fait autrefois le calife Omar (en 638), tous les biens et toutes les vies des diverses communautés sont respectés et l'évêque catholique peut s'en aller en emmenant son trésor intact.

12.7. L'après Jérusalem

Pendant que Saladin poursuit ses conquêtes, les Franjs reviennent et mettent le siège devant Acre tandis que l'Europe se mobilise. Une troisième croisade est organisée sur deux fronts : des troupes terrestres, dirigées par l'empereur allemand **Frédéric Barberousse**, progressent en Anatolie jusqu'à Konya, mais le 10 juin 1190, l'empereur se noie, sans doute par hydrocution, et sa troupe se disperse ; par la mer, des renforts dirigés par le roi d'Angleterre, **Richard Cœur de Lion**, viennent au secours des assiégeants d'Acre, qui capitule le 11 juillet 1191. Richard fait massacrer toute la population et progresse le long de la côte sans pourtant pouvoir atteindre Jérusalem.

Une paix est signée pour 5 ans en septembre 1192, par laquelle les Franjs conservent une étroite bande côtière, tandis que Jérusalem reste à Saladin mais est ouverte à tous les cultes. Richard se rembarque et Saladin meurt dans son lit (fait exceptionnel pour les dirigeants de l'époque) le 2 mars 1193 à l'âge de 55 ans.

La lutte pour la succession de Saladin est longue et finalement son frère **Al-Adal** devient l'héritier du royaume en 1202. Il prolonge la paix avec le royaume d'Acre (nommé symboliquement royaume de Jérusalem). **Henri de Champagne**, neveu de Richard Cœur de Lion, est promu roi de Jérusalem en exil. À ce titre, il signe un accord avec les Assassins, qui avaient proposé de se convertir au christianisme en 1185, opération que les Templiers avaient fait échouer.

12.8. Les dernières croisades

En Égypte, Al-Adal et son fils **Al-Kamal** ont compris que le danger ne venait plus des troupes locales mais de renforts occidentaux, et ils négocient avec Venise un traité concédant à cette ville des avantages commerciaux, sous réserve d'un engagement à ne plus transporter de croisés. Dans ces conditions, la quatrième croisade est bloquée à Byzance, qu'elle pille et dépèce tandis que la dynastie impériale doit aller se réfugier à Nicée, en Asie Mineure (cet exil durera 57 ans).

La cinquième croisade consiste en une expédition contre l'Égypte, menée en 1218, à la demande de **Jean de Brienne**, nouveau roi d'Acre. Après quelques succès initiaux, comme la prise de *Damiette*, elle est vaincue par la crue du Nil, habilement exploitée par les Égyptiens, et doit se rembarquer.

La sixième croisade est plus pacifique. **Frédéric**, roi de Sicile (et plus tard empereur d'Allemagne), féru de culture islamique, devient ami de Al-Kamal, et celui-ci lui offre Jérusalem, en 1228, au grand scandale des bons musulmans. La ville retournera à l'Islam en 1244.

La septième croisade est dirigée par le roi **Louis IX** (Saint Louis) qui conduit une invasion de l'Égypte en 1249. Mais il doit capituler à *Mansourah* et il est fait prisonnier.

À l'occasion de cette bataille, un groupe de soldats-esclaves, les **Mameluks**, tuent le dernier calife de la dynastie Ayyoubide fondée par Salah-ed-Din et prennent le pouvoir.

La huitième croisade et la dernière est à nouveau organisée par le roi de France et débarque à *Carthage*, près de Tunis, en l'été 1270, avec 6 000 hommes, mais le roi meurt sur place et son armée se rembarque.

12.9. L'agression mongole et la fin des croisés

Le vrai danger pour la Palestine, dans cette dernière période, ne vient plus d'Europe mais de l'est de l'Asie. Dirigés par **Gengis Khan**, les Mongols ont ravagé l'Asie centrale, le Moyen-Orient et l'est de l'Europe à partir de 1215. Puis, à la mort du conquérant en 1227, des problèmes de succession les ont bloqués. Mais un petit-fils de Gengis Khan, **Hülagü**, reprend l'offensive au nord de l'Iran en 1257. Sur son chemin, il s'empare de la forteresse des Assassins, Alamout, réputée imprenable, et la détruit, y compris son immense bibliothèque. Il arrive à Bagdad le 10 février 1258 et massacre environ 80 000 personnes, y compris le dernier Commandeur des Croyants. Puis il se jette sur la Syrie et, au printemps 1260, il prend Alep et Damas.

Devant cette invasion, les Franjs sont divisés : Antioche aide franchement les envahisseurs, tandis que Acre se range du côté des Arabes. Mais le khan suprême des Mongols, Mongke, meurt, et Hülagü retourne précipitamment à la capitale mongole, Karakorum, pour participer à la succession. Il abandonne ainsi son armée, que des Mameluks venus d'Égypte écrasent en Galilée, à **Ain Jalut**, le 3 septembre 1260. Les Mongols refluent alors sur l'Iran.

En 1268, après la mort de Hülagü, les Mameluks décident de se venger de la collaboration d'Antioche avec les Mongols et ils rasent complètement la ville.

Le tour de Tripoli vient en 1289, lorsque le sultan mameluk **Qalaoun** apprend que Philippe le Bel négocie avec les Mongols un traité d'agression vis-à-vis des Arabes.

Il ne reste plus alors que Acre, qui a signé en 1283 un traité de paix de dix ans et profite du calme pour faire avec le monde arabe un intense trafic commercial, pour le plus grand bénéfice des deux parties. Malheureusement, la chute de Tripoli a alarmé le pape et les Occidentaux qui, croyant Acre en danger, lui envoient des milliers de combattants fanatisés, à partir de 1290. De provocation en provocation, la réaction de Qalaoun est définitive et la ville rasée le **17 juin 1291**. C'est la fin de la présence des Franjs en Palestine.

12.10. Les échanges culturels et scientifiques pendant les croisades

La culture européenne doit quantité de ses racines à la culture arabe, mais la communication ne s'est pas faite en Palestine. C'est en Espagne, après la

reconquête de Tolède par Alphonse VI en 1085, et en Sicile, avec la victoire des Normands à Palerme en 1072, que les deux univers se sont appréciés et mélangés. C'est l'évêque **Raymond** de Tolède, réunissant des savants arabes et juifs avec des traducteurs latins, et les **De Hauteville**, développant à Palerme une culture islamo-normande, qui ont, dans le calme des bibliothèques et des débats philosophiques, permis à l'Europe de profiter de l'avance arabe en sciences et techniques comme en médecine.

Les croisades ont constamment été un affrontement violent dominé par une haine religieuse qui interdisait tout compromis. D'autre part les personnages en présence, foules fanatisées ou militaires, n'étaient pas les meilleurs représentants des deux cultures. Bien souvent, les Franjs ont été ressentis comme des barbares totalement incultes et leur médecine, en particulier, a soulevé le mépris des chroniqueurs arabes.

D'autre part, le réflexe normal d'un pays envahi est de rejeter sans nuance tout ce que peut apporter l'envahisseur, et la persistance de cette mentalité à travers les siècles a conduit le monde arabe à se refermer sur lui-même, excluant par ce manque de communication tout progrès venant de l'extérieur, ce qui n'est pas un des moindres aspects négatifs de ces événements.

Cependant, pour ne pas être totalement négatif, citons une ou deux transmissions de techniques incontestables :

- la technique du verre, fabrication et travail, très développée au Moyen-Orient, a été acquise par Antioche grâce à des spécialistes locaux et vendue par la suite aux Vénitiens, dont les installations de *Murano* ont acquis en Europe une très grande réputation ;
- la culture d'un produit voisin de l'oignon avait fait la réputation de la ville d'Ascalon ; il a été importé en Europe où il a pris, par déformation du nom de la ville d'origine, le nom d'échalotte ;
- il conviendrait certainement aussi de parler de médecine, mais comment distinguer la contribution du Moyen-Orient de celle, considérable, de l'Espagne ?

Références

E. Swan, *L'Islam et la Croisade*, Adrien-Maisonneuve, 1968.

A. Maalouf, *Les Croisades vues par les Arabes*, J'ai Lu, 1983.

Ibn al-Qalanissi (1073-1160), *Damas de 1075 à 1154*, Institut français de Damas et Maisonneuve, 1952.

G. de Nogent, *Gesta dei per Francos*, in Malet et Isaac, Hachette, 1932.

F. de Chartres, *La conquête de Jérusalem*, in Malet et Isaac, Hachette, 1932.

Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, trad. E. Bouchet, Lemerre.

Chronologie des croisades

1^{re} Croisade	
- Arrivée des Croisés à Constantinople : à partir de	juillet 1096
Débarquement et anéantissement des Pèlerins	
Reprise de Nicée par Byzance	juin 1097
Bataille de Dorylée	1097
Scission en 2 armées : Baudoin prend Edesse	1097
Bohémond prend Antioche	juin 1098
	(8 mois de siège)
Prise de Jérusalem (15 jours de siège)	juin 1099
- 2 ^e vague de croisés à Nicée	1101
Prise de Acre	1104
Prise de Tripoli (grâce à la flotte génoise)	1109
Prise de Beyrouth	mai 1110
Prise de Saïda	décembre 1110
Au total 4 États latins d'Orient	
Royaume de Jérusalem Baudoin	
Comté d'Edesse Baudoin II (cousin du Roi)	
Principauté d'Antioche Tancrede (neveu de Bohémond)	
Comté de Tripoli St Gilles	
Les villes de Alep : Redwan	
de Damas : Toghtekin paient tribut	
2^e croisade	
Facteur déclenchant : reprise d'Édesse par Zinki	23 décembre 1144
Débarquement des croisés à Nicée (Conrad III + Louis VII)	1147
Échec et dislocation	
L'armée d'Antioche est battue et Damas mis au pas	Noureddin 1154
Inter croisade	
Tremblement de terre en Syrie	août 1157
Mort de Noureddin et d'Amaury (Roi de Jérusalem)	1174
Salah-al-Dîn (Saladin) prend Damas	1174
prend Alep	1183
prend Jérusalem	2 octobre 1187

Chronologie des croisades (suite)

3^e croisade	
Débarquement à Nicée Fr. Barberousse + Richard Cœur de Lion	1190
Mort de Barberousse	10 juin 1190
Richard Cœur de Lion prend Acre	11 juillet 1191
et se rembarque en signant une paix de 5 ans	septembre 1192
Mort de Salah-al-Dîn	2 mars 1193
4^e croisade	
S'arrête à Byzance et pille la ville	1204
L'empire d'Orient est démantelé	
5^e croisade	
Débarquement en Égypte et prise de Damiette (Jean de Brienne)	1218
Rembarquement précipité	
6^e croisade	
Al-Kamal sultan d'Égypte offre Jérusalem à Frédéric II empereur d'Allemagne	1228
Reprise de la ville par les Arabes	1244
7^e croisade	
Louis IX (Saint Louis) envahit l'Égypte puis capitule	1249
8^e croisade	
Louis IX débarque à Carthage (Tunisie) puis meurt	1270

Chapitre 13

L'Himalaya et les Tibétains

L'Inde est devenue un bloc continental autonome par fragmentation du continent que nous avons nommé **Gondwana**, il y a 110 à 100 millions d'années. Ce bloc dérive rapidement (18 cm/an) vers le Nord où se trouve l'Asie et dont il est séparé par une mer, la **Néothétys**. La croûte océanique de cette mer, poussée par l'Inde, plonge sous l'Asie dans le mouvement de subduction classique et soulève le sud de l'Asie. Ce déplacement s'accompagne d'un volcanisme dont on retrouve la trace au **Ladakh** et au **Tibet**.

Il y a 52 millions d'années, les deux continents entrent en collision et se soudent le long d'une ligne qui est l'actuelle vallée du **Tsang-Po**. Le mouvement continuant, le continent indien se casse parallèlement à la suture et la partie Sud de la croûte continentale passe sous la partie Nord. Ce redoublement de la croûte constitue l'Himalaya et lui donne, par échauffement, une structure feuilletée. Une deuxième cassure donne un deuxième redoublement : le piedmont himalayen, que l'on nomme la chaîne des **Mahabharats**. Malgré tout, ces transformations ne suffisent pas à absorber toute la masse en collision et l'Asie recule en se cisailant en diagonale au prix de formidables tremblements de terre, en particulier en Chine.

13.1. Le Tibet འབྲུག་ཡུལ་

On ne possède aucun document précis daté d'avant 600 après J.-C., mais des légendes populaires on peut déduire que la vallée du Tsang-Po était occupée par de petites principautés : le **Tsang**, le **Yarlung**, le **Ü**. Les habitants pratiquaient une religion animiste, le **Bön**.

Le nom de Tibet n'est pas du tout employé localement et provient de textes turcs et sogdiens qui parlent d'un peuple turco-mongol, les **Tüpüt**. De ce nom, les auteurs musulmans font **Tübbet** au IX^e siècle.

Le nom local est **Böd**, traduit par les Indiens en **Bhota**. Les Chinois ont découpé l'ancien Tibet en deux provinces : le **Qing Hai** au Nord et le **Xi Zang** (西藏) au Sud, qui est à proprement parler le cœur du Tibet.

13.1.1. Unification du Tibet par Srongtsen Gampo (règne de 634 à 650)

Le royaume est unifié à partir de la principauté du Ü dont la capitale est **Lhasa**. Puis il s'agrandit vers le Nord jusqu'aux limites du plateau tibétain, et au Nord-Est jusqu'aux Qilian Shan, qui bordent le désert mongol.

Le roi épouse la princesse chinoise **Wen Cheng** en gage d'alliance avec la dynastie Tang.

Le bouddhisme est introduit à la cour par les deux femmes du roi, la précédente, chinoise, l'autre népalaise, et le temple du **Jokhang** est érigé à Lhasa.

Pour pouvoir traduire les textes sacrés, le roi fait inventer sur le modèle indien (écriture syllabique gupta) une écriture tibétaine originale par un érudit, Thonmi Sambhota. Cela est confirmé par des annales datées de 655 retrouvées dans la bibliothèque de Dun Huang.

Le Tibet se dote d'une puissante et très mobile armée de cavaliers. La Chine transfère au Tibet des techniques et des artisans : distillation, fabrication du papier, du verre et de la soie.

Le roi publie un code moral en seize points. De jeunes nobles vont faire leurs études en Chine.



Figure 13.1. Place du Jokhang au centre de Lhasa.

Peu après la mort du roi, les Tibétains occupent les oasis d'Asie centrale de 666 à 692 : **Hotan**, **Kuqa**, **Kachgar**. Ils annexent à l'Est une partie du **Yunnan** et entretiennent des relations diplomatiques avec l'Iran.

13.1.2. Le roi Thison Detsen (756 à 797)

Sous ce règne, le Tibet atteint l'apogée de sa puissance : toute l'Asie centrale est sous son influence et même le Bengale lui paie tribut.

Profitant de la révolte d'An Lu Shan contre l'empereur de Chine Tang Xuan Zong, les Tibétains, avec l'aide des Ouïgurs, occupent la capitale chinoise, **Chang'An**, en 763 (peu de temps, il est vrai).

Par édit royal, le bouddhisme est érigé en religion d'État en 791. Pour éclairer la doctrine, une grande controverse est organisée à **Samye**, de 792 à 794. Il s'agit d'opter entre le bouddhisme chinois, l'amidisme (voie courte) et le bouddhisme indien, le mahayana (voie graduelle), le premier ayant été prêché par Hui Yuan (334 à 417) et le second par Nagarjuna (I^{er} siècle).

Le bouddhisme du mahayana sort vainqueur de la confrontation, marquant le pays pour des siècles, et devient la doctrine de l'État.

13.1.3. Évolution du bouddhisme

Les tenants de la religion Bön réagissent et le roi **Langdarma** (838 à 842) proscriit le bouddhisme.

Le pays sombre alors dans l'anarchie pour plusieurs siècles. Seuls les pays à l'est et au sud de l'Himalaya, en particulier le Kham et le Bhutan, restent fidèles à la doctrine du moine indien **Padmasambhava**, disciple zélé du *tantrisme*.

Le **bouddhisme** renaît peu à peu à l'Est et à l'Ouest, au Guge, en particulier au Ladakh et au Spiti, à partir de centres comme **Alchi** ou **Lamayuru**, et rediffuse à travers tout le Tibet grâce aux enseignements de **Marpa** (1012 à 1096) et de son disciple **Milarepa** (1040 à 1123). Ceux-ci incorporent au bouddhisme des emprunts à la religion Bön, dont les démons sont censés être convertis par les bodhisattvas indiens : cela va constituer le **lamaïsme**.

Au cours de cette évolution, une foule d'écoles apparaissent, fondent des monastères et entrent en lutte les unes contre les autres.

13.1.4. Les écoles tibétaines

En raison de l'habitude des familles nobles de faire entrer dans les ordres un fils cadet qui prend le pouvoir dans un monastère et le transmet à un neveu, le nombre d'installations religieuses croît rapidement et elles organisent l'économie (essentiellement agricole). Les chefs des familles nobles se cantonnent au rôle de donateurs, et l'organisation politique est très dispersée.

Au Nord, l'État Xi-Xia, profitant de la faiblesse de la dynastie chinoise Song, s'est formé aux dépens des Ouïgurs, mais il se heurte vers Xining à un royaume tibétain bouddhiste qui accueille les moines persécutés à Hotan par les arrivants musulmans. Cet État se maintient jusqu'en 1100.

À l'Ouest, les rois du Gugué doivent lutter contre des moines tantriques extrémistes qui se conduisent en brigands, et pour cela ils envoient des jeunes

se former en Inde. Parmi ceux-ci, **Rinchen Zangpo** (958 à 1055) a eu une intense activité de traducteur, et **Atisa** (982 à 1054) fonda un ordre tantrique modéré. Un des disciples de ce dernier alla au Ü, au Nord de Lhasa, fonder le monastère de *Radong* en 1057.

À l'Est, au Kham, subsiste l'héritage spirituel de Padmasambhava et les ordres tantriques anciens dont les **Nyingmapa**.

Au centre, enfin, Milarépa et ses disciples sont à l'origine d'un ordre semi-réformé, celui des **Kagyüpa**. Un des ordres dérivé de ce dernier jouera par la suite un rôle important : c'est celui des **Karmapa**, fondé au Kham par Düsüm Khyenpa (1110 à 1193).

Parmi ces monastères riches et puissants, certains découvrent des « trésors » cachés qui sont des prédications apocryphes de Padmasambhava. Ce fut le cas pour les **Sakyapa** au Tsang, en 1073.

13.1.5. Irruption des Mongols

L'invasion du Tibet, prêté à Gengis Khan, fut probablement l'œuvre de son petit-fils, Gödän, en 1239. La plupart des écoles religieuses rivalisent pour obtenir la faveur des envahisseurs. Les Karmapa du Kham misent sur Möngke, mais, fâcheusement pour eux, celui-ci meurt en 1260. Les Sakyapa prennent comme patron Kubilai, qui leur accorde le pouvoir sur les treize provinces. Les Digongpa choisissent Hülagü, de la horde des Ilkhans en Iran, et avec son aide attaquent les Sakyapa, mais ils échouent et ces derniers, vainqueurs, brûlent Digung en 1290.

Pendant ce temps, **Tsongkhapa** (1357 à 1419) publie son œuvre, en 1405, à Radong, où il fait retraite et fonde l'ordre des **Gelupga** (Bonnets jaunes). Il crée, près de Lhasa, les deux monastères de **Drepung** (1416) et de **Sera** (1419).

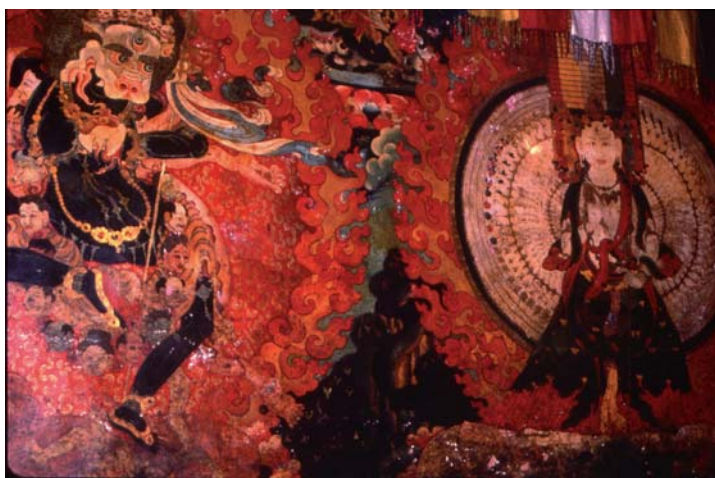


Figure 13.2. Fresque dans le monastère de Drepung.

Cependant, les Karmapa résistent à la réforme au Kham et au Tsang. L'empereur de Chine (de la dynastie Ming, car les Mongols avaient été chassés de Chine en 1368) invite Tsongkhapa à venir le rencontrer à Pékin, mais celui-ci se borne à envoyer un disciple.

Plus tard, les Gelugpa convertissent le roi de la horde mongole Tümed, **Altan khan**, et l'abbé de Drepung, successeur du fondateur, **Sönam Gyamtso** (1543 à 1588), va rendre visite au Khan en 1578. Le roi mongol le nomme alors dalaï-lama (terme mongol signifiant océan de sagesse). Il sera considéré comme le troisième tenant du titre, le premier étant rétroactivement Tsongkhapa). À ce titre, le dalaï-lama devient le responsable séculier de tout le Tibet.

13.1.6. Le règne des dalaï-lamas

Le **quatrième dalaï-lama** : pour éviter toute fausse interprétation, les Mongols font reconnaître par le monastère de Drepung et les princes du Ü un arrière-petit-fils d'Altan Khan comme réincarnation de Tsongkhapa, en l'année 1601.

Il reste cependant la lourde menace des troupes du Kham et du Tsang, qui n'ont pas reconnu la décision d'Altan Khan. C'est le Mongol Gushi Khan, installé au Kokonor depuis 1637, qui brise le Kham en 1637, puis le souverain du Tsang. Le dalaï-lama devient alors le maître de tout le Tibet, mais doit subir un régent mongol.

Le **cinquième dalaï-lama** (1617 à 1682) est le véritable « Louis XIV » du Tibet. Il confirme la suprématie du Ü en écrasant, avec l'aide des Mongols, une révolte du Tsang (1659). Il fait construire à Lhasa le fameux palais du **Potala**. Grâce à la découverte de textes « cachés », il se déclare réincarnation du Bodhisattva Avalokitesvara, déclare l'abbé de Tashulhimpo réincarnation d'un disciple de Tsongkhapa et le nomme **Panchen Lama**. C'est lui qui aura le rôle d'instruire le dalaï-lama dans son enfance et réciproquement.



Figure 13.3. Le Potala, vue du centre de Lhasa.

Le **sixième dalaï-lama** crée de gros problèmes. Il est reconnu par le roi du Turkestan en opposition avec les alliés de l'empereur de Chine, l'empereur mandchou Kang Xi. Dans ces conditions, les opposants l'accusèrent de s'afficher avec des femmes, prirent Lhasa et tuèrent le dalaï-lama. La Chine entre alors en scène, prend Lhasa en 1720, démolit les murs de la ville, nomme un **septième dalaï-lama** et met en place une garnison chinoise qui restera jusqu'en 1912.



Figure 13.4. Chapelle latérale au Potala.

Le Kham est alors rattaché au Sichuan chinois, et l'Amdo devient une province chinoise. Plus tard, le Ladakh est annexé par le Cachemire (1842).

Les dalaï-lamas suivants n'ont pas d'activités mémorables mais certains Panchenlama s'illustrèrent par leurs relations avec les Anglais (Warren Hastings en 1775), par leur arbitrage entre le Bhutan et les Anglais, par des invitations à la cour de Chine.

Le **treizième dalaï-lama** (1875 à 1933) aborde la période moderne avec les rivalités asiatiques de la Russie, de l'Angleterre et de la Chine.

Les expéditions de **Prjewalski**, officier du Tsar, échouèrent à 30 km de Lhasa, et le dalaï-lama penche d'abord pour la Russie.

Pour rétablir la situation, profitant du conflit de la Russie avec le Japon, les Anglais occupent Lhasa en 1904 (expédition de Younghusband), et le dalaï-lama s'enfuit à Urga (Mongolie) puis à Pékin.

En 1906, les Anglais et les Chinois signent un traité reconnaissant la suzeraineté de la Chine sur le Tibet, mais ouvrant ce dernier au commerce anglais.

En 1908, à la mort de l'impératrice chinoise Ci Xi, le dalaï-lama revient au Tibet, mais ce sont cette fois-ci les Chinois qui attaquent et il s'enfuit à nouveau (1910), cette fois en Inde. Cet exil est de courte durée, car la révolution en Chine (1912) interrompt l'offensive. L'Angleterre propose la **convention de Simla** (1913-1914) : le Tibet central est sous la direction du dalaï-lama, qui reconnaît la suzeraineté de la Chine dans le cadre d'une grande autonomie interne. La Chine annexe le Kham et l'Amdo (à l'Est) et l'Angleterre s'engage à ne pas intervenir. Ce traité, interrompu par la guerre en Europe, a été signé par le Tibet et l'Angleterre mais pas par la Chine.

Ultérieurement le dalaï-lama interprète unilatéralement le terme de « suzeraineté » dans son sens féodal de soumission d'un prince à son seigneur. Il déduit de l'abolition de la dynastie Qing que, le seigneur ayant disparu, il est devenu indépendant. Il ferme alors complètement son pays aux étrangers et se replie sur ses institutions féodales.

Le **quatorzième dalaï-lama** (1933 à ?) est l'actuel dalaï-lama en exil à Dharamsala. Dès la proclamation de la République populaire de Chine en 1949, le gouvernement de Mao occupe rapidement les territoires qui s'étaient affranchis de la tutelle du pouvoir d'une république à l'agonie : le Xin Jiang, la Mongolie et le Tibet. Un traité est aussitôt signé considérant le Tibet comme un territoire doué d'une autonomie interne sous la direction du dalaï-lama.

Cependant la Chine intervient indirectement en construisant des routes et des hôpitaux, et pousse même l'anticonformisme jusqu'à construire une centrale électrique à Lhasa. Les prestations obligatoires des paysans aux monastères sont supprimées et des coopératives créées.



Figure 13.5. Village tibétain et lac Yamdrog (sud de Lhasa).

Ces interventions insupportables conduisent à une révolte armée en 1959. Ce mouvement est très vite écrasé et le dalaï-lama s'enfuit en Inde, suivi de milliers de Tibétains. Aucune grande puissance ne proteste. Une résistance armée est organisée par les habitants du Kham mais, au bout d'une dizaine d'années, elle est refoulée au Népal où elle subsiste quelque temps par brigandage.

Une très sévère épreuve frappe le Tibet pendant la « Révolution culturelle ». Les Gardes rouges, très hostiles au particularisme des minorités, se livrent à de très graves destructions sur tous les monuments historiques, en particulier sur les édifices religieux.

Après 1979, les Chinois font des gestes d'apaisement en reconstruisant les principaux monuments et en rouvrant quelques monastères. Cependant une immigration chinoise systématique de grande ampleur submerge les Tibétains et favorise un véritable **génocide culturel**.

13.1.7. La société tibétaine

L'État tibétain est un État théocratique où tous les fonctionnaires civils sont doublés par des religieux. L'habitude des familles nobles d'envoyer le fils cadet dans un monastère assure la cohésion du système.

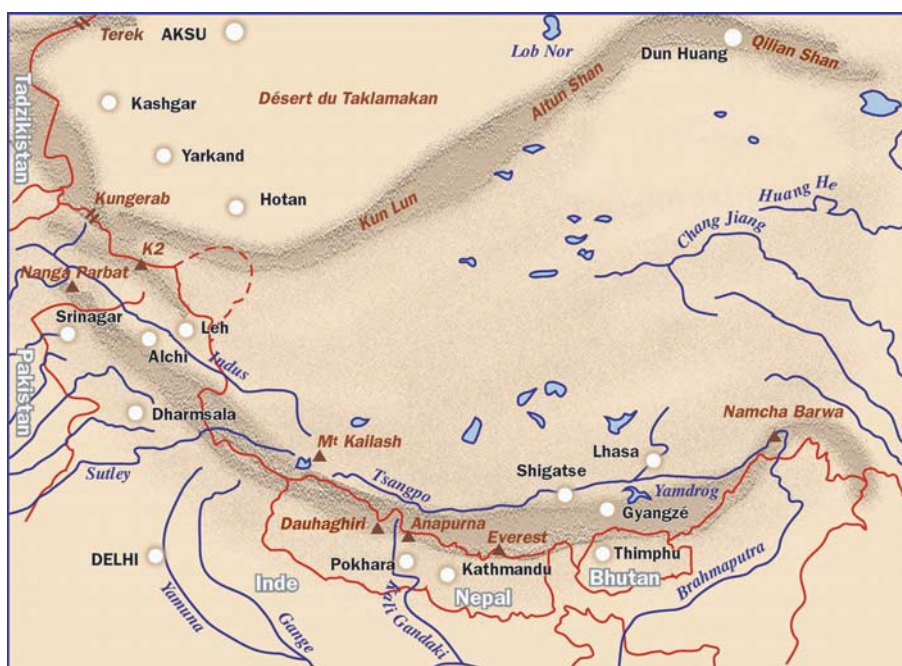
Une statistique de 1885 dénombre : 1026 monastères Gelugpa comprenant 491 242 moines ; 2500 monastères relatifs à d'autres ordres, avec 760 000 religieux. Ces effectifs représentent environ un quart de la population.

À l'extérieur des temples, les nobles entretenaient entre eux des rapports de type féodal régis par une stricte hiérarchie, et la population paysanne était réduite à l'état de serfs.

Les régimes matrimoniaux étaient très variés. Chez les nobles, la polygamie était systématiquement employée pour conforter des accords politiques, mais parmi les paysans la polyandrie était très fréquente : une femme épousant tous les frères d'une même famille pour que les biens de la famille restent indivis. Cela donnait un grand pouvoir à la femme.

Références

- R. A. Stein, *La civilisation tibétaine*, L'Asiathèque, 1981.
- Corneille Jest, *La turquoise de vie*, Metailié, 1985.
- Corneille Jest, *Tarap*, Seuil, 1974.
- Milarepa, *Documents spirituels*, Fayard, 1971.
- A. David Néel, *Voyage d'une parisienne à Lhasa*, Plon.
- D. Ingo Lauf, *L'Héritage du Tibet*, Kümmerly et Frey Berne, 1973.



Carte 13.1. Le plateau tibétain dans toute son extension.

13.2. Le Bhutan

Le pays est bien décrit par l'image classique d'un **escalier des dieux**. Débutant au niveau de la basse plaine du Bengale, vallée en aval du *Brahmapoutre* (le grand fleuve tibétain *Tsang po*), le niveau s'élève par paliers jusqu'aux sommets de l'Himalaya. Les vallées et les plateaux sont très fertiles car très arrosés : en quatre mois, la mousson apporte de 15 à 18 mètres de hauteur d'eau (cinq fois plus que dans le bassin supérieur de l'Amazone). La surface du pays est sensiblement celle de la Suisse, mais il est beaucoup moins peuplé : 1,8 million d'habitants (estimation officielle très gonflée), contre 8 millions de Suisses.

Comme c'est le cas du Tibet, aucun pouvoir centralisé n'existe avant le VII^e siècle. À cette époque, le bouddhisme tibétain, promu au Tibet par Srongtsen Gampo, pénètre à l'ouest et au centre sous forme de deux temples, le **Kyichu Lakhang** dans la vallée de Paro et le **Jampa** dans le replat de Bumthang.

Au IX^e siècle, la légende parle de l'arbitrage d'un conflit entre le roi de Bumthang et un roitelet indien par Padmasambhava, mais il est certain que de nombreux moines tibétains chassés par Langdarma (838 à 842), viennent



Figure 13.6. Bhutan : Gompa de Taksang (extrême ouest du pays).

s'installer au Bhutan. Le mouvement continue après la réforme de Milarepa et concerne les Sakyapa qui, fidèles à Padmasambhava, refusent la réforme. Ces non-réformés deviennent majoritaires au XIII^e siècle, sous forme de l'école **Drukpa**. Ils sont ensuite renforcés par les réfractaires tibétains à la réforme de Tsongkhapa (vers 1410), et finalement conquièrent tout le pays au XVII^e siècle ; Cette hégémonie est acquise grâce à un religieux tibétain, **Ngawang Namgyal**, qui s'installe au Bhutan en 1616 et détruit un concurrent par le jeu d'un rite d'exorcisme tantrique. Ce personnage fabuleux repousse militairement les Mongols, alliés du cinquième dalaï-lama, et instaure le régime politique bhutanaï : il s'agit d'une fédération de districts sous la direction générale d'un moine réincarné, le **deba raja**. Chaque district s'articule autour d'une forteresse, le **dzong**, qui abrite le supérieur monastique, un **abbé**, et le gouverneur militaire, le **penlop**.

Ce système entretient d'innombrables conflits. C'est ainsi que le *deba raja* change 50 fois en 200 ans, et conduit, en 1730, à l'attaque victorieuse des Tibétains, qui imposent la présence d'un représentant à Lhasa et le versement d'un tribut. Cet accord règle le problème au Nord.

S'ouvre alors le problème de la frontière sud avec les Anglais en filigrane. Des éléments bhutanaï ayant attaqué le nord du Bengale, les Anglais réagissent et Warren Hastings impose, le 25 avril 1774, un traité obligeant le Bhutan à rentrer dans ses frontières et à respecter le trafic transhimalayen de l'Angleterre. Un peu plus tard, en 1838, le penlop de Tongsa attaque le nord



Figure 13.7. Monastère de Kiychu Lakhang.



Figure 13.9. Une ferme bhutanaise.



Figure 13.8. Dzong de Punakha.

de l'Assam et les Anglais réagissent en annexant l'Assam, puis, après d'autres incursions, se fâchent, attaquent, et imposent en 1865 le traité de **Sinchula**.

13.2.1. Le Bhutan moderne

Après une période de guerre civile, le penlop de Tongsa prend le pouvoir. Ce nouvel homme fort, **Ugyen Wangchuck**, décide de jouer la carte de l'Angleterre. Il accompagne l'expédition anglaise à Lhasa en 1904 et joue l'intermédiaire. Il décide, avec l'accord anglais, de devenir roi héréditaire, et obtient la démission du dernier deba raja en 1907.

Devenu Sir Ugyen Wangchuck, il confie, en 1910, les Affaires étrangères de son royaume au Royaume-Uni et meurt en 1926.

Son successeur est son fils, **Jigme Wangchuck**, qui jusqu'à sa mort, en 1952, apporte à son régime une timide modernité, tout en résistant aux changements considérables des États qui l'entourent. Cependant le pays reste profondément féodal et isolé.

En 1952, **Jigme Dorje Wangchuck**, petit-fils du fondateur, monte sur le trône. Admirateur de Nehru, il va complètement changer le pays en restant dans la « voie du milieu », respectant les traditions mais construisant une démocratie constitutionnelle de type anglais. Il crée une Assemblée nationale, une Haute Cour, un Conseil des ministres. Il instaure l'indépendance du Judiciaire et, bien sur, abolit le servage. Il renonce ensuite à un droit de veto qui lui avait été accordé et propose même qu'un vote de confiance du Parlement le confirme tous les trois ans dans ses fonctions. Enfin, il proclame l'indépendance de son pays et est admis à l'ONU en septembre 1971. Ce roi exceptionnel meurt le 21 juillet 1972.

Références

G. N. Mehra, *Bhutan*, Vikas Publishing, New Delhi, 1978.

13.3. Le Népal

L'histoire du Népal, jusqu'au XIX^e siècle, se confond avec celle de la vallée de **Katmandou**, ancien lac qui a rompu un verrou glaciaire pour se vider, par la rivière *Bagmati*, vers le Gange.



Figure 13.10. Népal : la pagode Nyatapola à Bhadgaon (plaine centrale).



Figure 13.11. Chorten du monastère Swayambhunath à Katmandou.

Il est possible que Bouddha, dans ses diverses pérégrinations, soit passé dans la vallée, et l'empereur indien Açoka a laissé, en 250 avant J.-C., une colonne commémorant son pèlerinage. Au cours de ce voyage, Açoka fit agrandir un des premiers temples bouddhistes, le **Swayambhunath**.

La vallée fut successivement envahie par divers conquérants indiens. Les Thakuris formèrent une dynastie fondée en 630 par **Amshuvarman**. C'était un shivaïte très tolérant qui maria sa fille, Bhrikuti, bouddhiste, à l'unificateur du Tibet, Srongtsen Gampo, d'où une tradition de bonnes relations avec la Chine. Le bouddhisme tantrique qui se développa ensuite survécut très largement à la conquête du pays vers 1200 par **Abhaya Mella** qui était, lui, un hindouiste convaincu. La dynastie Mella instaura pour tous un système très rigoureux de 85 castes à la manière indienne. En 1488, le roi Jakscha Mella divise son royaume entre ses quatre fils. La vallée devient alors le siège des royaumes de **Katmandou**, **Bathgaon**, **Patan**, et **Panepa**. Bien entendu, ces royaumes, si proches, vont s'entre-déchirer.



Figure 13.12. Une fenêtre à Bhadgaon.

Pendant ces événements, des Rajpoutes, chassés d'Inde par l'invasion arabe qui instaura le sultanat de Delhi, s'étaient installés au centre du Népal à **Gurkha** dès 1559. Leur roi, **Prithwi Narayan**, s'empare en 1766 de tout le pays. Lui et ses successeurs entrent en lutte avec les Anglais mais ceux-ci leur imposent un traité de paix signé en 1816.

Un noble de la famille **Rana**, **Jang Bahadur**, s'empare du pouvoir en 1847 et jette le roi en prison. Puis il se donne le titre héréditaire de *Maharajah* en 1856 et gouverne en dictateur. Pendant cette période, l'accord avec les Anglais est sans nuages et ceux-ci utilisent largement des mercenaires Gurkhas au cours

de la révolte des Cipayes, pendant la guerre de 1914-1918 et pendant la suivante (Monte Cassino).

La modernisation du pays est très médiocre, même si Chandra Shamsher, de 1901 à 1929, construit quelques routes et centrales électriques.

À la suite de troubles sanglants, le dernier Maharajah abdique en 1951, et le roi resurgit. À sa mort, en 1956, son successeur **Mahendra** propose une ouverture démocratique. Il organise des élections libres en 1959 et le parti du Congrès, dirigé par **Koirala**, prend le pouvoir.

Cette réforme ne survit pas à un an de conflits et le roi dissout le parlement et arrête Koirala. Il crée en 1967 le système des *Panchayats*, sortes de conseillers municipaux nommés par le pouvoir. À partir de 1980, une révolte maoïste armée se développe dans l'Ouest.

Alors que le roi négocie un accord, il est assassiné avec toute sa famille et son frère prend le pouvoir, relance la répression et finit, en 2004, par instaurer une totale dictature. Mais après diverses convulsions, une assemblée constituante élue le 10 avril 2008 abolit la monarchie et proclame la République.



Figure 13.13. Pèlerinage de Muktinath (vue vers le Daulagiri, au Sud).

Références

Toni Hagen, *Nepal*, Éditions géographiques, Berne, 1975.

13.4. Le Cachemire

Cette région, au nord-ouest de l'Inde, s'étire le long de l'extrémité de la chaîne de l'Himalaya et de son relais par la chaîne du Karakorum qui converge vers le Pamir. Entre ces deux chaînes se glisse l'Indus, qui transite dans des gorges impraticables. Ses berges sont désertiques sauf à l'arrivée des affluents locaux qui créent de petits oasis.

Vers le Sud, les contreforts de l'Himalaya ménagent le riche plateau de Srinagar, isolé de l'Inde (le Jammu) proprement dite par les hauteurs des Mahabarats si bien que son débouché, jusqu'au milieu du ^{xx}^e siècle, se faisait par l'Ouest vers le Pakistan actuel.

La population est aussi hétérogène que le relief. Les habitants du Sud, vers Jammu, sont indiens et hindouistes. La population du Baltistan (vallée de la Gilgit et de la Hunza), initialement indo-européenne, est islamisée depuis le sultanat de Delhi (1210). Celle de la vallée de Srinagar, islamisée beaucoup plus tard, l'est à 80 %. Enfin, la haute vallée de l'Indus (Ladakh et Zaskar), dont le seul débouché a longtemps été le plateau tibétain, est totalement bouddhiste. La plupart des musulmans sont des Chi'ites ismaéliens.

13.4.1. Le Ladakh

Lors de l'effondrement du bouddhisme dans le Tibet central sous le règne de Langdarma (838 à 842), le Ladakh résiste et devient le noyau d'un État



Figure 13.14. Ladakh : porte du temple de Lamayuru.

bouddhiste, le **Gugé**, vers l'an 1000. Un des fondateurs de cet entité est un Indo-Européen venant de l'Ouest, **Utpala**, qui épouse une princesse locale.

C'est à cette époque qu'un moine érudit, **Rinchen Zangpo** (958 à 1055), fonde une dynastie tibétaine qui exerce le pouvoir, avec des fortunes diverses, jusqu'en 1470. Il fait venir le prédicateur indien **Atisa** (1042 à 1054), et fait construire le grand centre monastique d'**Alchi**. L'ordre des **Kadampa** est fondé à cette époque. Le style des peintures des bâtiments d'Alchi est très influencé par l'Ouest : style du Cachemire au XI^e et XIII^e siècle puis style de « Bagdad » jusqu'au XIV^e siècle.

La réforme Gelugpa (Bonnets jaunes) a également une influence notable sur la vie des monastères jusqu'à l'attaque musulmane dévastatrice du sultan du Cachemire en 1470. À l'issue de ce raid, le roi du Bas-Ladakh (Srinagar) s'impose et fonde la dynastie des **Namgyal**. Les souverains de cette dynastie repoussent diverses attaques musulmanes mais, sous le règne du roi Delegs Namgyal, une armée tibétaine et mongole envoyée par le cinquième dalai-lama prend Leh (capitale du Haut Ladakh) en 1682. Le roi fait alors appel à l'empereur Moghol Aurengzeb qui écrase les Tibétains à Jargyal.

Le Ladakh, dépecé, végète alors sous des Namgyal convertis à l'islam, jusqu'à son rattachement au Maharajah de l'État de Jammu, entériné par les Anglais en 1846.



Figure 13.15. Groupe de monastères d'Alchi, fresque de style iranien.

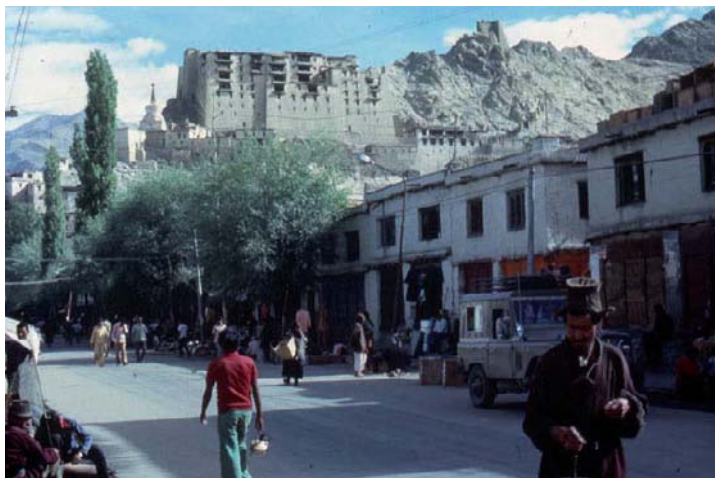


Figure 13.16. Ladakh : grande rue de Leh.

13.4.2. Le Baltistan

Cette région, à l'extrême ouest de l'Himalaya, est isolée du Pakistan par les gorges aval de l'Indus et du reste du Cachemire par les gorges amont, qui sont totalement infranchissables au-delà de Skardu (au pied du massif du K2).

Elle a pourtant servi de relais à une branche de la route de la soie, venant du col de Khunjérab, entre Chine et Pakistan, aux sources de la rivière Hunza. Le débouché vers l'Ouest se faisait en remontant la rivière Gilgit et en passant dans la vallée de la Swat. Vers le Sud-Est, il est aussi possible de passer dans une autre vallée, celle de la Khalam, coulant vers le Sud, en franchissant le col de Babusar, à l'épaule de la Nanga-Parbat.

Le pays est totalement ismaélien, sans aucune trace de bouddhisme.

Le Baltistan a été récemment désenclavé par une route construite par les Chinois à partir de 1965. Cette route emprunte les gorges en aval de l'Indus et relie la région de Rawalpindi à la frontière, au col de Khunjerab.

13.4.3. Situation actuelle

Lors de la partition de l'Inde en 1947, le Cachemire est en partie envahi par le Pakistan en conséquence de sa demande de rattachement à l'Inde. Il est depuis coupé en deux par une ligne de cessez-le-feu sous la surveillance de l'ONU. Les indiens ont construit dans l'urgence une route Jammu-Srinagar pour relier cette région à l'Inde. Le Ladakh reste entièrement du côté indien mais toutes ses relations avec le Tibet sont coupées par le conflit sino-indien, aggravé par l'annexion chinoise d'une partie est du Ladakh (désertique, il est vrai) pour y



Figure 13.17. Vallée de la Hunza : terrasse cultivée.

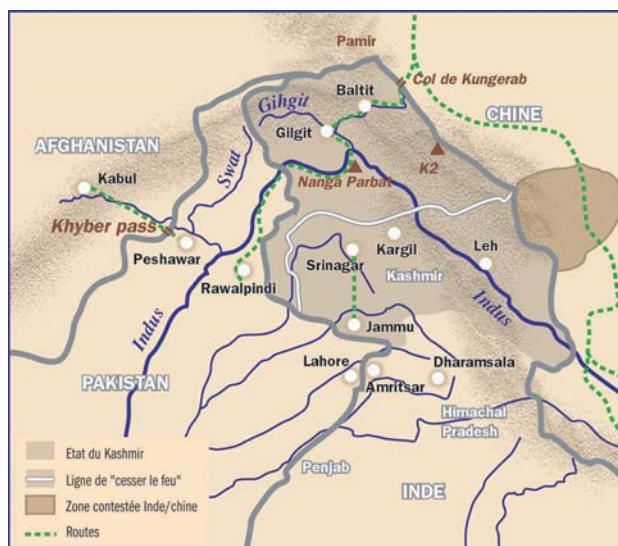
construire la route Tibet-Xinjiang. La seule voie d'accès reste la route Srinagar-Leh traversant l'Himalaya par deux cols successifs, le Sogila (3 440 m) et le Fotula (4 300 m). Le premier est coupé l'hiver sous plusieurs mètres de neige. Cet isolement relatif a maintenu vivantes les traditions tibétaines, malgré la présence d'un fort contingent militaire indien.

13.5. Le Sikkim

Ce petit royaume indépendant, situé entre le Bhutan et le Népal, n'existe plus. Sa situation relativement florissante, comme celle du Bhutan, a poussé le gouvernement indien à y envoyer de nombreux émigrants indiens, puis, quand leur nombre a été suffisant, à exiger un référendum sur le rattachement de ce territoire à l'Union Indienne. Un accident de voiture très opportun a décimé la famille royale, coupant court à tout retour en arrière. À l'époque (1975), l'ONU n'a pas réagi.



Carte 13.2. Schéma de certains territoires himalayens.



Carte 13.3. Le Cachemire et sa partition entre Inde et Pakistan.

This page intentionally left blank

Chapitre 14

L'Asie centrale

La route de la soie et la communication

La région que nous appelons ainsi est le piedmont nord du plateau Tibétain. Ce plateau se termine au Nord par une série de hautes chaînes orientées d'Est en Ouest : les Qilian Shan, les Altun Shan et les Kunlun Shan. Aux pieds nord de ces chaînes se situent des territoires désertiques, le désert de Gobi et le Taklamakan.

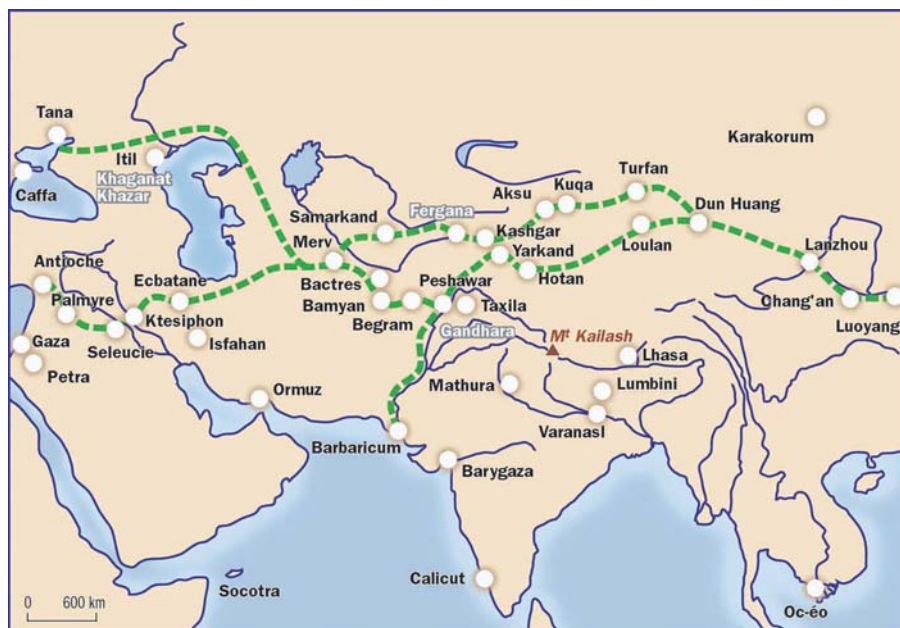
Ces déserts sont parsemés, au pied des montagnes, d'oasis luxuriantes dont le rôle a été tout à fait déterminant, tant en développement local qu'en chaînons de la communication Est-Ouest (route de la soie). Contrecoup de l'élévation du plateau tibétain, on y trouve un des points les plus bas de l'écorce terrestre, la dépression de Turpan (-310 m), et un certain nombre de lacs dont le plus important, le Lob Nor, est en cours de dessèchement.

Le peuplement de cette zone n'a commencé à être étudié qu'à partir d'une expédition sino-suédoise en 1928 puis, en 1931, par la « croisière jaune » de Citroen, à laquelle participa Teilhard de Chardin. Dans la partie ouest de ce



Figure 14.1. Route de la soie : une oasis vers Dun Huang.

territoire, autour d'Aksu, une culture paléolithique utilisant des outils de pierre taillée a été suivie d'une phase néolithique dotée d'une céramique noire plate. Cette période semble dater de -3500 et se maintenir jusqu'à -2500. Plus à l'Est, vers le Lob Nor, on trouve la culture du Gobi, avec sa céramique peinte, jusque vers -500. Pendant toute cette période, la population sédentaire semble d'origine européenne et se distingue en Saces à l'Ouest et Tokhariens à l'Est. Ces populations coexistent avec des groupes nomades de diverses origines : ceux-ci sont très influencés à l'Ouest par les Indo-Européens d'Andronovo et à l'Est par les Turcs et les Ouighurs.



Carte 14.1. La Route de la Soie, de Chang'an à la Méditerranée.

14.1. La période formative

Toutes ces populations sont refoulées vers l'Ouest par des barbares dits du groupe « Altaï », essentiellement les **Xiong-Nu**, lorsque ceux-ci sont unifiés par **Mao Dun** en -176. Les uns se dirigent au nord des monts Tian Shan et forment le peuple **Wu Sun** ; les autres franchement à l'ouest deviennent les **Yue Zhi** qui, après de nombreuses péripéties, envahissent l'Inde et forment le royaume **Koushan**.

Les **Xiong-Nu** harcèlent la Chine et l'empereur Han **Wu Di** (-140 à -87) envoie un explorateur, **Zhang Qian**, qui, de -139 à -126, de prisons en réceptions fastueuses parvient jusqu'en Bactriane et revient faire un rapport qui conduit l'Empereur à décider de prendre l'offensive.

14.2. La domination Han

Les Chinois rejettent les Xiong-Nu vers le Nord et créent une série de commanderies dans les oasis. Il s'agit plus de protectorats que de conquêtes. Ils ouvrent une route commerciale sûre jusqu'au Ferghana par la passe de Térek, à l'ouest de Kachgar. C'est la première version de la fameuse **route de la soie**.

Les voyageurs et commerçants qui viennent de l'Ouest à cette époque sont des **Sogdiens**, c'est-à-dire des habitants de la région située entre l'Amou et le Syr Daria. Leur langue est d'origine iranienne et par suite indo-européenne, mais elle s'écrit à l'aide de l'alphabet araméen, qui est d'origine sémitique. La plupart d'entre eux se bornent à circuler entre deux oasis, sur un tronçon de route qu'ils connaissent bien et pour laquelle ils sont bien équipés (ânes, chameaux, chevaux, yacks) et ils échangent leurs produits et leurs idées dans des marchés locaux avec des collègues qui en font de même un peu plus loin. C'est par ce mécanisme de **diffusion** que vont se répandre les découvertes et les religions.

Lors de l'usurpation de Wang Mang (de +9 à +23), des troubles interrompent provisoirement le trafic, mais les Han de l'Est remettent très vite l'ordre dans la région. En revanche, la chute de la dynastie en 190 n'a d'effets qu'à très long terme (vers 350) car les princes locaux qui prélèvent des droits de passage ont tout intérêt à ce que le trafic perdure. C'est la période où le bouddhisme arrive dans les oasis et celle où le moine **Fa Xian** se rend en Inde pour rapporter des textes sacrés, des sutras (son voyage a duré de 399 à 414). Cependant, le pouvoir central (les Wei du Nord) ne rétablira son autorité qu'à partir de 447 et seulement jusqu'à Dun Huang.

14.3. La domination Tang

Dès l'avènement de la dynastie en 618, les Tang prennent l'offensive et l'empereur **Tai Zong** capture en 630 le Kaghan des Turcs orientaux, tandis que les Turcs occidentaux, divisés en deux clans, s'entre-tuent. Toute la région est alors colonisée et sinisée de force, après avoir été découpée en préfectures. Le pèlerinage en Inde du moine **Xuan Zang** (de 629 à 644) décrit bien la situation.

Cependant, les Chinois doivent constamment lutter contre les Turcs au Nord et contre les Tibétains qui occupent les oasis du Sud de la route, de 670 à 692.

Peu après la bataille du *Talas* contre l'islam (751), la Chine est affaiblie par la révolte du général **An Lu Shan** (756 à 763), au cours de laquelle les Ouighurs venant du Nord et les Tibétains venant du Sud pénètrent ensemble dans la capitale chinoise *Luo Yang*. À cette occasion, le Kaghan des Ouighurs, **Boughour**, se convertit au manichéisme en entraînant tout son peuple. L'occupation de Luo Yang dure peu et les Ouighurs se déplacent vers l'Ouest, où ils fondent un royaume autour de *Turpan*. Cette installation ne développe

aucune hostilité vis-à-vis des Chinois si bien que le trafic le long de la Route n'est pas perturbé et subsiste jusqu'à l'installation des Turcs à *Kachgar* vers 960.

14.4. L'islam, puis les Mongols

À Kachgar s'installe, en 1032, une dynastie de Turcs islamisés, les **Karaghanides**, qui progressent vers l'Est en éradiquant tout ce qui n'est pas l'islam. Kashgar devient un grand centre musulman. Puis d'autres Turcs, les **Karakhitai**, prennent le pouvoir dans tout l'Ouest, à partir de 1130. Mais ceux-ci sont bouddhistes et rétablissent la liberté de culte.

L'arrivée des **Mongols**, à partir de 1218, réunit toute l'Asie centrale et lorsque ceux-ci prennent le pouvoir en Chine (instauration de la dynastie **Yuan** en 1278) s'ouvre une grande période de communication à travers toute l'Asie.

Plus tard, l'État Mongol se fragmente en quatre grands territoires qui vivent un certain temps en paix, puis un Turc s'empare du pouvoir au Djaghataï (Bactriane et Sogdiane). Il s'agit de **Timur Lang** (1336 à 1405) qui ravage tout le Moyen-Orient, occupe toutes les oasis jusqu'à Dun Huang et islamise de force toutes les populations. Au moment de sa mort, ce conquérant de choc s'apprêtait à envahir la Chine.

L'État Chinois reste ensuite complètement absent de l'Asie centrale jusqu'à la tardive reprise de Kachgar par la dynastie Qing (1644 à 1910) en 1759.

Depuis, de révolte Musulmane (**Yacoub Bey** de 1860 à 1878) en Seigneurs de la Guerre (après 1910), d'empiètements Russes en visées Anglaises, la région n'a pas souvent été très sûre, jusqu'à l'ordre communiste en 1949.

14.5. Activités économiques propres à l'Asie centrale

L'image d'un simple lieu de passage que suggère le terme « route de la soie » est tout à fait fausse. Dès la période néolithique, des divinités locales sont honorées dans des cérémonies à base de danses et d'absorption de boissons sacrées faites avec du raisin, et on retrouve des statuettes de buveurs avec rhyton. La culture de la vigne et la fabrication du vin de raisin deviennent une spécialité des oasis et donnent lieu, vers la Chine, à une forte exportation qui culmine sous les Tang.

Le jade est une pierre semi-précieuse particulièrement appréciée des Chinois, qui lui font jouer un rôle rituel et cérémoniel, tels les disques Pi ou les linéols formés de plaques de jade cousues. Or les régions de Kachgar et surtout de Hotan possèdent des mines de jade qui ont donné dès le néolithique des haches et quelques statuettes (de singes, en particulier). Tous les tributs ou cadeaux envoyés en Chine impériale par les seigneurs des oasis contiennent des objets en jade.

Les chevaux du Ferghana sont découverts par la dynastie Han lorsqu'elle étend son influence jusqu'à cette région. La cavalerie chinoise en fait alors un

grand usage, et l'on observe une traite intense de ces animaux le long de la Route dans le sens allant de l'Ouest vers l'Est.

Les fibres et les tissus jouent un rôle très important dans l'économie de cette région.

Les oasis produisent du coton qui, à l'origine, vient peut-être de la civilisation de l'Indus, où il est déjà cultivé en -2500. La fibre est utilisée sur place et des tissus de coton sont exportés aussi bien à l'Ouest qu'à l'Est.

Le fil de soie tissé dans les oasis provient majoritairement de Chine centrale, mais il y a aussi une production locale et, à côté du transit des fibres vers l'Ouest, il y a sur place une très forte activité de tissage.

14.6. La soie en Chine et en Asie centrale

En Chine, la « soie sauvage » récoltée sur des cocons percés par l'envol du papillon (fibres courtes) se trouve déjà dans des sépultures de la dynastie Shang (-1530 à -1027) et dès les Royaumes Combattants (-470 à -221) le fil est continu, obtenu par dévidage d'un cocon cultivé. Le centre de la sériciculture se situe dans la principauté de **Wu** autour de **Suzhou** (actuellement, province du Jiang-Su).

À partir de la dynastie des Han-Antérieurs (-200 à +9), deux fabriques d'État, à **Chang'An**, produisent des tissus façonnés depuis la chaîne et on en retrouve de nombreux en Asie centrale dans la région de **Lou Lan**, près du lac Lob Nor. Ce sont ces tissus qui apparaissent en Inde à partir du II^e siècle avant J.-C. sous le nom de *cinapatta* (étoffe de Chine). Ce sont aussi des oriflammes de soie, brillants au soleil, qui, brandis par les Parthes à la bataille de *Carrhès* en -53, ont mis en déroute les légions romaines du consul Crassus. Après ce légendaire contact, les Romains firent de la soie un usage tellement généralisé que le déficit du commerce extérieur, sous l'empereur Tibère, obligea le Sénat à légiférer et à interdire le port de vêtements de soie aux hommes. Ce trafic, sur le chemin de l'Asie centrale à la Méditerranée, passait par l'oasis proche-oriental de *Palmyre*, où l'on a retrouvé des tissus façonnés monochromes dans la tombe d'Elahbel datée de 103. À cette époque, les Romains ignoraient tout de l'origine de la soie et Virgile, dans les *Georgiques*, estime qu'il s'agissait de poils poussant sur des arbres et récoltés à l'aide d'un peigne.

Des tissus du V^e siècle, décorés cette fois-ci à partir de la trame, ont été découverts dans les tombes d'Astana à **Turpan**. Mais c'est surtout à partir de la période Tang que de nombreux tissus de soie apparaissent. Ils sont alors décorés par impression : tout d'abord, les couleurs sont appliquées au pochoir (à travers des caches évidés), puis par la méthode de réserve (que nous appelons « batik »).

Mais en 556 des prêtres nestoriens apportent à Byzance, à l'empereur Justinien, des œufs du papillon *Bombyx* dissimulés dans un bambou creux. Dès lors, la production de la soie se répand en Grèce et en Anatolie et certains tissus vont être exportés vers l'Est. Du VII^e au IX^e siècle, un important centre

de tissage fonctionne à **Zandane**, à côté de Boukhara en Sogdiane, et des thèmes occidentaux de décoration apparaissent jusqu'à Turpan : ce sont des canards affrontés, des médaillons perlés avec des paons...

14.7. Transferts scientifiques et techniques

La première communication technique de grande importance a été celle du **bronze**. Elle s'est faite d'Ouest en Est et par une voie située bien au nord de la route classique. L'alliage cuivre-étain, bien maîtrisé par les Indo-Européens de la civilisation d'*Andronovo* qui s'étendait jusqu'au lac Baïkal, apparaît en Chine vers -1530, tout à fait au point, sans passer par le stade cuivre, au contraire de son développement au Moyen-Orient.

Dans le sens contraire, la **soie** dont nous venons d'évoquer l'histoire constitue très vite un gros trafic commercial, mais sans transfert de connaissances car le secret des Chinois reste intact jusqu'à l'intervention des prêtres nestoriens citée plus haut.

Certaines techniques accompagnent les migrations de population de l'Est vers l'Ouest. Ainsi, lorsque les cavaliers avars attaquent Byzance en 560, ils apportent avec eux l'usage des **étriers** permettant aux archers de tirer sans s'arrêter.

Le **collier du cheval** migre plus lentement grâce aux marchands *khazars* de la Volga à la Baltique, tout comme le **gouvernail d'étambot**, présent en Chine dès le premier siècle et dont la première trace en Europe apparaît sur un sceau du port polonais d'Elbing vers 1160. L'**arbalète** suit le même chemin depuis les arsenaux chinois décrits par l'historien *Si Ma Qian* (-145 à -90), jusqu'à la bataille d'Hastings (1066), où elle est massivement employée.

Lorsque les *Yue-Zhi*, population indo-européenne dont nous avons déjà parlé, migrent au Sud vers la Bactriane, ils occupent sous le nom de *Koushans* tout le nord de l'Inde. Ils fondent alors un grand empire qui culmine sous l'empereur *Kanischka* (78 à 144). Cet empire, comprenant l'Inde, l'Afghanistan, la Bactriane jusqu'à la mer Caspienne et une partie des oasis d'Asie centrale, semble avoir vécu en bonne intelligence avec les Chinois. Il connecte la Chine et l'Inde et provoque la diffusion du bouddhisme vers l'Est tandis que l'avance chinoise en calcul et en arithmétique atteint l'Inde, où le premier ouvrage utilisant la **numération décimale de position** (encore sans le zéro) est exposé dans le *Lokavibhaga* (458). Cette invention est reprise par *Aryabhata* (476 à 550) dans les *Surya Siddhanta*, passe à Bagdad dans le *Kitab al Jabr* de *Al-Khwarizmi* (780 à 850) avant d'atteindre, beaucoup plus tard, l'Europe (couvent d'Albelda en Espagne, 976).

Cependant, les trois inventions dont l'impact sur notre civilisation a été le plus considérable et dont on connaît le mécanisme du transfert le long de la route de la soie sont :

Le papier

Lorsque les armées de la dynastie Tang arrêtent la progression vers l'Est des Arabes sur les rives du fleuve *Talas* (751), ceux-ci se replient sur Samarkand

avec des prisonniers chinois, dont certains sont papetiers. Deux ans après, une fabrique de papier fonctionne à Samarkand, puis bientôt une autre à Bagdad. Ce support commode et bon marché va participer de façon non négligeable au rayonnement des Abbassides. La première papeterie européenne n'est installée en Europe qu'en 1154, en Espagne.

La poudre à canon

Après les désastres des croisades et la reprise de Jérusalem par Salah-ed-Din, le pape Innocent IV rêve d'une alliance avec les Mongols pour prendre la Palestine à revers et il envoie un Franciscain, Giovanni da Pian Carpino, à la capitale mongole de l'époque, *Karakorum*, en 1245. Devant l'insuccès de la démarche, Saint Louis dépêche un autre Franciscain, Guillaume de Robrûck, au même endroit en 1253. Celui-ci n'a pas plus de succès que le précédent, mais il ramène en Europe la formule de la poudre déjà largement utilisée dans les conflits de l'Extrême-Orient.

La typographie

C'est l'une des inventions chinoises majeures, mise au point par *Bi Sheng* autour de 1044 et largement employée par les alphabets mongoles et coréens (alphabet Han'Gul). Mais les Européens, tellement contents de pouvoir attribuer cette invention à Gutenberg, n'ont pas cherché à élucider le cheminement de l'idée.

14.8. Transferts des conceptions religieuses

Pratiquement toutes les grandes idées religieuses ont circulé à travers l'Asie centrale, mais il ne s'est pas simplement agi de transit. De très importantes installations religieuses se sont développées à **Kuqa**, **Hotan**, **Turpan**, et **Dun Huang**, et ont servi de relais et d'interfaces linguistiques. La confrontation entre diverses philosophies y a été forte, tantôt pacifique entre bouddhistes ou manichéens, tantôt sauvage et dévastatrice comme l'islamisation forcée de Timur Lang.

14.8.1. Le bouddhisme

Partant de l'Inde, la religion a progressé en Asie centrale suivant les deux routes qui contournent le désert de Taklamakan par le Sud et par le Nord.

Au Sud, autour de l'oasis de **Hotan**, le bouddhisme apparaît au 1^{er} siècle avant J.-C., introduit par l'empire Koushan. Puis, à partir de 260, un centre de traductions du sanscrit en chinois y privilégie la version « Mahayana », développée à cette époque-là par Nagarjuna. Le culte des bottisatvas et le tantrisme viennent du Cachemire au 4^e siècle. Un rapport précis sur ces événements en 401 nous est fourni par le pèlerin Fa Xian et est confirmé par Xuan Zang en 644, qui relève la présence dans l'oasis de plus de 5 000 moines. Une interaction décisive se produit lorsque les Tibétains occupent la région de

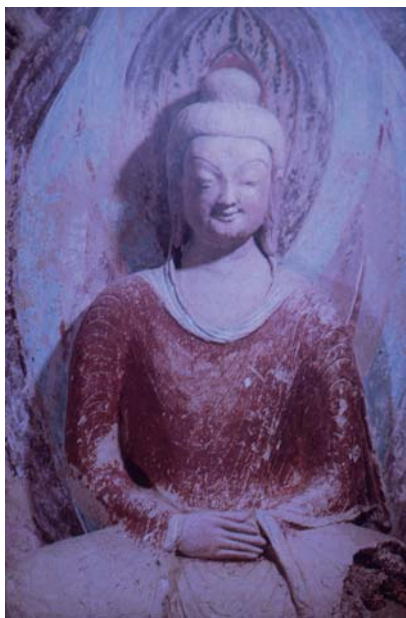


Figure 14.2. Grottes de Mogao (Dun Huang) : Bouddha de la dynastie des Wei du Nord (386).

670 à 692 et y apprennent le bouddhisme de masse. Toute cette activité cesse avec la poussée islamique des Karakhanides en 1032.

Au Nord, autour de **Kuqa**, les textes bouddhiques apportés par les voyageurs sogdiens concernent plutôt le « Hinayana » et ce sont eux qui, les premiers, vont aller jusqu'en Chine. Kuqa devient un centre de transferts entre écrits indiens et chinois et se développe sous la férule d'un grand maître, **Kumarajiva** (344 à 413). La ville se couvre de stupas et de couvents. C'est l'époque où le bouddhisme déferle à la cour des Wei du Nord (à partir de 440).

Cependant, dès le IV^e siècle, on trouve en Chine l'école de méditation issue du Dhyana indien et que l'on appelle « Chan » en Chine (Zen au Japon), ainsi que des points de vue intermédiaires entre hinayana et mahayana. Puis le bouddhisme en Chine suit un chemin très différent en raison du succès de l'« amidisme » prêché à partir de 402 par **Hui Yuan** (334 à 417), en s'inspirant du sutra du Lotus. Cette interprétation permet, grâce à une illumination subite, d'éviter les aléas des réincarnations et d'accéder directement à un paradis de l'Ouest.

À partir de 840, les Ouighurs, venus de l'Est après la prise épisodique de Luo Yang à la faveur de la révolte d'An Lu Shan et installés depuis dans le bassin de Turpan, abandonnent le manichéisme pour le bouddhisme.

À côté de Dun Huang, où les deux routes du Taklamakan se rejoignent, se développe de 360 à 1100 un extraordinaire ermitage, **Mogao**, comportant des centaines de grottes décorées. L'endroit est totalement abandonné au moment

où les barbares Xi Xia occupent la route et redécouvert seulement en 1905 par Aurel Stein.

14.8.2. Le manichéisme

Mani (ou Manès) naît à Babylone vers 215. La doctrine qu'il prêche ne rencontre pas d'opposition de la part des fondateurs de la dynastie sassanide : Ardéchir (226 à 241) et Shapur I^{er} (241 à 272). Mais leur successeur, Bahram I^{er}, sous l'influence des prêtres Mazdéens, arrête net l'expansion de cette foi en mettant Mani en prison, où il meurt en 276.

Le manichéisme comporte deux principes, le Blanc et le Noir, le Bon et le Méchant, qui luttent l'un contre l'autre en trois Moments : au début des temps ils étaient bien séparés, maintenant ils se mélangent et à la fin des temps ils seront à nouveau séparés.



Figure 14.3. Fresque manichéenne de Bāzaklik.

Les croyants sont guidés par les *Parfaits* (ou Élus), dont l'ascèse est très grande et qui accèderont à la lumière éternelle après leur mort. Les *Auditeurs* (les fidèles) s'essayaient à la perfection et devront subir des réincarnations. Ils doivent jeûner pendant un mois avant la fête du Béma (passion de Mani). Les incroyants finissent dans les ténèbres.

Cette religion est florissante sous les califes abbassides et, un moment, se développe vers la Méditerranée et est adoptée par les Bogomiles en Yougoslavie et les Cathares¹ en France.

¹ Les Cathares seront la cible de la croisade contre les Albigeois dirigée par Simon de Montfort, à la demande du pape Innocent II. Ils seront anéantis en 1244, au bûcher de Montségur.

Mais son expansion se fait surtout vers l'Est grâce aux marchands sogdiens, dont l'écriture devient celle des livres sacrés manichéens (il s'agit de l'araméen écrit verticalement). À partir de 694, des temples manichéens sont fondés en Asie centrale et même dans la capitale, Luo Yang. Nous avons déjà vu que le Kaghan des Ouighurs, Boughour, avait fait du manichéisme sa religion d'État, lors de la prise de Luo Yang, et le transporta ensuite vers l'Ouest où un centre important se développa à Kotcha près de Turpan.

Le manichéisme en Chine n'a cependant pas survécu aux persécutions des religions étrangères instaurées par les Tang à partir de 840.

14.8.3. Le christianisme nestorien

Après la condamnation de l'évêque **Nestorius** en 432 par le concile d'Éphèse, ses partisans fondent des universités, à Édesse d'abord puis à Nisibe, en zone sassanide, où s'exerce en liberté une grande activité de traduction de tous les classiques grecs en syriaque, langue proche de l'araméen. La doctrine, qui ne diffère de la version officielle que sur la nature de Jésus, a la faveur de commerçants qui jouent le rôle de missionnaires, encadrés par des prêtres pris parmi eux et pouvant se marier.

Solidement installée en Sogdiane, la religion progresse vers l'Est : un évêque est nommé chez les Huns en 549, chez les Turcs en 644, un peu plus tard au Tibet. Une église est consacrée dans la capitale chinoise de l'époque, Chang'An, par des prêtres venant de Bactriane. Des fresques ornées de la « croix chaldéenne » à quatre branches égales sont fréquentes sur la route de la soie (branche Nord) et à Turpan.

14.8.4. Le mazdeïsme

La religion indo-européenne développée en Iran (voir le chapitre 6 sur les Indo-Européens) a été profondément réformée par **Zarathustra** (voir le chapitre 19 sur la saison des prophètes), qui l'a rendue monothéiste. Elle se développe largement sous les Achéménides, révisée toutefois par ses prêtres que l'on nomme les **mages**. Elle devient la religion officielle sous le régime sassanide. Elle est caractérisée par ses Temples de lumière où est entretenu un feu éternel représentant **Ahura-Mazda**. On trouve de tels temples en ruines sur toute la route de la soie et même jusqu'à Luo Yang. Cependant, cette religion ne concurrencera jamais en Chine les précédentes.

À l'heure actuelle, elle subsiste encore en Iran et dans l'ouest de l'Inde, représentée par une communauté importante à Bombay. Elle se manifeste par des Tours du silence, grandes constructions en bois où l'on expose les morts pour qu'ils soient dévorés par les vautours.

14.8.5. Le judaïsme

L'installation d'une peuplade turco-mongole au nord de la mer Caspienne, près de l'embouchure de la Volga, conduit à la formation d'un royaume qui

s'étend jusqu'au pied du Caucase au sud et jusqu'au fleuve Donetz à l'ouest : c'est le royaume **Khazar**, florissant de 640 à 960. La singularité de ce pays a été sa conversion au judaïsme vers 750. Il est d'ailleurs possible que seules les élites se soient converties, harcelées par l'Islam au sud et par les Orthodoxes byzantins à l'Ouest. Quoiqu'il en soit, ce peuple très commerçant exerça une liaison importante entre la Chine, par la branche nord de la route de la soie, et l'Europe de l'Ouest, par son trafic avec les Rus' le long de la Volga, du lac Ladoga et de la mer Baltique.

En parallèle avec une vaste importation de porcelaine, on peut leur attribuer l'introduction en Europe de techniques telles que : l'arbalète, le collier de cheval, le gouvernail d'étambot, comme nous l'avons vu plus haut.

Malgré la destruction de l'État khazar par le grand-duché de Kiev en 960, une certaine activité religieuse Juive subsiste longtemps en Asie centrale et une synagogue est même ouverte à Kaifeng (capitale de la dynastie chinoise des Song) en 1163.

14.8.6. L'islam

L'islam a joué et continue de jouer un grand rôle en Asie centrale. Après une première tentative de conquête, stoppée par l'armée Tang en 751 sur le Talas, l'islam reprend l'avantage à travers le royaume karakhanide de Kachgar à partir de 1032. Puis il est stoppé par les Karakhitai en 1130 et ensuite par les Mongols, jusqu'aux offensives de Timur Lang (1363 à 1405), Turc fanatique qui, depuis Samarkand, islamise de force toutes les oasis jusqu'à celle de Dun Huang, à l'Est. Cette période s'accompagne de la construction de nombreuses mosquées, et des marchands en construiront même une dans l'ancienne



Figure 14.4. Cour de la mosquée de Chang'an.

capitale chinoise Chang'An. Les Ouighurs, qui avaient abandonné le manichéisme pour le bouddhisme dans le bassin de Turpan, changent à nouveau et se convertissent à l'islam. Ils constituent actuellement la plus importante minorité religieuse de Chine.

14.8.7. Les Missions catholiques

Ces Missions ont été peu nombreuses sur la route de la soie, et l'influence catholique s'est plutôt exercée par la route maritime (avec les Jésuites François Xavier et Matteo Ricci dès la fin du ^{xvi}^e siècle). Cependant, pendant l'hégémonie mongole, le pape Innocent IV et le roi de France, Saint Louis, essayèrent de sceller une alliance avec les Mongols pour prendre à revers les Arabes de Terre Sainte. Ils dépêchèrent des missionnaires Franciscains à la capitale mongole de l'époque *Karakorum*, au Nord du désert de Gobi. Ceux-ci échouèrent dans leur mission mais rapportèrent de nombreuses informations scientifiques et techniques, en particulier la formule de la poudre à canon, comme nous l'avons vu.

Cette voie de communication a cessé à la chute de l'empire mongol Yuan en 1368, et n'a pu être doublée plus au Nord en raison des prétentions russes à l'exclusivité de la Sibérie dès le règne de Pierre le Grand (1682 à 1725).

PARTIE III

Les superstars

This page intentionally left blank

Chapitre 15

L'Inde

15.1. L'Inde ancienne et ses religions

15.1.1. La période formative

Nous avons vu qu'après l'effondrement de la civilisation de l'Indus, des tribus indo-européennes ont commencé à s'infiltrer au nord de l'Inde, à partir de l'Afghanistan par les passes de l'Hindou Kouch . Cette invasion commence vers -1800. Elle ne consiste pas du tout en une attaque menée par un puissant pays à l'aide d'une armée centralisée. Ce sont de petits groupes d'**Aryens** nomades qui disposent d'armes en bronze et de chars légers (deux roues à rayons) tirés par des chevaux. Ils vont, indépendamment les uns des autres, s'imposer probablement sans violence aux cultivateurs néolithiques du nord de l'Inde. Ils débutent par la vallée de la *Swat* puis celle de la *Yamuna* et enfin occupent tout le bassin du *Gange*. Chaque groupe est dirigé par un **Raja** assisté d'une assemblée populaire et entouré de prêtres qui professent la religion trisfonctionnelle (dont nous avons déjà parlé au paragraphe 6.4.1.) et qui prend ici le nom de **brahmanisme**. Entre -1500 et -900, cette religion est formalisée dans un très long poème (1 024 hymnes), le **Rig Véda**, dont la forme facilite l'apprentissage mnémotechnique en absence de toute écriture. Les prêtres, les Brahmanes, forment une caste à part et apprennent par cœur la totalité du texte, à l'endroit, à l'envers, un mot sur deux,... Cet apprentissage dure en moyenne douze ans et les récitants, fiers de leur prérogatives, ne veulent pas entendre parler d'écriture et en interdisent l'usage.

Au cours de leur expansion, les Aryens ne développent pas de civilisation urbaine, mais vont entrer en lutte les uns contre les autres, à partir de -900 et dès l'apparition du fer. Les échos de cette période se retrouvent dans les deux grands poèmes épiques, le **Mahabharata** et le **Ramayana**. Au cours de cette période, la religion évolue fortement sous l'influence de commentaires diffusés de -900 à -500 : les **Brahmanas** et les **Upanishads**. Ces nouvelles traditions envisagent l'origine de l'Univers et la nature de l'Âme. Elles explicitent la série des transmigrations (*Samsara*), à travers les plantes, les animaux et les hommes, suivant les mérites et les démérites accumulés (*Karma*), et cela pendant toute la durée de l'âge de Brahma, que certains chiffrent à 10¹⁴⁰ années.

15.1.2. L'hindouisme

Certains des dieux du brahmanisme perdent de leur pertinence et des dieux secondaires prennent de l'importance. Une toute nouvelle trilogie émerge, où chaque dieu s'accompagne de sa *parèdre*, image féminine de sa propre personnalité.

Cette nouvelle religion a actuellement de très nombreux adeptes, qui en général rendent un hommage plus appuyé à un seul membre de la trilogie (tendance à l'hénothéisme). On a ainsi :

- **Brahma**, créateur de l'univers ;
- **Çiva**, destructeur et créateur ;
- **Vishnu**, mainteneur et facilitateur ;
- la parèdre de Brahma, **Sarasvati**, protectrice des arts et des lettres ;
- la parèdre de Çiva, **Parvati**, peut prendre des formes terribles, **Durga**, ou pire **Kali** ;
- la parèdre de Vischnu, **Lakshmi**, est déesse de la fortune.

Chacun de ces dieux est représenté sous des formes très variées, figuratives ou symboliques, se rapportant à ses innombrables activités.

Ainsi, Çiva est armé d'un trident et sa monture est le taureau Nandi. Il est souvent symbolisé par un *Linga* (phallus) parfois posé sur un *Yoni* (vulve). Dans le Sud, il figure souvent en train de danser dans un cercle (Çiva Nataraja).

Vischnu, de son côté, peut se présenter sous divers « avatars » : le poisson, la tortue, le sanglier, le lion et aussi sous des formes humaines ; c'est alors **Rama** ou **Krishna**.

Cette dernière forme est si importante qu'elle a sa propre histoire : après avoir échappé, enfant, à l'assassinat ordonné par son oncle, Krishna passe sa jeunesse insouciant à la campagne, où on le représente faisant danser avec sa flûte les jolies femmes des bouviers ; puis il change de registre et se comporte en héros en pourchassant divers démons. Dans le Mahabharata, il conseille les héros, les Pandavas, et s'incarne dans le cocher d'Arjuna (voir le paragraphe 6.4.2 sur le Bhagavat Gita).

À ce triple panthéon, l'imagination populaire a ajouté une foule de dieux secondaires, parfois locaux. L'un des plus connus et révéérés est **Ganesh**, dieu du foyer et de la famille, à tête d'éléphant. Il est le deuxième fils de Çiva et Parvati, mais Çiva est parti en voyage peu après sa naissance et le trouve dans les bras de sa mère à son retour, vingt ans après. Fou de jalousie et ne réalisant pas qu'il s'agit de son fils, il lui tranche la tête sur le champ. Un peu penaud ensuite, il promet à Parvati de lui remettre la tête du premier passant ; or celui-ci est un éléphant...

Les célébrations du culte consistent en sacrifices d'animaux et en prières qui sont entre les mains des brahmanes et dont ceux-ci ont un jaloux



Figure 15.1. Canyon d'Ajanta, vue générale.

monopole. Le feu, **Agni**, sert d'intermédiaire, en consommant l'objet du sacrifice qui parvient ainsi aux dieux.

La division de la société primitive aryenne en trois castes s'est renforcée et diversifiée aux contact des ethnies locales, qui occupent le niveau inférieur. Cette troisième caste s'est fragmentée en un grand nombre de sous-castes sous l'influence de la profession : joailliers, tisserands, teinturiers, potiers, ... Certaines de ces sous-castes correspondent à des métiers méprisables : les bouchers, les forgerons. Toutes ces divisions sont rigides et ne tolèrent pas la mixité ni les changements.

Enfin, il ne faut pas oublier les premiers occupants du pays, qui sont marginalisés dans les forêts ; ce sont les **Adivasis**¹, actuellement au nombre de soixante-dix millions.

Cependant, des non-brahmanes peuvent jouer un rôle religieux en pratiquant une vie d'ascète : tortures corporelles, méditation, pauvreté absolue. Ils sont censés développer des pouvoirs surnaturels et sont très respectés.

L'architecture religieuse

les premiers temples en bois n'existent plus mais des grottes ont été creusées et décorées comme si elles étaient en bois avec des simili-poutres et des peintures intérieures. On en trouve une série datant du début du II^e siècle avant J.-C. dans le grand canyon d'**Ajanta** en Inde centrale. Plus tard, la veine rupestre explosera à **Ellora** où la tendance au gigantisme aboutit au *Kailasanath* (creusé de 756 à 773), immense temple complètement excavé dans une falaise verticale.

Les temples construits en pierre à partir du VI^e siècle comportent trois pièces en enfilade : la première, ouverte sur les côtés, joue le rôle de porche ; la seconde est la salle de réunion ; la troisième est un petit sanctuaire surmonté d'une sorte de clocher. Celui-ci, le *sikhara*, est soit de section diminuant

¹ En hindi, « adi » signifie commencement, et « vasi » occupants du sol. On pourrait traduire par aborigènes.

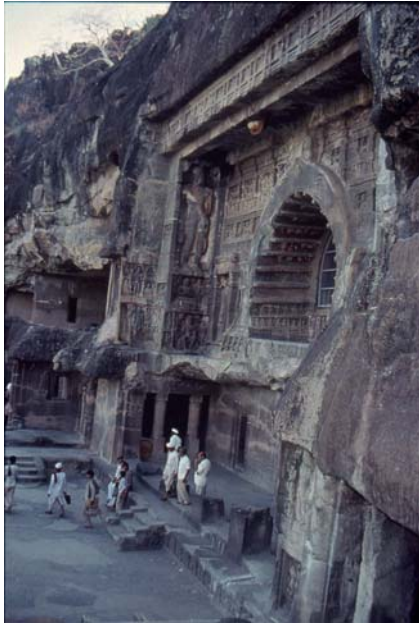


Figure 15.2. Façade d'une grotte (chaitya) d'Ajanta, 26^e grotte.



Figure 15.3. Ellora, vue générale du Kailasha-nath.

régulièrement vers le sommet comme chez les **Chalukya** à *Aihole* (VII^e siècle), ou diminuant par gradins chez les **Pallava** à *Pattadakal* (même période).

Plus tard, à partir du X^e siècle, les dimensions deviennent considérables, particulièrement à l'Est, en *Orissa*, comme le Lingaraja de *Bhubaneswar* ou le temple du soleil (Surya) à *Konarak*, dont il ne reste que l'antichambre.

Tous ces temples sont décorés à l'extérieur d'une profusion de sculptures. Certaines traduisent l'importance de l'acte sexuel à deux ou en groupe dans la vie religieuse indienne. Le temple de *Khajuraho* en Inde centrale est bien connu sur ce thème, mais il est loin d'être une exception.

15.1.3. Le bouddhisme

Au VI^e siècle avant J.-C., une réaction se produit contre le pullulement des divinités humaines ou animales, la durée quasi-infinie des transmigrations et la rigidité de la division en castes. Le courant le plus important est celui prêché par Bouddha.

La vie de Bouddha (-560 à -480)

Le personnage est certainement historique, mais sa biographie est tellement auréolée de merveilleux qu'il est très difficile de faire la part de la réalité.



Figure 15.4. Temple de Durga à Aihole.



Figure 15.5. Groupe du Linga Raja à Bubaneswar.

Sa vie est décrite en quatre grandes étapes, **les quatre miracles primordiaux** :

- la naissance à Lumbini ;
- l'éveil à Bodh-Gaya ;
- le premier sermon à Sarnath ;
- la mort à Kusinagara.

Bouddha est le fils du prince d'un petit État du *Téraï* (piedmont de l'Himalaya) dont la capitale était *Kapilavastu* et dont le clan était celui des Sakya. Son nom est **Siddharta** et son patronyme **Gautama**. Sa mère, souhaitant accoucher dans sa famille, prit la route mais un peu tard et dû accoucher en route à *Lumbini*. Le jeune prince est élevé au palais sans contact avec l'extérieur, pour échapper à une prédiction faite avant sa naissance, et il est marié à sa cousine Yaçodhara. Mais un jour, il rencontre successivement un vieillard infirme, un homme malade et un cortège mortuaire. Il ressent alors toute la souffrance du monde et se désespère jusqu'à ce qu'un moine mendiant respirant la joie lui montre quelle doit être sa vie. Il quitte alors nuitamment le palais et renvoie peu après son cheval, pour devenir un ascète errant. Pendant sept ans il se mortifie cruellement, mais, à bout de forces, il constate l'impasse dans laquelle il se trouve. Il décide alors de chercher la solution d'une autre manière : c'est la **voie du milieu**.

Abandonné de ses compagnons, il s'arrête sous un *pippal* (*Ficus religiosa*), près du village de Bodh-Gaya, et entre en méditation. La méditation est troublée par les efforts de **Mara** (le Malin), mais à l'aube du troisième jour Bouddha atteint l'**illumination**. Il devient Bouddha en découvrant le remède qui permet la cessation de la douleur. Celui-ci est explicité dans les **quatre nobles vérités** que Bouddha expose à ses anciens compagnons dans le Parc aux gazelles de Sarnath, mettant ainsi en mouvement la **roue de la Loi**.

La vie de Bouddha sera ensuite celle d'un prédicateur itinérant, faiseur de miracles. La nécessité de s'abriter en Inde pendant la mousson le conduira chaque année à accepter avec sa suite l'hospitalité de quelque prince. Cette pause préfigure l'institution ultérieure des monastères. À l'âge de quatre-vingts ans, sentant sa fin prochaine, il rappelle à ses disciples l'**impermanence** de toute chose et entre dans une méditation qui lui permet d'accéder à la parfaite et totale extinction, le **Nirvana**.

La doctrine de Bouddha

Bouddha ne se présente pas comme un prophète annonçant l'arrivée d'un Dieu, mais comme un médecin. Il aide à prendre conscience de la réalité du monde et offre la manière d'échapper à la douleur grâce aux quatre nobles vérités :

- la première est le diagnostic : l'ensemble de toute chose, physique et psychique, est cause de douleur ; le plaisir lui-même conduit à la douleur ;
- la seconde est la raison, c'est l'étiologie : soif de jouissance, soif d'existence et soif d'inexistence entraînent l'être dans ses transmigrations et le lient au monde, cause de douleur ;
- la troisième est le résultat recherché : arrêt de la douleur par arrêt du désir ;
- La quatrième est la thérapeutique : discipline d'arrêt du désir par un certain nombre de règles : vision parfaite, activité parfaite ... (ce sont les huit sentiers de la vérité).

Finalement, la soumission de l'homme à la transmigration est une loi de causalité, il n'y a pas d'entités supérieure jugeant les hommes de l'extérieur. Tout acte, quel qu'il soit, laisse une trace dans la matière psychique de l'individu et l'ensemble conduit à des constructions psychiques qui ne se dissolvent pas dans la mort et migrent en conduisant à de nouvelles naissances. L'ensemble des actes ainsi capitalisé constitue le **karma**. Chaque individu doit s'occuper de son propre sort. Par la méditation dans des monastères, par une vie itinérante où, détaché de tout, il mendie sa nourriture, il s'efforce d'acquérir un constant perfectionnement.

Quand il aura presque atteint le stade ultime, il sera doué de pouvoirs merveilleux, il sera un **Arhat**, et pourra s'anéantir dans le Nirvana.

Les grands courants du bouddhisme

La doctrine précédente, directement prêchée par Bouddha, constitue le **Hinayana**, **petit véhicule** ou **voie étroite**. Elle est très individualiste ; elle continue à être pratiquée à Sri Lanka et dans le Sud-Est asiatique.

Mais, sous l'influence de nombreux penseurs et notamment **Nagarjuna** (II^e siècle après J.-C.), la doctrine s'élargit avec l'activité d'Arhats qui renoncent au Nirvana pour revenir sur terre apporter aide et compassion aux vivants et participer à les éclairer. Ce sont les **bodhisattvas**, que la ferveur populaire va adorer au même titre que les diverses incarnations de Bouddha.

Parmi ceux-ci, **Avalokitesvara**, le bodhisattva de la compassion aux mille bras, et **Manjusri**, celui de la sagesse et du savoir, sont les plus révéérés. Cette nouvelle forme de la doctrine est le **Mahayana**, **grand véhicule** ou **voie large**. Elle est à l'origine des divers courants qui vont se développer en Chine puis au Japon.

En Inde même, il en dérive le **Vajrayana**, **véhicule du Diamant** ou **tantrisme**, qui fait appel à un enseignement ésotérique où apparaissent de nombreuses divinités, masculines ou féminines, favorables ou démoniaques, que l'on peut neutraliser en prononçant indéfiniment des exorcismes ou *mantras* (par exemple « ôm mani padmé hûm »). Cette dernière voie a été diffusée dans l'Himalaya à partir du VII^e siècle par **Padmasambhava**. Au Tibet et au Bhoutan, cette dernière doctrine a subi plusieurs réformes qui lui incorporent de nombreuses divinités de la religion primitive *Bön*, devenues favorables sous l'action du bouddhisme. C'est l'enseignement de **Marpa** et de son disciple **Milarepa** (1040 à 1123), puis la réforme de **Tsongkhapa** (1357 à 1419), dont est issu le dalaï-lama : c'est le **lamaïsme**.

La représentation de Bouddha

Ce personnage n'étant ni un prophète ni une divinité ne donne pas lieu à représentation. On évoque son action à travers certaines légendes. C'est ainsi qu'un arbre pippal le représente sur un écusson de la *védika* (barrière) du stupa de Bharhut au II^e siècle avant J.-C.

Les Grecs, chassés de Bactriane par les invasions d'Asie centrale, fondent le royaume *gréco-bouddhique* du *Gandhara* avec pour capitale **Taxila**, en se convertissant au Bouddhisme. Ils apportent avec eux la coutume hellénique de représenter leurs dieux par des statues : ils représentent des bodhisattvas vêtus à la grecque, un Bouddha émacié en train de jeûner et ajoutent tout une gestuelle symbolique d'origine hindouiste.

Très vite, des représentations gigantesques apparaissent, par exemple dans les grottes de *Kanhéri* (près de Bombay) ou à *Bamian* en Afghanistan. Puis, au fur et à mesure de la diffusion de la doctrine, des interprétations locales apparaissent : sourire de Dun-Huang (Chine), ensemble du Gal-Vihara (Sri Lanka), perfection Gupta (Inde du Nord), poussah de la Dynastie mongole Yuan, divinités terrifiantes du lamaïsme.

Les monuments bouddhiques

Le monument par excellence est le **stupa** (que l'on nomme Dagoba en Asie du Sud-Est, ou Chorten au Tibet). C'est un tumulus destiné à conserver des



Figure 15.6. Grotte de style Gupta à Ajanta (9^e grotte).



Figure 15.7. Royaume du Gandhara : Bouddha jeûnant.

reliques ou à servir de mémorial. Il est généralement placé en position dominante, si bien qu'au Tibet il sert aussi à baliser les chemins.

Dès la mort de Bouddha, ses restes sont des reliques dont la possession conduit à des conflits ; le partage se fait d'abord en huit parts. Plus tard, le roi Açoka les répartit entre 84 000 stupas.

Au centre de l'Inde, au II^e siècle avant J.-C., sont érigés deux grands stupas à *Sanchi* et *Bharhut*. Ces monuments sont revêtus de sculptures et entourés d'une barrière, la *védika*, qui simule une construction en bois.

De cette même époque datent les stupas d'*Anuradhapura* (Sri Lanka) et du *Swayambunath* (Katmandou), tandis que dans les grottes d'*Ajanta* et de *Kanhéri* de petits stupas représentent symboliquement Bouddha.

Dans les pays de l'Himalaya (Népal ou Ladakh) certains Chortens qui balisent les chemins sont ouverts en forme de porte.

Les **temples** primitifs ont été très souvent des installations rupestres, cavernes creusées ou aménagées dont la façade simule une installation en bois (grotte 19 à Ajanta, par exemple).

Des **pagodes** à étages signalent souvent des installations monastiques. Il est possible qu'une des premières constructions de ce type provienne du Népal (pagode Nyatapola à *Bhadgaon*). Leur forme évolue beaucoup suivant les pays ; ainsi, au Japon, elles sont surmontées d'une grande flèche ouvragée symbolisant les cieux.



Figure 15.8. Groupe Ling Yin de Hangzhou : Bouddha de la dynastie Yuan.

15.1.4. Le jaïnisme

Mahavira (-540 à -468)

Après une éducation princière et la fondation d'une famille, Mahavira, préoccupé par son salut, quitte son foyer à l'âge de 30 ans pour une vie d'ascète. Pendant douze ans il mène une vie errante en s'infligeant les plus rudes traitements. Au début, il porte un simple pagne, mais ensuite il s'affranchit de cet accessoire. Au cours de la treizième année, il parvient à la connaissance parfaite et devient un **Jina** (conquérant). Il se présente comme le 24^e prophète (**Tirthankara**) de sa doctrine nouvelle et de nombreux fidèles le suivent jusqu'à sa mort, conséquence de privations volontaires.

La religion jaïn

L'univers obéit à des lois universelles, non à des dieux. Il est éternel, et son existence se divise en un nombre infini de cycles comportant chacun une période de croissance et une période de déclin. Le monde en ce moment est en déclin et la tendance se renversera dans quarante mille ans.

L'âme est une propriété de tout être animé ou inanimé. Sa béatitude naturelle est obscurcie par un mauvais karma comprenant tous nos actes égoïstes ou cruels et cela nous entraîne dans le cycle des transmigrations. Pour atteindre la béatitude il faut se libérer, mais ceci n'est pas à la portée des laïques : il est nécessaire d'être moine et de réussir à se libérer de toute entrave, y compris vestimentaire.

Les laïques mènent cependant une vie très stricte : protéger les insectes en portant un masque, ne pas blesser la terre (pas d'agriculture), non-violence à l'extrême, frugalité, tempérance.

La pratique religieuse

À la suite d'une grande famine dans la vallée du **Gange**, une partie de la communauté migra vers l'ouest de l'Inde (Rajasthan, Gujérat, Deccan) au 1^{er} siècle après J.-C. et il se produisit un schisme entre les vêtus de blanc et les vêtus d'espace.



Figure 15.9. Rosace au temple Jaïn de Ranakpur (sud du Rajasthan).

Tout en restant athées, les Jains rendent hommage aux Tirthankaras dans des temples de marbre ouvragé superbes, en particulier ceux de *Mont Abu* et de *Ranakpur*.

De nombreux monastères rupestres s'installent également dans les endroits fréquentés par les autres religions indiennes : *Ajanta*, *Aurangabad*, *Badami*. Ces grottes sont décorées de statues dont on remarque le style plus froid et plus rigide, et les parties sexuelles polies par les baisers des fidèles. Un thème récurrent est celui de l'Arhat, resté si longtemps debout immobile en méditation que des plantes grimpantes se sont enroulées autour de son corps.

15.1.5. Alexandre et les Mauryas

L'Empire achéménide revendiquait la possession du Gandhara, au-delà de l'Indus, depuis Darius I^{er} et en avait fait la vingtième satrapie en -519, mais en fait cette domination était purement formelle. Par contre un petit État, le **Magadha**, qui s'était formé au niveau du cours moyen du Gange, autour de **Pataliputra**, a pris progressivement de l'importance, en gagnant vers l'Ouest.

Cette situation est brusquement modifiée par l'irruption des Grecs d'**Alexandre le Grand**. Après avoir battu Darius III à deux reprises, Alexandre conquiert la Bactriane, la Sogdiane et, après avoir traversé l'Hindou-Kouch, franchit l'Indus en -326. De l'autre côté du fleuve, il réconcilie le Gandhara et le Pendjab, mais se retire sous la pression de son armée. Il meurt en -323.



Figure 15.10. Groupe Gal Vihara (Sri Lanka).

Le franchissement de l'Indus est un coup de tonnerre qui va tout changer en Inde. La date de cet événement joue par elle-même un rôle de repère chronologique, car elle est exprimée à la fois dans les repères orientaux et grecs et permet ainsi de caler les deux échelles de temps l'une par rapport à l'autre.

Le trône du Magadha à Pataliputra est usurpé par un jeune prince dynamique, **Chandragupta Maurya**, qui envahit tout le nord de l'Inde et négocie avec le successeur local d'Alexandre, **Seleucos Nicator**, un retrait des Grecs au-delà de la vallée de l'Indus. Pour la première fois l'Inde du Nord est unifiée sous la direction de la dynastie **Maurya** qui va régner de -313 à -180.

Le flou régnant sur l'histoire précédente de l'Inde en raison du manque de textes écrits disparaît alors grâce aux témoins grecs des événements. C'est ainsi que la correspondance envoyée par Mégasthène, ambassadeur de Seleucos à Pataliputra, est très détaillée sur les mœurs et habitudes indiennes de cette époque.

Le règne d'Açoka

Le petit-fils du fondateur de la dynastie, **Açoka**, règne de -269 à -232. Il étend sa puissance sur presque tout le continent indien : c'est le véritable créateur du pays. Il doit mettre sur pied une grande administration, et pour ce faire il crée une écriture, la *brahmi*, écriture syllabique dont on ignore l'origine. Il se convertit au bouddhisme qui jusque-là vivait aux confins de l'Himalaya et qui va alors exploser à travers tout le pays. Mais le roi est tolérant et pacifique (après sa conversion) ; aussi toutes les religions sont-elles admises et les régions conquises gardent leur autonomie. Des stèles gravées proclament la loi à travers le pays.

Un des fils du roi, **Mahindra**, apporte le bouddhisme à Sri Lanka, et y fonde la première capitale, *Anuradhapura*, en y plantant une bouture de l'arbre Bo (le pippal de Bouddha) qui existe encore.

L'écriture indienne

Nous avons vu que les Indo-Européens pénétrant en Inde avaient une littérature orale mais répugnaient à l'écrire. Cet ostracisme dura pratiquement jusqu'au règne d'Açoka. À cette époque apparaissent deux types d'écriture, la *kharosthii* et la *brahmi*. Bien que les édits d'Açoka, gravés sur des pierres aux quatre coins de l'empire, soient en brahmi, disons quelques mots du premier type d'écriture, dont les origines sont plus claires.

- Écriture kharosthii

C'est une écriture syllabique dont toutes les syllabes sont constituées de consonnes suivies de la voyelle *a*. Les voyelles initiales (*a, e, i, o, u*) sont notées par des signes spéciaux. L'écriture se déroule de droite à gauche. L'esprit de ce système ressemble beaucoup aux écritures sémitiques en vogue à l'époque en Asie centrale. On a simplement ajouté la voyelle *a* aux consonnes pour s'adapter à la prononciation syllabique indienne. Certaines lettres, comme *ba*, *da*, *va*, ressemblent aux consonnes correspondantes de l'araméen, langue répandue chez les Achéménides et même jusqu'à Taxila. Cette écriture disparaît complètement à partir de l'époque Gupta.

- Écriture brahmi

L'origine de cette écriture est très peu claire. Elle est, comme la précédente, formée de consonnes toutes terminées par *a*, mais elle s'écrit cette fois de gauche à droite. Elle aurait été inventée dans le Dekkan au ^ve siècle avant J.-C. Contrairement à la précédente, elle a donné une multitude de dérivées à travers toute l'Asie. Certaines, comme la Gupta, ne sont plus en usage, d'autres au contraire sont encore utilisées, comme l'écriture tibétaine.

- Écriture nagari

Cette écriture dérive aussi de la précédente et constitue celle de la langue **hindi**, langue actuelle de l'Inde centrale. Elle comporte 10 voyelles isolées, 4 diphtongues et 34 signes syllabiques (consonnes suivies de *a*). Les syllabes terminées par une autre voyelle que *a* s'obtiennent en ajoutant un signe diacritique. Quand on a affaire à des séquences de deux consonnes, on ajoute une « ligature » par-dessus la dernière syllabe. Ce système complexe conduit au total à 256 combinaisons.

Exemples :

ka र ki र् ki र् so रो so र् so र् zā र

15.1.6. L'anarchie et les invasions

Après la mort d'Açoka, l'Inde se morcelle et s'affaiblit au point de ne pouvoir résister aux envahisseurs. La seule voie d'accès facile se trouve au Nord-Ouest, où le col de **Khyber**, dans l'Hindou Kouch, est à basse altitude (1 607 m).

Les premiers intervenants sont les Grecs de Bactriane, au II^e siècle avant J.-C. Poussés par des barbares indo-européens venant d'Asie centrale, ils envahissent le Gandhara et une partie du Pendjab et forment le royaume gréco-bouddhique, dont la capitale est **Taxila**, et qui se prolonge à l'Est jusqu'à *Mathura* (près d'Agra). Nous avons déjà parlé de l'art de ce royaume, qui a su donner figure humaine à Bouddha. Le grès rouge de Mathura en donne des représentations particulièrement réussies.

À la suite des Grecs arrivent les Parthes puis les Scythes et enfin, vers -50, les Yue-Zhi de l'Altaï qui vont ici s'appeler **Koushans** et qui occupent toute l'Inde du Nord. L'empire Koushan devient un des plus grands empires de l'époque. Il est à cheval sur l'Himalaya par le Cachemire et il va du Gange à la mer Caspienne en passant par l'Afghanistan et la Bactriane. Il occupe le bassin du Tarim jusqu'à la frontière chinoise. Il s'indianise rapidement et adopte le bouddhisme. Sa situation allant de l'Inde à la Chine en fait un très efficace agent de liaison entre les deux pays. Le bouddhisme pénètre en Chine par son intermédiaire en laissant des témoignages de sa progression sur tout le trajet, comme par exemple les colosses de Bamian en Afghanistan. Dans l'autre sens, l'arithmétique chinoise vient féconder les mathématiques indiennes, qui auront plus tard une influence décisive sur celles du monde arabe.

L'histoire de cet Empire culmine avec **Kanischka** (78 à 144) dont la capitale était située à Dal'verzin Tépé en Sogdiane (voir le paragraphe 9.3 consacré à cette région).

15.1.7. L'Empire gupta

Au début du IV^e siècle, le pouvoir Koushan décline et en 320 **Candra Gupta I^{er}** s'empare du trône du Magadha. Lui et ses successeurs refont l'unité de l'Inde depuis le nord jusqu'au centre. À sa plus grande extension, sous le règne de l'empereur **Candra Gupta II** (375 à 414), cet empire s'étend du Bengale à la Bactriane, mais vers le Sud ne descend pas au-delà du fleuve *Narmada*, à partir duquel se développe le Royaume des Chalukyas (voir plus loin). Les chroniques du moine-pèlerin chinois **Fa Xian** venu en Inde à la recherche de textes bouddhiques durant la période 399 à 412 décrivent avec précision cette période faste. Bien qu'hindouistes adeptes du culte de Vischnu, les Gupta sont très tolérants vis-à-vis du bouddhisme, qui garde encore une position favorable par rapport à l'hindouisme. C'est l'âge d'or de l'art et de la littérature classiques (fresques de certaines grottes d'Ajanta, tête du Bouddha de Mathura) et l'empereur **Samudra Gupta** lui-même est désigné comme « Prince des poètes ».

Mais dès 455, les Huns Hephtalites (ceux que les Chinois nomment Xiong Nu), dévastent la Bactriane puis le Gandhara et envahissent finalement toute la vallée du Gange où, après la bataille de Eran, l'empire Gupta se disloque.

Les Huns cependant, malgré un ou deux dirigeants énergiques, perdent du terrain à l'ouest puis à l'est, où les successeurs des Gupta reprennent

l'offensive, et ils se cantonnent finalement au Rajasthan. Un dernier sursaut unitaire permet à **Harsha**, qui prend le pouvoir en 606, à l'âge de 16 ans, de réunifier la vallée du Gange, sans pour autant descendre au-delà de la Narmada. Un autre pèlerin chinois **Xuan Zang** (de 625 à 649) rend compte des travaux de ce souverain énergique et proche du peuple qui installe sa capitale dans la moyenne vallée du Gange à *Kanyakubja* (actuellement nommé Kanauj). À la mort de Harsha, en 647, une situation confuse s'installe pour plusieurs siècles, au nord de l'Inde. Cela ne provient pas de l'expansion arabe car celle-ci s'arrête en 712, au Sindh, basse vallée de l'Indus, et les attaques de l'Islam ne reprendront vigueur au Nord qu'avec l'arrivée des Turcs Seldjoukides vers l'an 1000.

Les mathématiques indiennes

La numération

Bien qu'elle soit à base dix, l'écriture des chiffres n'utilise pas la méthode de position. Cette écriture possède des caractères pour écrire les unités de 1 à 9, des caractères pour représenter les dizaines de 10 à 90, d'autres pour les centaines de 100 à 900, et ainsi de suite. Quand une multiplicité est absente, il suffit de ne pas l'écrire et l'usage du zéro n'a pas d'objet ; en revanche, le nombre de signes en jeu est considérable. Plus le nombre à écrire est grand, plus il faut recourir à de nouveaux signes. C'est ainsi que les puissances de 10 ont une forme et un nom jusqu'à 10^{140} , le mahakathana.

Le contact Chine-Inde réalisé par l'Empire koushan fait apparaître en Inde la méthode chinoise de numération de position où l'on n'utilise que neuf signes, mais dont la multiplicité est fonction de la position dans l'écriture du chiffre : le dernier signe à droite représente les unités, le suivant à sa gauche les dizaines puis ensuite les centaines,... Le premier texte indien utilisant ce système est le **Lokavibhaga**, traité cosmologique de la religion jaïn daté de 458. À cette époque, les chiffres ne sont pas représentés par des symboles spécifiques mais par leurs noms en toutes lettres (comme lorsque nous rédigeons un chèque) et cela donne en sanscrit :

EKA, DVI, TRI, CHATUR, PANÇA, SAT, SAPTA, ASTA, NAVA.

Dans ce système, l'absence d'une multiplicité doit impérativement être notée. Les Chinois se bornent à laisser un vide ; les Indiens notent par *shunya*, soit vide en sanscrit. Ainsi, 203 s'écrit « dvi-shunya-tri ».

Plus tard, l'écriture *Nagari* invente des signes pour représenter les neuf chiffres de base, et nous les connaissons puisqu'ils nous sont parvenus sous l'appellation erronée de « chiffres arabes ».

Lorsque les Cambodgiens² ont décidé de noter le vide en l'entourant –O– pour éviter toute erreur (première apparition à Sumatra en 687), les Indiens

² Naissance de la Physique, M. Soutif, EDP Sciences, 2002, p. 50

ont adopté cette idée, et la première inscription dans la pierre dont la date est certaine (876) se trouve sur un temple à **Gwalior**, où 270 est noté : २७०

Les mathématiques

L'influence chinoise, à nouveau, conduit à une excellente pratique de l'algèbre : nombres négatifs, nombres irrationnels, racines carrées, équations d'ordre élevé. Le plus grand des mathématiciens de cette époque est **Aryabhata** (476 à 550). L'un des premiers à utiliser la numération de position, il est le créateur des *lignes trigonométriques*, dont il développe les relations mathématiques.

Il est un des premiers à admettre que la terre tourne sur elle-même. Ses successeurs sont **Brahmagupta**, environ cent ans après lui, puis **Mahavira** au IX^e siècle et **Bhaskara** au XII^e siècle. Ce dernier fait la théorie complète de l'équation du second degré, et prouve que la division par zéro donne l'infini. Il montre également que l'infini, même divisé, reste toujours l'infini.

L'astronomie

L'astronomie des Védas voyait la terre comme un disque plat au centre duquel le mont *Méru* (le mont Kailash) soutenait le ciel. Comme il y avait quatre continents autour de ce mont et que le soleil ne peut en éclairer alternativement que deux (12 heures chacun), il y avait nécessairement deux soleils et deux lunes. L'astronomie jaïn ajoute à cette vision une structure en anneaux : la terre centrale est entourée d'eau, elle-même entourée d'un anneau de terre et ainsi de suite sept fois.

Dès le contact avec les Gréco-Bactriens, les idées grecques développées à Alexandrie se répandent largement et les théories de Ptolémée sont généralement admises. Le calendrier, essentiellement lunaire, le reste au point de vue religieux. L'observation des cinq planètes fait l'objet de recherches de la précision et les Indiens participent à la naissance des premiers observatoires arabes. Le dernier gigantesque observatoire sans usage d'optique en verre est celui de **Jai Singh** ; il a été construit au XVII^e siècle à *Jaipur* (Rajasthan).

15.1.8. Le Moyen Âge au Sud

Au Sud de l'Inde, deux grands royaumes complètement hindouistes se développent au moment de la chute des Gupta : les Chalukya et les Pallava.

Les **Chalukyas** sont à l'Ouest, dans le Dekkan et leur territoire va au Nord jusqu'à la Narmada. Ils ont installé leur capitale à *Aihole* puis à *Badami* et résistent à l'expansion limitée de Harsha. Les **Pallavas** sont à l'Est, le long de la côte du golfe du Bengale, et leur capitale est à *Kanchi*, près de Madras.

Du VI^e au IX^e siècle, ces deux puissances se livrent à des guerres incessantes, prenant et reprenant des pans de territoire. On peut suivre le va-et-vient de leur frontière à l'implantation de leur temples dont les « sikaras »

ont des formes différentes (voir plus haut le paragraphe sur l'architecture religieuse en 15.1.2.).

Une troisième puissance, partant du pays Tamoul, unifie le Sud à partir de 985, puis écrase les Pallavas et repousse les Chalukyas vers le Nord. Cette dynastie **Chola** parvient à l'apogée de sa puissance sous le règne de **Rajaraja I^{er}** (985 à 1014). Ce nouvel empire développe une forte puissance maritime, fait unique en Inde. Il rayonne dans tout le sud-est asiatique jusqu'en Indonésie en diffusant le bouddhisme du petit véhicule, et en bloquant l'expansion de l'islam. Il commence cependant à décliner lorsqu'il est chassé de Sri Lanka, peu après 1070, et il se disloque à partir de 1118.

De son côté, Sri Lanka, après avoir chassé les Tamouls, entre dans une ère de prospérité qui culmine sous le règne de **Parâkramabâhu I^{er}** (1153 à 1186), qui transfère la capitale depuis Anuradhapura, ruinée par les Tamouls, plus au Sud à la splendide cité de *Polonnaruwa*.

15.1.9. La fin du Moyen Âge

Au Nord

Après la mort de Harsha, *Kanauj* tombe successivement au pouvoir de royaumes qui se disputent l'hégémonie sur l'Inde du Nord. Parmi eux, les **Pâla**, à l'Est, réussissent à établir un grand roi pendant quelques temps à Kanauj, **Dharmapâla**, qui règne de 770 à 810 ; puis ils sont repoussés à l'Est par les Rajpoutes. Les Pâla furent des défenseurs du bouddhisme et participèrent à son introduction au Tibet.

L'offensive de l'Islam reprend au Nord-Ouest avec des Turcs seldjoukides installés en Afghanistan. **Mahmoud** règne à **Ghazni** de 998 à 1030, et il organise dix-sept expéditions de pillage qui vont jusqu'à Kanauj, sans tentative d'annexion de terrain mais qui sèment la désolation et le désordre dans tout le Nord.

Deux siècles plus tard, les Afghans de **Mohamed de Ghûr** récidivent. Mais cette fois ils annexent la moyenne vallée du Gange après avoir écrasé les Rajpoutes. Ils fondent en 1210 le **sultanat de Delhi**, qui prend rapidement une grande extension et mène des expéditions jusqu'au sud de l'Inde. À la suite de luttes internes, le sultanat se décompose vers 1350 et ne peut résister à une nouvelle invasion, celle des Mongols de **Timur Lang** en 1398. Tout est détruit sur leur passage jusqu'à Delhi et il ne reste ensuite qu'anarchie et détresse économique.

Au Sud

L'Inde du Sud, traumatisée par l'expédition peu durable du Sultanat de Delhi, se rassemble autour d'un État fort et brillant, complètement hindouiste, le **Vijayanagar**, dont la capitale est située sur la rivière *Tungabhadra*. Cet État, en place pendant plus de deux cents ans, de 1336 à 1565, est capable de stopper toutes les tentatives de ses voisins musulmans du Nord et de l'Est, et



Figure 15.11. Citerne à Vijayanagar.

maintient intactes les traditions de la culture indienne. Il perd cependant rapidement la maîtrise de la mer au profit des Arabes, mais il cède volontiers **Goa** aux Portugais (à Albuquerque en 1510), et ceux-ci vont rapidement évincer l'Islam de toute influence maritime.

Le Vijayanagar entretient une immense armée dotée de très nombreux éléphants, mais ce mode de combat va finir par se périmer. Lors de l'attaque des voisins musulmans coalisés à la bataille de **Talicota** en 1565, la nouvelle artillerie de ceux-ci fait tellement peur aux éléphants que ceux-ci se retournent en débandade, écrasent leurs propres troupes, et scellent la fin du Vijayanagar.

15.2. Des Moghols à la partition

15.2.1. La dynastie des grands Moghols

Babur, un des rares survivants de la lignée de Timur Lang, se construit, à partir d'un petit fief de Sogdiane, un royaume afghan par la prise de Kabul, puis il traverse le col de Khyber et conquiert Lahore et enfin Delhi après la bataille décisive de **Panipat** (1526).

Son successeur est un usurpateur afghan, **Sher Shah**. Celui-ci unifie le nord de l'**Inde**, avant d'être battu dans une seconde bataille de **Panipat** par le petit-fils de Babur, **Akbar**, qui reprend ainsi son héritage. Participant à la bataille de Talicota (1565) qui élimine le Vijayanagar, il annexe le sud de l'Inde puis le Rajasthan, et redonne à l'Inde sa plus grande extension depuis Açoka.

En réalisant ainsi l'unité indienne sous une égide musulmane, Akbar fonde la dynastie des grands Moghols et règne presque cinquante ans, de 1556 à 1605. D'une grande ouverture d'esprit, il est très libéral en religion. Il traite sur un pied d'égalité les musulmans et les hindouistes et rêve même d'une synthèse entre les deux religions. Il favorise le développement d'une nouvelle religion, le *sikhisme*, fondée par **Guru Nanak** (1469 à 1539) et dont le quatrième guru, **Ram Das**, crée le **Temple d'Or d'Amritsar**, lieu central de ce nouveau



Carte 15.1. Le sous continent indien.

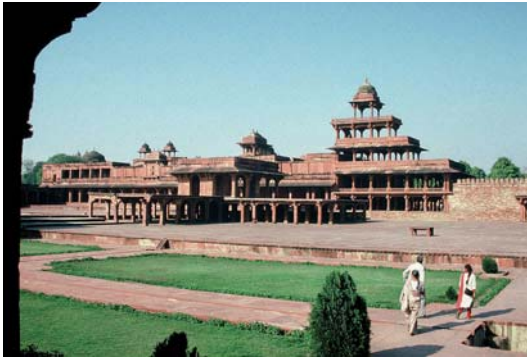


Figure 15.12. Fathepur Sikri.

culte qui prône un juste équilibre entre renoncement égoïste et vie dans le monde. La religion est monothéiste et fondée sur un livre écrit par les gurus successifs, l'**Adi Granth**. Les adeptes masculins doivent porter la barbe et un turban. Il existe actuellement seize millions (recensement de 1991) de Sikhs, répartis de façon très inhomogène à travers le pays.

L'empire Moghol est extrêmement brillant sur le plan artistique et littéraire et possède un grand rayonnement culturel. Parmi ses rares échecs, citons la décision d'Akbar de construire *ex nihilo* une nouvelle capitale. Celle-ci, *Fathepur Sikri*, fut implantée près d'Agra dans un lieu choisi par un devin et s'avéra, après sa construction, invivable car sans ressources en eau. Elle ne fut donc jamais occupée.

Un plus grave échec de cette dynastie a été la perte définitive du contrôle de l'océan en face des Portugais puis des Hollandais.

Les successeurs d'Akbar sont **Jehan Gir** (1605 à 1627) et **Shah Jahan** (1627 à 1656). Ils poursuivent la brillante tradition culturelle de leur prédécesseur. En particulier le second fait construire pour son épouse **Muntaz Mahal** le célèbre tombeau le *Taj Mahal* à Agra.

Mais le fils de ce dernier, **Aurengzeb**, musulman austère et fanatique, considère que toutes ces dépenses sont inutiles et emprisonne son père pour prendre le pouvoir en 1656. Il annule toutes les mesures libérales de ses prédécesseurs et crée un affrontement entre musulmans et hindouistes qui a persisté jusqu'à nos jours. Il pourchasse les Sikhs qui se constituent par réaction en communautés guerrières. En revanche, son activité militaire au Sud conduit l'empire à ses limites extrêmes. Aurengzeb règne pendant cinquante ans et meurt en 1707.

15.2.2. L'emprise européenne

Après la mort d'Aurengzeb, l'empire se disloque rapidement. Au Sud, la Confédération marathe grossit et remonte vers le Nord jusqu'aux environs de Delhi, en 1750, mais le Nord est envahi par les Afghans, tandis que les Sikhs s'organisent. Ces derniers repoussent les Afghans et formeront un grand



Figure 15.13. Palais de Jodhpur, porte de la chambre de la reine.



Figure 15.14. Voûte de l'antichambre du tombeau d'Akbar.

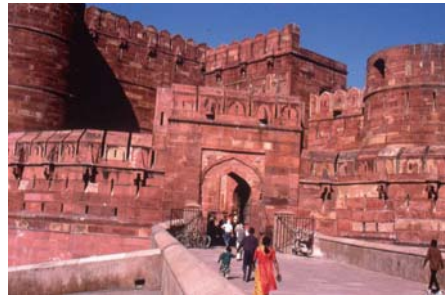


Figure 15.15. Fort rouge d'Agra (prison de Shah Jahan).

Empire allant de l'Afghanistan au Cachemire sous le règne de **Rangit Singh** (1780 à 1839).

L'héritier des grands Moghols ne règne plus que sur un terrain qui se rétrécit sans cesse et le dernier titulaire, **Bahadur Shah II**, sera déporté par les Anglais à Rangoun après la révolte des Cipayes et mourra sans héritier direct en 1860.

Pendant ce temps, les diverses compagnies des Indes orientales se développent.

- La Compagnie hollandaise (créée en 1600) s'intéresse essentiellement aux îles de l'océan Indien et à ce titre à Sri Lanka.
- La Compagnie anglaise (créée en 1601) augmente en puissance à partir de *Calcutta* et du Bengale.
- La Compagnie française (créée par Colbert en 1660) nomme en 1741 **Joseph François Dupleix** en tant que gouverneur de la Compagnie. Celui-ci, à partir de *Pondichéry*, augmente rapidement l'influence française vers le Sud et le Dekkan, mais la Compagnie, effrayée par ses responsabilités, le

rappelle en 1754. Peu après, la France et l'Angleterre étant entrées en guerre en Europe, **Robert Clive** élimine les Français à la bataille de *Plassey* au Bengale en 1757. *Pondichéry* est prise et dévastée en 1761. Le traité de Paris de 1763 restitue à la France cinq comptoirs, dont Pondichéry, mais celle-ci ne jouera plus dorénavant aucun rôle politique en Inde.

Aussitôt, toute l'énergie de la Compagnie anglaise des Indes s'applique à piller et dévaster le Bengale, ce qui conduit à la famine de 1770, où un tiers de la population disparaît en trois ans (dix millions de morts). La situation devient telle que l'opinion publique et le gouvernement en Angleterre s'émeuvent, et **Warren Hastings** est nommé gouverneur général en 1773 avec pour objectif une remise en ordre³. En même temps le vote du *Regulating Act* établit la supervision du gouvernement de Londres sur la Compagnie (dont auparavant l'Inde était la propriété privée).

Mais les activités de la Compagnie des Indes ne sont pas toutes négatives. Elle a toujours lié à son activité commerciale le développement des sciences et techniques, particulièrement l'astronomie (navigation) et la botanique (cultures).

D'illustres savants ont été actionnaires de la compagnie : R. Boyle, I. Newton, J. Banks (créateur du parc botanique de Kew Gardens). Elle favorise l'activité de William Jones (élu en 1773, membre de la Royal Society à 26 ans) qui fonde en 1784 l'Asiatic Society of Bengal. Nommé juge à la Cour Suprême du Bengal, celui-ci, confronté à l'usage des langues locales, découvre le sanscrit et crée la linguistique comparative.

La Compagnie fonde à Calcutta le collège de Fort Williams pour ses cadres indiens, tandis qu'en métropole est créé le East India College.

Au début du XIX^e siècle, les Anglais consolident leur autorité. Ils éliminent les hordes de bandits, écartent les menaces des Gurkhas népalais, occupent les Principautés marathes et le Rajasthan. Après la mort de Rangit Singh, ils occupent le Pendjab et vendent le Cachemire au Sardar de Jammu (source des conflits actuels puisque le Jammu est hindouiste et le Cachemire à majorité musulmane). La conquête est achevée à partir de 1819, certains territoires restant sous la responsabilité de leurs dirigeants, Rajahs ou Maharajahs, acceptant la tutelle anglaise.

En revanche, les Anglais échouent en Afghanistan et n'annexent en Birmanie que le Nord Himalayen et la côte du Bengale.

En parallèle, l'Angleterre conforte la route des Indes :

- l'Île de France (île Maurice) est enlevée aux Français en 1810 ;
- le Cap est conquis sur les Hollandais en 1815 ;
- Sri Lanka est entièrement occupée par la destruction du Royaume de Kandy en 1815 ;

³ Kapil Raj, *La Recherche*, 300, juillet 1997, p. 46.

- Singapour est occupé en 1819 ;
- enfin, Aden devient Anglais en 1839 (ouverture du canal de Suez en 1869).

Progressivement, la politique anglaise, au départ assez libérale vis-à-vis des princes locaux, devient arbitraire et tyrannique. Aussi, après diverses annexions et exactions, la grande révolte des **Cipayes** (troupes indigènes) éclate en 1857 dans le bassin du Gange. Elle est le théâtre de nombreuses atrocités de part et d'autre. Elle finit par être jugulée grâce aux troupes indiennes restées fidèles (Sikhs, Gurkhas, Rajpoutes), mais elle sera décisive pour la naissance du nationalisme indien.

Dès la fin de la révolte, en 1858, la Compagnie des Indes est abolie et un *vice-roi* est installé à *Calcutta* sous la férule d'un secrétaire d'État à Londres.

15.2.3. Développement de l'économie indienne

À partir de la réforme de 1858, les capitaux anglais affluent pour développer le capitalisme de la péninsule. Les routes, le chemin de fer, le télégraphe, forment un maillage entre les grandes villes.

Le coton, le jute, l'indigo puis le thé et le caoutchouc profitent de l'ouverture du canal de Suez en 1869. L'opium et le charbon s'exportent vers l'Extrême-Orient. Cependant, cette activité est entièrement contrôlée par les capitaux anglais. Les investissements indiens restent confinés à l'usure et à l'agriculture.

Après la première guerre, l'esprit indien change complètement. La bourgeoisie, tout particulièrement celle d'origine Parsie, investit dans la banque au départ, puis dans l'industrie. Les capitaux viennent de la dette de guerre anglaise, puis, pendant la grande crise mondiale de 1929, les Indiens vendent leur or (stocké depuis des siècles), et réinvestissent dans l'industrie textile ou mécanique (consortium **Tata**). L'industrie cinématographique prend le troisième rang mondial dès 1950. Puis, après des efforts de formation considérables, les Indiens créent une industrie de l'informatique très performante dans le Sud à **Bangalore**, capitale du Karnataka. Ces nouvelles activités s'accompagnent d'un énorme essor urbain.

15.2.4. Évolution politique

En 1911, une nouvelle capitale est créée de toutes pièces à côté de l'antique Delhi : c'est **New Delhi**. En effet, la capitale initiale, Calcutta, est trop excentrée par rapport aux nouveaux foyers d'activité comme Bombay.

Un large mouvement réformiste mais fidèle à la Couronne, le **Congrès national indien**, se développe à partir de 1885. Mais ensuite, déçu par l'immobilisme des Anglais, ce parti devient autonomiste sous l'influence en particulier de **Tilak** puis d'**Aurobindo Ghosh**. Les musulmans, inquiets de la prééminence hindouiste, s'en détachent et fondent en 1906 la **Ligue musulmane**.



Figure 15.16. Une avenue de New-Dehli.

Un grand mouvement de boycott des produits anglais se développe à partir de 1900 et favorise notablement l'émergence de l'industrie indienne.

Un avocat du Gujérât d'éducation anglaise, **Mohandas Gandhi** (1869 à 1948), surnommé le **Mahatmâ** (la grande âme), s'installe en Afrique du Sud où il défend avec succès des membres de la minorité indienne jusqu'en 1915, date à laquelle il revient en Inde. Initialement favorable à un compromis négocié avec les Anglais, il est rejeté dans l'opposition en 1919 à la suite du massacre d'Amritsar, où l'armée anglaise tire sur la population civile. Son disciple, le Pandit **Jawaharlal Nehru** (1889 à 1964), devient président du Congrès national en 1929, et abandonne la phase révolutionnaire pour la désobéissance civile et la grève illégale, forme d'action où déjà le parti avait rencontré de grands succès (1 500 000 grévistes en 1920).

En revanche, le parti communiste, créé en 1924, ne rencontre pas un grand succès.

Les Anglais octroient en 1935 une constitution qui ne satisfait personne. Elle a cependant le mérite d'instituer dans les provinces des petits parlements élus à travers un système censitaire assez stricte (un dixième de la population sur les listes électorales), amorçant ainsi des habitudes démocratiques nouvelles.

15.2.5. La partition

Pendant la seconde guerre mondiale, l'Inde est un fidèle allié de la Grande-Bretagne et celle-ci tient son engagement de conduire l'Inde à l'indépendance. Mais le Congrès National Indien souhaite une Inde unique tandis que la Ligue musulmane exige une entité musulmane séparée.

Le dernier vice-roi, **Lord Louis Mountbatten**, s'incline devant les exigences de **Mohamed Ali Jinnah**, président de la Ligue musulmane, et crée un nouvel État, le *Pakistan*, en deux parties séparées, l'une à l'Ouest jusqu'à la frontière afghane et l'autre à l'embouchure du *Brahmapoutre* et le long de la *Birmanie*. Cette solution ne sera pas stable et la partie Est fera sécession en 1971 (avec l'aide de l'Inde) et prendra le nom de *Bangladesh*.

Le **Mahatma Gandhi** lutte jusqu'au bout contre l'idée de partition et il est finalement assassiné par un extrémiste hindou le 30 janvier 1948.

L'Indépendance est proclamée le 15 août 1947 et la carte de la partition est simultanément publiée, provoquant aussitôt d'énormes mouvements de population couronnés par d'abominables massacres.

Après avoir hésité, les Sikhs optent pour l'Inde et la frontière passe entre Amritsar (capitale religieuse des Sikhs) et Lahore (capitale historique des musulmans), villes distantes de seulement 30 kilomètres. Une partie des musulmans (les plus pauvres) restent en Inde, où ils constituent actuellement une minorité de l'ordre de 10 %, tandis qu'au Pakistan tous les hindouistes sont éliminés.

Le problème le plus grave concerne le Cachemire, de majorité musulmane, mais rattaché au Maharaja de *Jammu*, hindouiste qui choisit le rattachement à l'Inde. Une partie de la population se soulève alors et l'armée indienne vient à la rescousse. Mais le Pakistan intervient et c'est aussitôt la guerre. Celle-ci dure jusqu'au cessez-le-feu du 1^{er} janvier 1949 sous l'égide des Nations unies qui déploient une force de sécurité entre les deux parties opposées du Cachemire. On en est encore là maintenant, et ce problème enflamme périodiquement les relations entre les deux Pays.

La structure administrative de l'Inde en 1947 est extrêmement compliquée car les 2/5 du pays sont encore sous la domination de princes locaux (« assistés », il est vrai, de résidents anglais). Ces 552 États sont immédiatement fondus dans la République et les princes indemnisés (ces rentes seront supprimées en 1971). Cependant le *Nizam* de l'État de *Hyderabad* (18 millions d'habitants à l'époque) refuse. L'armée indienne intervient le 13 septembre 1948 et le prince capitule.

Le problème des enclaves étrangères est plus délicat : la France transfère ses territoires à la République indienne en 1954, mais le Portugal refuse et l'armée indienne envahit Goa en 1961.

La République indienne est proclamée le 26 janvier 1950 avec une constitution démocratique douée du suffrage universel et une structure fédérale comprenant un gouvernement central et des États décentralisés.

15.3. L'Inde moderne

15.3.1. Gérer la diversité

L'Inde, même amputée du Pakistan, est un énorme territoire, de géographie très variée, de climats très différents, d'histoire et de tradition opposées. En faire une république démocratique unique relève d'un travail de titan, et Jawaharlal **Nehru** fut un titan qui réussit l'essentiel de la transformation de 1947 à sa mort le 27 mai 1964.

La diversité linguistique

Les peuples de l'Inde parlent 1 500 langues ou dialectes différents, de quatre filières formatives indépendantes. Les deux les plus importantes sont l'*indo-aryen*, dérivé du sanscrit, et le *dravidien* au Sud.

Le groupe indo-aryen a donné :

- le *hindi*, utilisé par 300 millions de locuteurs ;
- le *bengali*, avec 55 millions de locuteurs ;
- le *marathi*, avec 45 millions de locuteurs.

Il faudrait encore citer : l'*ourdou*, le *gujarati*, l'*oriya*, le *pundjabi*, l'*assamais*, parmi les langues utilisées par plus de 10 millions de locuteurs.

Le groupe dravidien a donné :

- le *télougou*, 60 millions de locuteurs dans l'État de Andhra Pradesh ;
- le *tamoul*, 50 millions de locuteurs dans l'État de Tamil Nadu ;
- le *kannada*, 30 millions de locuteurs dans l'État de Karnataka ;
- le *malayalam*, 29 millions de locuteurs au Kérala.

Les deux autres groupes de langues sont l'*austro-asiatique* dans les zones tribales et le *tibéto-birman* en Himalaya.

Le découpage du territoire en États fédérés tient essentiellement compte de la langue de manière à ce que chacun ait sa langue officielle. La constitution de 1950 retient 16 langues « constitutionnelles », une langue « officielle », le hindi, et une langue « officielle associée », l'anglais. Toutes les autres langues sont réputées « tribales ». Alors qu'au XIX^e siècle la langue des élites était le *persan*, l'anglais est devenu maintenant celle de toutes les transactions.

Du côté pakistanais, la langue unique est le *ourdou*, très voisin de l'hindi, mais s'écrivant en caractères arabes.

La diversité religieuse

À la partition, un certain nombre de musulmans sont restés en Inde, et ils représentent à l'heure actuelle 11 % de la population. Leur répartition géographique est assez dispersée sauf au Cachemire, dont nous reparlerons, et en Assam, ainsi qu'au Bengale, où ils constituent plus de 20 % de la population.

Nous avons déjà parlé des Jaïns, qui sont installés essentiellement à l'Ouest et sont intégrés depuis toujours.

Les chrétiens ne représentent que 2,34 % de la population et comprennent les convertis du XVII^e siècle, marchands et paysans de situation relativement aisée, et une nouvelle vague issue surtout de catégories marginales, intouchables ou aborigènes (Adivasis).

Les bouddhistes ne sont présents que dans l'Himalaya, au Ladakh ou au Sikkim.

Les parsis (mazdéistes) forment quelques îlots, à Bombay notamment, dont le nombre est négligeable, mais d'importance économique considérable car ils forment l'armature des familles de banquiers et des industriels dynamiques.

La République indienne est un État laïque qui accorde les mêmes droits à chaque citoyen quelle que soit sa religion. La constitution reconnaît les minorités religieuses et les autorise à fonder leurs propres institutions scolaires.

La diversité sociale

À côté du problème très général de l'exploitation des paysans pauvres par les propriétaires fonciers (la réforme agraire souvent promise n'a jamais été réalisée), les deux problèmes majeurs sont celui des Intouchables et celui des Adivasis.

Problème des Intouchables

La société indienne comporte 4 classes hiérarchisées, les *varna*. Les trois premières sont supérieures : les brahmanes, les kshatriya, les vaishya, et la quatrième, les shudra, est faite pour servir les précédentes. Ceux qui sont en dehors de ce système sont intouchables au sens propre, n'ont pas accès aux puits, aux temples, aux restaurants et différents lieux fréquentés par les autres. Leur nom officiel est « *scheduled castes* » ou SC. Ils représentaient en 1991, 16,7 % de la population, et ce pourcentage a tendance à augmenter. Leur situation est particulièrement pénible en milieu rural où ils sont l'objet de toutes les brimades, voire d'assassinat pure et simple s'ils regimbent.

Malgré la constitution, qui proclame l'égalité de tous les citoyens, la loi a créé des quotas de représentation proportionnelle des SC dans les assemblées législatives et dans les concours de recrutement de la fonction publique. Ce dernier point, soumis à un niveau de compétence suffisant, est peu efficace pour les postes de niveau élevé en raison du défaut d'instruction observé chez les SC. La question reste ouverte.

Problème des Adivasis

La situation géographique de ceux-ci, dans les forêts de l'Inde centrale ou le long de la frontière birmane, les maintient à l'écart des lieux de développement. Ils constituent ce qui est désigné sous le nom de « *scheduled tribes* » ou ST. Ils sont la cible privilégiée de missionnaires chrétiens de toute obédience, ce qui déchaîne l'hostilité des Indiens des castes supérieures. La loi protège les aborigènes en instituant un conseil tribal consultatif pour les défendre de l'exploitation par les marchands et les employeurs, mais ce système est largement contourné.

La diversité d'éducation

Au moment de la partition, le taux d'alphabétisation était de 16,6 % de la population totale. S'il est resté à peu près le même au Pakistan, il a considérablement augmenté en Inde et atteignait déjà 60 % en 1991. Cependant ce résultat global cache des disparités profondes, en particulier sur

l'éducation des femmes. À cette date, ce taux n'était que de 10,9 % dans le *Haryana* (près de Delhi), alors qu'il atteignait 86,9 % au *Kerala* (sud-ouest de la péninsule). De façon générale, les États du Sud, depuis le *Maharashtra* (dont la capitale est Bombay), ont pris une avance considérable sur le bassin du Gange, resté agricole et traditionaliste. Il en va de même pour le pourcentage de femmes ayant un emploi indépendant qui est de 35,8 % au *Kerala* et ne dépasse guère 10 % au Nord.

Les variations de l'indice de fécondité des femmes suivent étroitement leur niveau d'éducation et s'il est de 1,8 au *Kerala*, il est de 4 en *Haryana* et dépasse 5 en *Uttar Pradesh* (vallée du Gange).

15.3.2. Les étapes politiques

Dès la partition et pendant trente ans, le parti s'appelant **Congrès national indien** obtient la majorité dans les instances nationales et gouverne le pays. Il est présidé par J. Nehru jusqu'à sa mort en mai 1964 et rédige la constitution promulguée le 26 janvier 1950. Ce parti conservera la majorité jusqu'en 1977. Mais il ne s'agit pas du règne d'un système de parti unique. L'opposition comprend un parti socialiste, un parti communiste, un parti nationaliste, le *Bharatya Jana Sangh* (BJS), et un parti fascisant, le RSS. Les États sont gouvernés par diverses majorités et en particulier le *Kerala* est très longtemps communiste.

La longévité du parti du Congrès est lié à sa capacité d'adaptation aux mouvements de l'opinion grâce au jeu des factions et au partage des rôles entre leaders nationaux et locaux. Cependant il dû faire face à une grave menace de scission des Dravidiens (États du Sud) organisés dans le parti *Dravida Munnetra Kazhagam* (DMK), qui finira par s'allier au Congrès quand celui-ci perdra le pouvoir.

À la mort de Nehru, son parti réussit le 2 juin 1964 un consensus sur la personne de **Lal Bahadur Shastri**, qui mène fermement le conflit de 1965 avec le Pakistan (à propos du Cachemire). Mais ce dernier meurt d'une crise cardiaque au lendemain de la signature de la *Paix de Tachkent* en janvier 1966.

Lui succède aussitôt la fille de Nehru, **Indira Gandhi**, qui, à la suite d'une scission du parti, s'appuie sur l'aile gauche et amorce un rapprochement avec l'URSS à partir de 1971. La politique du pouvoir devient franchement socialiste et même populiste : planification de l'économie, nationalisation des mines, abolition des privilèges princiers. En 1971, les troupes pakistanaïses, dans la partie orientale de cet État, déclenchent une répression anti-bouddhiste qui provoque la fuite en Inde de millions de Bengalis et les troupes indiennes interviennent facilitant la sécession de cette partie du Pakistan, qui devient le Bangladesh. L'atmosphère d'hostilité récurrente avec le Pakistan conduit l'Inde à augmenter sa puissance militaire, en partie avec l'aide de l'URSS, et elle procède en mai 1974 à l'explosion réussie d'une bombe atomique. Enfin l'Inde, en 1975, annexe le Sikkim, État indépendant, à la suite d'un simulacre de référendum.

La politique autoritaire d'Indira Gandhi rencontrant de plus en plus d'opposition, elle décrète l'état d'urgence le 21 juillet 1975 et s'appuie sur son fils cadet **Sanjay Gandhi**, qui pilote entre autres un planning familial autoritaire et contraignant (stérilisations forcées).

En réaction contre cet autoritarisme, le parti du Congrès perd les élections de 1977 au profit du *Janata Party* (JP) qui vire rapidement à droite si bien qu'en janvier 1980, Indira revient au pouvoir, mais sans état d'urgence et sans Sanjay, qui s'est tué en avion. Cette fois-ci la leçon a porté et la politique est plus libérale, assouplissant la gestion des entreprises privées. Mais des mouvements séparatistes agitent les Sikhs et, horrible profanation, Indira fait intervenir l'armée dans le Temple d'Or d'Amritsar, en juillet 1984, si bien que ses gardes du corps (sikhs) l'assassinent le 31 octobre.

C'est son fils **Rajiv Gandhi** qui lui succède. Il règle le problème sikh par un accord en 1985, puis il accepte d'intervenir avec une troupe de médiation, pour deux ans, dans l'insurrection tamoule de Sri Lanka, puis aux Maldives. Il perd le pouvoir en 1989 et est assassiné par des tigres tamouls en juin 1991. Cet événement dramatique remet en selle le parti du Congrès qui revient au pouvoir en 1991 avec **Narasimha Rao**, qui doit faire appel au FMI pour éviter une « banqueroute » causée par la décomposition de l'URSS et par les difficultés dans l'approvisionnement en pétrole résultant de la guerre du Golfe. Une libéralisation de l'économie recentre les relations vers les pays d'Asie et l'Inde devient, en 1995, associée à l'ANSEA.

En 1996, la droite revient au pouvoir et l'alternance continue dans un contexte de croissance économique.

15.3.3. La politique économique

Jusqu'en 1975, le pays a connu un système semi-planifié où l'État s'est montré de plus en plus interventionniste dans le domaine industriel : priorité aux installations à grande échelle, développement d'un secteur public, volonté de maîtriser les salaires.

Mais en 1950, sept Indiens actifs sur dix travaillent dans l'agriculture, qui fournit 48 % du revenu national, et ce secteur stagne à un niveau d'extrême faiblesse : l'Inde produit par exemple 11 quintaux de riz à l'hectare, contre 40 en Égypte, 7 quintaux de blé contre 18 dans le même pays. Aussi le parti du Congrès promet une réforme agraire, qu'il ne pourra réaliser quand il sera au pouvoir.

La sphère industrielle

En réaction contre la lourdeur et le manque de rentabilité des entreprises d'État, la sous-traitance et la précarisation augmentent après l'état d'urgence. Ainsi le NTPC (l'EDF indien) se trouve après 1980 avec 50 % des employés sur des postes précaires et cette situation atteint 80 % pour les ouvriers. On observe cependant une modération de cette tendance après 1985.

Après 1980, les petites entreprises se multiplient en utilisant une forme extrême d'exploitation fondée sur l'emploi de salariés aux abois (réfugiés, veuves, enfants, migrants illégaux, aborigènes). Cela est particulièrement répandu dans la confection, les tapis, les bagages, les chaussures, où ce type de main-d'œuvre est compétitive avec les usines mécanisées.

Le travail des enfants est en plein essor, et le nombre de ceux-ci est passé de 10 millions en 1971 à 40 millions en 1991, bien que sous l'insistance des ONG une loi de 1994 interdise le travail des enfants de moins de 12 ans dans la fabrication des tapis.

Le logement ouvrier est très peu développé : ainsi à Bombay, ville industrielle de près de 15 millions d'habitants, la moitié de la population vit dans des bidonvilles ou dans la rue.

Les textes régissant le droit du travail forment un ensemble très hétérogène et la lenteur des réactions judiciaires est effarante (il n'y a pas de tribunal de prud'hommes). De toute manière, les lois ne concernent que les travailleurs permanents des grandes entreprises du secteur public.

La sphère rurale

Le principe de la réforme agraire, au programme électoral du parti du Congrès, est de donner la terre à ceux qui la cultivent. Mais la constitution attribue la responsabilité de l'agriculture aux États et non au gouvernement central.

Or la plupart des élus locaux, même sous l'étiquette du Congrès, sont issus de la paysannerie dominante, qui est fondamentalement opposée au projet. Aussi, seulement quelques lois nationales arrivent à percer : élimination des grandes propriétés domaniales, plafonds imposés à la propriété foncière. Mais malgré des plans quinquennaux prometteurs, les objectifs s'estompent, la moitié à peine des surplus dégagés par les plafonds imposés sont distribués et toujours en très mauvaise terre. Seuls les États à majorité communiste, comme le Kérala à partir de 1969, attribuent la pleine propriété des grands domaines à leurs tenanciers.

En 1985, 58 % des exploitations agricoles ont moins de 1 hectare (surface insuffisante pour accéder au minimum vital), tandis que 10 % ont plus de 10 hectares et couvrent 48 % de la surface cultivée. Les dominants villageois continuent à employer les paysans à leur guise avec des baux oraux révocables sans condition, et à pratiquer une sorte de servage héréditaire pour dettes.

À la suite de graves famines en 1965 et 1966, le gouvernement a fait un effort considérable pour promouvoir le machinisme et la sélection des semences : c'est la révolution verte, et il semble que l'Inde ait atteint l'autosuffisance alimentaire à partir de 1975. Mais ces investissements ont surtout profité aux classes moyennes et aggravé les inégalités.

Au printemps 1967, une agitation violente d'inspiration maoïste se développe dans le district de Darjeeling où l'on cultive du thé et du riz avec

une main-d'œuvre tribale. Les terres sont occupées et l'affrontement avec la police est sanglant, en particulier dans la subdivision de *Naxalbari*. Ce mouvement, très vite réprimé, resurgit de façon endémique dans les régions tribales, au Bihar et l'Andhra Pradesh, et prend le nom de mouvement **naxalite** dans les régions où l'oppression sociale est écrasante.

La paysannerie riche et moyenne issue de la révolution verte s'agite également en dénonçant le « parti pris urbain » de l'État, et devient une force politique.

15.3.5. Les relations internationales

Le maître-mot de la politique étrangère de Nehru est le « *non-alignement* ». Ce n'est pas une politique de neutralité ni de repli sur soi ; c'est un refus d'adhérer à l'un des deux blocs de la guerre froide, qui fait rage à cette époque. C'est ainsi que Nehru s'élève contre l'attaque anglo-française de l'Égypte en 1956, mais aussi contre l'intervention de l'URSS en Hongrie à la même époque. Le point culminant de cette politique est, en avril 1955, la tenue de la conférence afro-asiatique des pays non-alignés, en Indonésie, à **Bandoung**.

La visite en Inde de Krouchtchev en 1955 ouvre une coopération pacifique avec l'URSS et semble une réplique au traité d'amitié de 1954 entre le Pakistan et les USA, puis de l'adhésion du Pakistan au traité militaire de l'OTASE en 1955.

La situation avec la Chine se dégrade lorsque celle-ci lance une attaque au Nord de l'Assam pour récupérer des territoires contestés, occupés autrefois par les Anglais. L'armée indienne y subit une défaite totale et, magnanimes, les Chinois se retirent des terrains conquis, ne conservant que la partie contestée. Le prestige de Nehru en prend un rude coup et le pousse vers l'URSS qui à ce moment est aussi en mauvais termes avec la Chine (îlots du fleuve Amour et de l'Oussouri).

En 1965, le Pakistan attaque au Cachemire, mais il est mis en déroute au Penjab et doit subir l'humiliante paix de Tachkent organisée sous l'égide de l'URSS.

En 1971, une flambée de violences religieuses au Pakistan oriental rencontre une attitude très ferme d'Indira Gandhi qui favorise la sécession du Bangladesh.

Depuis cette date, la situation des rapports indo-pakistanaïes reste toujours tendue autour de la partition du Cachemire et s'envenime périodiquement. Il ne faut pas oublier que l'Inde possède l'arme atomique depuis 1974 et le Pakistan depuis 1998.

15.3.6. La diaspora indienne

Lorsque le soleil ne se couchait jamais sur les possessions de la reine d'Angleterre, Sa Majesté avait largement déporté des éléments de main-d'œuvre indienne dans le monde entier. L'éclatement de l'Empire a mis ces

Indiens dans une situation de minorité étrangère, très inconfortable dans certains pays. On se rappelle l'expulsion des Indiens d'Ouganda par Amin Dada en 1972.

Il y a ainsi (recensement de 1981) plus de 10 millions d'Indiens en Asie du Sud et du Sud-Est, près de 2 millions en Afrique, principalement en Afrique du Sud et 1,3 millions dans les Caraïbes.

Dans deux cas particuliers, les Indiens représentent maintenant la majorité de la population : 60 % à l'Île Maurice, 50 % aux Îles Fidji (où une révolution vient de les chasser du pouvoir).

Plus de 1 million d'Indiens vivent dans les pays développés anglophones, mais il s'agit pour une bonne part d'individus bien ou très bien éduqués qui préfèrent le niveau de vie de ces pays, et cela représente une fuite de cerveaux préoccupante : il y aurait ainsi plus de médecins indiens aux USA qu'en Inde même.

Un dernier type d'immigration, plus récente, concerne les pays du Moyen-Orient, qui ont attiré 500 000 Indiens de 1976 à 1980, 1 100 000 de 1981 à 1985, 680 000 de 1986 à 1990. Au delà, les événements d'Irak ont modéré le flux. Il s'agit d'une main-d'œuvre masculine peu qualifiée originaire pour l'essentiel du sud de l'Inde.

Enfin, il ne faut pas oublier la main-d'œuvre tamoule exportée à Sri Lanka pour la culture du thé et qui lutte depuis plus de trente ans pour la création d'un État indépendant au nord de l'Île.

15.3.7. Le problème du Cachemire

Le problème est compliqué par la géographie de la région : plateau au Sud, puis vers le Nord, extrémité Ouest de l'*Himalaya* s'arrêtant à la *Nanga Parbat* (8 126 m) autour de laquelle tourne l'Indus, et enfin la chaîne du *Karakorum* culminant au K2 (8 611 m) et servant de frontière avec la Chine vers le Nord.

La répartition ethnique et religieuse n'est pas plus simple : à l'Ouest, dans la région de *Gilgit* et de la *Hunza*, sont implantés depuis longtemps des Chi'ites ismaéliens ; au centre, autour de *Srinagar*, la majorité est sunnite ; à l'Est, au delà de *Kargil* (Ladakh et Zanskar), le pays est totalement bouddhiste. Parsemés à travers tout le territoire, il y a de nombreux Indiens hindouistes fidèles au très important pèlerinage d'*Amarnath* (autour du 15 août).

Lorsque le Maharajah du *Jammou and Cachemire* a choisi en 1947 le rattachement à l'Inde, le Pakistan a envoyé des hordes d'Afghans ravager le pays puis est intervenu directement lorsque l'armée indienne a été appelée à la rescousse. Le cessez-le-feu est imposé le 1^{er} janvier 1949 par l'ONU (les troupes ennemies étaient chacune commandée par un général britannique), et la frontière provisoire est occupée par des casques bleus. Ce *statu quo* est encore maintenant en vigueur, malgré plusieurs guerres et des accrochages continuels. Plusieurs groupes terroristes sans cohésion entre eux

entretiennent un climat d'insécurité dans la partie indienne, dont environ 500 000 Indiens et 50 000 musulmans ont fui depuis une vingtaine d'années.

La proportion globale de musulmans est d'environ 80 %, mais la politique constante du Pakistan d'éliminer tous les non-musulmans peut faire réfléchir, d'autant que le régime indien garantit la liberté du culte et que celle-ci est globalement respectée.

Un dernier problème, international cette fois, est celui de l'annexion par la Chine d'un haut plateau, partie Est du Ladakh, l'*Aksai Qin*. Cette zone, totalement désertique (l'Inde a mis plusieurs mois pour s'apercevoir de la main mise chinoise), a permis à la Chine de construire une route stratégique permettant d'accéder à l'ouest du Xin Jiang en cas d'attaque russe.

15.3.8. Reflets de l'économie en 2006

En 2000, les Indiens ont acheté des firmes étrangères pour 1 milliard de dollars. En 2006, ces achats ont dépassé 21 milliards (134 sociétés rachetées contre 4 il y a dix ans). Dans la liste des milliardaires du magazine *Forbes* ne figurait aucun Indien il y a dix ans. Ils étaient 5 en 2002, ils sont 23 en 2006 : Lakshmi Mittal est en 5^e position cette année (32 milliards de dollars).

Dans l'autre sens, les investissements étrangers ne cessent de croître et on retrouve, à côté des Anglais et des Américains, Japonais, Coréens, Russes, Allemands, Italiens et Israéliens. Les Français restent à la traîne avec seulement 270 entreprises implantées et 35 000 employés.

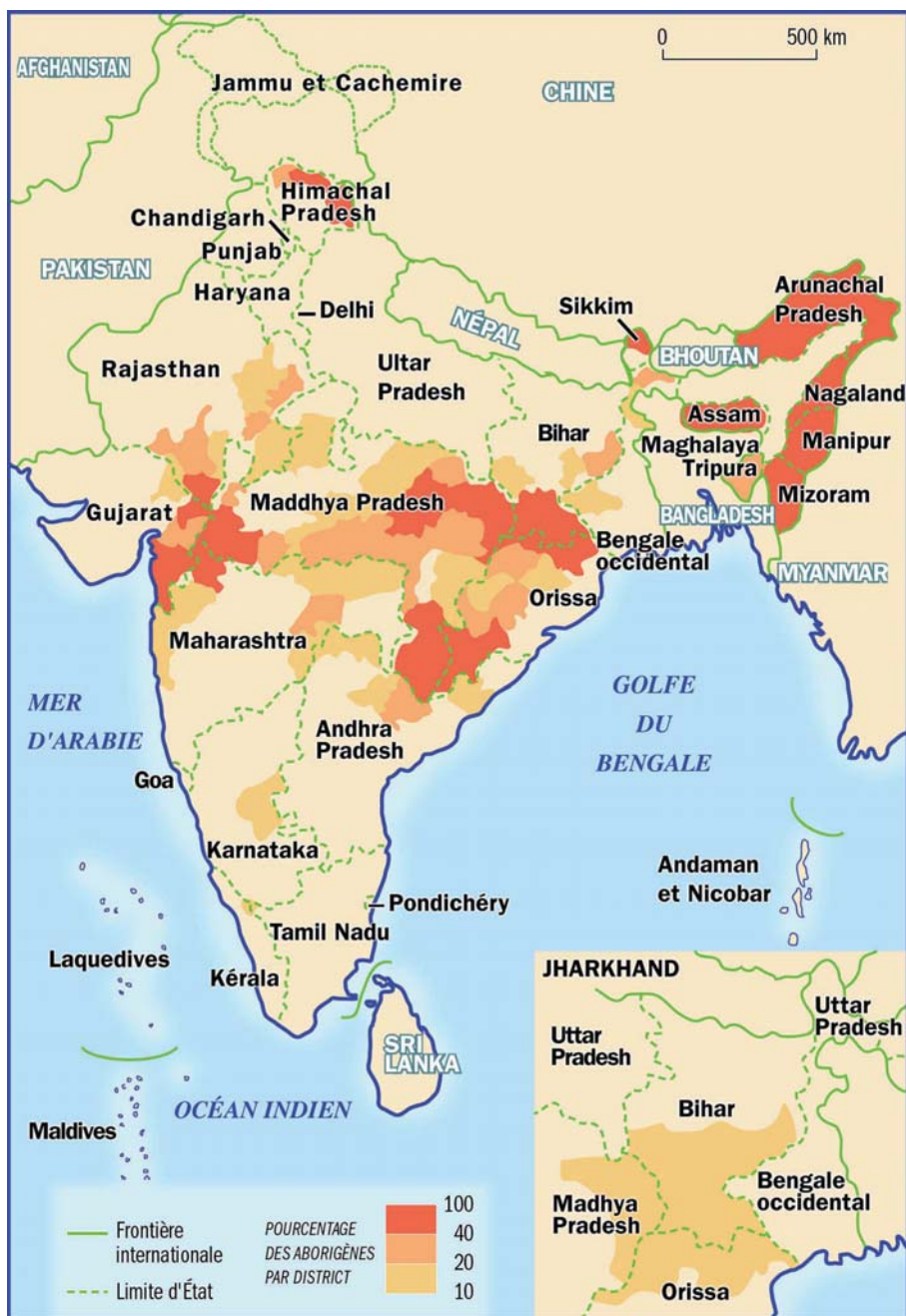
Dans le domaine scientifique, les Indiens publient en anglais 250 revues dont 54 dans le domaine médical.



Carte 15.2. Les langues principales et secondaires de l'Inde.



Carte 15.3. Répartition des musulmans en Inde.



Carte 15.4. Répartition en 1981 des tribus d'Adivasis (Scheduled tribes S.T.)

This page intentionally left blank

Chapitre 16

La Chine - 中國 (Zhong Guo)

Nous avons vu la naissance du pays au néolithique dans le chapitre correspondant ; aussi allons-nous commencer ce chapitre en partant de la première formation politique, bien documentée au point de vue historique : la dynastie **Shang**.

16.1. La dynastie Shang (–1530 à –1027) 商

À peu près au moment où le bronze arrive en Chine avec une technique déjà très élaborée, une dynastie nouvelle s'installe autour de **Zheng Zhou**, au Henan.

Le site est entouré d'une muraille en terre damée de vingt mètres d'épaisseur et présente des restes d'habitations, d'ateliers et de fours pour les céramiques et pour le bronze. Les objets de bronze retrouvés sont d'une facture simple mais montrent une technique parfaitement au point, subitement surgie du néant, sans aucune phase liée au cuivre seul. Ces objets ne concernent que des armes, des vases cultuels et des éléments de char. Les débuts de cette installation se situent vers –1530.

Il est probable que cette maîtrise du bronze soit parvenue en Chine à travers l'Asie centrale en provenance des civilisations indo-européennes telles que celle d'Andronovo, qui s'étendait jusqu'au massif de l'Altai et au lac Baïkal. La communication a été favorisée à cette époque par un net réchauffement du climat (de –1600 à –1250) qui a fait reculer la taïga sibérienne du 56^e parallèle au 60^e, transformant cette zone en steppe accessible au cheval. Il nous reste sur ce trajet une succession de kourganes renfermant les vestiges d'un art animalier en bronze.

La capitale de la dynastie déménagea six fois, d'après la légende, avant de se fixer à **An Yang**, légèrement au nord du Huang He (le fleuve Jaune), mais toujours au Henan, dans ces plaines fertiles de l'Est propices à la culture du riz. Cette nouvelle phase nous est bien mieux connue, et elle commence en –1350.

16.1.1. La dynastie Shang à Anyang

La société

Les vases en bronze, les armes, les chars sont les caractéristiques d'une société dirigée par une classe noble qui se consacre aux sacrifices rituels et à la guerre.

La ville est murée et le palais royal est le centre de toutes les activités. Le roi assume de façon indistincte les fonctions religieuses, guerrières, politiques, administratives et économiques. La lignée royale représente un clan dont les chefs exercent des pouvoirs territoriaux et dirigent un culte familial. La paysannerie est très probablement restée au niveau néolithique.

Des populations étrangères barbares coexistent avec l'organisation Shang et ne sont pas en bons termes avec elle, et donc toutes les installations restent sur le qui-vive. Ce sont les barbares de la vallée de la Huai et, encore plus au Sud, ceux du Jiangsu, qui sont les plus dangereux.

Les tombes cruciformes

Douze tombes royales ont été mises à jour à Anyang. Elles comportent une fosse rectangulaire d'une vingtaine de mètres de côté, atteignant douze mètres de profondeur et munie de quatre branches, dont l'une, en pente douce vers le Sud, permet la descente du sarcophage. Sous celui-ci, dans une niche, on sacrifie un homme et un chien. Les gardes, sur des banquettes latérales, sont décapités. Puis le char funèbre descend la pente et son équipage est sacrifié avec les chevaux. Enfin un certain nombre de familiers et toutes sortes d'objets de valeur sont enterrés avec le roi pour le servir dans l'autre monde.

L'extrême richesse de ces funérailles ainsi que la quantité de cérémonies sacrificielles menées à date fixe pour diverses occasions liturgiques manifestent le niveau élevé des ressources disponibles à cette époque.

Les os oraculaires et l'écriture

Des os plats sont soumis à l'action du feu et les craquelures qui apparaissent sont censées apporter la réponse divine à une question posée. Cette coutume est en usage depuis l'âge du bronze, mais les augures prennent à Anyang l'habitude de poser la question par écrit sur l'os, et d'archiver celui-ci avec un commentaire. Plus de cent mille plastrons ventraux de tortue ont été retrouvés et donnent ainsi accès à la première forme d'écriture chinoise. On y trouve également une première manière de noter les nombres, à partir de la base dix.

Cette première écriture, déjà très diversifiée, apparaît cependant en Chine bien après celles du Moyen-Orient, mais elle va faire preuve d'une extraordinaire continuité en conduisant par une régulière évolution à la forme moderne des caractères chinois. Près de 5 000 caractères différents ont été relevés sur ces os, dont 1 500 sont bien interprétés. Comme dans les premières écritures du Moyen-Orient, à côté des pictogrammes, certains signes sont phonétiques, mais à l'opposé de ce qui s'est passé ailleurs, les signes

phonétiques ont disparu au profit d'une pure écriture idéographique. La raison de cette évolution réside dans la structure même de la langue chinoise. Cette langue est monosyllabique à tons et il y a donc un nombre considérable d'homophones, car il est difficile à un gosier normal d'articuler plus de 300 sons différents ce qui, avec quatre tons différents, ne conduit qu'à 1 200 possibilités. D'autre part, il y a en Chine sept langues différentes et une quantité de dialectes, tous monosyllabiques, si bien que l'écriture basée sur la prononciation (alphabet) n'est pas la représentation pertinente¹.

Après des évolutions progressives, l'écriture chinoise a été stabilisée par le Grand Empereur, Qin Shi Huang Di, qui a régné de -221 à -210. Nous en définirons donc les principes plus loin, au moment où nous étudierons cette période.

Les vases en bronze

La période de Anyang marque un point culminant dans l'art du bronze chinois. Le groupe principal des récipients rituels consiste en des vases à vin, car le vin jouait un rôle spécial dans les activités sacrificielles quotidiennes. Il était élaboré en faisant fermenter du millet noir et devait être filtré, d'où les deux ergots de fixation pour filtres que possèdent dès la fin de la période Xia les vases tripodes du type « jia ». Ces vases, à Anyang, sont décorés d'une représentation d'un masque animal, et des formes nouvelles apparaissent, telles que le « gu » très étroit et allongé, ou le « zun » à large ouverture et à épaule, décoré de têtes d'animaux en relief. Un tout autre type de vase est le récipient rectangulaire « fang ding » destiné à des nourritures solides et muni de deux anses et de quatre pieds. Sa décoration est souvent à base de dragons ou d'oiseaux. La virtuosité de ces réalisations complexes s'accompagne d'une invention typiquement chinoise : leur réalisation dans des moules démontables permet de produire toute une série de vases identiques alors que la méthode occidentale, dite « à la cire perdue », ne conduit qu'à un seul exemplaire.

L'effondrement

Un autre foyer de civilisation s'est développé à partir du XII^e siècle avant J.-C. dans la vallée de la Wei, en relation probable avec le Sichuan.

Cette force nouvelle profite des difficultés de la dynastie Shang avec les barbares de la Huai pour s'emparer de toute la région à la bataille de **Mu Ye**, que l'on situe aux alentours de -1027.

16.1.2. L'âge du bronze au Sichuan

Le Sichuan (pays des quatre fleuves) est une étendue très fertile, grande comme la France, protégée par des chaînes de montagnes contre les influences

¹ Par exemple, Hong Kong est un nom cantonnais. Le même lieu se dit, à Pékin, Xiang Gang, mais l'écriture est la même : « port des épices » 香港.



Figure 16.1. Homme de bronze de Sanxingdui (–1200), hauteur 260,8 cm.

extérieures, bien que située au centre de la Chine. Une certaine relation avec son environnement s'est cependant développée au Nord, vers la rivière Wei, foyer du néolithique chinois, et à l'Est, vers les grandes plaines du Henan, à l'aval du Chang Jiang (que nous appelons le Yang Zi) à travers le fameux passage des Trois Gorges.

Envahi en –316 par la principauté de Qin, le pays fut intégré au grand empire chinois de Qin Shi Huang Di (–221 à –210) et, malgré une phase d'indépendance (royaume de Shu) pendant la période des trois royaumes (à partir de +200) il est devenu profondément chinois.

Le site de **Sanxingdui** (les tumuli des trois étoiles), découvert en 1986, révèle une culture profondément originale, métissée d'influences extérieures. Cette installation (12 km²) renferme une cité fortifiée de 1 800 m de côté (remparts de terre damée) dont les premières constructions datent de –1800 et qui fut abandonnée vers –1000. La technique de fabrication des vases en bronze que l'on y trouve, coulés dans des moules démontables, est la même qu'à Anyang, bien que la forme « *zun* », jarre à ouverture évasée, soit prédominante. Mais des assemblages de grandes dimensions ont nécessité une technique de soudure complètement originale. En particulier, on a retrouvé une statue humaine de 2,6 m de haut.

À côté de ces réalisations en bronze, on trouve des lames de jade à une ou deux pointes de plus de 50 cm de long, et de nombreuses décorations en or, feuilles fines repoussées ou incisées, fixées sur un support plus rigide. L'or est totalement absent à Anyang et sera très peu utilisé en Chine à toutes les époques (le métal précieux de référence étant l'argent).

En décoration, la figure humaine, absente au Henan, est ici omniprésente sous forme de masques aux yeux exorbités très spécifiques (voir fig. p. 21).

Malheureusement, cette civilisation n'a pas développé une écriture qui permettrait de la comprendre. Seuls quelques caractères (19 au total) dits « Ba Shu » ont été relevés sur certains objets et restent non déchiffrés.

Un autre site, **Jinsha**, s'est développé vers –1200, alors que Sanxingdui déclinait. Il est à 35 km du précédent et dans les faubourgs de Cheng-Du, capitale du Sichuan. Sur une vaste superficie, on a exhumé en 2001 des habitations, des fours à potiers et des sépultures. De nouveaux thèmes animaliers apparaissent, serpents et tigres et les objets en jade sont d'une technique qui dépasse celle de Sanxingdui.

Cette civilisation semble s'effondrer vers –1000, au moment de l'arrivée au pouvoir de la dynastie Zhou, en Chine de l'Est.

16.1.3. Les trois temps de la dynastie Zhou (-1027 à -221) 周

Après une première période marquée par un régime centralisé du même type que le précédent et un fort développement, le pouvoir perd toute son autorité aux dépens des chefs locaux et la deuxième période est celle d'une Chine pulvérisée en une multitude de principautés qui entrent en lutte. Au début de la troisième période, un regroupement en sept royaumes s'est effectué et la guerre entre ceux-ci va conduire le plus fort à unifier toute la Chine. Dans l'intervalle, un très grand essor démographique se produit, lié à un considérable progrès technique, et il s'accompagne d'une véritable explosion intellectuelle.

La dynastie Zhou centralisée

À part un déplacement vers l'Ouest de la capitale, qui s'installe près de Luo Yang, le système politique et religieux reste peu changé. Un certain nombre de membres du clan des Shang conservent même leur fief. Le pouvoir dans chaque territoire est représenté par des familles, qui doivent leur puissance à leurs liens avec la famille royale. Celle-ci leur délègue un pouvoir religieux qui se manifeste par la possession d'emblèmes ou de trésors, tels que : vases en bronze, carillons, anneaux de jade et, bien sûr, un nombre de chars correspondant à leur importance.

Le territoire est déterminé par l'emprise du dieu de la Terre et de son autel local (社 she), placé en plein air sur une levée de terre surmontée d'un arbre (封 feng) qui étend sa puissance sur une zone déterminée (邦 bang). Une deuxième signification de «feng» est fief, mais l'essence de celui-ci est religieuse, la levée de terre étant consacrée par une motte de terre issue du maître-autel du Dieu métropolitain.

Ce système fait tache d'huile grâce aux gains territoriaux acquis en luttant contre les Barbares en utilisant la puissance militaire des chars. Mais, en même temps, il se développe parmi les militaires une féodalité liée non plus aux rites mais au territoire (國 Guo). Ceux-ci vont s'entre-déchirer à partir de -840, et, en -771, une faction tue le roi Zhou avec l'aide de Barbares et installe un successeur à Zhengzhou. Ce dernier ne conserve plus alors qu'un rôle religieux. La légende raconte que le roi détrôné avait négligé ses devoirs par amour pour une femme.

Époque des printemps et des automnes (春秋 Chun Qiu) : le défrichement et les philosophes

Le nom de cette période est tiré d'une célèbre chronique qui la décrit. La Chine est alors pulvérisée entre de multiples principautés de tailles très diverses (environ 140 au départ).

Toutes ces principautés entrent en lutte et leur nombre diminue au fur et à mesure des victoires des plus dynamiques. Cette période, qui représente au point de vue politique une situation complètement anarchique, est cependant

un moment prodigieux de fermentation intellectuelle, scientifique et technique, qui préfigure l'émergence d'un immense empire.

La guerre, initialement l'apanage d'aristocrates conduisant des chars, devient le propre de militaires à l'affût des progrès techniques. Ceux-ci sont apportés par l'usage du fer, par la cavalerie et par l'emploi d'une piétaille armée d'épées et d'arbalètes, plus mobile en terrain accidenté que les chars. Le nombre devient un facteur décisif de succès. Il faut donc encourager la démographie et, pour nourrir plus de monde, défricher, amender, et irriguer le sol par des travaux civils, eux-mêmes améliorés par le progrès technique.

Émergence du fer en Chine

Nous avons vu, dans le chapitre 7 consacré à la découverte du fer dans la zone hittite, que ce nouveau métal n'a fait son apparition en Chine qu'en -750, à peu près au même moment qu'en Europe. Mais la maîtrise des fours à haute température acquise avec la céramique et la porcelaine conduit très vite les Chinois à découvrir la fusion de la **fonte** (température de fusion minimale à l'eutectique de 1 145 °C) et l'usage de celle-ci dans des moulages répétitifs ultérieurement affinés en acier. La fabrication en série et à bas prix d'outils en fer permet alors un usage civil extensif, tandis qu'en Occident le fer forgé, relativement coûteux, reste l'apanage des militaires jusqu'au XII^e siècle.

Les premiers outils agricoles en fer apparaissent vers -510. Ce sont des pics, des haches, des socs de charrue, qui favorisent un défrichage intense et un meilleur rendement des cultures. Ce sont aussi des pelles et des pioches permettant de creuser de grands canaux d'irrigation tel celui qui plus tard (-250), au Sichuan, dérive les eaux de la Dujiang pour irriguer des dizaines de milliers d'hectares (canal de Li Bing).

D'autres travaux conduisent au drainage de zones marécageuses et à leur mise en exploitation.

Les techniques militaires profitent également de l'acier. L'usage de l'arbalète, arc dont le bois est remplacé par un ressort d'acier, tendu par un système mécanique et déclenché par une gâchette, donne à une infanterie paysanne, également armée d'épées en fer, une « puissance de feu » inégalée. Plus tard, vers -100, l'armée chinoise possède des arsenaux où des centaines de milliers d'arbalètes sont fabriquées en série avec des pièces détachées interchangeables.

L'usage de l'étrier en fonte, développé par les cavaliers du désert, permet de tirer sans s'arrêter et modifie, à partir de +100, la tactique de la cavalerie.

Le paysan vainqueur devient, en récompense, cultivateur indépendant, inaugurant ainsi une nouvelle classe sociale.

Essor de la pensée chinoise

Tout pays a besoin d'une légende d'origine et la Chine n'échappe pas à cette coutume. De nombreuses légendes se sont aussi développées pour expliquer

les phénomènes naturels et on en trouve la trace dès les premiers écrits sur os oraculaires qui montrent l'importance attachée aux esprits.

L'**Empereur Jaune** (Huang Di), après avoir été le maître du Ciel a été transformé en créateur de la Nature. Plus tard, **Yu le Grand** a été choisi pour successeur par le roi mythique Yao parce qu'il avait « pacifié les eaux et les terres dans les neuf provinces et nettoyé les neuf grands cours d'eau » : c'est ainsi que fut fondée la dynastie semi-mythique Xia.

À partir du VI^e siècle avant J.-C. se développe une réflexion philosophique très influencée par le désordre politique. La perte de pouvoir réel par la dynastie centrale Zhou, gardienne non seulement de l'ordre politique mais de la pratique des rites, conduit à la perte des repères moraux de la tradition.

La plupart des penseurs de cette époque réfléchissent aux problèmes de la société et à la remise en ordre de celle-ci, mais un courant naturaliste très ancien centre au contraire ses réflexions sur l'individu et sur la meilleure voie à suivre (le Dao 道), indépendamment de l'environnement politique. Nous nommons cette conception le **taoïsme**. En raison de son origine très ancienne, nous allons l'exposer en premier.

Le taoïsme

L'origine de cette « religion » prend ses sources dans les traditions populaires les plus anciennes. Il s'agit d'une vision et d'une attitude strictement personnelles et indépendantes de l'activité de la société.

Le sage s'abstrait du monde, se retire seul dans un ermitage et par des règles magico-religieuses s'efforce d'accroître sa puissance vitale en vue d'atteindre l'immortalité et d'acquérir des pouvoirs surnaturels. Cela exige des pratiques de tous ordres : alimentaires, respiratoires, gymniques, sexuelles et alchimiques. Il doit faire le vide dans son esprit et ne s'intéresser qu'à la joie et à la nature.

Cette observation respectueuse de la nature a conduit les adeptes du taoïsme à de remarquables études expérimentales et à accumuler des connaissances empiriques en alchimie (la poudre), en biologie ou en physique (le magnétisme). Nous en reparlerons plus loin. L'image du sage isolé dans la montagne apparaît bien dans le caractère signifiant immortel 仙, joignant la clé de l'homme 亻 à celle de la montagne 山.

Il est intéressant de remarquer que le moteur de l'alchimie occidentale a été la transmutation des métaux en or tandis que le but des Taoïstes a été la recherche de la drogue d'immortalité.

Certains ont cru la trouver dans le cinabre, HgS, magnifique substance rouge donnant naissance par décomposition à un matériau stupéfiant, le vif-argent. Malheureusement les sels de mercure sont des poisons très violents.

La tradition attribue à un personnage mythique, **Lao Zi** (老子), la paternité d'un recueil de sentences ésotériques, le **Dao De Jing** (道德经). Ce personnage aurait disparu, monté sur un buffle, en partant vers le paradis de l'Ouest (monts Kun Lun). Mais, en fait, l'œuvre maîtresse du Dao est celle de

Zhuang Zhou (莊周) qui a vécu de -370 à -300. À titre d'exemple, voici une remarque de celui-ci : « le roi éclairé étend partout ses bienfaits, mais il ne fait pas sentir qu'il en est l'auteur. Il aide et améliore tous les êtres sans que ceux-ci sentent qu'ils sont sous sa dépendance. Le monde ignore son nom et chacun est content de soi. Ses actes sont imprévisibles et il s'identifie avec le néant ». Le vide et le non-agir sont en effet des concepts très importants du Dao.

Le Dao philosophique évolue rapidement vers une religion populaire. Celle-ci participe à des révoltes paysannes, telle celle des Turbans Jaunes qui marque la fin de la dynastie Han.

Parmi les alchimistes, **Ge Hong** (285 à 343) est maître en pharmacopée, médecine, astronomie. Son successeur, **Kou Qianzhi** (363 à 448), très influent à la cour des Wei du Nord, créa, au contact des bouddhistes, les premiers monastères taoïstes.

À partir du ^{xiii}e siècle, certaines sectes taoïstes acceptent des prêtres mariés et vivant dans la société. Ces évolutions s'expliquent par la concurrence très forte des pratiques bouddhistes.

Les écoles socio-politiques

Les philosophes dont nous allons parler ont puisé leurs idées de départ dans le désordre de la période Chun Qiu mais l'ont largement dépassée en maturation et ont couvert une période beaucoup plus longue. Nous allons cependant exposer ici l'ensemble de leurs réflexions pour ne pas fragmenter la présentation.

- Kong Fu Zi (孔夫子) (-551 à -479)

Fils d'un petit noble ruiné et travailleur acharné, **Kong Zi** occupe un poste administratif dans sa principauté d'origine, le *Lu*, puis doit s'exiler à la suite de difficultés locales. Il passe alors une quinzaine d'années à errer de Principautés en États, suivi de quelques disciples, dont **Zilu** et **Zigong**². Il cherche sans succès un prince qui accepterait de mettre ses idées en pratique. On ne possède cependant aucun texte rédigé de sa main. Les commentaires les plus anciens sont réunis dans les « *Entretiens de Kong Fu Zi* », écrits au ⁱⁱⁱe siècle avant J.-C.

Contrairement à celle de Lao Zi, la philosophie de Kong Zi est avant tout une politique de société et de gouvernement, comme le seront pratiquement toutes les autres réflexions chinoises.

La pensée de Kong Zi n'est nullement révolutionnaire : dans une Chine en décomposition et en proie à la guerre, il prône le retour aux vertus et aux rites d'autrefois. Il attribue cependant à l'homme le rôle essentiel et fonde l'équilibre de la société sur la vertu individuelle, dont l'essentiel est le **ren** (仁), c'est-à-dire la vertu d'humanité, le respect de l'autre quel qu'il soit, même un sauvage japonais (Wa).

² Y. Inoué, *Confucius*, Stock, 1992.

Pour lui, l'organisation de la société est fondée sur le respect de la hiérarchie et des rites correspondants, suivant une échelle de valeur très stricte incluant dans la famille, le père, la femme, l'enfant. La contrepartie de ce respect de l'ordre établi réside dans une exigence de vertu d'autant plus sévère que le grade est élevé et, pour couronner le tout, le prince doit être le modèle pour toute la Principauté.

Cette vertu ne découle pas de la naissance mais d'un effort de tous les instants et doit être améliorée chez les jeunes nobles par l'enseignement. Les cinq vertus principales sont : la courtoisie, la magnanimité, la bonne foi, la diligence et la bonté.

Le Maître ne nie pas l'existence d'un Ciel, mais comme il ne peut le connaître, il juge inutile de le faire intervenir. En tout cas il récuse tout oracle, et considère tout devin comme un charlatan.

Une fois toutes ces idées mises en service, la doctrine ne propose aucun recours à la nature ni à la joie de vivre...

- Les successeurs de Kong Fu Zi

Un successeur essentiel du Maître a été, 200 ans après sa mort, **Meng Zi** (孟 子), Mencius pour les Jésuites, qui a vécu de -372 à -289. Il occupe une place de conseiller auprès du monarque du royaume de Qi (le dernier royaume combattant opposé à l'unification par le Qin). Ses écrits, au programme des examens officiels, contribuèrent au rayonnement du confucianisme.

Zhu Xi (1130 à 1200) donne à la doctrine un renouveau spectaculaire en fondant le *Li Qi Xue*, doctrine que nous nommons *néo confucianisme*. Elle consiste en une synthèse entre plusieurs textes fondamentaux : les entretiens de Confucius, le Mengzi, le Yi Jing (livre des mutations), et le Li Ji (mémoire sur les rites). Il s'agit d'un dualisme entre le *Li* (la raison) et le *Qi* (souffle spontané), soit entre idéalisme et matérialisme. Cet effort assez novateur a été interprété de façon restrictive et a sclérosé toute la politique chinoise, puis celle de la Corée des Li et celle du Japon des Tokugawa.

- Mozi (墨 子) (-480 à -390) et les Mohistes

À l'ensemble des idées de Kong Zi, Mo Zi ajoute l'*amour universel* et condamne l'esprit de conquête et de lucre. Cette école veut mettre à la disposition des opprimés les connaissances permettant de construire une défense grâce à de solides bases scientifiques et techniques. Ses exposés sont très complets en optique et en mécanique. Dans le premier domaine sont étudiés la propagation de la lumière depuis les sources jusqu'à l'œil ainsi que les divers miroirs, tandis que dans le deuxième domaine sont détaillés les équilibres statiques et les fondements de la dynamique. En particulier, les Mohistes donnent un énoncé très clair du principe d'inertie (2 000 ans avant Newton à qui, en Occident, on attribue la découverte).

Après un grand succès populaire aux IV^e et III^e siècles avant J.-C., l'influence des Mohistes a été ruinée par les persécutions du Grand Empereur

Qin, et leurs découvertes complètement occultées. Elles ne referont surface qu'au XIX^e siècle.

- L'école des légistes, Fa Jia (法家)

Les concentrations des Principautés en Royaumes Combattants conduisent ceux-ci à donner la priorité à l'organisation et à l'économie (essentiellement agricole). C'est ce qui fait l'objet des réflexions de cette école, dont le premier ouvrage a été attribué au réformateur efficace de la Principauté Qin, **Shang Yang**. Il s'agit en fait d'un faux, postérieur de plusieurs siècles à cet auteur présumé. Le premier texte authentique est celui de **Han Fei** (韓非) (-280 à -234), qui par ailleurs a été un des premiers inventeurs de la boussole.

Pour cette école, il convient de légiférer de façon très précise en déterminant les attributions des agents de l'État et en définissant l'échelle des mérites et des démérites, afin d'éviter toute interprétation. Le choix des hommes et leur vertu sont sans importance : ils n'ont qu'à appliquer des mécanismes et des automatismes. Les grades en découlent, quelle que soit la naissance. Les mérites de la guerre sont comptés suivant le nombre de têtes et de mains coupées. Le juge n'a pas à peser le pour et le contre mais se borne à définir le délit et à appliquer un barème automatique.

Le prince lui-même est un simple animateur qui veille au déroulement automatique de l'administration en intervenant le moins possible.

Le premier empereur, légiste convaincu, dira : « J'ai apporté l'ordre à la foule des êtres et soumis à l'épreuve les actes et les réalités : chaque chose a le nom qui lui convient. »

Dans les échelles de valeur, les agriculteurs et les combattants doivent être favorisés. Les autres activités doivent être pénalisées : les vagabonds, les parasites, les artisans de luxe, les philosophes.

L'échelle des mérites et des démérites est une loi de la nature qui s'apparente aux lois physiques des tuyaux sonores : ainsi en chinois, la loi sociale et les tuyaux sonores portent le même nom : lü (律) : le choix de l'homme n'intervient ni dans un cas ni dans l'autre.

On peut s'étonner que cette idée de loi physique appliquée à la société n'a été que très rarement étendue aux phénomènes naturels.

- L'école des logiciens³, Ming Jia (名家)

La grande confusion qui régnait au IV^e siècle avant J.-C. entre toutes les philosophies était aggravée par l'emploi de mots et de concepts mal définis. Les tenants de cette école s'attachent alors à une étude logique et abstraite des principales idées et de leur expression : idées de temps, d'espace, de grandeur,

³ Souvent, le nom de Ming Jia, littéralement « école des noms », est traduit par « école des sophistes ». Je préfère celui des « logiciens » introduit par le philosophe anglais G. E. R. Lloyd afin d'éviter tout rapprochement injustifié avec la Grèce.

d'unité et de multiplicité. Leurs raisonnements procèdent souvent par paradoxes.

Les fondateurs les plus représentatifs de l'école sont **Hui Shi** (-380 à -300) et son successeur **Gong Sun Long** (-320 à -250).

Un peu plus tard, cette idée d'intervention de la logique a été appliquée à des classifications de la Nature, de l'Histoire et de la Politique par **Zou Yan** (邹衍) qui a vécu de -305 à -240. Cet auteur développe la très importante théorie des *cinq éléments* constitutifs de toute matière et réagissant suivant le Yin et le Yang. Cet ouvrage est à la base d'un des quatre traités fondamentaux, le **Yi Jing** (易经), le livre des mutations, qui donnait un immense classement de toute chose et rencontra un prodigieux succès.

- Xun Zi (荀子) (-298 à -235)

Ce philosophe très original a une place à part. Dans son ouvrage fondamental, le traité de la musique, **Yue Lun** (乐言), il dénie à la morale toute origine transcendante.

C'est la société qui canalise les forces vives et impose à chacun des devoirs et des règles de conduite. Ce sont des réalités objectives et non l'œuvre d'une divinité. L'ordre social est aussi un ordre naturel, comme celui de l'univers, et il s'impose par sa rationalité : il est le produit naturel de l'Histoire. Le prince doit établir l'ordre qui assure le bon fonctionnement de la société, grâce à un *consensus général*.

Le culte de personnalités divinisées

Un certain nombre de personnages célèbres sont révéérés dans des temples, où leur activité bienfaisante est largement rappelée sous les formes les plus diverses. Des adorateurs viennent, au pied de leur statue, solliciter leur intervention auprès du Ciel. Citons quelques exemples un peu au hasard :

- à Jiading, près du campus Nord de l'université de Shanghai, un vieux temple dédié à Confucius et au système de recrutement des fonctionnaires par concours : liste des candidats reçus dans les années mille, sort d'un candidat surpris à tricher et décapité le lendemain sur la place publique ;
- au nord de Cheng Du, surmontant le barrage de la Dujiang, un temple aux deux rois, Li Bing et son fils, les architectes du grand barrage ;
- à Hang Zhou, le temple du brave général Yue Fei, exécuté sous la dynastie Song à la suite de dénonciations calomnieuses, et les statues enchaînées des dénonciateurs exposées aux crachats des passants ;
- à Cheng Du, la chaumière du poète Du Fu, de la dynastie des Tang, transformée en sanctuaire.

Époque des Royaumes Combattants (-473 à -221) 戰國 Zhan Guol

En -473, la principauté de **Yue**, située autour de Hang Zhou, au Sud-Est de l'embouchure du Chang Jiang, écrase définitivement son vieil ennemi le **Wu** (autour de Su Zhou) et achève ainsi la formation du dernier des sept grands

Hégémons qui vont grandir en puissance et en population pour entrer en lutte les uns contre les autres.

L'apparition de centres urbains importants favorise le commerce. La circulation de produits de luxe et du travail de l'artisanat correspondant favorise la levée d'impôts et l'enrichissement de l'État. L'usage de monnaie en bronze permet des transactions plus faciles : les pièces sont au début en forme de bèches ou de couteaux (voir fig. 16.3), avant de devenir rondes avec un trou central carré.

Les Hégémons situés au Nord subissent une forte contrainte de la part des barbares de la steppe, les **Xiongnu** (les Huns) cherchant constamment à s'infiltrer, et ils doivent gérer avec rigueur leur développement et leur défense.

C'est ainsi que l'Hégémon de **Qin**, situé dans la vallée de la Wei, haut lieu du développement néolithique, va s'organiser très sévèrement en procédant à de grandes réformes. Celles du conseiller Shang Yang, en -350, abolissent les titres nobiliaires des oisifs et en créent d'autres pour faits de guerre avec attribution de terres. L'impôt est réformé en le basant sur la famille restreinte et des groupes paramilitaires de cinq ou dix familles sont organisés.

Grâce à cette évolution, le Qin écrase les Barbares en -314 et occupe dans la foulée le royaume de **Shu** (le Sichuan) en -311 ; puis il annexe, en -277, le **Chu** (bassin du Chang Jiang) ; un peu plus tard, il prend le contrôle du **Wei** (le Shanxi) en -225, et enfin celui du **Qi** (Hebei et Shandong) en -221. La Chine étant ainsi unifiée, le maître du Qin se proclame premier Grand Empereur : **Qin Shi Huang Di**.

Au cours de cette évolution, une des denrées de luxe qui s'est le plus développée est la soie. Originaires de Su Zhou, elle va devenir un des produits d'exportation majeur de la Chine vers l'Europe par la « route de la soie ». On trouvera cette histoire dans le chapitre 14 concernant l'Asie centrale.

16.2. Le Grand Empereur : Qin Shi Huang Di 秦始皇帝

L'objectif du nouvel empereur est d'homogénéiser toute la Chine grâce à un centralisme brutal et forcené. Il installe sa capitale à **Chang'An** (à l'emplacement de la ville actuelle de Xi'An) et en onze ans, de -221 à -210, il impose les réformes suivantes :

- unification de la monnaie ;
- unification des systèmes de mesure ;
- normalisation de l'écriture ;
- découpage du territoire en commanderies ;
- réalisation de réseaux de routes, de relais de poste, de canaux ;
- continuité assurée entre les éléments de murailles élevés par les États précédents contre les Barbares (la Grande Muraille) ;
- construction d'un immense palais ;



Carte 16.1. Villes principales de Chine et Grand Canal.

- construction d'un énorme hypogée dont seul le détachement militaire précurseur de l'Est a été exhumé (trois mille soldats de terre cuite).

Pour imposer ces réformes en un temps si court, il a dû employer la force : exécution des opposants et déportation de 120 000 familles nobles.

Il a également fondé les principes de son gouvernement sur une idéologie et il a choisi pour cela la doctrine légiste : destruction par le feu de toute publication non conforme et exécution de ses auteurs.

Toutes ces réformes ont marqué la Chine jusqu'à nos jours, mais la plus importante est l'universalité de l'écriture, et nous allons en exposer les principes.

16.2.1. L'écriture chinoise

La langue chinoise étant monosyllabique, chaque mot est représenté par un « caractère » et par un son. Avec les quatre tons de la prononciation, les 300 sons distincts que peut émettre un gosier normal, le Chinois dispose à



Figure 16.2. Tête de guerrier, tombeau de l'empereur Qin Shi Huang Di.

l'oral de 1 200 possibilités, ce qui est très insuffisant pour une langue par ailleurs riche.

Il y a donc un grand nombre d'homophones, et nous verrons ci-dessous les réponses à ce problème. Mais grâce à la déconnexion entre l'oral et le graphisme, les ambiguïtés sont très peu nombreuses à l'écrit. D'autre part, cet écrit est commun à des langues d'expression orale différentes et permet à toute la Chine (sept langues et de nombreux dialectes) de se comprendre par écrit, sans compter la Corée et une partie de l'écriture japonaise.

En revanche, cette difficulté apparaît dans les transcriptions alphabétiques, qui sont par essence phonétiques et dépendent donc du lieu de référence en Chine. C'est pourquoi le gouvernement chinois a décidé en 1957 d'une transcription officielle, le **Pin Yin**, basée sur la prononciation pékinoise, le mandarin⁴.

Le tracé des caractères se fait sur soie ou sur papier, à l'aide d'un pinceau qui peut être très fin (poils de moustache de souris). Ce système permet, outre les mouvements dans le plan de la feuille, des déplacements verticaux (3^e dimension) ; qui peuvent donner des pleins et des déliés extrêmement marqués.

Traditionnellement, le texte se trace par colonnes de haut en bas en commençant la première colonne à droite. Cependant aujourd'hui la méthode européenne par lignes écrites de gauche à droite est de plus en plus utilisée.

⁴ Pour plus de détails sur le Pin Yin et les types de caractères voir : M. Soutif, *L'Asie, source de sciences et de techniques*, EDP Sciences, 1994.

Chinois moderne

Pour lutter contre les incompréhensions dues aux homophonies à l'oral, la langue moderne a pris l'habitude de doubler chaque mot par un équivalent ou un complément. Ce jumelage est impérativement fixé par l'usage.

Par exemple, en français l'équivalent serait pour la série d'homophones seau, saut, sot, sceau, de dire à l'oral : seau-récipient, saut en hauteur, sot-stupide, sceau-tampon. C'est lourd, mais ça fonctionne.

Mots nouveaux

Il y a deux solutions : forger un nouveau caractère ou faire une translittération phonétique.

- Nouveau caractère : exemple : électron. La seule manifestation électrique notée en caractères classiques est l'orage, qui s'écrit 電, superposition d'un sème général des phénomènes atmosphériques 雨 et d'un composé plus spécifique. C'est ce composé qui va être détaché pour en faire *dian*, électricité, et l'électron devient le fils de l'électricité 电子 *dian zi*.
- Translittération phonétique : un nom propre, sans signification particulière, est translittéré : Marx se prononce en chinois « Makece » ; on obtient : 馬克思. La difficulté à la lecture est de ne pas donner à chaque caractère sa signification intrinsèque. Cela donnerait ici : le cheval à la lourde pensée.

Caractères simplifiés

Une campagne de simplification a été lancée en Chine continentale en 1958. Elle n'est toujours pas suivie à Hong Kong et à Taïpeh.

Les méthodes utilisées ne sont pas toujours évidentes :

- Faible simplification :
La monnaie, Qian, représente de l'or disputé par deux hallebardes : 錢.
On ne garde qu'une hallebarde en la doublant d'un trait : 钱.
- Changement de représentation :
Le pays, Guo, territoire marqué d'un trait et d'une enceinte défendue par une hallebarde puis recatégorisé par une grande enceinte territoriale, 國, devient le pays riche en jade (pièces de jade enfilées) : 国.
- Maintient du contour général :
Le cheval, Ma, petit cheval mongol, crinière au vent et poils sous le menton, 馬, devient : 马.
- Simplification bête et brutale :
La musique, Yue, et la joie, Le, orchestre de cloches montées sur un trépied en bois 樂, devient : 乐.
Le dragon, Long, corps ailé et contorsionné, muni de trois pattes d'un côté et d'une seule de l'autre, 龍, devient : 龙.
Le nom de lieu et de famille, Su, jardin de poisson et de millet, 蘇, donne : 苏.

16.2.2. La dynastie Han (-200 à +190) 漢

Le Grand Empereur ne réussit pas sa succession. Son fils est rapidement éliminé par une révolution au cours de laquelle un petit fonctionnaire issu du peuple, **Liu Bang**, se proclame Empereur et fonde la dynastie **Han**.

Sous cette dynastie la Chine unifiée va assumer la plénitude de son développement.

On distingue deux grandes périodes, séparées par un bref épisode d'usurpation, celui de **Wang Mang** de +9 à +23. Pendant la première période, la capitale reste à **Chang'An** (Han de l'Ouest), et après la fin de l'usurpation, les Han déplacent la capitale à **Luo Yang** (Han de l'Est).

Les Han antérieurs ou Han de l'Ouest

Cette dynastie poursuit et consolide l'action du Grand Empereur dans le même esprit « légiste », à partir d'un gouvernement également très centralisé :

- poursuite des grands travaux, routes et irrigation ;
- large expansion territoriale et peuplement forcé des nouvelles terres ;
- contrôle des arsenaux et de l'économie par l'État (nationalisation du sel et du fer en -117) ;
- grand développement artistique et littéraire (début de la tradition historique) ;
- grand développement scientifique : mathématiques, magnétisme, sismographie ;
- développement technique autour du papier.

La lutte contre les Barbares conduit à une forte expansion territoriale dans le Nord-Ouest. L'empereur **Wu Di** (règne de -147 à -87) prend *Dun Huang* en -117, puis *Turpan* en -90, et ses successeurs poussent jusqu'au *Ferghana* (à la frontière de la Sogdiane), et jusqu'à l'*Altai*. La route de la soie est ainsi totalement ouverte.

Dans le Sud, la Chine occupe le *Fu Jian*, le *Yunnan* et le *Vietnam*. Dans le Nord-Est, elle prend la *Mandchourie*, puis la *Corée* en -106.

Les Han postérieurs ou Han de l'Est

La même politique est poursuivie. La route de la soie reste sous l'administration des autorités locales, contrôlées par un protectorat assez lâche. Elle permet la circulation des biens et des idées entre l'Inde et la Chine, mais aussi l'exportation de richesses vers la Méditerranée ; le large usage de la soie à Rome provoque même une hémorragie de devises sous Tibère. La date mythique d'arrivée du bouddhisme en Chine est fixée au songe de l'empereur **Ming Di** (+65) au cours duquel il aurait vu un cheval blanc lui apporter des sutras.



Figure 16.3. Temple du Cheval Blanc à Luo Yang.



Figure 16.4. Monnaies en forme de couteaux (depuis les Royaumes Combattants).

Cependant, les inégalités sociales croissent au dépens des paysans, et ce décalage devient irréversible quand les fonctionnaires et les membres du gouvernement mettent la main sur la terre et les propriétés agricoles. Les paysans se révoltent et le mouvement s'amplifie sous l'action des prêtres taoïstes pour devenir la grande révolte des **Turbans jaunes**. Cependant, la religion simpliste des paysans ne parvient pas à structurer une organisation politique valable et l'Empire éclate en trois Royaumes.

La tradition historique

Le premier grand historien chinois, **Si Ma Qian**⁵ est né en -145 et mort en -90.

Il succède en -110 à son père comme annaliste au palais (archiviste et astrologue), ce qui lui donne accès à la documentation officielle.

En -99, il prend la défense du général Li Ling qui avait dû capituler devant les Xiong Nu. Il est alors emprisonné et condamné à la castration, ce qui, contrairement à l'usage, ne l'arrête pas dans son travail. Il est ensuite amnistié en -96 et devient secrétaire privé de l'empereur Wu Di⁶.

Les *Mémoires Historiques* (Shi Ji 史記) retracent, dans la première moitié de l'ouvrage, l'histoire de la Chine depuis les origines (l'empereur Jaune), jusqu'à l'unification en -221. La deuxième moitié expose les événements qui se sont déroulés depuis cette date jusqu'au temps présent. On trouve ainsi :

- une histoire des dynasties sans dates précises avant -842 ;
- une chronologie par année et parfois par mois pour les années ultérieures ;
- des traités sur l'histoire des rites, de la musique, de l'astronomie, des sacrifices au ciel et à la terre.

On y trouve également l'histoire de l'aménagement du fleuve Jaune, des considérations sur le développement du commerce et des finances, et également :

- l'histoire des seigneuries héréditaires à partir de -770 ;

⁵ Pour fixer les idées, en Grèce, Herodote a vécu de -484 à -420 et Thucydide de -460 à -400.

⁶ Voir *Si Ma Qian, Mémoires Historiques*, présenté par J. Pimpaneau, Picquier-poche, 2002.



Figure 16.5. Luminaire en bronze, dynastie Han.

- des biographies d'hommes célèbres, parfois regroupées par deux pour faire des parallèles⁷.

Si Ma Qian prétend poursuivre l'objectif du grand traité « Chun Qiu » qui a donné son nom à toute une époque et dont il attribue la rédaction à Confucius. Dans une post-face, il expose sa conception de l'Histoire : il ne faut pas seulement dire ce qui s'est passé et faire uniquement œuvre de sciences humaines, mais consigner tout ce qui peut servir de leçon et permettre d'éviter la violence dans la société. L'important est donc d'insister sur la morale politique, dont doit découler la morale individuelle. Cette idée a perduré en Chine, alors qu'à l'inverse, en Occident, le fondement de la société est la morale individuelle.

La Chine n'est pas une civilisation du Livre et n'a pas une religion d'État, mais elle a une philosophie d'État et son Livre, c'est l'Histoire. C'est pourquoi l'œuvre de Si Ma Qian a une telle importance, au-delà de son intérêt littéraire. Après lui, chaque dynastie s'est attachée à faire rédiger par une commission l'Histoire de la dynastie précédente.

Dans ses biographies, Si Ma Qian a su choisir les éléments les plus évocateurs et n'a pas hésité, comme Thucydide, à reconstituer dialogues et discours pour faire ressortir la mentalité des individus, par exemple lorsque le sage Xu You refuse la proposition de l'empereur mythique Yao de lui succéder. Citons aussi : « Moi, l'historien, je dis : les lois sont des instruments pour imposer le pouvoir, ce n'est pas la source de la transformation des

⁷ Cette méthode sera un peu plus tard employée également par Plutarque (50 à 125) en Grèce, dans *Vies Parallèles*.

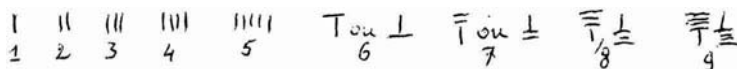
désordres en un gouvernement éclairé. [...] On peut s'apercevoir que le bon gouvernement est basé sur la vertu et non sur la sévérité des lois. »

Ce jugement peut être rapproché d'un autre, encore plus tranché, de **Lao Zi** : « Plus les lois en vigueur sont nombreuses, plus les bandits sont nombreux. »

Développement scientifique

Le calcul

La **numération décimale** apparaît dès les inscriptions sur les os oraculaires de Anyang. Il y a seulement 9 chiffres et la multiplicité de chacun est alors spécifiée après lui (comme nous le faisons en rédigeant un contrat « en toutes lettres »). Vers le milieu de la période Zhou, on commence à utiliser des tableaux ou des damiers disposant de lignes et de colonnes (ancêtres des bouliers encore très utilisés). Chaque colonne est affectée à une multiplicité et les neuf chiffres sont constitués de bâtonnets dont la disposition a été normalisée par le Grand Empereur :



La notation sur le damier est ainsi une **notation de position**, puisque la valeur du chiffre dépend de la colonne où il apparaît. Si une multiplicité est absente, la colonne correspondante est **vide**.

Cependant, lorsque plus tard on transpose ces chiffres sur du papier, il faut bien prendre soin de ménager un vide pour noter une multiplicité absente. Ainsi, trois cent trois doit s'écrire 3 3.

Cette notation a été transmise par l'empire kushan et les Indiens ont, en notation littérale, noté le vide **shunya**, vide en sanscrit (Lokavibhaga en 458)⁸.

Plus tard encore les Indonésiens et les Cambodgiens, sous la domination chinoise de la dynastie Tang, ont préféré bien souligner le vide en l'entourant, O, et c'est cette notation qui a fait fortune (première notation en 683 à Palembang).

Les mathématiques

Un très important traité d'arithmétique a été écrit pour la première fois entre -165 et -49. C'est *Le livre de calcul en neuf chapitres*, le **Jiu Zhang Suan Shu** (九章算書).

Ce travail a été repris au III^e siècle par **Liu Hui**. Il donne les règles de calcul sur les fractions et traite de la règle de trois. Il résout les équations du premier degré par la méthode de la fausse position. Plus remarquable est le calcul usant de **nombre négatifs**, notés en rouge dans l'ouvrage initial, puis barrés en travers dans l'édition de Liu Hui : -2 s'écrit 𠄎. N'oublions pas qu'en

⁸ Voir M. Soutif, *Naissance de la physique de la Sicile à la Chine*, EDP Sciences, 2002, p. 49.

Europe les nombres négatifs ne sont admis qu'à partir de Jérôme Cardan en 1545 (*Ars Magna*).

L'extraction de racines carrées (par une méthode analogue à celle de Horner de 1819) et des racines cubiques est détaillée. La notation matricielle des systèmes d'équations linéaires est proposée.

On trouve également chez Liu Hui la réduction en décimales des fractions (méthode employée par les astronomes arabes dès le XV^{e} siècle mais introduite en Europe seulement à partir de 1530). Enfin, les nombres irrationnels sont admis et la résolution de l'équation du second degré abordée.

On constate ici la très grande avance des Chinois en algèbre, sans doute facilitée par la notation décimale de position. Mais rien n'approche la prodigieuse percée des Grecs en géométrie (Euclide, III^{e} siècle avant J.-C.).

Le magnétisme

Le magnétisme est le modèle **d'action à distance** niée par les Grecs et les Européens jusqu'à Newton.

L'action du champ magnétique terrestre sur la seule substance naturelle *ferromagnétique*, la magnétite Fe_3O_4 , a été observée en Chine bien avant notre ère. Les taoïstes ont utilisé ce phénomène dans le processus de choix des orientations à adopter pour une installation (temple, cimetière, habitation.). C'est ce qui se nomme « Feng Shui », la géomancie (le vent et l'eau) : 風水.

La première mention de ce phénomène pour repérer une direction dans le désert date du IV^{e} siècle avant J.-C. C'est la description d'un indicateur austral (les boussoles chinoises indiquent le Sud), utilisé par les chercheurs de gisements de jade, qui est exposée dans le *Livre du Maître de la vallée du diable*. Peu après, une nouvelle étude en est faite dans *Le livre de Maître Han Fei*.

La boussole de l'époque Han est constituée d'une cuillère en magnétite équilibrée autour de l'arrondi et placée sur une plaque de bronze poli. La queue de la cuillère indique le Sud. Ce dispositif peut être daté de +114, grâce à une gravure sur pierre qui le représente.

Plus tard, l'indicateur utilisé est une aiguille d'acier permettant un pointé plus précis, mais l'aimantation de l'aiguille, obtenue par frottement avec un bloc de magnétite, n'est ni forte ni très permanente. Il n'y a pas de témoignage explicite sur le passage de la magnétite à l'acier, mais J. Needham, sur la foi de preuves indirectes, le situe vers le V^{e} siècle.

L'usage en navigation ne se généralise qu'à partir du X^{e} siècle. C'est ainsi que l'astronome **Shen Gua** (1030 à 1094) dans le *Recueil des propos de l'étang des rêves*, écrit en 1088, cite des boussoles faites d'aiguilles d'acier montées sur un flotteur à la surface d'un récipient d'eau et estime leur usage connu depuis longtemps.

Il propose d'ailleurs de remplacer ce système par la suspension au bout d'un fil de soie. L'usage d'un pivot effilé supportant un équipage mobile de centre de gravité très en dessous du point de pivotement (pour compenser l'effet de la composante verticale du champ terrestre), est attesté à partir de 1150.

Cependant, la suspension par flottaison présente plusieurs avantages incontestables : pas de frottement solides, horizontalité assurée, compensation automatique de la composante verticale du champ magnétique.

Les ingénieurs militaires mettent au point en parallèle la fabrication d'aiguilles aimantées par chauffage de l'acier au-dessus du « point de Curie » et refroidissement dans le sens du champ terrestre, comme l'explique **Zeng Gong Liang** dans son *Art Militaire* écrit en 1040.

Cependant, la boussole n'indique pas le Nord géographique, mais le Nord magnétique, dont la position varie avec le temps. L'angle entre les deux directions varie suivant le lieu où on se trouve sur la Terre : on le nomme déclinaison. On attribue la découverte de ce phénomène à un moine taoïste, **Yi Xing**, vers 720. La première mesure précise date d'environ 850 et a donné, à Chang'An, 15 degrés à l'Est⁹. Sheng Gua en retrace les variations avec le temps et montre qu'en 1086 la déclinaison s'est annulée pour passer ensuite à l'Ouest. Ces résultats sont très précieux pour les géophysiciens, qui n'ont à leur disposition aucune mesure européenne avant 1450, première notation de cet angle sur une boussole allemande.

Le sismographe

Les problèmes de propagation des ébranlements mécaniques ont été très étudiés, tant en ce qui concerne le son (vibration d'un milieu continu, le *Qi*) qu'en ce qui touche aux instruments de musique. Mais le travail le plus remarquable à cette époque concerne la détection des ondes sismiques, fréquentes et dangereuses en Chine, car la percussion de la plaque asiatique par la plaque indienne induit dans la première un cisaillement générateur de graves séismes. Le sismographe de **Zhang Heng** (張衡)¹⁰ comporte un pendule inversé à la limite de l'équilibre, ce qui le rend sensible au moindre ébranlement. Dès que cette tige oscille, elle pousse des baguettes qui expédient des billes métalliques dans la gueule de grenouilles avec un bruit qui donne l'alerte. Cet appareil date de +132, alors que le premier dispositif occidental, basé sur le même principe, n'a été construit qu'en 1708 par l'abbé de Hautefeuille. Des appareils de ce type ont été en service dans le monde entier jusqu'au triomphe récent du tout électronique.

Développement technique : le papier

La plupart des supports développés au Moyen-Orient pour les premières écritures sont soit très coûteux (parchemins de peau d'agneau, papyrus résultant de couches croisées de fibres végétales, feuilles de palmes traitées) soit de manipulation peu commode (ostraka, tessons de poterie, tablettes d'argile). Les Chinois ont très tôt utilisé des tissus de soie ou de coton, bruts ou recyclés, qui permettent l'écriture de caractères complexes avec des pinceaux qui peuvent être très fins.

⁹ Voir M. Soutif, *Naissance de la Physique*, EDP Sciences, 2002, p. 134.

¹⁰ *Ibid*, p. 142.

La découverte fondamentale permettant la fabrication en série d'un support bon marché est celle de la fabrication du papier. Elle a ouvert de large possibilités de diffuser facilement des idées et des connaissances. Elle est conventionnellement attribuée à **Caï Lun** en +107. Elle consiste à remplacer par les fibres cellulosiques de certaines plantes les bouillies de vieux tissus essayées avant cette date. D'ailleurs, le nom du papier en chinois est *Zhi* (紙), dérivé du nom de la soie *Si* (絲).

Les végétaux utilisés sont le chanvre, le bambou, la paille de riz, mais surtout le *mûrier* dont une variété, le *broussonétia papyrifera*, *ZHU* (木耆), a été et continue à être très largement plantée en Chine et au Japon.

Le cycle de fabrication est le suivant :

- La cueillette se fait en automne ; les fagots sont étuvés une heure pour faciliter l'épluchage ; on dégage la couche blanche de liber qui est mise à tremper plusieurs jours dans l'eau courante d'une rivière pure.
- On fait ensuite bouillir cette substance avec des cendres végétales (lessive basique). Les fibres se désagrègent et les impuretés sont dissoutes (amidon, graisses, tanins). On lave et on bat largement pour obtenir une bouillie homogène que l'on étend d'eau chargée d'un mucilage issu de l'igname (pour encoller).
- Enfin, on plonge dans la cuve une « forme » portant une grille de bambou et on relève avec un mouvement de va et vient. La feuille restant sur la grille est démoulée, pressée entre deux pierres et étalée sur une planche au soleil. On obtient ainsi diverses sortes de papier dont certaines font la gloire d'artisans qui conservent jalousement le secret de leur coup de main.

Lors de la grande bataille du Talas (751) entre la Chine et l'Islam, quelques artisans papetiers sont fait prisonniers par les Arabes qui refluent à Samarkand. Dès 753, cette ville produit du papier qui va ensuite gagner Bagdad et participer à la diffusion de l'explosion intellectuelle abbasside à travers la Méditerranée. L'intérêt du papier s'accroîtra encore largement quand, plus tard, il permettra l'invention de l'imprimerie.

16.2.3. La Chine divisée (200 à 581) ; apparition du bouddhisme

Les empereurs Han perdent de plus en plus d'autorité au fur et à mesure que s'étendent la révolte des Turbans Jaunes et l'indiscipline des grands propriétaires. Finalement le dernier Han est assassiné par son premier ministre Cao Cao, mais celui-ci ne peut maintenir son autorité que sur le Nord-Ouest, les vallées de la Wei et du fleuve Jaune, et le pays éclate en trois entités indépendantes.

La période des Trois Royaumes

La Chine se trouve divisée en trois territoires d'importance relativement égale. Ceux-ci vont entrer en lutte au gré d'alliances éphémères sans jamais pouvoir réunifier la Chine. Une histoire romancée de cette période a fait l'objet d'un des classiques chinois les plus célèbres, le San Guo Yan Yi¹¹ (三國演義).

Ces Trois Royaumes sont les suivants :

- Le **Wei**, autour de Luo Yang, dernière capitale des Han, conservé par **Cao Cao**.
- Le **Shu**, au Sichuan, autour de Cheng Du. Il bénéficie d'un dirigeant remarquable pendant un temps. Il s'agit de **Liu Bei**, vague descendant des Han, assisté d'un excellent général **Zhu Ge Liang**.
- Le **Wu**, sur le bas Chang Jiang, autour de Nankin et de Suzhou.

La période des Seize Royaumes et des Cinq Barbares

La lutte précédente accélère la fragmentation du pays. Les Barbares du nord et de l'ouest en profitent pour occuper une partie du terrain : ce sont les Xiong-Nu, les Xian-Bei et les Tibétains.

La route de la soie, qui avait continué à bien fonctionner pendant la première période, se disloque sous l'attaque des Barbares.

Les Wei du Nord

Des Barbares Xian-Bei, les **Tuopa**, installés dans la grande boucle du fleuve Jaune, se sinisent rapidement et unifient le Nord et l'Ouest jusqu'à Dun Huang. Leur première capitale est située à **Da Tong** de 315 à 494, puis, symboliquement, ils l'installent à **Luo Yang**. Ils prennent le nom dynastique de Wei et trouvent un thème fédérateur dans le bouddhisme, qui devient religion d'État en 440.

Le bouddhisme va alors jouer un très grand rôle culturel et artistique, avec les créations du centre monastique rupestre de **Dun Huang**, des grottes de **Yun Gang** (près de Datong) et de celles de **Long Men** (près de Luoyang).

Le bouddhisme chinois

Le bouddhisme indien s'introduit dès le premier siècle en Asie centrale par la route du Sud (passant par Hotan) à partir du Gandhara, à la faveur de l'empire kushan de Kanishka. Il s'agit du Mahayana, et une première traduction des textes sacrés parvient à Luoyang en 258. Il est vrai que la tradition fixe l'arrivée du bouddhisme en 65, date d'un songe de l'empereur Ming Di qui rêve qu'un cheval blanc lui apporte des sutras, songe qui se serait réalisé le lendemain.

¹¹ Traduit sous le nom : *Les Trois Royaumes*, chez Flammarion, 6 volumes, 1987.

Un peu plus tard, le Hinayana prend la route du Nord, et **Kuqa** devient un centre de traductions sous l'influence de **Kumarajiva** (né en 344, mort en 413). Des pèlerins chinois vont en Inde chercher des textes sacrés. Certains ont laissé des relations de leur voyage, comme **Fa Xian**, dont l'expédition dure de 399 à 414, et **Xuan Zang**, parti en 629 et revenu en 644.

La conversion des Tuopa, qui fondent la dynastie des Wei du Nord et adoptent le bouddhisme comme religion d'État, donne une impulsion considérable à cette philosophie, et des centaines de grottes-ermitages voient le jour sur la route de la soie, tandis que des milliers de moines traduisent les textes fondamentaux en chinois à Hotan au Sud et à Kuqa au Nord.

Une partie de la pensée bouddhique trouve une correspondance facile parmi les réflexions chinoises :

- le *karma* s'assimile à la notion de destin individuel (ming) ;
- la *vacuité* et l'*impermanence* ressemblent à certains éléments du Dao ;
- l'*altruisme* du Mahayana est à son aise dans la morale traditionnelle ;
- le *chan* (yoga) correspond à des techniques d'extase taoïstes ;
- les pratiques de *divination* sont courantes en magie et médecine chinoises.

En revanche, les méthodes de *vie monacale en société* sont tout à fait nouvelles. Elles seront cependant très vite assimilées.

Un acteur essentiel du Sud de la Chine, **Hui Yuan** (334 à 417), assemble en 402 une grande foule de fidèles devant une image du **Bouddha Amitabha**, et ils font le vœu de renaître dans le paradis occidental, la terre pure du *Sutra du Lotus*.

C'est la première manifestation d'un nouveau bouddhisme, religion de salut universel qui va complètement conquérir la Chine sous le nom d'**amidisme**. Le but final n'est plus l'anéantissement dans le Nirvana, et il n'est pas nécessaire de subir d'innombrables renaissances : les bons esprits qui se cramponnent à la récitation de « mantras » appropriés au bon moment peuvent accéder directement au paradis.

La rupture avec le bouddhisme indien sera consommée au cours de la **confrontation de Samye** au Tibet (792 à 794), qui marquera le rejet de la conception chinoise par les Tibétains.

Au cours des tribulations de la doctrine, probablement lorsque le sort des femmes se dégrade sous la dynastie Tang, le bodhisatva de la compassion *Avalokitesvara* change de sexe et devient la déesse *Guan yin* 觀音.

Il ne faudrait cependant pas croire que le bouddhisme chinois est monolithique ; il se divise entre de nombreuses écoles. Si on excepte les écoles savantes peu représentatives, les sectes populaires les plus importantes sont :

- L'**amidisme**, qui professe qu'une vie de foi et de prières, et surtout l'invocation inlassable de mantras au nom d'Amitabha, permet une renaissance directe dans le paradis de l'Ouest (voie subite).

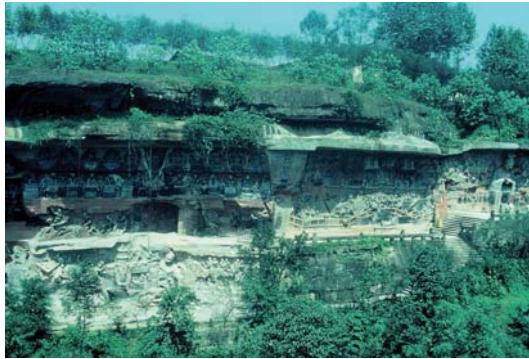


Figure 16.6. Vue générale des grottes bouddhiques de Dazu (Sichuan).

- Le **Chan** (équivalent du sanscrit Dhyana). La lecture des textes sacrés et les actes pieux sont jugés inutiles. L'illumination est obtenue par la préhension dans une intuition immédiate de la nature du Bouddha qui réside en chacun de nous. Ce qui fait obstacle à cette intuition est l'activité de notre esprit : il faut donc s'exercer à se vider de toute pensée. Certains peuvent y arriver de façon subite, mais pour la plupart, c'est graduel grâce à des exercices divers : coups de bâton, méditation sur des devinettes insolubles...
- La **secte tiantāi** : les différents sutras s'ordonnent chronologiquement. Ils correspondent à une progression, que les auditeurs doivent respecter sur la voie de la compréhension des vérités.
- La **secte du troisième degré** : l'évolution du monde, d'après la loi bouddhique, se divise en trois périodes et nous sommes maintenant dans la troisième, celle de la décadence, d'où l'urgence de la contrition, des bonnes œuvres et des dons. (La fructification des dons rend cette secte très riche.)

Implications politiques du bouddhisme

Pendant les grandes vagues de ferveur au V^e et VI^e siècle, les monastères s'enrichissent de nombreux dons. Ils obtiennent, par des manœuvres politiques, des exemptions d'impôts. Puis certains moines interviennent directement au niveau du gouvernement, particulièrement sous l'Impératrice **Wu Ze Tian**, qui est toute-puissante de 683 à 704. Une réaction intervient plus tard, de 842 à 845. Toutes les religions « étrangères » (essentiellement le bouddhisme) voient leurs biens confisqués et leurs prêtres sont bannis.

Le bouddhisme reprend de l'importance sous la dynastie Song (960 à 1278), avec, par exemple, les grottes de **Da Zu** au Sichuan. Puis il est adopté sous sa forme tibétaine (lamaïsme) par les Mongols de la dynastie Yuan (1278 à 1368) avec l'exemple du **temple des Lamas** à Pékin. Un cortège considérable de divinités secondaires ou de saints « Arhats » encombre alors une mythologie exubérante.

Les sciences et les techniques

Cette période troublée n'est guère favorable aux innovations techniques et encore moins aux développements scientifiques. On peut cependant noter



Figure 16.7. Statuette du style de la dynastie Sui.



Figure 16.8. Fresque murale de la tombe de la princesse Yung Tai.

quelques nouveautés militaires : des bateaux à aubes apparaissent sur les grands fleuves à partir de 418. Des arbalètes à répétition individuelles ou sur affût lourd sont parfois employées.

16.2.4. La réunification Sui (581 à 617) 隋

À la suite d'un coup d'État à Chang'An et d'une rapide campagne militaire, la Chine est réunifiée en 581. La dynastie nouvelle, qui prend le nom de Sui, veut revenir rapidement à la splendeur du pays sous les Han et pour cela entreprend un effort titanesque :

- grands travaux de restauration des ouvrages à l'abandon ;
- reconstruction sur un plan gigantesque de Chang'An et Luo Yang ;
- début du creusement d'un grand canal entre le fleuve Jaune et le Chang Jiang (il ne sera terminé qu'en 1327) ;
- énormes expéditions militaires à Formose, aux Ryu Kyu, à Sumatra, au Gansu, pour essayer de rétablir la route de la soie, et enfin au Koguryo (Corée) où la Chine essuie un échec militaire.

Des inondations catastrophiques, en 611, accroissent les difficultés de la population, et devant la charge insupportable imposée, le second empereur de la dynastie Sui est écarté par ses propres cadres.



Figure 16.9. Allée du tombeau de Wu Ze Tian, statue de dignitaire.

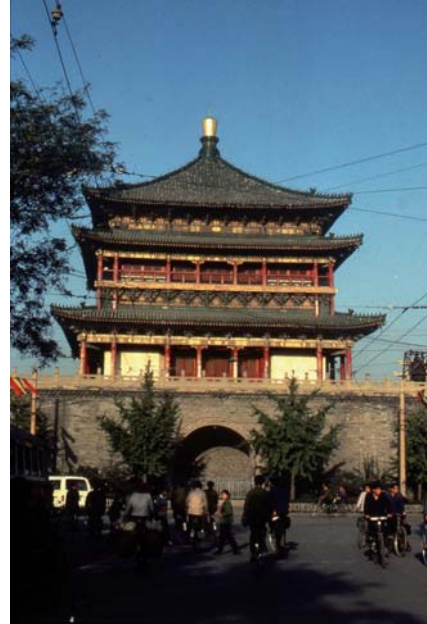


Figure 16.10. Tour de la cloche au centre de Chang'an.

16.3. La dynastie Tang (618 à 906) ; l'éclosion de l'art classique

16.3.1. Histoire politique

L'effort de reconstruction des Sui est poursuivi, mais à un rythme plus raisonnable, et conduit la Chine à l'apogée de sa puissance. On peut distinguer trois périodes.

Les fondateurs

Le deuxième empereur Sui est détrôné par le général **Li Shi Min** qui place son père sur le trône. Celui-ci inaugure la dynastie **Tang** sous le nom de **Gao Zu** (618 à 626). Li Shi Min écarte ensuite son père et s'installe sur le trône en prenant le nom de **Tai Zong** sous lequel il règnera de 626 à 649. À sa mort, lui succède son fils **Gao Zong** (649 à 683). Ce troisième empereur est progressivement évincé par son épouse, ancienne concubine de son père. À sa mort, celle-ci se proclame impératrice sous le nom de **Wu Ze Tian** (Wu correspond au ciel), et règne de 683 jusqu'à sa mort en 705, après avoir éliminé presque tous les parents et descendants de son mari.

Pendant cette période, la capitale, *Chang'an*, se développe énormément et devient la plus grande ville du monde en s'inscrivant dans des remparts de 9,7 km sur 8,2 km.

L'impératrice, à travers ses deux moines favoris, permet un large développement du bouddhisme, qui prend des allures désordonnées avec un enrichissement considérable des monastères. De nouveaux pèlerins vont en Inde et rapportent des documents dont la traduction est très active. En particulier, les mémoires de **Xuan Zang**, qui a voyagé de 629 à 645, donnent une idée précieuse de toute sa route.

L'expansion extérieure de la Chine est prodigieuse :

- réactivation de la route de la soie, mais en annexant totalement le territoire concerné et en installant des préfectures gérées directement dans toutes les oasis, jusqu'à Samarkand et en Iran ;
- installation de protectorats à Urumqi, à Hanoï et au Cambodge ;
- en Corée, en accord avec le Silla, la Chine écrase les deux autres royaumes coréens, le Koguryo et le Paekche, permettant ainsi l'unification du pays, puis conclut un accord de protectorat avec la Corée unifiée ;
- au Tibet, mariage de la princesse Wen Cheng avec le roi Srongtsen Gambo ;
- au Japon, la Chine est le modèle de développement intellectuel depuis la régence de Shotoku Taishi et pendant la période de Nara : organisation politique, écriture et littérature, et surtout bouddhisme.

L'apogée

Un cousin des fondateurs de la dynastie, rescapé des purges de l'impératrice, **Xuan Zong**, prend le pouvoir en 712 et le conserve jusqu'en 756. Il conduit la culture classique chinoise à son plus grand développement (économie, littérature, peinture).

L'administration, ébranlée par le favoritisme bouddhique de l'impératrice Wu, est remise en ordre. La riziculture prend un essor formidable grâce à la pratique du repiquage qui permet plusieurs récoltes par an (durée d'un cycle : 100 jours).

Cependant, l'expansion arabe mord sur l'Ouest récemment conquis, et n'est provisoirement stoppée qu'à la bataille du Talas (751).

Mais le règne se termine mal. L'empereur s'éprend d'une jeune femme très intrigante qui devient la précieuse favorite **Yang Gui Fei**. Le rôle néfaste de cette personne provoque la grande révolte militaire du général **An Lu Shan** qui ravage le pays de 755 à 763. Obligé de fuir avec quelques fidèles, l'empereur est contraint par ceux-ci de pendre de ses mains sa favorite. Profitant des troubles, des Barbares ouighurs et tibétains occupent même Chang'An pendant quelques mois.

L'ordre n'est rétabli que par le successeur de Xuan Zong bien après sa mort.

Le déclin

La révolte a cassé le ressort, et le pouvoir va très lentement se disloquer au profit des commissaires impériaux, administrateurs locaux.

Pendant cette période, la Chine développe des relations amicales avec l'islam des Abbassides, au point que Harun Al Rashid envoie une mission amicale en Chine en 798.

La réaction contre l'influence politique et la richesse du clergé bouddhique, mais aussi les besoins pressants de l'État en ressources financières, conduisent, en 842, à une proscription du bouddhisme. Pour éviter de viser uniquement les anciens favoris du régime, toutes les religions d'origine étrangère sont visées. Le bouddhisme, après une forte émigration, au Japon essentiellement, refait surface au cours de la dynastie suivante, mais les religions minoritaires, les nestoriens, les mazdéens, les manichéens, ne s'en relèveront pas.

Finalement, en 907, l'empire se fragmente et les Tang ne subsistent que parmi cinq dynasties qui se disputent le pouvoir jusqu'à la réunification par les Song en 960.

16.3.2. La littérature chinoise classique

Les débuts

La tradition chinoise sous les Royaumes Combattants et les Han est celle du commentaire, moral, politique ou religieux. Il en découle une analyse historique factuelle chronologique comme celle de **Si Ma Qian** dont nous avons déjà parlé.

En revanche, à cette époque les deux genres les plus pratiqués dans le bassin méditerranéen, l'épopée et le théâtre, n'existent pas en Chine. Rien de comparable à des fresques humaines ou religieuses comme les récits homériques ou la Théogonie d'Hésiode. De même, le théâtre, développé plus tard en Grèce sous forme de tragédies avec Eschyle puis Sophocle et Euripide, n'existe pas encore.

L'émergence du souci esthétique et de la traduction des émotions avec un souci d'équilibre vers la beauté n'apparaît que vers le ^ve siècle après J.-C.

Liu Xie (465 à 522) dans le *Wen Xin Diao Long* (*Le dragon ciselé de l'esprit de la littérature*), analyse les différents genres littéraires de l'époque et donne des choix de textes dont il a volontairement exclu les traités confucéens. À ce moment se développe une pratique de la poésie qui traduit l'émergence de l'émotion, lors de la rencontre entre l'intériorité subjective et l'extérieur (par exemple, un paysage). À ce moment, la représentation la plus originale du phénomène poétique relève du vent, un souffle léger qui, sans peser sur la conscience, oriente celle-ci positivement à travers les suggestions du discours poétique.

Période des trois royaumes et des six dynasties

Pendant cette période intermédiaire et désordonnée apparaissent deux tendances opposées : une littérature aristocratique et précieuse, tortures

verbales de phrases alternées, allusions à la tradition littéraire ; et par ailleurs, des œuvres d'inspiration populaire, chansons ou aventures en langue vulgaire : par exemple « la ballade de Mulan » (jeune paysanne qui se déguise en homme pour aller guerroyer), ou des chansons d'amour dites de *Ziye* (nom d'une célèbre chanteuse du Sud).

La poésie sous les Tang

C'est la grande période de la poésie chinoise. C'est un art classique, ferme, compact, équilibré. Il s'exprime en vers réguliers (Shi Hua) ordonnés en quatrains de 5 ou 7 caractères. La forme est très dense et seuls les mots essentiels apparaissent, laissant au lecteur le soin de rétablir les liaisons suivant son inspiration. Le ton n'est pas du tout oratoire ou épique : il s'agit plutôt d'une inspiration impressionniste.

L'importance prise par cette expression littéraire à cette époque se mesure par son introduction dans les programmes d'examen : tout fonctionnaire doit savoir versifier.

Sous le règne de Xuan Zong, l'État patronne les arts et les lettres : les poètes émergent sur les listes du personnel administratif. Les plus connus sont :

- **Wang Wei** (699 à 759), bouddhiste, critique d'art et peintre célèbre ; un des initiateurs de la peinture à l'encre sur papier.
- **Li Bai** (701 à 762), taoïste, ivre de nature, de vin et de femmes suivant la tradition dite des « *sept sages de la forêt de bambous* ». Il meurt en voulant pêcher le reflet de la lune dans le Chang Jiang. Pour certains critiques chinois, il est le plus grand poète de tous les temps.
- **Du Fu** (712 à 770), confucéen méditatif et grave, préoccupé par les problèmes du peuple et du pays.

Après la révolte d'An Lu Shan, ces poètes ont eu des successeurs également très importants. Citons parmi eux :

- **Bai Ju Yi** (772 à 846), attiré par le bouddhisme, n'hésite pas à fustiger les vices de la Cour dans des ballades satiriques en langue simple et directe.
- **Li Shang Yin** (813 à 858), pratique un symbolisme souvent difficile à travers la luxuriance de ses images.

De façon générale, la tradition occidentale classique conçoit le rapport de l'art avec la nature sous une forme proche de l'imitation, tandis que les Chinois sont plus sensibles à l'émanation directe d'une sorte d'ordre dynamique du monde, sans le séparer de la partie objective de l'imitation. Nous verrons la même remarque pour la peinture des paysages.

16.3.3. La peinture chinoise

De la peinture au début de notre ère il ne reste que des briques peintes, de l'époque Han, représentant des scènes bucoliques. Ensuite, la plupart des

œuvres qui nous restent sont des fresques murales. Puis apparaît sous les Tang toute une variété de productions parmi lesquelles nous étudierons plus particulièrement la peinture de paysage au pinceau et à l'encre, pratiquée par les lettrés.

Gu Kai Zhi (345 à 406)

Il s'agit du premier peintre dont on a conservé le nom. Il est issu d'une famille distinguée de Wu Xi (près de Su Zhou). Il a peint des fresques bouddhiques et de nombreux portraits, mais il ne reste de son œuvre qu'un rouleau sur soie à l'encre et au trait rehaussé de couleurs intitulé *Admonitions aux femmes de gynécée impérial*, en neuf épisodes distincts. Ce rouleau a été volé en 1900 par un officier britannique lors de la guerre des boxeurs au palais impérial et se trouve maintenant au British Museum. Il montre que, pour Gu, la peinture ne devait plus se limiter au seul rendu fidèle des apparences formelles, mais devait capter le dynamisme intérieur et l'énergie vitale du sujet.

Les fresques de Dun Huang (45 000 m²)

Un site bouddhique immense s'est développé dans les grottes de **Mogao** près de l'oasis de Dun Huang sur la route de la soie. Le premier sanctuaire fut consacré en 366 et le site abandonné sous la dynastie mongole des Yuan, près de mille ans plus tard. La période Tang fut la plus brillante, avec la maîtrise du trait typique de la tradition classique. Bien qu'il s'agisse d'illustrer des textes bouddhiques, sutras ou jatakas (vies antérieures du Bouddha), les peintures reflètent maints aspects de la vie sociale de leur époque. Sont ainsi représentés : la chasse, l'élevage, l'agriculture, la construction, la fabrication de la poterie,... On y trouve de même des mariages, des funérailles, des voyages, des défilés militaires, des activités commerciales...

Il faut noter qu'outre les peintures murales parfaitement conservées à l'intérieur des centaines de grottes, il y a plus de 2 000 statues en stuc modelées sur une armature.

Le site, abandonné lors d'une offensive des barbares Xi Xia, a été redécouvert en 1905 par Aurel Stein en parfait état, grâce à la sécheresse ambiante.

La bibliothèque centrale de l'installation, murée dans une grotte, a été largement pillée par le découvreur du site puis par Paul Pelliot pour le musée Guimet.

La peinture lettrée de paysages¹²

La peinture de paysages à l'encre sur papier émerge à partir de la dynastie Tang et devient bientôt l'art du lettré et du calligraphe. Elle est considérée comme la plus haute expression de la civilisation chinoise. À travers elle

¹² La grande image n'a pas de forme, Fr. Jullien, Seuil, 2003.



Figure 16.11. Paysage à l'encre et au pinceau par Xia Gui (1180-1230).

s'exprime la conception chinoise du rapport homme-nature que nous pouvons retrouver dans toutes les réflexions chinoises, en particulier dans le domaine scientifique.

Les premiers textes (Zong Bing au ^ve siècle) envisagent bien l'alliance de la forme et de la couleur (voir ci-dessus le paragraphe sur Gu Kai Zhi), mais dès les Tang, **Wang Wei** tient pour supérieur le lavis d'encre pour les paysages : les dégradés d'encre diluée et leurs effets nébuleux ont un essor décisif sous la dynastie. Ils rendent bien le caractère évanescent des choses en cours d'émergence ou de disparition (impermanence bouddhique). On décompte six « couleurs » de l'encre : le noir et le blanc, le sec et le mouillé, l'épais et le fluide. Ce sont trois couples d'opposés complémentaires.

En Occident, Aristote définit le caractère mimétique de la peinture par la forme (schéma) et la couleur (chroma) dans sa *Poétique*. En Chine s'opposent le pinceau qui établit les formes, et l'encre qui sépare l'ombre et la lumière, c'est-à-dire le yin et le yang. Le pinceau évolue entre le plein et le vide et l'encre entre ses six couleurs.

Le sujet

Pour les Européens, le paysage (*pagus, paesi, landscape*) est l'aspect d'une contrée se laissant embrasser d'un seul coup d'œil. En Chine, paysage se dit *shan-shui* (山水), c'est-à-dire montagne-eau. C'est une interaction entre deux pôles d'énergie : le haut et le bas, le vertical et l'horizontal, le compact et le fluide, l'opaque et le transparent, l'immobile et le mouvant.

Pour Aristote (*La Poétique*), peindre est une imitation qui consiste à restituer la « forme propre » en la dissociant de la matière, mettant ainsi en évidence la cause « formelle » de l'objet. En revanche, en Chine, la vue du paysage doit faire apparaître un jeu d'énergie en interaction continue. Dès les premiers théoriciens de la peinture apparaît l'idée d'une transcendance

spirituelle, *shen-chao*, qui permet d'atteindre le principe des choses et de déployer le souffle-énergie répandu dans la nature. Mais, bien entendu, contrairement à l'attitude européenne, cela exige une participation active et non passive chez l'observateur. **Guo Xi** (1020 à 1100), peintre officiel de la tendance réformiste, nous dit : « Le paysage ne vaudra que selon votre disponibilité intérieure ; si on l'approche avec un esprit des bois et des sources, sa valeur est haute, mais si on l'aborde d'un regard descriptif et arrogant, fatalement sa valeur est basse. » Donc, il ne doit pas y avoir de déconnexion entre l'artiste et son admirateur. Tous les deux participent à l'art, à la création d'une émotion subjective.

On retrouvera plus tard ce même principe en poésie au Japon, dans l'art du *Haikai* (poème en trois vers de 7, 5 et 7 caractères) où le lecteur participe à la création artistique, seulement suggérée par l'auteur.

La ressemblance

Nous avons vu la définition par Aristote du caractère mimétique de la peinture. À la Renaissance, la perspective linéaire, science de la vision, devient science de la représentation. Cette vérité conduit à un mécanisme de projection reproduisant exactement la vision qu'avait le peintre à la place de l'observateur. Cette règle combattue par quelques modernes (Braque dit que ce n'est qu'un trompe-l'œil), a été la loi pendant des siècles.

Les Chinois sont totalement à l'écart de ces principes. Il n'est nul besoin de rendre le volume des objets, mais il faut laisser passer le souffle-énergie à travers tous les éléments du tableau et pour cela, il faut pouvoir se promener dans la représentation. C'est pourquoi Guo Xi dit que la multiplicité des angles de vue confère sa consistance à la représentation et contribue à nous immerger dans le paysage. Il y a par exemple, trois perspectives pour les lointains : haut, profond et plan, et elles doivent être traitées différemment.

Su Dong Po (1036 à 1101), préfet, poète et peintre dit : « Traiter de la peinture en termes de ressemblance formelle, cette vue est proche de l'enfantillage, de même que s'il fallait, quand on compose un poème, suivre strictement un modèle, assurément on sait que ce n'est pas là être un poète. »

Mais si la ressemblance formelle est facile, la résonance spirituelle est difficile. Aussi, plus tard, **Shi Tao** (1642 à 1707) écrira : « Quand l'homme est obscurci par la matière, son esprit est mis à l'épreuve et il est alors conduit à un tracé minutieux et pénible qui le détruit. Moi, en me lavant de la poussière du monde, mon esprit n'est pas mis à l'épreuve, alors il y a peinture. Je fais évoluer l'encre comme si c'était fait et je manie le pinceau comme sans agir. »

La composition

En Chine, les critiques insistent sur l'importance d'une non-saturation de la peinture. Il faut que, en haut comme en bas, il y ait du vide et du creux et que des quatre côtés il y ait de l'espacement, de sorte que le sujet reste dégagé. Le spirituel se manifeste en espaçant le tracé, en évitant les pleins et en laissant



Figure 16.12. Le retour à la maison, par Dai Jin (1388-1452).

opérer le vide ce qui permet, de facto, d'accéder à l'infini. Car en se laissant traverser d'absence, la présence aussitôt se décante et se dénoue.

Le vide qui permet tout devenir est un élément essentiel de la composition, alors qu'en Europe la plénitude apporte sa richesse à chaque recoin du tableau, tandis que l'activité de l'esprit est traduite par le mouvement des corps (Léonard de Vinci). Dans le style classique européen, chaque détail du tableau est soigné et figolé, et il faut attendre Picasso (*Propos sur l'Art*) qui écrit : « Achever un tableau, c'est comme achever quelqu'un, c'est le tuer. La perfection joue à l'encontre des qualités de l'œuvre et les amortit. »

Enfin, il est jugé détestable de faire figurer le thème du tableau en son centre. C'est une injure au discernement de l'observateur, qui doit le découvrir en se promenant dans la composition.

En conclusion, nous trouvons dans la conception chinoise de la peinture un refus de dissocier l'objectif du subjectif, le phénomène matériel de sa perception affective ou morale. On parlera autant de la « pureté » du vent que de celle de l'âme ou du cœur et ces deux puretés doivent pouvoir communiquer et interagir.

16.4. La dynastie Song (960 à 1278) 宋代

16.4.1. Histoire politique

Le long règne de la dynastie Song correspond à un essor considérable d'une civilisation moins rigide que sous la dynastie Tang, mais de très grande

activité intellectuelle. Cependant, la menace issue du Nord se précise au cours du temps et finit par submerger la Chine en deux phases successives : occupation de la Chine du Nord en 1126, puis de toute la Chine en 1278.

Les Song du Nord

Ils occupent la Chine traditionnelle, à l'exception du Hebei et de Pékin. Leur capitale est **Kai Feng**, à peu près à la même latitude que Chang'An ou Luo Yang. La vie politique est très intense, avec une alternance de lois sociales progressistes telles celles de **Wang An Shi** (né en 1021 et mort en 1086), suivies de coups de freins conservateurs.

Les Song du Sud

Les barbares **Jin** (à vrai dire fortement sinisés), venant de Pékin, prennent Kai Feng en 1126 et déportent l'empereur, qui meurt en captivité. La dynastie se réfugie au sud du grand fleuve, le Chang Jiang, et fixe sa capitale à **Hang Zhou**. Elle défend son territoire au Nord le long du fleuve jusqu'à l'arrivée des **Mongols**, en 1277, achevant leur conquête de la Chine du Sud.

Pendant ces deux périodes, l'activité culturelle est considérable.

- Essor scientifique et technique grâce à l'imprimerie : la vulgarisation de nombreux ouvrages atteint les classes moyennes et commerçantes et de nombreuses académies privées sont créées.
- Essor philosophique, avec le néo-confucianisme de **Zhu Xi** (1130 à 1200).
- Essor artistique et littéraire, avec le poète **Su Dong Po** et le peintre **Mi Fu**. L'empereur **Hui Zong** (règne de 1101 à 1125) est lui-même peintre et calligraphe.
- Essor de la céramique, et en particulier de la porcelaine à couverte blanc ivoire (*Ru Bai You*). Cette technique, héritée des Tang et dont le fabricant **Ding** se trouvait au Hebei, est alors imitée par des milliers de fours familiaux.
- Essor économique, avec un grand développement monétaire : pièces de cuivre, lingots d'argent, et, à partir de 1020, billets de banque.
- Essor militaire, grâce à l'usage de la poudre et des armes à feu. Développement d'une marine fluviale avec des navires à aubes.

16.4.2. Les empires barbares sinisés

Pendant toute cette période, il se forme au Nord des empires barbares qui se repoussent mutuellement vers le Sud et empiètent sur l'empire Song.

Tout d'abord, les **Khitans**, descendants des Xian Bei, s'installent en Mandchourie, au Shanxi et au Hebei, et prennent **Pékin** pour capitale. Leur nom, déformé en Cathay, sera celui attribué à la Chine par l'Europe du

Moyen Âge. Ils forment l'empire **Liao**, assez puissant pour imposer un tribut à la Chine à partir de 1004.

Ensuite, les **Jürchets**, ancêtres des Mandchous, se développent dans la région du Hei Long Jiang (le fleuve Amour), se constituent en dynastie, qui prend le nom de **Jin** et détruit le Liao en prenant Pékin en 1124. Puis les Jin, depuis Pékin qu'ils viennent de prendre, descendent au Sud attaquer les Song et prennent Kai Feng en 1126.

Pendant ce temps, les **Xia** (Tangoutes de la boucle du fleuve Jaune) s'étendent vers l'Ouest et contrôlent l'Asie centrale.

Enfin, couronnant le tout, les tribus mongoles, unifiées par **Gengis Khan** (1167 à 1227), bousculent tout le monde, grâce à une cavalerie extrêmement mobile (capable de pointes de 120 km par jour), et à une logistique efficace transportée par chameau.

Ces Mongols vont successivement :

- s'emparer de la Mandchourie et de Pékin en 1215 ;
- détruire les Xia en 1225 ;
- prendre Kai Feng et détruire les Jin en 1234 ;
- occuper le Sichuan en 1253 ;
- occuper Hanoi en 1257 ;
- prendre Hang Zhou en 1277 et Canton en 1279.

Le petit-fils de Gengis Khan, **Koubilaï Khan** (1214 à 1294), se proclame empereur de Chine en 1278, et fonde la dynastie **Yuan**, avec pour capitale Pékin, qu'il nomme **Khanbalik**.

Il faut cependant signaler que les Mongols échouèrent deux fois à envahir le Japon en 1274 et 1281 (voir p. 306).

16.4.3. La littérature sous la dynastie Song

La poésie classique (Shi Hua) continue sur sa lancée avec des thèmes philosophiques ou artistiques quelquefois un peu précieux. **Su Dong Po** (1036 à 1101) en est un exemple, sous les Song du Nord. Grand fonctionnaire de la tendance conservatrice, il peut être préfet de Hang Zhou ou être isolé dans une province reculée suivant les aléas de la politique.

Mais il apparaît un genre nouveau beaucoup plus libre : la composition des paroles de mélodies musicales (Ci Hua) portant souvent sur des thèmes d'amour mélancoliques ou sur les tourments de l'absence.

Enfin, on voit apparaître un genre totalement nouveau en raison du succès de l'imprimerie, qui ouvre une clientèle considérable au-delà des lettrés vers les classes moyennes. Il s'agit d'abord de recueils de contes ou de brefs récits, qui ouvrent la voie au roman proprement dit. Ce genre se développera largement à partir de la dynastie Yuan et sous les Ming.

16.4.4. La peinture sous la dynastie Song

La peinture de paysages par les lettrés, à l'encre sur papier, continue à se développer dans le même esprit que sous la dynastie précédente, mais de nouveaux genres apparaissent.

Peinture des animaux et des végétaux

Cette peinture descriptive et naturaliste est caractéristique de l'art de transition entre les Tang et les Song. Elle devient, avec **Huang Quan** (903 à 968), la peinture de cour par excellence. L'empereur **Hui Zong** (1082 à 1135) en est lui-même un adepte au sein de l'académie de peinture qu'il crée.

Parallèlement à ce traitement précieux du sujet, des adeptes de la secte Chan (Zen en japonais) créent, au contraire, un courant extrêmement simple et dépouillé, dont l'exemple célèbre est la représentation de kakis par **Mu Qi** (XIII^e siècle), surnom littéraire d'un moine.

C'est à cette époque qu'apparaît la peinture suspendue, montée sur un support laissant une large part à la partie au-dessus de la peinture elle-même. Ce montage se présente comme un compromis entre la fresque murale et le rouleau horizontal à mains.

Le sujet animalier de prédilection est un ou plusieurs oiseaux et le sujet végétal concerne les fleurs et les bambous. Ces sujets continuent d'ailleurs à inspirer une partie de la peinture moderne.

À la fin de la dynastie Song et sous les Yuan, une autre période de transition est dominée par **Zhao Meng Fu** (1254 à 1322). D'abord fonctionnaire Song, il accepte de collaborer avec les Mongols et dirige à Khanbalik l'académie Han Lin. Partisan du retour au sens antique, il remet à la mode Guo Xi et le paysage et peint également des animaux (moutons, chevaux). Il renouvelle la peinture de bambous suivant le style des Song du Nord.

Peinture de scènes de genre

Ces peintures apparaissent déjà sous forme de fresques dans certaines tombes de la période Tang : tombe de Chang Huai ou celle de la princesse Yung Tai victimes de l'impératrice Wu Ze Tian ou celle du fonctionnaire impérial Zhao Ling, à côté de Chang'An.

Ce genre bénéficie d'une vogue sous les Song et culmine avec le rouleau horizontal de **Zhang Ze Duan** qui représente la fête des morts (Qing Ming) à Suzhou, en 1128. Dans ce rouleau, qui représente plus de mille personnages, les bâtiments sont vus de haut et les hommes de côté, le support est un tissu de soie.

Peinture du corps humain

En Occident et tout particulièrement en Grèce, le rendu du corps nu est une recherche de l'essence même des choses et de la vérité. C'est un travail



Figure 16.13. Un élément du rouleau de Zhang Ze Duan.

ontologique dans lequel le détail du sexe n'a pas plus d'importance que la forme du cou ou des pectoraux. Ainsi, dans son traité sur la peinture, Léonard de Vinci insiste sur la nécessité de bien étudier l'anatomie.

En Chine, représenter un corps nu est une obscénité. D'ailleurs, le mot obscénité se dit *Luo Ti* (裸体) ce qui signifie, mot à mot, corps nu.

Dans les dessins délibérément obscènes, l'environnement est peint avec le souci habituel du détail, tandis que les corps, souvent partiellement dénudés, sont ébauchés ou bâclés.

16.4.5. Développement de l'imprimerie

La xylographie

L'usage de sceaux jouant le rôle de signature pour authentifier des documents remonte à la plus haute antiquité. On a recueilli des sceaux plats à *Tépé Gawra* datant du quatrième millénaire. À Uruk, des sceaux cylindres apparaissent dès -3000. Lorsque le papier se développe, sous les Han, des stèles de pierre sont reproduites par estampage.

Ces méthodes ouvrent la voie à l'usage d'une matrice de bois gravée permettant de reproduire en une fois sur papier le texte d'une page entière : c'est la xylographie. Le premier texte ainsi reproduit a été retrouvé dans le Sud de la Corée : il avait été imprimé en Chine dans la première moitié du VIII^e siècle. Aurel Stein, dans la bibliothèque de *Dun Huang*, découverte en 1905, a trouvé un **sutra du diamant**, intégralement reproduit par ce procédé, sous forme d'un rouleau de 27 cm de large sur 530 cm de long. Ce document est daté de l'année 868 et comporte des dessins et des figures incorporés au texte même.

Après les textes religieux, ce sont des écrits confucéens qui font l'objet d'une publication officielle par l'académie chinoise : le premier ministre **Feng Dao** consacre 22 ans à la publication des neuf classiques, l'ensemble constituant 130 volumes dont la publication s'échelonne de 932 à 952.

Le procédé devient commercial et populaire et l'on publie des almanachs, des lexiques, des encyclopédies populaires, des manuels d'instruction, des corrigés de concours. Les tirages peuvent atteindre des quantités très importantes : un traité bouddhique du X^e siècle a été édité à plus de 400 000 exemplaires, des almanachs ont dépassé le million d'exemplaires. Cependant, beaucoup d'éditeurs sont des lettrés qui, à titre privé, font imprimer leurs œuvres de calligraphie ou de dessin. Le travail est alors de haute qualité mais de faible diffusion.

La matrice de bois est gravée sur une planchette de grande dureté (buis ou robinier) pour les gros tirages, ou de grande finesse (poirier ou jujubier) pour les travaux délicats. Le format en rouleau, appelé *volumen*, utilisé pour les œuvres manuscrites par colonnes de droite à gauche, se prête mal à l'impression par planchettes juxtaposées. Aussi on plie le rouleau en accordéon au format des planchettes et on l'encolle sous cette forme ; c'est le brochage en tourbillon. Enfin, lorsque le papier supporte l'impression recto verso, on le découpe en feuillets indépendants cousus ensemble à travers 3 ou 4 trous, ou simplement serrés entre deux planchettes (méthode tibétaine). Ce nouveau format est le codex.

Il a été adopté bien plus tôt en Occident pour les manuscrits sur vélin à cause d'une plus grande facilité à les lire en célébrant la messe (II^e ou III^e siècle).

Grâce à un cadrage minutieux, des impressions superposées en plusieurs couleurs (souvent quatre : noir, gris, vert, rouge) permettent d'éditer des dessins d'art et, comme nous le verrons, des billets de banque, à partir de 1100.

Une des raisons du succès considérable de la xylographie réside dans sa rapidité d'exécution, son faible coût et son adaptation à l'écriture chinoise. Elle permet en outre l'édition sans surcoût de textes scientifiques comportant des dessins ou des illustrations.

La typographie

Elle consiste en l'usage de caractères indépendants et amovibles que l'on récupère après l'impression. L'invention, d'après **Shen Gua** (*Recueil des propos de l'étang des rêves*, publié en 1086) est due à **Bi Sheng** et se situe entre 1040 et 1048. À cette époque, les caractères étaient en argile cuite et la composition se faisait en les collant avec de la résine sur une plaque de fer.

En 1313, **Wang Zhen** imprime un traité d'agriculture avec des caractères en bois puis en bronze. Cependant, ce procédé n'a pas de grands succès à ses débuts car le nombre de caractères chinois nécessaires à la préparation du moindre texte exige une manipulation considérable, avec des « casses » de grandes dimensions (roues de plus de deux mètres de diamètre). La méthode devient beaucoup plus simple sous la dynastie mongole (1278 à 1368) lorsque

l'on utilise la langue mongole. En effet, cette langue avait adopté lors de l'expansion de Gengis Khan une écriture alphabétique dérivée, comme celle des Ouighurs, du sogdien, lui-même provenant d'une adaptation de l'araméen.

La Corée, où une grande activité d'impression xylographique s'était développée pour une *Tripitaka bouddhique*, se lance dans de grands ouvrages de typographie à la fin du XIV^e siècle. C'est ainsi que la Bibliothèque nationale à Paris possède un sermon zen typographié en 1377. Le développement de l'alphabet *Han'gul* par le roi **Li Se Jong** (1419 à 1450) contribue largement à rendre l'usage des caractères amovibles plus opérationnel.

16.4.6. Conséquences de l'usage de l'imprimerie en Chine

La diffusion des connaissances écrites grâce à l'imprimerie conduit à une véritable révolution culturelle, comme ce sera le cas en Europe plusieurs siècles plus tard. Les bibliothèques ne sont plus l'apanage des monastères ou de rares écoles d'État. Des académies privées au Sud du Chang Jiang jouent, à partir de la dynastie Song, un rôle considérable jusqu'au XVII^e siècle. Des ouvrages historiques, des œuvres littéraires ou artistiques, des traités scientifiques sont très largement diffusés. En particulier, la possibilité d'introduire des figures dans le texte favorise les encyclopédies géographiques, les traités de botanique, de médecine, ou d'architecture.

Nous allons insister sur quelques conséquences intéressantes.

La contestation politique à travers la poésie

La poésie, parlant de façon allusive, échappe facilement à la censure. Parce qu'elle est œuvre d'art, elle permet d'exprimer des pensées qui, autrement, seraient jugées scandaleuses. Ainsi, elle a protesté au nom des soldats envoyés en Asie centrale, au nom des paysans victimes d'exactions, de la conscription, d'abus de pouvoir, de la vénalité des fonctionnaires ou des calamités naturelles. Elle n'informait pas au sens propre, mais forgeait une opinion différente des vues officielles et, grâce à l'imprimerie, avait une large diffusion.

Le roman populaire

Les légendes ou les histoires populaires ont longtemps été diffusées par des conteurs professionnels, membre d'une guilde et protégés par celle-ci dans leur spécialité contre les imitateurs. Le succès de cette littérature orale incite les imprimeurs, sous les Song, à publier des adaptations résumées. Pour être plus vivante, chaque page comprend en haut une illustration en bandeau avec une légende et le nom des personnages : la bande dessinée est ainsi née au début du XIV^e siècle.

Plus tard, le texte reprend sa place et des récits plus ou moins longs apparaissent ; nous en parlons dans le paragraphe 16.5. consacré à la dynastie Yuan.

Les billets de banque

Dès 1023, le gouvernement émet des billets garantis par un dépôt en argent dans une banque de réserve. Ces billets ont une durée limitée à trois ans. Pour lutter contre les contrefaçons, les billets, à partir de 1107, sont imprimés en six couleurs et le papier est mélangé de façon complexe avec des fibres de soie.

Mais, à partir de 1150, la planche à billets fonctionne sans plus de garanties et une terrible inflation en résulte. La situation est rétablie par les Mongols qui garantissent leurs émissions par des ballots de soie tissée. Ces « billets de soie » sont diffusés jusqu'en Perse. Sous les Ming, il ne subsiste qu'un billet, d'une valeur unique, émis à partir de 1375 sous le nom de « billet précieux du Grand Ming ».

16.4.7. L'imprimerie et ses conséquences en Europe

Dès la fin du XIV^e siècle, des impressions par xylographie apparaissent timidement en Occident. Elles concernent essentiellement des images pieuses distribuées dans les églises et des cartes à jouer.

Johannes Gutenberg, né à Mainz vers 1394, s'efforce de réaliser une impression typographique à Strasbourg, où il est réfugié. L'idée est certainement inspirée par des modèles coréens ou mongols, mais un des problèmes cruciaux reste la réalisation des caractères. Le métal s'impose, mais il faut trouver un alliage fusible à relativement basse température, mouillant bien (tension superficielle) les moules, se démoulant sans bavures et suffisamment doux pour ne pas déchirer le papier. Gutenberg travaille ce problème avec des orfèvres strasbourgeois et finalement retourne à Mainz où il imprime en 1455 les deux volumes *in folio* de la **Bible à 42 lignes**, premier ouvrage typographique européen.

Malgré les difficultés techniques, les imprimeurs se multiplient rapidement, éditant d'abord des ouvrages religieux en latin, puis dans les langues vernaculaires pour accroître le marché.

Dans le nord de l'Europe leur activité ouvre la voie à la Réforme. La première Bible en langue allemande est publiée à Strasbourg en 1464 par **Jean Mentelin**.

En 1520, **Jean Prüss fils** publie, toujours en allemand, *l'Appel à un concile chrétien libre*, de **Martin Luther**.

Au sud de l'Europe, ce sont plutôt des publications scientifiques ou techniques usant largement d'illustrations xylographiques hors-textes. Citons les traités de mathématiques avec le *Triparty en la science des nombres* de

Nicolas Chuquet paru à Lyon en 1484, ou le traité d'anatomie de André Vésale à Padoue en 1534.

Par définition on appelle « incunables » les livres imprimés avant 1500.

Les billets de banque

L'émission chinoise de papier monnaie a eu, à terme, une profonde influence sur le système bancaire européen, et une partie des procédures actuelles sont inspirées des méthodes chinoises. Cependant, les premiers billets de banque occidentaux garantis par un dépôt métallique ne sont émis qu'en 1661, en Suède. Puis ils apparaissent en Amérique du Nord en 1690. Le premier essai français, sous la Régence, en 1720, celui du banquier Law, se termine en catastrophe. Aussi, l'Angleterre attendit 1790 et l'Allemagne 1806.

La rapidité de l'information

La diffusion de l'actualité profite très vite de l'imprimerie. Ainsi, lorsque Christophe Colomb revient à Palos le 15 mars 1493, après sa fameuse découverte, il adresse aussitôt son rapport à son commanditaire : c'est l'*Épître à Santangel*. Celle-ci est imprimée à Barcelone le 1^{er} avril. Le pape en reçoit un exemplaire le 18 avril et les presses pontificales en publient une traduction en latin le 29 avril. Un mois après, le doyen des chanoines de Saint-Pierre, Giuliano Dati, célèbre la découverte dans un poème de 544 vers italiens.

La censure de l'information

Le pape Paul III, organisateur du concile de Trente (concile de la contre-réforme) crée en 1543, pour reprendre en mains l'orthodoxie, l'*Index général des livres interdits*. Son successeur Paul IV, en septembre 1557, fait établir par la **congrégation de l'index** une longue liste de livres à brûler. Il ne s'agit plus maintenant de condamner au cas par cas un livre suspect mais de condamner toute la production de l'auteur d'un seul livre suspect.

Puis, en 1558, on augmente d'un cran en condamnant toute la production d'un imprimeur dont un auteur a été interdit à la suite d'un livre suspect. Soixante et un imprimeurs sont ainsi interdits et à Venise, le jour des Rameaux, on brûle dix mille livres.

Notons que plus tard, au XVII^e siècle, une loi de Caroline du Sud, qui restera valable jusqu'à la guerre de Sécession, interdira à tous les Noirs, libres ou esclaves, d'apprendre à lire.

16.4.8. La poudre et ses utilisations

La composition chimique

L'invention de la poudre noire en Chine n'est pas due à des préoccupations militaires mais à la recherche par les alchimistes taoïstes d'un élixir d'immortalité.

Le constituant essentiel, le salpêtre, est resté inconnu en Europe jusqu'au Moyen Âge, mais existe en dépôts très abondants dans les pays chauds, en particulier dans la Chine du Sud. Il s'agit du nitrate de potassium (NO_3K), produit très oxygéné qui brûle vivement par lui-même. Les autres nitrates ne sont pas utilisables parce que fortement hygroscopiques (ils absorbent l'humidité de l'air). Le salpêtre est aisément reconnaissable par la couleur violette de sa flamme, due au spectre du potassium. À l'état fondu, ce sel dissout beaucoup de métaux ou de produits minéraux insolubles, tel le cinabre (sulfure rouge de mercure) et c'est cette propriété qui lui a conféré son caractère magique vis-à-vis des taoïstes.

La première mention de ce produit en Occident date de 1240 dans un ouvrage d' **Ibn al-Baitar** qui le nomme « neige chinoise ».

Le soufre, autre constituant de la poudre noire, peut être obtenu par chauffage de la pyrite de fer (FeS) avec du charbon : le soufre distille et peut être recueilli par condensation. Cette pierre dure qui fond facilement avait aussi attiré l'attention des taoïstes ; elle se nomme en chinois *liu* et s'écrit avec la clé de la pierre et celle de l'écoulement : 石流.

Le célèbre alchimiste **Ge Hong** (281 à 341) décrit plusieurs mélanges de soufre et de salpêtre. Il leur ajoute même des matières carbonées pour traiter le réalgar (AsS) et en obtenir de l'arsenic pur. Mais il faut attendre 808 dans le *Trésor des Métaux et des Simples* de **Zhao Nai An** pour avoir la mention d'un mélange inflammable de salpêtre, de soufre et d'un produit fortement carboné, la poudre d'aristoloche séchée. Enfin, en 850, le caractère explosif d'un tel mélange (le miel sec remplaçant l'aristoloche) est clairement exposé et J. Needham fixe à cette date l'invention de la poudre noire proprement dite.

Effectivement, **Zeng Gong Liang**, en 1040, présente dans les *Grandes Techniques Militaires* la poudre noire comme une invention connue depuis plus d'un siècle. Il discute de trois formules différant par le pourcentage de salpêtre et conduisant à des emplois fusants ou explosifs.

Cette datation est confortée par une **thanka** (peinture sur soie) trouvée à Dun Huang et datant de 950 environ. Cette peinture, exposée au musée Guimet, représente la tentation de Bouddha : après avoir en vain essayé de lui offrir ses trois filles, le démon Mara tente de l'effrayer en le menaçant d'une grenade à main. C'est la plus vieille représentation connue d'un engin explosif.

À partir de cette période, les Chinois développent largement les pétards et les feux d'artifice dont ils affectionnent encore maintenant l'usage dans toutes les festivités. Diverses constructions fusantes en bambou –arbres, roues (soleils)– utilisent les matières colorantes les plus variées : cinabre pour le pourpre, oxyde de fer pour le rouge, sulfure d'arsenic pour le jaune, poudre d'acier pour produire des étincelles. Des pétards fusants non directifs, décrivant des zigzags imprévisibles sur le sol ou à la surface de l'eau, très plaisants en société, s'intitulent « rat de terre » ou « rat d'eau ».

Grenades, bombes et mines

Les premiers dispositifs militaires sont des flèches incendiaires. La poudre est contenue dans un petit sachet fixé à l'extrémité de la flèche et mis à feu avant le tir, le mélange étant trop pauvre en salpêtre pour être explosif. De telles flèches sont employées au siège de Zitong en 994.

De véritables bombes apparaissent au XII^e siècle. La teneur en salpêtre augmente et l'engin devient réellement explosif. Dans une enveloppe de papier ou de bambou la bombe « coup de tonnerre » est faite de poudre mélangée de tessons de porcelaine. Une mèche lente imprégnée de poudre fusante est allumée avant le lancement et l'engin est expédié par une petite catapulte ou un trébuchet. Les effets, incendiaires et psychologiques, sont décrits en 1040 dans l'ouvrage déjà cité.

En 1221, les forces Jin font usage contre les Song du Sud de la bombe « éclat de tonnerre » qui renferme, dans une enveloppe métallique, un explosif détonant à 75 % de salpêtre. À partir de 1277, ces bombes sont également employées comme mines terrestres et en 1412, le *Manuel d'artillerie explosive* décrit des groupements de mines en réseau formant des pièges en « rose des vents » installés aux passages des frontières.

Les applications fluviales de ces mines sont de deux types :

- des mines terrestres sont entassées sur une péniche démontable qui s'approche à la rame au plus près de l'ennemi puis détache la partie minée au dernier moment ;
- des mines sont franchement immergées, avec un morceau d'intestin de chèvre qui relie l'engin à la surface et renferme la mèche : c'est le « dragon-roi sous-marin ».

Dans les deux cas, l'approche finale est confiée au courant du fleuve.

La fusée simple ou à étages

Vers 1150, un artificier pense à équilibrer les pétards fusants du type « rat de terre » par un empennage et un contrepoids. On obtient une véritable fusée qui peut être utilisée comme flèche.

Pour régulariser la combustion, le corps de poudre est foré d'un trou central soigneusement orienté et calibré, puis, à partir de 1300, l'orifice de la fusée est étranglé pour augmenter la vitesse d'éjection des gaz, et la portée augmente jusqu'à 1 000 mètres. Ce dispositif, actuellement utilisé pour toutes les fusées spatiales, est maintenant nommé Venturi du nom de son inventeur européen **Giambattista Venturi** (1746 à 1822). La réalisation de Venturi est une conséquence logique du *théorème de Bernoulli* (1738), tandis que l'application chinoise résulte d'une mise au point purement empirique, mais avec 500 ans d'avance.

Des systèmes de stabilisation de vol avec des lames et des baguettes de bambou sont étudiés, et le *Manuel d'artillerie explosive* (1412) déjà cité décrit

une bombe volante, stabilisée par un empennage et deux ailes de bambou sous lesquelles sont fixées les deux fusées de propulsion, engin qui ressemble furieusement aux V1 de la dernière guerre.

La difficulté de diriger ces fusées les rend peu efficaces, aussi les Chinois les groupent en batteries dont certaines, montées sur chariot, peuvent tirer jusqu'à 320 fusées à la fois : « meute de cent tigres courant ensemble ».

À l'usage des fantassins est fabriqué une sorte de carquois contenant 10 flèches-fusées courtes (23 cm de long), le poids total ne dépassant pas 900 grammes.

Enfin, à partir du XIV^e siècle, des systèmes à deux étages sont employés dans la marine : plusieurs tubes-fusées groupés ensemble emportent des flèches-fusées qui sont allumées lorsque la poudre des tubes est presque épuisée. L'engin vole à 1,5 m de la surface de l'eau avec une portée de 1650 m.

Fusils et canons

Le premier proto-fusil, appelé « lance à feu », apparaît vers 950. C'est un tube de bambou rempli de poudre fusante dont on dirige les flammes vers l'ennemi au cours d'un combat très rapproché. Puis le bambou est remplacé par une enveloppe métallique et divers projectiles, débris de poterie, rognures d'acier ou pierres sont mêlés à la poudre. La portée est ainsi accrue jusqu'à 30 ou 35 mètres. Cette lance à feu donne naissance à une pièce d'artillerie que J. Needham appelle un « éructeur » : c'est un tube de bronze non calibré mais au contraire évasé, chargé d'un tas de débris de dimensions très disparates.

Le premier fusil calibré, à âme de section constante, avec une petite lumière pour la mise à feu, a 30 cm de long et pèse 3,5 kg. Il a été trouvé en Mandchourie et date de 1288. À l'extérieur, le canon est renflé en bulbe au niveau de la chambre d'explosion pour éviter tout éclatement. Puis le bulbe disparaît et le canon est fretté par des bandes de fer. Les projectiles sont soigneusement calibrés et pour les canons, des boîtes à mitraille sont parfois utilisées.

En 1412, le *Manuel* déjà cité décrit des canons à longue portée de 97 cm de long, pesant 72 kg et tirant des boulets de plomb de 1,2 kg.

Plus tard, les dimensions augmentent et des essais de groupement de 9 tubes sur le même affût conduisent à des puissances de feu considérables.

16.4.9. L'arrivée de la poudre en Europe

Il semble que le secret de la poudre noire fut transmis en 1265 à Roger Bacon à l'université d'Oxford par le franciscain **Guillaume de Robruck**, qui séjourna dans la capitale mongole, Karakorum, de 1253 à 1255.

À partir de la fondation de la dynastie mongole Yuan, en 1278, l'administration chinoise utilise de nombreux employés européens (tel Marco

Polo) et la ressemblance des premières armes européennes avec leurs homologues chinoises est telle que certainement des échantillons ont été ramenés en Europe et, dans un premier temps, copiés strictement. Cependant l'intervention de cet armement a été très lent en raison de sa difficulté d'emploi en rase campagne.

Au début de la guerre de Cent Ans, à la bataille de Crécy (1346), la poudre est totalement absente et l'armée française est écrasée par les archers légers anglais. Mais, dès 1370, les Français prennent l'offensive contre les places fortes accordées aux Anglais par le traité de Brétigny et utilisent alors l'artillerie. Ainsi, au siège de Saint-Sauveur le Vicomte (1374), la France aligne 32 canons dont l'un lance des boulets de 100 livres. Mais plus tard, en rase campagne, à Azincourt (1415), il n'y a pas d'armes à feu et les archers anglais triomphent à nouveau.

À cette époque, les meilleurs artilleurs du monde sont les Ottomans, instruits sans doute directement à partir de la Chine. En 1453, au siège de Constantinople, un canon turc tire des boulets de 600 kg et c'est avec des artilleurs ottomans que **Babur** gagne sur le sultan de Delhi la bataille de *Panipat* qui lui ouvre l'empire de l'Inde en 1526.

Le mousquet à rouet d'acier frappant un silex est proposé en 1500 sur un dessin de Léonard de Vinci mais la première réalisation n'est effective qu'en 1547 et jusqu'en 1650 on estime qu'un archer est trois fois plus efficace qu'un arquebusier.

Les fusées sont décrites sous le nom de « flèches chinoises » en 1280 par l'Arabe Hassan al-Rammah. Elles sont employées pour la première fois à la bataille de *Chioggia* entre Génois et Vénitiens en 1380.

Quant aux mines terrestres, elles sont employées en 1403 dans le conflit qui oppose Pise à Florence, puis celles actionnées à distance sont mises en œuvre par Samuel Zimmermann d'Augsbourg en 1573, et, à peu près à la même époque, par la marine anglaise.

16.5. La dynastie Yuan (1278 à 1368) 元 代

Cette dynastie est fondée par le petit-fils de Gengis Khan, **Kubilaï Khan**, après qu'il ait achevé la conquête de toute la Chine et anéanti la dynastie Song par la prise de Hang Zhou. Le nouvel Empereur installe sa capitale à **Khanbalik** (Pékin). La Chine est considérée comme un terrain conquis où les Mongols sont d'une ethnie supérieure et les Chinois des colonisés. Le code pénal, l'accès aux postes importants privilégient les Mongols et ceux-ci, en retour, se méfient des Chinois au point de favoriser les étrangers (par exemple Marco Polo).

Les Chinois ont l'interdiction de changer de métier. Une forte fiscalité s'abat sur les riches Chinois. Les techniques et les mathématiques, mais surtout l'astronomie, sont encouragées, grâce à une vive curiosité des Mongols dans ces domaines.

L'occupation de toute la Russie après la prise de Kiev en 1240 et la capitulation de Novgorod en 1241 placent les Mongols à la tête d'un immense territoire recouvrant une bonne partie de l'Eurasie et facilitent les communications entre l'Europe et la Chine.

Les Mongols, animistes peu de temps auparavant, sont très tolérants au point de vue religieux. C'est ainsi que Giovanni de Monte Corvino, franciscain venu par la voie maritime, fonde à Pékin, sans la moindre entrave, l'Église de Chine en 1293. Il est sacré évêque en 1311 et meurt archevêque en 1330. Pendant cette même période, un autre franciscain, Odoric de Pordenone, venu également par la mer, retourne en Italie en 1330 par la route de la soie et est le premier Européen à parler du Tibet et de Lhasa.

Cependant, la préférence des Mongols va plutôt vers le bouddhisme tibétain qu'ils ont découvert en premier par leur conquête du Tibet dès 1215. Aussi installent-ils un grand temple dit « des Lamas » à Pékin. Malgré cela, toutes les autres confessions sont libres.

16.5.1. Les voyages à travers l'Asie

L'émergence de la puissance mongole à l'Est a suggéré aux Européens en perte de vitesse en Palestine la possibilité de négocier une alliance prenant les Arabes à revers. Dans cette optique, le pape Innocent IV envoya un franciscain, **Giovanni de Pian Carpino**, à la capitale mongole de l'époque, Karakorum. Cet envoyé y séjourna de 1245 à 1247. Il fut reçu correctement mais ne rencontra aucune compréhension. Le roi Saint Louis, depuis Saint-Jean d'Acre où il se trouvait alors en tant que croisé, réitéra l'opération avec un autre franciscain, **Guillaume de Robruck**, qui resta à Karakorum de 1253 à 1255, sans plus de succès. Cependant, effet secondaire important, cet envoyé rapporta à ses collègues d'Oxford la formule de la poudre noire.

Le voyage de **Marco Polo** eut lieu un peu plus tard, alors que les Mongols s'étaient rendus maîtres de la Chine. Parti en 1275 par la route de la mer, il ne revint par la même route qu'en 1294, après avoir occupé des fonctions officielles.

C'est par cette route maritime (Ormuz, Calicut, Malacca, Xiamen) qu'arrivent à Pékin **Giovanni de Monte Corvino**, puis une dizaine de franciscains qui vont rencontrer un grand succès à Pékin, mais les fera plus tard considérer comme des agents des Mongols lors de l'effondrement de la dynastie Yuan (1368). C'est également par la mer que l'explorateur marocain **Ibn Battuta** atteint la Chine vers 1340.

Nous verrons plus loin qu'au XVII^e et au XVIII^e siècle des Jésuites vécurent en Chine. Ils ne purent y parvenir que par la voie maritime, sous la houlette des Portugais, car à cette époque la route de la soie était verrouillée par la Russie de Pierre le Grand.

Dans l'autre sens, un certain nombre de voyageurs chinois se rendent en Occident.

Un moine taoïste, **Chang Chun**, va très tôt à Tachkent et à Kabul (1222) puis **Cheng De** va en Iran en 1259.

Un moine nestorien de Pékin, **Rabban Bar Sauma**, atteint l'Europe en 1287, où il est reçu par Philippe le Bel et le pape Clément III.

16.5.2. Astronomie

Astronomie, astrologie et calendrier ne font qu'un, en Chine, depuis la dynastie Han et, étant donné le caractère officiel du calendrier, l'ensemble est entre les mains des serviteurs de l'État, recrutés par des concours littéraires. Si ces fonctionnaires sont peu doués pour les spéculations scientifiques, ils sont par contre fort scrupuleux pour les observations et leurs comptes rendus.

Les astronomes chinois disposent cependant d'un système de référence performant. En effet, l'idée que l'étoile polaire est l'équivalent de l'empereur, autour duquel tout tourne, les a conduits à prendre pour référence l'axe polaire Sud-Nord et le plan normal, c'est-à-dire celui de l'équateur. Ces coordonnées sont plus simples que celles choisies par les Grecs et leurs successeurs, à savoir le plan de l'écliptique (plan du mouvement apparent du Soleil) et sa normale. L'astronomie européenne fera un progrès décisif lorsque Tycho Brahé adoptera, vers 1550, le système de référence chinois.

Pour représenter la sphère céleste sur un plan, les Chinois ont adopté la projection sur un cylindre tangent le long de l'équateur et de direction Sud-Nord : c'est la carte des étoiles « Dun Huang » de 940. Ce système est adopté en Europe pour les cartes terrestres par Mercator en 1596.

Enfin, les horloges munies d'échappement, peut-être dès **Yi Xing** en 720, sûrement avec **Su Song** en 1092, permettaient une mesure précise des phénomènes astronomiques. Cependant ces engins très complexes ne résistèrent pas au temps et furent abandonnés sous les Ming, qui redécouvrirent l'horlogerie plus tard grâce aux jésuites.

Les Yuan provoquent la naissance de grands observatoires, à l'imitation de ceux que les Mongols développent dans les pays de tradition arabe (celui de Maragha en Iran est initié par Hūlagū, celui de Samarkand par Ulugh Beg). L'observatoire de Pékin et celui de Nankin (observatoire de la Montagne Pourpre) sont munis de sphères armillaires géantes, d'un torquétum, sphère armillaire éclatée pourvue d'une monture équatoriale, mis au point par **Guo Shou Jing** à partir de 1270, et d'un gigantesque gnomon. Ce dernier projette l'ombre d'une fine barrette sur une règle de 12 m de long afin de mesurer la hauteur du soleil à midi et de déterminer ainsi la date des solstices (1276).

Ces observatoires permirent d'améliorer les mesures, mais depuis longtemps les événements anormaux avaient été soigneusement enregistrés. On possède ainsi une liste des comètes depuis -613 jusqu'en 1621. L'apparition de novæ et de supernovæ, appelées « étoiles invitées » (Ke Xing 客星) est notée depuis 185 et les taches du soleil relevées depuis -54. En



Figure 16.14. Observatoire de Pékin (1744).

particulier, la supernova du Crabe, en 1054, est très bien décrite alors qu'aucun texte européen n'en fait mention.

La Chine enfin a établi depuis le IX^e siècle des tables de marées basées sur l'attraction lunaire et sa perturbation solaire, alors qu'à l'époque, l'Europe s'en tenait à la « respiration » de la mer, oubliant le travail de **Poseidonius d'Apamée** qui avait donné un calcul satisfaisant basé sur les observations faites par le marseillais Pythéas vers -350 au cours de son exploration nordique sur le navire Artémis. De même, l'énorme mascaret de l'embouchure de la Qian Tang à côté de Hang Zhou est bien expliqué.

16.5.3. Le roman populaire

L'explosion de l'imprimerie au cours de la dynastie précédente conduit à la parution de longs romans issus des contes oraux. Leur rédaction se poursuit pendant la dynastie suivante, les Ming. Les thèmes choisis sont souvent inspirés par l'histoire ou la tradition des siècles précédents, et nous allons en analyser quelques-uns parmi les plus célèbres.

Shui Hu Zhouan (水滸傳)

Ce roman est traduit sous le nom de *Au Bord de l'Eau* dans la collection « La Pléiade » (2 vol.). L'histoire se déroule à l'époque des Song du Nord, mais elle a été rédigée deux siècles plus tard en compilant des récits oraux extrêmement populaires. Le roman rapporte l'histoire des 108 bandits des marais des monts Liang (au Shandong). Les raisons qui ont poussé chacun d'eux à sortir de la

légalité sont exposées sans complaisance. Ce sont souvent des hommes frustes et brutaux, mais les fonctionnaires, les mandarins ou les policiers qui les ont injustement poursuivis sont encore plus brutaux et complètement corrompus. Les plus hauts dignitaires du régime n'échappent pas aux accusations les plus virulentes ; en revanche, l'empereur est traité avec le plus grand respect.

Il existe de nombreuses versions du roman dont le prototype perdu est attribué à **Shi Naian** et **Luo Guangzhong**. Le texte est toujours très vivant et montre comment tout un chacun peut être amené à prendre le maquis. Le chef qui émerge peu à peu est celui qui est le plus cultivé, ex-employé d'un tribunal, *Song Jiang*. Les autres sont tous des hommes sauf trois femmes dont les qualités de guerrières sont soulignées.

Dans les derniers chapitres, la bande fait la paix avec les autorités et participe à la lutte contre les envahisseurs Jin. C'est évidemment une tentative pour dédouaner globalement tous les héros du roman. Mais l'ensemble du roman est finalement pessimiste : bien qu'il défende la justice contre les abus, il désespère de la voir jamais appliquée.

San Guo Yan Yi (三国演义)

Ce roman est traduit sous le nom *Les Trois Royaumes* chez Flammarion (7 vol.). Le sujet de la lutte, après la chute de la dynastie Han en 220, du royaume de **Wei**, noyau restant de la dynastie déchue avec le royaume de **Shu** (Sichuan) et le royaume de **Wu** (Basse vallée du Chang Jiang) est très présent au théâtre dans la période Yuan, où il représente environ 1/5 du répertoire, et il constituait auparavant une des spécialités des conteurs professionnels. La première version, en 1294, est illustrée à chaque page. La version de 1522, attribuée à **Luo Guangzhong**, comporte 120 chapitres et 750 000 caractères. Il y a plus de 400 personnages menés tambour battant avec trois parts de fiction sur dix et un mélange très maîtrisé des langues vulgaire et classique.

Xi You Ji (西游记)

Il existe une traduction sous le nom de *Si Yeou Ki, le Voyage en Occident*, aux éditions Seuil.

Ce roman est inspiré d'un fait historique : le voyage en Inde du moine *Xuan Zang*, qui a duré de 629 à 645. Mais là s'arrête la vraisemblance. Le moine est accompagné du singe *Sun Wu Kong* et d'autres animaux. Les aventures les plus merveilleuses leur arrivent à chaque page. Un extraordinaire zoo de dieux, de démons, de dragons intervient et entrave la progression des pèlerins à travers des territoires d'une géographie délirante. La version définitive de ce roman extrêmement populaire date de 1570.

Jin Ping Mei (金瓶梅)

Cet ouvrage est traduit dans la collection La Pléiade (2 vol.). Il s'agit d'une histoire très précise de la vie sociale d'un riche négociant. Celle-ci apporte une

précieuse connaissance de la vie d'un bourgeois du Shandong, censée se passer en 4 ans, de 1114 à 1118, bien qu'écrite aux environs de 1619. Le personnage central, *Ximen Qing*, réussit ses entreprises grâce à des appuis en haut lieu et de lucratifs abus de justice. Le roman insiste assez lourdement sur les débordements sexuels de l'intéressé dont la cinquième concubine, *Lotus d'Or*, est dévorée de jalousie lorsqu'il prend la voisine comme sixième concubine, sans compter l'intérêt qu'il porte aux diverses servantes des environs. Il finit par mourir d'un excès d'aphrodisiaques (tentative de l'auteur pour sauver la morale). À côté de cet aspect licencieux qui est à la base de sa popularité, le texte présente un côté populaire et subversif qui, à l'origine, devait provenir de conteurs professionnels.

Pour des raisons très opposées, cet ouvrage a été interdit à de nombreuses reprises, et en particulier par le régime maoïste.

16.6. La dynastie Ming (1368 à 1644) 大明代

16.6.1. Libération du territoire

Le désordre et le racisme de l'administration, la rapacité des fonctionnaires, la corruption des moines lamaïstes qui envahissent la politique, aggravés par des inondations, conduisent les masses paysannes à des révoltes locales dès 1346.

La rupture des digues du fleuve Jaune en 1344 inonde d'immenses superficies en aval de Kaifeng. Au sein des équipes de réparation, des groupes d'insurgés s'organisent et se développent. En 1348, **Zhu Yuan Zhang**, fils d'un ouvrier agricole itinérant, devenu moine en 1344, fédère les groupes d'insurgés appelés « *Turbans rouges* » et occupe Nankin dès 1359. D'autres groupes sont formés de marins ou même de pirates et se développent sur les côtes du Zhe Jiang et dans le bassin moyen du Chang Jiang, tandis que le Zhe Jiang échappe au contrôle du pouvoir central.

Zhu Yuan Zhang élimine tous ses rivaux et fonde à Nankin, en 1368, la dynastie des « **Grands Ming** », en prenant le nom de règne de **Hong Wu** (1368 à 1398). La même année, il prend Pékin, encercle les Mongols en Mongolie en 1370, reconquiert le Sichuan en 1371, la Gansu en 1372 et finalement réunit toute la Chine à partir de 1387.

16.6.2. Règnes de Hong Wu (1368 à 1398) et de Yong Le (1403 à 1424)

Sous le premier de ces deux empereurs, un immense effort de reconstruction se déroule au profit de *l'agriculture* : irrigation, remise en valeur des terres, plantations d'arbres. Les zones dévastées sont repeuplées par des immigrants exemptés d'impôts.



Figure 16.15. Allée des tombeaux Ming à Nankin.

Ceux-ci replantent environ un milliard d'arbres : sterculiers, arbres à laque, mûriers, jujubiers, arbres fruitiers. Un cadastre général est mis en service.

L'économie du pays, fondée sous les Song sur le commerce et les commerçants, se déplace durablement vers l'agriculture.

Le contrôle de la population

Instauré par les Mongols, il est maintenu, et si l'on naît paysan, soldat, ou artisan, on doit le rester la vie durant. Trois ministères s'occupent indépendamment de ces trois catégories.

La méfiance

De par son origine, l'empereur éprouve une grande méfiance vis-à-vis des lettrés et des fonctionnaires, aussi concentre-t-il de plus en plus le pouvoir entre ses mains. Le Grand secrétariat impérial est supprimé et les ministres directement rattachés à L'empereur. Celui-ci occupe une direction générale des cinq armées, ce qui lui permet de contrôler les militaires.

Un énorme procès en 1380 frappe 15 000 accusés. À partir de 1382, une police politique (les gardes aux vêtements de brocart) espionne les hauts fonctionnaires.

La succession de Hong Wu

L'empereur meurt en 1398, et sa succession pose problème car ses enfants comptaient 26 garçons et 16 filles. Son fils aîné étant mort, c'est le fils aîné de

celui-ci, **Jian Wen**, qui monte sur le trône. Mais c'est un homme de lettres plutôt qu'un guerrier. Ainsi, le quatrième fils de Hong Wu (par conséquent, l'oncle de Jian Wen), le prince **Yan**, gouverneur de Pékin et brillant général, se révolte et prend Nankin en 1403. Le palais impérial est brûlé avec Jian Wen, et le nouvel empereur prend le nom de **Yong Le** (1403 à 1424) et entame un règne très brillant.

Reprise de l'expansion territoriale

L'empereur dirige cinq expéditions contre les Mongols et remporte une grande victoire en 1410 près de *Oulan Bator*. Il occupe toute la Mandchourie jusqu'au fleuve Amour. Avec 20 000 hommes, il intervient au *Dai Viet* (Nord Vietnam) en 1406 et met fin au royaume des Trân par une occupation qui dure jusqu'à la libération, en 1427 par **Lê Loi**, qui se proclamera empereur de ce petit pays en 1428.

Il déploie également une grande activité diplomatique vers le Japon, Java, le Moyen-Orient (les successeurs de Timur Lang), l'Inde, le Népal, le Tibet.

Expéditions maritimes

Yong Le organise les sept grandes expéditions maritimes de l'amiral **Zheng He** à travers l'océan Indien de 1405 à 1433. Ces expéditions, dont nous parlerons plus loin, sont de pur prestige, sans arrière-pensée d'annexion ou d'exploitation économique directe. Elles partent de la capitale, Nankin, qui, grâce au Chang Jiang, joue le rôle de port de mer.

Déplacement de la capitale

Probablement pour des raisons stratégiques (pression continue des Barbares de la steppe), l'empereur déplace sa capitale vers le Nord et l'installe à Pékin, ancienne capitale des Yuan. Cette décision, prise en 1421, éloigne le gouvernement des élites intellectuelles du Sud, mais surtout tourne le dos à la mer et va sonner le glas du rayonnement maritime chinois.

Le transfert se fait très progressivement et dure jusqu'en 1450, en utilisant largement la remise en état du Grand Canal qui commence en 1415.

16.6.3. La défensive et la dégradation (de 1450 à 1560)

Une unification nouvelle des tribus Mongoles leur permet d'accentuer leurs incursions en Chine du Nord, et en 1449 les Mongols prennent la citadelle de *Tumu*, où ils font prisonnier l'empereur **Zheng Tong** qu'ils ne libèrent qu'en 1457, contre une forte rançon.

Les Mongols maintiennent la pression sous la direction de **Dayan Khan** dont le petit-fils **Altan Khan** (1507 à 1582) assiège Pékin en 1550, puis s'empare du *Qing Hai* et du *Tibet* en 1573.



Figure 16.16. Cité interdite : cour des concubines.



Figure 16.17. Cité interdite : mur des neuf dragons.

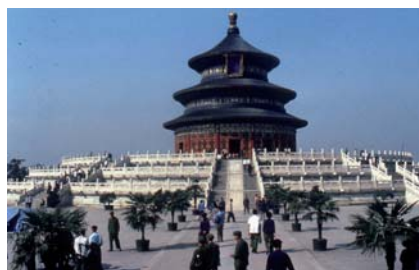


Figure 16.18. Pékin : le Temple du Ciel.

La piraterie maritime, menée par des Japonais (Wo Kou), se développe à la suite de l'arrêt de l'influence de la marine chinoise. Elle culmine entre 1540 et 1565 et conduit à l'arrêt des ambassades et des échanges économiques avec le Japon. Les destructions causées par les débarquements des pirates sur les côtes chinoises et souvent jusqu'à 100 km de profondeur, allant du *Shan Dong* jusqu'à *Hai Nan*, ne commenceront à être limitées qu'à partir de 1560.

Les trois classes de familles à profession héréditaire commencent à se désagréger dès le début du xv^e siècle. Ce sont d'abord les soldats, mal payés et dont les terres des colonies militaires sont accaparées illégalement par de riches propriétaires. Ce sont ensuite les artisans, dont les corvées sont très lourdes jusqu'à leur remplacement par des taxes en 1485. Ainsi, le nombre de maître-artisans des ateliers impériaux diminue rapidement. Les familles paysannes enfin, écrasées d'impôts, dépouillées par les riches, viennent augmenter le nombre de déclassés à la recherche de moyens d'existence. Ceux-ci s'orientent vers la piraterie, les exploitations minières clandestines ou provoquent des soulèvements traditionnels, telle la grande rébellion de **Deng Mao Qi** au sud du Zhejiang (1448-1449), puis la révolte des mineurs clandestins en 1476.

Les billets de banque, se dévaluant très vite depuis l'administration mongole, sont de plus en plus remplacés par des lingots d'argent. Ainsi, l'acquittement de l'impôt se fait dès 1423 dans le bas Chang Jiang avec des *Liang* (traduction européenne : *Tael*) de 36 g d'argent équivalant à 240 litres de céréales.

Le pouvoir des eunuques auprès de l'empereur croît rapidement grâce à leur main mise sur la police secrète.

Enfin toutes ces difficultés sont aggravées par des dépenses somptuaires : Cité interdite à Pékin et Tombeaux des Ming au Nord de la capitale.

16.6.4. La renaissance urbaine (1560 à 1619)

Essor du grand commerce et de l'artisanat industriel¹³

Les investissements en lingots d'argent se déplacent de la terre, dont le prix finira par s'effondrer, vers les entreprises commerciales et artisanales. Les paysans ruinés vont à la ville accroître une main-d'œuvre ouvrière qui est embauchée dans de grands ateliers. Vers 1600, on compte 50 000 ouvriers dans les 30 fabriques de papier du Jiang Xi. Les tissages de coton se développent à *Song Jiang* (sud de Shanghai), ceux de soie de luxe à *Suzhou*, la porcelaine se concentre à *Jingdezhen*, les fondeurs de fer à *Ci Xian* (sud du Hebei). Le thé du *Fu Jian* est acheté par les Hollandais à partir de 1600.

Le trésor public tire la moitié de ses ressources de taxes à l'exportation allant de 20 à 30 %.

La nouvelle société

L'ascension d'une classe de grands marchands donne des banquiers au *Shan Xi*, des armateurs à *Quanzhou*, au *Fu Jian*. Beaucoup de transactions portent sur les fournitures aux armées : riz, sel, céréales, tissus. En ville se développent une petite bourgeoisie urbaine et une masse de prolétaires. Les genres littéraires et la pensée philosophique se modifient.

Mais cette économie relativement libérale est en pleine contradiction avec un système politique autoritaire et centralisé, et cela va conduire à des crises qui se développent à la fin de l'ère Wan Li (1573 à 1619).

Les progrès techniques

Il y a peu d'innovations scientifiques. Cependant on note une bonne activité en mathématiques appliquées (la gamme tempérée de **Zhu Zai Gu** en 1584), en médecine et botanique et un travail excellent de géologie structurale par **Xu Xia Ge** (1586 à 1641). Tous ces développements sont servis par la publication de nombreux ouvrages de très grande qualité.

¹³ Voir Gernet, *Le Monde Chinois*, Armand Colin, 1972, p. 370 et suivantes.

Mais c'est essentiellement dans les techniques manufacturières que les progrès sont sensibles et réguliers : tissage, impression, régulation des digues.

Dans le domaine agricole, de nouvelles machines, une irrigation accrue, la sélection des semailles, accroissent les rendements. Les Portugais et les Espagnols introduisent des plantes nouvelles venant d'Amérique ; l'*arachide* et la *patate douce*, qui peuvent pousser sur des terrains pauvres et mal irrigués, se développent dès 1540 au Shandong. Le *sorgho* vient de Birmanie, mais le *maïs* ne commence son grand développement qu'après 1600.

Les tendances littéraires

À côté des grands romans dont nous avons déjà parlé, comme le *Xi You Ji* ou le *Jin Ping Mei*, fleurit toute une littérature indépendante et anticonformiste qui s'oppose au néo-confucianisme ambiant.

- Dès la période précédente, l'école intuitionniste de **Wang Shou Ren** (1472 à 1528) avait proposé tout un programme de réformes pour sauver les communes rurales en difficulté.
- **Li Zhi** (1527 à 1602) critique la politique militaire et défend les faibles et opprimés. Il se refuse à admirer les classiques et porte un vif intérêt à Bouddha et au Tao.
- **Mei Ying Zu** invente le classement des caractères chinois en 214 clés et publie un dictionnaire, le *Zi Hui* (1615), portant sur 33 179 caractères.
- Un grand essor d'un nouveau phénomène urbain, le théâtre, se fait jour. Citons, parmi les nouvelles pièces, le *Pavillon des Pivoines*, dont l'auteur est **Tang Xian Zu** (1550 à 1616). Le thème est celui d'un amour idéal dont la puissance parvient à ressusciter une jeune femme.

Intervention des Jésuites

Le pionnier de l'activité jésuite en Extrême-Orient, **François Xavier**, ne parviendra pas à entrer en Chine, mais **Matteo Ricci** (1552 à 1610), partant de la presqu'île d'Aomen où les Portugais avaient installé un petit comptoir appelé *Macao*, réussit à s'installer à Pékin en 1601, où il vécut jusqu'à sa mort en 1610. Matteo Ricci publie le premier dictionnaire de chinois à l'intention des européens, et initie ainsi le travail considérable que les Jésuites ont mené pour faire connaître la Chine en Europe. Réciproquement, en dehors d'un dialogue philosophique plein de malentendus, les Jésuites apportent à la Chine certaines connaissances de l'Occident : les mathématiques, la cartographie, l'astronomie (avec le ciel de Ptolémée, puisque Galilée est interdit). Ils sauront très habilement passer de leur influence montante sous les Ming à une situation très officielle sous les Qing, et nous étudierons leur activité sous cette rubrique.

Aide à la Corée contre les Japonais

En 1587, **Toyotomi Hideyoshi**, l'homme fort du Japon, propose à la Corée une alliance contre la Chine, mais celle-ci est refusée. En représailles, le 23 mai 1592, 700 navires débarquent à Pusan, le corps expéditionnaire de l'amiral **Konishi**, qui se rue à travers le pays. Les Chinois viennent alors au secours des Coréens et reprennent Séoul le 9 mai 1593, tandis que l'amiral coréen **Yi Sun Sin**, grâce à ses navires cuirassés « tortues », coupe les arrières japonais. Les agresseurs se retirent alors à Pusan et signent un armistice en 1596. Mais, en mars 1597, Hideyoshi récidive, les Chinois aussi et les combats sont très durs jusqu'à la mort de Hideyoshi en 1598, suivie d'un retrait japonais définitif.

Cet engagement de la Chine aux côtés de la Corée lui coûte extrêmement cher, et provoque en partie le déclin de la dynastie Ming.

16.6.5. La crise politique et les insurrections (1615 à 1644)

Une académie privée, le **Donglin**, à Wuxi, se réorganise en 1604 et ses membres, lettrés indépendants et fonctionnaires révoqués, y cultivent les idées anti-absolutistes de *Mengzi* et retournent celles de *Confucius* contre la Cour. Ils s'opposent à un eunuque illettré qui procède à des dépenses énormes et fait élever partout des temples à sa gloire (temples des vivants). Celui-ci réussit en 1625 à faire exécuter 700 académiciens mais il est assassiné en 1628 et le dernier Empereur Ming réhabilite le Donglin. Cependant ces événements provoquent un certain désarroi moral qui remet en question le régime.

En 1626, un soulèvement ouvrier, un des rares de ce type en Chine, a lieu à *Suzhou* parmi le personnel des filatures. Ce mouvement, appelé la révolte des cinq, est très violemment réprimé et laisse des traces d'amertume.

À partir de 1627, la sécheresse provoque des troubles dans la paysannerie du Nord-Est et dans les troupes non ravitaillées. Ces troubles s'étendent à la vallée de la *Wei* et au *Sichuan*, si bien que vers 1636, tout le Centre et le Nord sont en rébellion et qu'un chef s'impose : **Li Zi Cheng**, ancien gardien de moutons.

Pendant ce temps, au Nord-Est, les Jürchets s'organisaient et prenaient *Shenyang* (Moukden) en 1621, puis toute la Mandchourie, et arrivaient à la passe de *Shanhaiguan* qui défend Pékin en 1642. Ces Jürchets devaient leur puissance à leur richesse commerciale –les fourrures, les perles, les produits miniers– ainsi qu'à la culture du ginseng. Grâce à leur sédentarisation, les tribus au nord de Pékin avaient été unies par **Nurhaci**. Avec des conseillers chinois, celui-ci avait créé une organisation féodale avec des unités militaires prenant le nom de bannières, en 1601. Puis il se proclama Khan des Jürchets et fonda la dynastie des Jin postérieurs, en 1616.

Après sa mort, **Abahai**, qui régna de 1627 à 1644, a poursuivi son œuvre en occupant toute la Mandchourie jusqu'au fleuve Amour. En 1635, il remplaça le nom de Jürchets par celui de Mandchous et changea le titre de la dynastie de Jin en **Da Qing**.

À partir de 1640 la rébellion de Li Zi Cheng se stabilise et celui-ci installe une administration régulière fondée sur les lettrés non fortunés et la classe des petits propriétaires, nombreux en Chine du Nord. Au Sud, au contraire, région de grandes propriétés, la rébellion dirigée par **Zhang Xian Zhong** s'appuie sur les miséreux et règne par la terreur, massacrant les possédants et détruisant les richesses.

Enfin, en 1644, Li Zi Cheng entre à Pékin et le dernier empereur Ming se pend sur la colline de Charbon (derrière la Cité interdite). Mais **Wu San Gui**, le général qui contenait les Mandchous à la passe de Shanhaiguan, s'allie avec ceux-ci et reprend Pékin. Li est en fuite, il se proclame empereur à Xi'an puis fuit toujours plus au Sud et finit assassiné. Zhang meurt au combat en 1646.

16.6.6. Les expéditions de Zheng He (1405 à 1433)

L'amiral Zheng He

Il est né en 1371 dans un village près de Jinning sur la pointe Sud-Ouest du lac Dian Chi au Yunnan. Sa famille est musulmane pratiquante et s'appelle **Ma** (de Mahomet). Cette région, inféodée aux Mongols, ne fut rattachée à la dynastie Ming qu'en 1382 et au cours de cette opération, l'enfant perdit son père. Le petit garçon, de grande taille, est alors emmené à la Cour comme eunuque. Il est affecté au service du prince Yan à Pékin, où il est initié aux arts martiaux ; il accompagne son maître dans ses campagnes contre les Mongols et l'aide dans la guerre de succession qui conduit ce dernier au trône sous le nom de Yong Le. Il est alors nommé surintendant des eunuques et l'empereur change son nom de Ma en **Zheng**. C'est un colosse de plus de deux mètres de haut, et sa religion va lui servir dans ses voyages à travers l'océan Indien qui, à cette époque, était totalement arabe.

La flotte expéditionnaire

Elle s'articule autour de navires énormes, les *Bao Chuan* (bateaux trésors) construits aux chantiers navals de *Long Jiang* aux portes de Nankin. Au fur et à mesure de la construction, la flotte se regroupe près de *Wu Song* (à côté de Shanghai). L'ensemble comprend :

- les *Bao Chuan*, équipés de 9 mâts et longs de 120 mètres ;
- les navires de transport des chevaux, avec 8 mâts ;
- les navires d'approvisionnements, avec 7 mâts ;
- les navires transports de troupes, avec 6 mâts et 70 mètres de long ;
- des navires de combat équipés de canons et de diverses embarcations.

La première expédition aurait groupé 27 870 hommes sur 317 navires dont 62 bateaux-trésors. Toutes les professions sont représentées : une cinquantaine d'eunuques sont les auxiliaires de l'amiral il y a 180 médecins et infirmiers, 4 astrologues,...

Le second de Zheng He, qui le suivra partout, est un eunuque du nom de **Wang Jin Hong**, qui périra en 1434 dans un naufrage près de Java.

Les sept expéditions¹⁴

La première expédition dure de 1405 à 1407. Elle visite le Champa, Java, Sumatra, Malacca, Ceylan et va jusqu'à Calicut sur la côte Sud-Ouest de l'Inde. Elle intervient au passage dans des affaires internes aux pays visités, en particulier à Palembang (Sumatra), dans un conflit entre la colonie chinoise et le pouvoir local.

La quatrième expédition, de 1413 à 1415, va jusqu'à Ormuz, à l'entrée du golfe Persique, tandis qu'une partie de la flotte va directement de Sumatra à Mogadiscio, ce qui représente un parcours sans escales à travers l'océan Indien d'environ **6 000 km**.

La cinquième expédition va également en Afrique orientale et revient par Aden et Ormuz, faisant de 1417 à 1420 le plus long de ses voyages.

La dernière expédition, plus tardive, de 1431 à 1433, va, pour une partie, jusqu'à Djeddah, le port de La Mecque.

Toutes ces expéditions ont pour but de promouvoir le prestige de la Chine, de mieux connaître les pays visités et leur géographie ainsi que d'augmenter les échanges commerciaux. Il ne s'agit en aucune manière d'annexions ou d'installation de comptoirs fixes. Mais le coût de telles démonstrations, le déplacement de la capitale de Nankin vers Pékin, qui n'est plus un port maritime, et l'urgence de lutter contre les agressions de barbares du Nord conduisent la dynastie Ming à abandonner tout intérêt maritime à partir de 1433. Cependant, de nombreux ouvrages furent publiés pour diffuser la géographie et la culture des pays visités.

16.7. La dynastie Qing (Mandchoue) (1644 à 1912) 清代

Nous avons vu que l'armée chinoise du Nord, dirigée par **Wu San Gui**, a pactisé avec les Mandchous pour chasser Li Zi Cheng et reprendre Pékin aux insurgés.

Le Nord de la Chine est rapidement occupé par les étrangers, mais il n'en va pas de même au Sud du Chang Jiang.

16.7.1. La prise en mains par la dynastie étrangère

Dès le début de leur réorganisation de la Mandchourie, les Jürchets avaient fait appel à des fonctionnaires chinois, particulièrement à partir du règne d'Abahai (1627 à 1644). Ceux-ci vont jouer un rôle d'intermédiaire très important, tout en occupant des positions subalternes.

¹⁴ *Le dragon de lumière*, D. Lelièvre, Fr. Empire, 1996.



Carte 16.2. Les expéditions de Zheng He (1405-1433).

Les Mandchous s'installent comme une race de seigneurs. Ils interdisent aux Han d'aller en Mandchourie. Ils chassent une partie des habitants de Pékin pour y installer une ville mandchoue. Ils obligent les Chinois à porter la natte sous peine de mort dès 1645. Enfin, ils exproprient beaucoup de paysans pour constituer de grandes propriétés mandchoues (Quan) où les paysans chinois travaillent comme de véritables esclaves dans une atmosphère de terreur.

Cependant les descendants des empereurs Ming se sont installés à Nankin et il faut six assauts successifs menés par les envahisseurs pour prendre Yang Zhou en 1645, puis Nankin, où l'empereur est livré aux Mandchous. Ses héritiers fuient de place en place jusqu'au Yunnan, poursuivis par Wu San Gui jusqu'en 1659.

Sur la côte, la piraterie est organisée depuis Xiamen au Fujian par un métis de chinois et de japonaise, **Zheng Cheng Gong** (1624 à 1662), que les Hollandais appellent **Coxinga**. Celui-ci fait alliance avec les héritiers des Ming et s'efforce sans succès d'obtenir l'aide du Japon. Les Mandchous, pour lutter contre lui, font évacuer toute la côte, rasant villes et villages, ce qui va durablement isoler la Chine des pays du Pacifique. Le vide ainsi créé est rapidement occupé par les Portugais, les Espagnols et les Hollandais.

Poussé à bout, Coxinga en 1661 se réfugie à Taïwan d'où il chasse les Hollandais. Là, il fonde un royaume indépendant qui se maintiendra jusqu'à une grande expédition Qing qui annexe l'île en 1683.

Pendant ce temps, Wu San Gui, qui a gardé son armée après ses victoires sur les derniers Ming, se révolte en 1673 avec les gouverneurs du Gansu et du Guangdong (révolte des trois feudataires). Ils fondent le royaume des Zhou, qui finit par s'effondrer en 1681.

16.7.2. Le règne des despotes éclairés

Cette période est celle de trois empereurs successifs : **Kang Xi** (1662 à 1722), **Yong Zheng** (1723 à 1735) et **Qian Long** (1736 à 1796).

Dès le rétablissement des concours de recrutement, en 1656, l'accent est mis sur une orthodoxie néo-confucianiste et un ordre moral basé sur le principe d'autorité. Les effets de ce système sont positifs dans un premier temps. En particulier, les traitements élevés des fonctionnaires mettent un frein à la corruption.

Pour se faire pardonner leur origine étrangère, ces trois empereurs se font les chantres des études chinoises classiques et vont patronner de grandes entreprises d'édition par des commandes officielles, portant sur d'énormes compilations encyclopédiques et bibliographiques. Ainsi, en 1728 est imprimée en caractères mobiles de cuivre l'encyclopédie de **Chen Meng Lei** en 10 000 chapitres et 10 millions de caractères. Malgré ce remarquable effort technique, le conformisme rigide de la cour a conduit plusieurs fois cet auteur en prison. Parmi les romans de cette époque, le *Hong Lou Meng* (Le rêve dans le pavillon rouge) de **Cao Xue Qin** rencontre un très grand succès.

Aux efforts officiels se joint le mécénat de très riches marchands, collectionneurs de livres rares, de peintures et de calligraphies. De nombreuses académies privées sont subventionnées par l'État, qui en profite pour les contrôler.

Il existe cependant quelques esprits critiques qui, jusqu'au milieu du règne de Qian Long, peuvent exprimer une opposition au néo-confucianisme de Zhu Xi, le liqixue, en écartant de cette doctrine le li (ordre, structure immanente), pour insister sur le qi (souffle, nature) et en venir au travail manuel, seul contact avec les réalités. C'est le cas de **Yan Yuan** (1635 à 1704) et surtout de **Dai Zhen** (1723 à 1777). Ce dernier s'occupe d'histoire des mathématiques et de philologie ; il anime une école des « études critiques » qui estime que seul le qi compte, mais que la vertu réside dans un harmonieux usage des désirs.

Un durcissement doctrinal se manifeste progressivement au cours du règne de Qian Long et aboutit, de 1774 à 1789, à une grande inquisition littéraire où 10 231 ouvrages sont mis à l'index et leurs auteurs exécutés ou exilés, sous prétexte du manque de respect pour la dynastie Qing dans l'évocation de son origine « barbare ».

Apogée de l'agriculture

Les brimades initiales contre les paysans sont annulées et ceux-ci retrouvent leur place et sont très modérément imposés jusque vers 1780. Les cultures traditionnelles sont améliorées par des engrais et les plantes américaines se développent.

La pisciculture accompagne l'élevage du ver à soie : la litière de ces vers, fréquemment changée, est un bon aliment pour les poissons et les déjections de ceux-ci un bon engrais pour les mûriers, qui nourrissent les vers. Ce système écologique est tout à fait typique de l'agriculture chinoise.

Les cultures industrielles, coton, thé, canne à sucre, sont en pleine expansion.

Ce développement agricole s'accompagne d'un grand effort d'éducation : les écoles publiques ou privées se multiplient jusque dans les régions reculées. Cette politique, jointe à la mise en valeur de nouvelles surfaces, conduit à une poussée démographique sans exemple ailleurs. Ainsi la population chinoise passe de 143 millions en 1741 à 360 millions en 1812, tandis que la population européenne passe de 144 millions en 1750 à 193 millions en 1800.

Au total, en 1780, le paysan chinois est en moyenne plus riche et mieux éduqué que le paysan français.

Artisanat industriel et commercial

La production atteint un stade pré-industriel, avec des techniques performantes. L'industrie textile vient en tête, telles les cotonnades de *Song Jiang* (au Sud de Shanghai) qui emploient 200 000 ouvriers, sans compter le travail à façon. Les plantations de thé se développent au *Fujian* et au *Zhejiang*. Récolté par les paysans, le thé est traité dans de grands ateliers de plusieurs centaines d'employés, puis de riches marchands à *Guangzhou* (Canton) se mettent en rapport avec la Compagnie anglaise des Indes orientales pour son exportation.

Les fours à céramique se sont regroupés autour de *Jingdezhen*, au *Jiangxi*, où travaillent plusieurs dizaines de milliers de céramistes. Les porcelaines sont expédiées vers le Japon, la Corée, les Philippines (pour l'Amérique) et l'Europe. Notons aussi les exportations de sucre et de papier ; la quincaillerie de *Foshan* (près de Canton) est expédiée dans tout le Sud-Est de l'Asie. L'acier provient de *Wuhu*, les soieries de *Suzhou*...

On a estimé que la moitié de l'argent que l'Europe a tiré de l'Amérique du Sud et du Mexique entre 1500 et 1820 a servi à acheter des produits chinois.

L'expansion territoriale

Le ralliement aux Mandchous des Mongols orientaux n'a pas été du goût des tribus occidentales, et **Galdan** (1644 à 1697), à la tête des Dzungares, conquiert toutes les oasis autour du désert de *Taklamakan* ainsi que le *Tibet* et va jusqu'au sud du *lac Baïkal*.

Les empereurs Qing réagissent et s'établissent définitivement au Tibet dès 1751. Ils laissent à ce pays une grande autonomie et développent largement la civilisation lamaïste à Pékin. Puis ils mènent une campagne d'extermination des Djoungares jusqu'à la vallée de l'Illi en 1757-1759. Ils prennent Aksu, Kachgar, Yarkand, et l'armée administre cet immense territoire sous le nom de *Xin Jiang* (nouveaux territoires).

À partir de cette date, la Chine des Qing s'étend sur 11,5 millions de kilomètres carrés, alors que la Chine actuelle ne fait que 9,736 millions de kilomètres carrés. Elle est cependant très hétérogène en populations, en langues et en civilisations.

La littérature sous la dynastie Qing

L'accent mis par la dynastie sur le développement agricole et sur un puritanisme confucéen n'est pas favorable à de grands mouvements littéraires.

Le théâtre poursuit son développement, mais subit parfois des modifications moralisatrices révélatrices dans les grands thèmes qui ne sont pas suffisamment orthodoxes : par exemple l'histoire du préfet Liu Yong, qui paie un batelier pour violer une courtisane qui s'était refusée à lui, est modifiée par **Feng Meng Long**, auteur à la mode. Il attribue le viol à un autre, tandis que le préfet rachète la courtisane et la marie à son amoureux. Cependant, l'interdiction faite aux femmes de monter sur scène conduit à une certaine dérive homosexuelle.

Le genre *roman* reste dominant et l'amour y joue un rôle très correct et très fidèle sans la volonté de possession exclusive propre à l'Occident. Comme nous l'avons dit, l'ouvrage fondamental de cette époque est le *Hong Lou Meng* (紅樓夢). L'auteur, **Cao Xue Qin**, descendant d'une puissante famille de mandarins tombée dans le besoin, meurt en n'ayant écrit que les 80 premiers chapitres de son livre. Les 40 derniers chapitres seront écrits par un inconnu et l'ensemble paraît en 1791, rencontrant un succès foudroyant. L'histoire se déroule dans une grande propriété abritant une famille où s'entrecroisent une multitude de femmes et d'enfants, les hommes étant constamment pris par leur travail. Le fil directeur est l'amour très sage du jeune **Jia Bao Yu** pour sa cousine orpheline **Lin Dai Yu**. Mais la famille décide de marier Bao Yu à une autre cousine et le jour du mariage Dai Yu en meurt. Par la suite Bao Yu se fait moine. Ce n'est pas cette histoire en elle-même qui fait l'intérêt de l'ouvrage. Des sujets analogues ponctuent en Europe tout le mouvement romantique et on pourrait le comparer, par exemple, à l'histoire de *Werther* (Goethe, 1774). L'intérêt de ce roman est sa description de la vie quotidienne de cette famille : ses repas, ses réunions, ses jeux poétiques, ses soucis de toilette, ses fêtes et ses deuils. C'est aussi le roman d'un lieu : le domaine avec son parc, ses jardins, ses multiples bâtiments ; l'ensemble crée une toile d'araignée dans laquelle Bao Yu est prisonnier.

C'est aussi un roman profondément bouddhique. On peut y voir que du vide de cette vie jaillit la beauté, de la beauté l'amour, et de l'amour de la beauté, on retourne au vide¹⁵. C'est vraiment l'impermanence des situations. Et en cela cet ouvrage diffère profondément de ceux de Proust auxquels il a parfois été comparé. Mais aussi, à travers la grandeur et la décadence de la famille Jia, l'auteur montre le déclin de la classe féodale, l'hypocrisie des institutions traditionnelles et l'exploitation des classes défavorisées.

La porcelaine

L'histoire de ce produit phare de l'exportation a beaucoup évolué. Nous avons vu que l'héritage des Tang a conduit à la poterie à couverte blanc ivoire de Ding au Hebei, et que pendant les périodes Song et Yuan cette technique a été imitée par des milliers de fours familiaux. Puis les fours se sont concentrés autour de Jingdezhen, qui acquiert sous les Ming un quasi-monopole.

Sous le règne de Kang Xi, cette manufacture continue la production de porcelaine « blanc-bleu », en prenant modèle de peintures et de calligraphies. Puis, une porcelaine appelée en Europe « famille verte » utilise 3 à 5 couleurs : sur une couverte blanche transparente, l'artiste peint comme sur de la soie. Sous le règne de Yong Zheng, la « famille rose » utilise un blanc d'arsenic contenant de l'or colloïdal (ou du chlorure d'or) sur lequel sont peints des motifs souvent archaïques. Enfin sous le règne de Qian Long, la mode est au flamboyant et au décor surchargé (voir chap. IV).

Pendant toute cette période, la Chine n'est plus isolée. Elle est imitée en Europe et de son côté elle est à l'affût du goût de ses clients européens, qu'elle s'efforce de satisfaire.

La porcelaine chinoise est imitée à Venise dès la fin du XVI^e siècle. Les manufactures de Sèvres en France et de Meissen en Saxe produisent de la porcelaine dès 1750, et progressivement la concurrence européenne va gravement affecter les exportations chinoises.

L'œuvre des jésuites

La réflexion chinoise au temps des Qing est purement littéraire et philosophique, en grande partie tournée vers le passé. La promotion sociale est axée sur les concours de recrutement des fonctionnaires, dont l'essence est néo-confucianiste.

Aucun enseignement des sciences n'est organisé et le niveau de connaissances de celles-ci est purement expérimental. L'effort d'analyse conduisant à la connaissance « formelle » au sens d'Aristote et au traitement mathématique qu'il a permis en Europe¹⁶, n'a pas vu le jour, mais cela n'a pas encore retardé le développement technique, qui continue sa lente progression

¹⁵ J. Pimpaneau, *Histoire de la littérature chinoise*, Picquier, 1989.

¹⁶ M. Soutif, *Bulletin mensuel de l'Académie Delphinale*, septembre 2006.

sans révolution scientifique. Un nouveau courant scientifique arrive de l'Occident avec les jésuites, mais il ne se manifeste qu'au plus haut niveau.

La Compagnie de Jésus est créée en 1540 par la bulle *Regimini Militantis Ecclesiae* du pape Paul III, et **Inicio de Loyala** est élu *préposé général* par les sept fondateurs. L'un d'eux, **François Xavier**, va en Inde puis au Japon, mais meurt au moment de débarquer en Chine en 1552. Le véritable pionnier dans ce pays est **Matteo Ricci** qui aborde *Macao* en 1582 et obtient de résider à Pékin de 1601 à sa mort en 1610. Il est l'auteur du premier dictionnaire chinois-latin.

Le père **Adam Schall von Bell** (1592 à 1662) devient directeur du service central d'astronomie en 1622 et assure la transition avec diplomatie lors de l'arrivée au pouvoir des Mandchous. Son successeur, **Ferdinand Verbiest** (1623 à 1688), très bien en cour, est un éminent mathématicien et astronome.

Par leur correspondance, les jésuites font connaître la Chine en Europe :

Ils exposent les techniques de sériciculture, les derniers développements de la fabrication de la porcelaine (ce qui conduit aux essais de J. F. Böttger en 1705), la méthode de variolisation (déjà utilisée en Turquie au XVII^e siècle et introduite en Europe par Lady Montagu en 1718). Le père Mersenne traduit le livre de Zhu Zai Gu donnant les principes de la gamme tempérée...

L'empereur Kang Xi charge en 1702 un jésuite belge, **Antoine Thomas**, de mesurer l'unité de longueur chinoise, la *Li*, à partir de la longueur du méridien terrestre : 1/200 de la longueur de 1° de méridien, soit avec nos unités 556 m.

Le principe du recrutement des fonctionnaires par concours, d'inspiration chinoise, est institué en France en 1791.

Les premiers jésuites furent envoyés sous la responsabilité du Portugal, alors seul maître de l'océan Indien. Plus tard, Louis XIV décida d'envoyer une dizaine de jésuites français, mais ceux-ci furent dénoncés par les précédents, jaloux de leurs prérogatives, comme des éléments troubles, et ne purent jamais accéder à Pékin.

L'idée fondamentale des jésuites est d'obtenir la conversion des Chinois au christianisme en frappant au plus haut niveau. Mais ils se heurtent à des dogmes incontournables comme par exemple le culte des ancêtres. Aussi souhaitent-ils obtenir de Rome quelques modifications liturgiques afin de ne pas heurter de front les coutumes chinoises. Cette proposition déclenche en Europe la fameuse *querelle des rites*. Le Vatican envoie alors en Chine un enquêteur, monseigneur Ch. De Tournon, dont les prêches stupides et provocateurs ruinent en 1707 tous les efforts des missionnaires, et finalement le pape Clément XIV, par la bulle *Dominus ac Redemptor*, en 1773, dissout la Compagnie de Jésus et met fin à cette brillante expérience. Le dernier ex-jésuite meurt à Pékin en 1813 après avoir publié la Bible en Chinois et en Mandchou.

La Compagnie de Jésus est rétablie en 1814 et des Jésuites retournent en Chine et s'installent à Shanghai en 1842, lorsque le traité de Nankin ouvre la ville aux étrangers. Ils fondent en 1843 le séminaire chinois, en 1850 le collège chinois, puis en 1871 l'observatoire, qui s'illustrera en publiant la carte des

typhons. Enfin en 1902, avec un riche mécène, ils ouvrent une des premières universités chinoises, l'université **Zhen Dan** (l'éblouissante aurore) qui se développe dans les domaines littéraires et médicaux jusqu'à la nationalisation de 1949. À partir de cette date, cet établissement devient uniquement médical sous le nom d'université médicale de Shanghai n° 2.

Il y a en 1948 trois universités catholiques (avec Pékin et Tianjin), et à travers la Chine 888 jésuites, dont 269 sont Chinois.

16.7.3. Le déclin des Qing

Les causes

À partir de 1775, deux phénomènes viennent lourdement grever les finances publiques :

- des guerres lointaines au Népal et en Birmanie, des dépenses somptuaires, des pensions et des traitements de faveur conduisent à augmenter les impôts et à diminuer les traitements des fonctionnaires ;
- l'empereur s'éprend d'un jeune général, **He Shen** (1750 à 1799), qui organise au plus haut niveau la corruption et le gaspillage à travers des réseaux nombreux et terriblement efficaces.

L'entretien des digues n'est plus assuré et sept grandes inondations accroissent la misère populaire. La dernière de cette série, en 1855, voit le cours du fleuve Jaune basculer du nord au sud du massif du Shandong (ce cataclysme se reproduira à l'envers en 1938).

Le nombre de miséreux croît dramatiquement ; ceux-ci ressuscitent une société du *Lotus Blanc* et fomentent de nombreuses révoltes. Parallèlement, certaines minorités se soulèvent au Hunan et au Guizhou tandis qu'une piraterie renaissante gêne le commerce.

La balance du commerce extérieur devient déficitaire, en partie du fait de la concurrence étrangère sur des produits clés comme la porcelaine, la soie, le thé, et en partie à cause de l'augmentation rapide des achats d'opium du Bengale (à partir de 1820).

Enfin la chute de la valeur internationale du métal argent, due à la production mexicaine, conduit à une chute rapide de la monnaie.

Il est certain que le côté hyper-centralisé d'un pays cependant très inhomogène et de la paperasse que cela entraîne a été un puissant facteur de la démoralisation des cadres et, par suite, de leur ouverture à la corruption.

L'ingérence étrangère et les réactions nationalistes

Devant la montée de la consommation d'opium, le gouvernement tergiverse puis décide la prohibition totale. Son émissaire à Canton, en 1839, fait saisir 20 000 caisses et expulse les Anglais. Ceux-ci ripostent par des actes de piraterie le long des côtes, puis, après l'arrivée de renforts, occupent Xiamen

(Amoy), Ningbo et Dinghai, menacent Tianjin, Hangzhou, et pénètrent jusqu'à Nankin par le fleuve. La paix est scellée par le **traité de Nankin** en 1842, qui reflète plus la faiblesse de la Cour que l'ampleur de la menace anglaise (très inférieure à celle exercée autrefois par Coxinga, par exemple).

Par ce traité, la Chine cède à la Grande-Bretagne un îlot sans intérêt, *Hong Kong*¹⁷ ; elle ouvre au commerce (et à l'opium) *Xiamen*, *Ningbo* et *Shanghai* en plus de *Canton*, et verse une indemnité de 21 millions de dollars d'argent. Un traité additionnel affirme l'*exterritorialité* des sujets Anglais et attribue les premières *concessions*.

Les conséquences économiques de ce traité se font sentir en Chine sans tarder. Tout le commerce extérieur bascule de Canton vers Shanghai. Par exemple, les exportations de thé de 1848 à 1858 décroissent à Canton de 76 à 24 millions de livres tandis qu'elles croissent à Shanghai de 3,8 à 51,3 millions.

La crise au Sud est épouvantable et, à partir du Guangxi oriental, un paysan pauvre ayant reçu un vernis d'éducation protestante, **Hong Xiu Quan** (1813 à 1864), se découvre une vocation de Messie (petit frère de Jésus-Christ), fonde une société des Adorateurs de Dieu, qui fusionne avec des sociétés secrètes et prend le nom de **Taiping** (la très grande paix). La révolte part du village de *Jintiancun* en 1850, occupe progressivement les deux tiers de la Chine et prend finalement Nankin pour capitale.

Il s'agit d'un mouvement communautaire très puritain. Il confisque la terre pour la redistribuer de façon égalitaire, organise les familles de façon militaire ; les femmes sont strictement égales des hommes, personne ne possède de biens en propre, et un très fort sentiment xénophobe s'étend aux Mandchous (abandon de la natte). La direction est théocratique et l'assistance au service religieux hebdomadaire est obligatoire. Hong Xiu Quan prend le titre de « Roi du Ciel ».

Une autre révolte naît en Chine du Nord, au Shandong, et au Jiangsu. Une société secrète, les **Nian**, se livre d'abord à de petits coups de main puis s'affirme à partir de 1853 et grossit à la suite des inondations de 1855, mais reste indépendante de la révolte Taiping.

Enfin, des révoltes de minorités, complètement indépendantes les unes des autres, se déclenchent au Yunnan et au Xinjiang (1862-1863).

La dynastie Qing est à deux doigts de l'effondrement, mais elle fait appel à des mercenaires étrangers qui reprennent Nankin, et les Taiping s'effondrent en 1864.

Cependant, la partie la plus riche de la Chine est totalement ravagée et les diverses insurrections ont fait 30 millions de morts.

Dans l'intervalle, l'arraisonnement en 1858 d'un contrebandier anglais relance une deuxième guerre de l'opium à laquelle se joignent les Français. Après le sac du palais d'été par les troupes européennes, cette deuxième

¹⁷ Le responsable britannique du choix de ce lieu sera destitué, tant cet endroit apparaissait sans valeur à cette époque !

guerre est finalement conclue par le **traité de Pékin** en 1860. Dix nouvelles villes sont ouvertes au commerce. Kowloon est annexé à Hong Kong.

Les fleuves chinois sont déclarés du domaine international. Les missionnaires ont accès à tout le pays. Et enfin le plus grave, la *douane chinoise* passe aux mains des Anglais, qui dispensent aussitôt les textiles britanniques de tout droit d'entrée et imposent une taxe à la circulation en Chine des textiles chinois. Les débuts de l'ère industrielle, qui commençait par le textile en Chine comme en Europe, ne se remettent pas de cette clause.

Enfin, le système des concessions, véritables enclaves échappant à l'autorité de Pékin, se généralise rapidement.

L'encerclement

À côté de la véritable occupation intérieure par les Anglais grâce aux concessions, d'autres pays empiètent sur le territoire même de la Chine.

- La Russie

Elle occupe dès 1858 le territoire à l'Est de l'Oussouri et jusqu'au Pacifique, où elle crée le port de Vladivostok. Puis elle profite de la sécession de **Yacoub Beg** au Xinjiang pour envahir en 1871 la vallée de l'Illi, dont elle rendra une partie en 1881 contre 90 millions de roubles. Enfin, elle occupe la presqu'île du *Liaodong* et le grand port de *Port Arthur* (Da Lian).

- Le Japon

Il annexe les îles *Ryu Kyu* en 1881 et impose à la Corée une ouverture à son commerce, imitant la politique des Européens en Chine.

- La France

Après avoir occupé la Cochinchine en 1867, elle remonte au Nord vers le *Tonkin*, qui résiste avec l'aide des « Pavillons Noirs » (issus des Taiping) et de troupes chinoises qui battent les Français à Langson.

En représailles, l'amiral **Courbet** détruit alors une partie de la flotte chinoise de Fuzhou en 1884 puis fait le siège de Ningbo, occupe les îles Pescadores et tente un blocus de Pékin. Les Chinois n'insistent pas et un nouveau traité signé à Tianjin abandonne le Vietnam et tout le commerce au sud de la Chine aux Français.

Les essais de modernisation

Les artisans de la victoire sur les Taiping et sur les autres insurrections sont essentiellement des Chinois qui ont remplacé les Mandchous au plus haut niveau de l'État. Ils sont tout à fait conscients des besoins de modernisation et d'industrialisation. Ils créent, avec des techniciens étrangers, des arsenaux à Shanghai et des chantiers navals à Fuzhou, mais il faudrait plutôt des infrastructures et des biens d'équipements. Or les démarrages dans les



Figure 16.19. Une folie de CiXi : le bateau de marbre au palais d'été.

communications et dans l'industrie légère sont écrasés par le fisc à partir de 1894, quand l'État doit faire face aux exigences des Japonais.

Aux manques de capitaux s'ajoute un manque de direction de l'État où les traditionalistes, dirigés par l'impératrice mère **Ci Xi**, s'opposent aux tentatives des modernistes.

L'effondrement

Les empiètements de plus en plus brutaux du Japon sur la Corée conduisent à un conflit en 1894, et la Chine est écrasée sur mer et sur terre. Le *Traité de Shimonoseki* (1895) lui impose la perte de *Taïwan*, un large empiètement en *Mandchourie* et une énorme indemnité, correspondant à trois années des ressources totales du trésor chinois (c'est avec cette ressource que le Japon construira la flotte de guerre qui écrasera la Russie dix ans plus tard).

Les autres puissances étrangères annexent sans vergogne des pans entiers du territoire chinois. En particulier, les Russes empiètent sur la Mandchourie, où ils vont bientôt se heurter aux Japonais (1904).

L'Impératrice Ci Xi encourage en sous-main une révolte xénophobe, le **Yi He Quan** (les Boxeurs), qui assiège le quartier des ambassades à Pékin et donne ainsi prétexte aux puissances étrangères de s'unir et d'intervenir militairement. La ville de Pékin est occupée et pillée en 1900. L'indemnité exigée, de 450 millions de dollars d'argent, se montera en fait avec les intérêts à plus de 980 millions, versés entre 1902 et 1910.

Les contingents allemands, de leur propre initiative, montent dans les villes du Nord des expéditions punitives particulièrement sanglantes.

16.8. La république et la guerre (1912 à 1949)

16.8.1. La chute de la dynastie

Après l'insurrection des Boxeurs, le gouvernement ne subsiste plus qu'en vendant les activités chinoises sous forme de « prêts » aux banques occidentales ou japonaises. Depuis sa victoire sur les Russes, le Japon jouit d'un grand prestige et héberge de nombreux Chinois contestataires. L'un

d'eux, **Sun Wen** (1866 à 1935), appelé Sun Yat Sen en cantonais¹⁸, fonde en 1905 une *société de la conjuration*.

Il organise des coups de main sur le territoire chinois, dont le plus connu a lieu à Canton le 27 avril 1911 (les 72 martyrs), mais les idées républicaines de Sun Wen sont sommaires : Nationalisme, justice sociale, démocratie libérale. Le pouvoir politique n'a plus aucune autorité et plusieurs régions font sécession. D'autres sont le théâtre de révoltes militaires telle celle de *Wuchang* (10 octobre 1911). Finalement Sun Wen est élu président de la République à Nankin le 1^{er} janvier 1912. En fait, il n'a aucun pouvoir ni aucune ressource financière, et l'homme fort de la conjuration est un général bien placé à la Cour, **Yuan Shi Kai**. Celui-ci négocie l'abdication de l'empereur **Pu Yi**, âgé de 6 ans, le 14 février 1912, puis remplace Sun Wen à la présidence, car il dispose à ce moment de l'armée du Nord, seule force moderne et bien entraînée de l'époque.

16.8.2. La dictature de Yuan Shi Kai

Les leaders républicains sont assassinés ou contraints de fuir au Japon. Yuan Shi Kai dissout le parlement le 10 janvier 1914, puis rétablit la monarchie à son profit le 10 janvier 1916. Une nouvelle constitution lui attribue tous les pouvoirs, et il nomme des gouverneurs provinciaux à sa dévotion. Devant ces manifestations d'homme fort, les banques étrangères jubilent et il obtient un prêt en 1913 de 21 millions de livres sterling en échange des revenus du sel et des capitaux bancaires chinois, ainsi que la promesse d'un remboursement de 68 millions de livres, échelonné de 1923 à 1960.

Mais Yuan Shi Kai meurt au cours de l'été 1916 et tout explose. La plupart des régions prennent leur autonomie, c'est-à-dire que, sous la direction d'un militaire (*warlord*) elles lèvent leurs propres impôts, entretiennent leur propre armée et pressurent effroyablement la population. Chaque nation européenne et le Japon prennent en tutelle une de ces régions. La France jette son dévolu sur le *Yunnan*, contigu au Vietnam, et construit le chemin de fer Hanoï-Kunming pour mieux exploiter la région.

16.8.3. La République de Canton

Le 4 mai 1919, une immense émotion est soulevée en Chine par la décision du *Traité de Paris* d'attribuer au Japon les installations allemandes en Chine. Une énorme manifestation étudiante a lieu à Pékin, et l'agitation se propage dans tout le pays. Sun Wen rentre en Chine et est reçu triomphalement à Canton. Il est élu, le 5 mai 1921, président de la République locale.

Au même moment, en juillet 1921, quelques intellectuels menés par **Chen Du Xiu**, doyen de la faculté des Lettres de Pékin, fondent à Shanghai le *Parti*

¹⁸ Dans la clandestinité, il prend le nom de Zhong Shan, d'où le nouveau nom du *Bund* à Shanghai : *Zhong Shan Lu*.

communiste chinois, avec pour principal objet la défense des ouvriers shanghaiens.

Les étrangers ne voient pas d'un bon œil ces initiatives et, en but à des difficultés avec les Britanniques, Sun Wen se tourne vers la nouvelle Union Soviétique. Il envoie son beau-frère **Jiang Jie Shi** (Chiang Kai Shek) en stage militaire à Moscou et accueille des conseillers soviétiques dont **Borodine** et **Galen**. Puis, en janvier 1924, il fonde le parti nationaliste, le *Guo Min Dang*, organisé à la manière soviétique et regroupant tous les républicains, communistes compris.

Une Académie militaire est créée à *Huangpu* à côté de Canton pour former des officiers, et Sun Wen part à Pékin chercher des alliances, mais il y meurt subitement le 12 mars 1925.

Jiang Jie Shi prend la direction du Parti et négocie l'aide des *warlords* du Sud pour organiser, à partir de juillet 1926, une expédition contre ceux du Nord. Cette expédition progresse rapidement vers le Chang Jiang puis entre dans Shanghai sans coup férir.

16.8.4. La crise de 1927 et la décennie de Nankin

À Shanghai, au cœur du dispositif occidental, Jiang Jie Shi décide de se séparer des communistes pour donner des gages aux étrangers. Le 12 avril 1927, il noie dans le sang une grève insurrectionnelle grâce à l'aide du chef de la police de la concession française, très lié à la pègre et à ses hommes de main. Tous les chefs communistes ouvriers sont assassinés (brûlés dans les chaudières de locomotive¹⁹). Puis l'armée remonte vers le Nord et occupe Pékin en 1928. Cependant Jiang Jie Shi installe sa capitale à Nankin.

Les communistes sont réduits aux troupes paysannes du sud du Jiangxi et du Fujian. Tous les dirigeants ayant une formation internationale ont disparu et il ne reste que des hommes issus de la campagne et n'étant jamais sortis de Chine (à l'exception notable de **Zhou En Lai**). Cette enclave communiste prend le nom de République de *Rui Jin*, du nom d'une petite ville de l'ouest du Fujian, et un homme issu d'une famille de paysans aisés de la région de *Changsha*, **Mao Ze Dong**, y joue un rôle essentiel.

Les armées de Nankin lancent contre eux offensive sur offensive mais se heurtent à une guérilla très souple évoluant dans une population sympathisante « comme un poisson dans l'eau ». Cependant, un changement de tactique (affrontement direct) préconisé par les conseillers russes conduit la poche communiste au bord de la catastrophe et l'oblige à une retraite à travers tout l'ouest jusqu'au nord du *Shaanxi*, à **Yan'an**. Cette Longue Marche, de 1934 à 1935, est extrêmement difficile et des 100 000 participants initiaux, seuls 7 000 à 8 000 parviennent au but, mais renforcés par des recrues faites en chemin.

¹⁹ Lire : A. Malraux, *La Condition Humaine*.

Cependant, Jiang Jie Shi a rétabli la situation financière de son gouvernement grâce à quelques concessions des Européens (sur le sel et les douanes) et une main mise de plus en plus forte sur les banques chinoises. Celles-ci se sont multipliées à Shanghai. Leur nombre passe de 20 en 1919 à 164 en 1937, mais les liens avec le gouvernement se sont affirmés. Le secteur ne tarde d'ailleurs pas à être dominé par quelques grandes familles, telle celle de **Song Zi Wen**, beau-frère de Jiang Jie Shi. En dehors des dépenses de l'armée, les mouvements de capitaux favorisent les investissements industriels, mais négligent complètement la paysannerie, qui est au plus bas.

Totalement obnubilé par sa poursuite des communistes, le gouvernement néglige les empiètements japonais de plus en plus lourds. Or les tendances hégémoniques des Japonais s'affirment de plus en plus. Ayant depuis leur victoire sur les Russes la gestion de la voie de chemin de fer de Port-Arthur à Moukden (Dalian à Shenyang), les Japonais organisent un simulacre d'attentat sur la voie et prennent ce prétexte pour annexer toute la Mandchourie. Désavoués par la SDN, ils quittent Genève en claquant la porte. La population chinoise annexée est réduite en esclavage et de grands *Zaibatsus* (conglomérats industriels à structure verticale) se développent très rapidement, tels, par exemple, Nissan et Hitachi. Corrélativement, le budget militaire du Japon augmente très fortement, passant en 1935 à 52 % du budget total, traduisant clairement les vues expansionnistes du pays.

En 1937, les Japonais passent à la vitesse supérieure, attaquent dans le Nord et prennent Pékin puis débarquent en juillet à Shanghai. Au cours de cette opération, ils se livrent à un des premiers raids terroristes d'aviation sur des populations civiles (avec celui de Guernica au Pays basque mené par l'aviation allemande). Après Shanghai, ils prennent Nankin en octobre et massacrent la population en faisant de 250 000 à 350 000 victimes.

Le gouvernement chinois se replie d'abord sur Hankou (Wu Han), puis à **Chong Qing** derrière les trois gorges du Chang Jiang, où il restera toute la guerre, sous de nombreux bombardements.

16.8.5. La guerre antijaponaise et la guerre civile

Les Japonais occupent rapidement tout l'est de la Chine, mais à partir du 7 décembre 1941 (Pearl Harbor), les États-Unis entrent en guerre contre le Japon et vont soutenir Jiang Jie Shi, qui reçoit une aide considérable : au total 2 milliards de dollars sur les 30 milliards que les Américains ont fourni à leurs alliés. Les Chinois accumulent des armements et équiper une armée importante, mais cela ne se traduit pas de façon sensible sur le terrain.

De leur côté, les communistes, depuis Yan'an, harcèlent les installations japonaises du Nord de la Chine. Ils ne reçoivent aucune aide extérieure et s'équipent uniquement à partir de leurs prises de guerre. Mais ils maintiennent partout une communauté entre soldats et paysans, ce qui change complètement des habitudes des autres armées habituées à vivre sur

le pays. Cette politique leur permet en outre de maintenir dans les campagnes un nationalisme anti-japonais efficace.

Dès la capitulation japonaise, le 15 août 1945, le Guomindang se déploie très rapidement dans les territoires occupés et s'installe essentiellement dans les grandes villes. Les communistes, au contraire, s'infiltrèrent dans les campagnes et harcèlent l'armée régulière, ses déplacements et son ravitaillement. Petit à petit la démoralisation et la corruption minent les forces gouvernementales et des pans entiers de l'armée font défection ou se volatilisent. Une grande et ultime confrontation se joue au cours de l'hiver 1948-1949 dans la région de Xuzhou. Le Guomintang y perd, surtout par débandade, plus de 500 000 hommes.

Les forces communistes entrent à Pékin et Tianjin au début du printemps puis en mai à Shanghai et en octobre à Canton.

Un témoin oculaire, le professeur Wang Zhen Yi, décrit ainsi la prise de Shanghai : « Toutes les forces du Guomindang avaient disparu, embarquées pour Taïwan, et la ville était vide et muette de terreur. Soudain un immense piétinement s'annonce devant l'université Aurore, et les communistes défilent en rangs serrés, des hommes jeunes presque des adolescents, pieds nus mais correctement armés, sans désordre, sans pillage, sans sévices sur la population. En 24 heures, je suis devenu communiste. »

Place Tiananmen, le 1^{er} octobre 1949, Mao Ze Dong proclame

La République Populaire du Milieu Resplendissant

Zhong Hua Ren Min Gong He Guo

中华人民共和国

16.8.6. La littérature chinoise depuis la fin du XIX^e siècle

La Chine, en butte aux attaques de tous les pays extérieurs, Européens, Américains, ou Japonais, s'ouvre, à la fin du XIX^e siècle, à la culture de ses prédateurs au travers de traductions de plus en plus nombreuses. Cependant, ces adaptations posent plusieurs problèmes.

- Tout d'abord, un décalage dans le temps, dû au délai de traduction, conduit à un retard vis-à-vis de l'évolution des écoles étrangères.
- Mais, surtout, on constate une rupture de vocabulaire. En effet, de nombreux concepts du XIX^e siècle européen sont étrangers à la Chine et font appel à des termes nouveaux qu'il faut forger de toutes pièces. Cela conduit, dans une prose essentiellement littéraire, à un vocabulaire élitiste qui nuit à une grande diffusion.

L'évolution se produit rapidement dans la langue comme dans l'esprit des sujets traités et on peut distinguer deux périodes.

La littérature depuis le début du siècle jusqu'au mouvement du 4 mai

Avant même le début du siècle, un certain **Lin Shu** (1852 à 1924) publie 180 romans en version chinoise : 105 sont anglais, 39 français, 20 américains,

7 russes, 2 suédois. Parmi ceux qui remportèrent le plus de succès, citons : *La Dame aux camélias*, *David Copperfield*, *Ivanhoé*, *La Case de l'oncle Tom*...

En 1903, la revue **Min Bao** publie le *Manifeste communiste* ; ensuite apparaissent *Schopenhauer*, *Nietzsche* et *Kant*. Une *Maison de poupée* d'Ibsen a beaucoup de succès en raison de la condition féminine en Chine.

Quant aux auteurs chinois de la même époque, ils cherchent à moderniser les traditions littéraires comme **Kong You Wei** (1858 à 1927) revisitant Confucius, ou bien à propager des idées réformistes avec **Liang Qi Chao** (1873 à 1929), qui prend exemple sur Voltaire ou Rousseau.

Progressivement, le passage à la langue parlée se généralise et même certains auteurs comme Lao She dans *Le pousse-pousse* font appel à la langue populaire de Pékin.

La littérature après le mouvement du 4 mai

Le grand mouvement littéraire moderne a été préparé à l'université de Pékin, à partir de 1917, par le nouveau chancelier, **Cai Yuan Pei**. Il prend son essor après les manifestations du 4 mai 1919, mais surtout après le 30 mai 1925, date à laquelle des policiers sikhs de la concession internationale de Shanghai tirent sur des manifestants chinois. La littérature devient alors intimement mêlée à la politique. Les intellectuels militent essentiellement à gauche et beaucoup rejoignent le parti communiste (après sa fondation à Shanghai en 1921).

Après l'écrasement de l'insurrection communiste de 1927 à Shanghai, le gouvernement applique une politique de répression contre laquelle s'insurgent certains auteurs. Ceux-ci fondent le 2 mars 1930 une « ligue des écrivains de gauche » avec en particulier Lu Xun et Mao Dun. La réaction du Guo Min Dang se fait alors plus dure et cinq intellectuels sont fusillés le 7 février 1931. Les librairies progressistes sont ravagées par des bandes de voyous sous l'œil bienveillant de la police.

La production littéraire de cette époque et jusqu'à la République Populaire en 1949 peut être présentée de la façon suivante :

- La société des recherches littéraires

Cette association est fondée à Pékin en janvier 1921 mais elle s'installe à Shanghai dans un immeuble qui sera détruit par les Japonais en 1932. Elle édite une revue qui publie essentiellement des traductions d'auteurs d'esprit réaliste : Zola, Flaubert, Maupassant, Tolstoï, Gorki, Ibsen.

Après un long séjour en France, deux traducteurs exceptionnels s'attaquent l'un, **Fu Lei**²⁰, à Romain Rolland, l'autre, **Sheng Cheng**

²⁰ Pour avoir traduit des idées bourgeoises, Fu Lei sera poursuivi par les Gardes rouges, obligé tous les jours de confesser des crimes imaginaires devant des foules déchaînées, et se suicidera avec sa femme.

Hua²¹, à André Gide, deux auteurs qu'ils avaient fréquentés lors de leur séjour en France.

Le rédacteur en chef de cette revue est **Mao Dun** (1896 à 1981) qui décrit les déboires et injustices de la vie paysanne dans *Les vers à soie du printemps* (1931), et la vie à Shanghai dans *Minuit* (1933). Mao Dun sera ministre de la culture de 1949 à 1966.

Cette association a également lancé, en 1922, une revue de poésie en langue moderne, dégagée de la tradition conformiste et exprimant des sentiments réellement vécus. Un des fondateurs de cette publication, **Zhu Zi Qing** (1898 à 1948), est professeur à l'Université de Pékin et s'efforce de mieux faire comprendre les poèmes classiques à l'aide d'analyses modernes dans le but de donner des racines authentiquement chinoises à la modernité.

Cependant en France, à cette époque, un grand courant intellectuel est le surréalisme, dont le *Manifeste* par André Breton date de 1924, mais celui-ci n'a aucun écho en Chine.

- La Société création

Cette association, d'abord d'inspiration romantique et esthétique, est fondée à Shanghai au cours de l'été 1921, mais elle va progressivement devenir révolutionnaire. Son fondateur est **Guo Mo Ruo** (1892 à 1978) qui traduit *Werther* et écrit des poèmes et des pièces de théâtre. Un des membres importants de ce mouvement est **Yu Da Fu**, poète pessimiste et individualiste qui traduit Rousseau et Nietzsche.

- L'École du Croissant de Lune

Elle milite pour une poésie moderne mais d'inspiration chinoise, respectant les formes de la composition classique.

Wen Yi Duo (1899 à 1945) est professeur d'histoire de la poésie. Il écrit en 1928 *Eaux Mortes*, puis *Bougie Rouge*. Il est assassiné en 1945.

- L'École moderne

Elle refuse toute tradition et toute règle. Elle milite pour une écriture en langue parlée, voire populaire. Elle a deux grands représentants.

- **Ba Jin**, né en 1904. Il est étudiant en France pendant deux ans (1927-28). Il montre dans *Famille* la décomposition d'une grande famille traditionnelle sous la poussée des événements et des aspirations de la jeunesse. Il a ensuite des accents révolutionnaires dans *Printemps* et dans *Automne*.
- **Lao She** (1899 à 1966) séjourne à Londres pendant six ans (1924 à 1930) en tant que professeur de chinois à l'École des études orientales et là, il écrit sur la difficulté d'être chinois en Europe (*Messieurs Ma, Père et Fils*). Rentré en Chine, il décrit la vie populaire des Pékinois : *Le Pousse-Pousse* et *Quatre*

²¹ Envoyé à la campagne repiquer du riz dans des marais insalubres à plus de 60 ans, Sheng s'effondrera dans la rizière et se noiera.

Génération sous un même toit. Il a été poussé au suicide par la Révolution culturelle.

- Lu Xun (1881 à 1936)

Il s'agit d'un individualiste inclassable, un irréductible pamphlétaire, un peu plus âgé que les précédents. Il est l'auteur de la première grande œuvre de la révolution littéraire en 1918 avec le *Journal d'un fou*, inspiré de Gogol. Il est célèbre pour *La Véritable Histoire de Ah Q*. Après sa mort, il a été récupéré par la propagande communiste bien que n'ayant jamais milité.

16.8.7. La littérature contemporaine

Je ne veux citer que deux auteurs bien connus parce que vivant en France.

François Cheng

Né en 1929 en Chine, il vit en France depuis 1949, où il est professeur à l'Institut national des langues et civilisations orientales. Il a été naturalisé Français en 1971.

Spécialiste de la poésie et de la peinture chinoises, il a écrit entre autres *Vide et Plein* et *Shi Tao, la saveur du monde*. Son roman *Le Dit de Tianyi* a obtenu le prix Fémina et il est membre de l'Académie française depuis 2002. Citons aussi un très beau roman d'amour se déroulant sous la dynastie Ming : *L'Éternité n'est pas de trop*.

Arrivé en France à l'âge de 20 ans, Cheng a attendu vingt ans pour posséder assez bien le français avant d'écrire dans cette langue et il a dit, répondant le 1^{er} mai 2003 à Bernard Pivot : « Le souffle-esprit qui unifie l'univers me permet de concilier ma double appartenance à deux civilisations très éloignées : je suis dialogue. La France est le pays du milieu de l'Europe ; carrefour de toutes les influences littéraires, intellectuelles, élégantes et même spirituelles. »

Gao Xing Jian

Né en 1940 en Chine, il est réfugié politique à Paris depuis 1988. Il écrit en chinois. *La Montagne de l'âme* résulte d'un long voyage en Chine du Sud entre 1982 et 1985, après que ses pièces de théâtre aient été interdites à Pékin. Il s'agit d'un compte rendu de voyage truffé de réminiscences historiques sur un mode très personnel et très poétique.

Le Journal d'un homme seul raconte la vie de l'auteur, journaliste sous la Révolution culturelle, témoignage de la survie d'un homme à travers amours et violence politique. Cet ouvrage magistral a reçu le **prix Nobel de littérature** en 2001.

16.8.8. La peinture chinoise depuis la fin de la dynastie Qing

À la fin du XIX^e siècle, le même besoin de modernité que dans le domaine littéraire conduit certains peintres chinois à se tourner vers l'Occident.

Cependant l'Europe est loin et c'est d'abord au Japon, modernisé par la révolution meiji depuis 1868, que trois étudiants chinois vont s'initier aux techniques occidentalisées : le croquis, la lumière, la perspective et les trois dimensions, le clair-obscur, le traitement des surfaces.

Revenus dans leur pays, à Canton, ils fondent un mouvement qu'ils nomment « École du compromis », nom changé à partir de 1920 en « École Lingnan ».

Si les peintres chinois utilisent dès lors certaines techniques européennes, ils conservent une inspiration profondément chinoise et, comme en littérature, ils n'adoptent pas le surréalisme ou l'art abstrait. Les sujets d'intérêt restent la nature, les animaux et les paysages, mais le traitement n'est plus au trait et à l'encre, et s'apparente plutôt aux techniques de l'aquarelle ; pourtant l'esprit lui-même reste inchangé.

À titre d'exemple, citons un tableau de **Zhao Shao Ang** de l'École Lingnan, né à Canton en 1905, médaillé d'or de l'exposition internationale de Bruxelles en 1930 : cette œuvre représente la méditation d'un moine en prière où le vide revêt la même importance que dans la représentation d'un pêcheur par Shitao (XVII^e siècle).

Dans le domaine de la peinture de paysages, on peut citer **Yan Wen Liang**. Né à Suzhou en 1893, il est d'abord enseignant, puis il fonde l'École des beaux-arts de Suzhou, puis il entre aux Beaux-Arts de Paris en 1928 et voyage en Europe. À son retour en Chine, il dirige l'École de Suzhou de 1933 à sa destruction par les Japonais en 1937. À la libération, il est nommé directeur de l'Institut des beaux-arts de Hangzhou. Son œuvre se réclame de l'École impressionniste européenne.

Il reste cependant des tenants du paysage traditionnel, telle Madame **Fan Jun Bi** (1898 à 1986), ou quelques excentriques allant prendre leur inspiration dans des paysages étrangers comme **He Yu Fu** (1952 à 2008) : dans la représentation par ce dernier du petit port de Erquy, en Bretagne, on voit malgré tout resurgir l'importance chinoise du vide.

16.9. Mao et la République Populaire

16.9.1. Mise en place de la République

Mao Ze Dong 毛泽东 proclame la République populaire le 1^{er} octobre 1949.

Jiang Jie Shi se réfugie dans l'île de *Taiwan*, qui vient d'être rendue à la Chine après plus de 50 ans d'occupation japonaise, en emportant tout ce qu'il peut rafler, en particulier les trésors des musées chinois, mis en caisse au



Figure 16.20. Peinture de He Yi Fu : Le port d'Erguy (France).

début du conflit et miraculeusement intacts (le musée de Taïpeh est ainsi le plus riche des musées chinois). Jiang Jie Shi espère une aide américaine qui, dans un premier temps, est hésitante, mais qui sera économiquement colossale pendant la guerre froide.

L'armée rouge doit encore ramener dans la République des provinces entières gérées par des Seigneurs de la guerre. Mais l'opération est rapidement menée : par exemple, la récupération de *Urumqi* au Xin Jiang a lieu le 23 octobre ; de même pour le *Tibet*. Cette dernière province sera plus tard le siège d'une insurrection en 1959, au cours de laquelle le dalaï-lama s'enfuira en Inde.

Mais bientôt le gouvernement de Mao doit faire face à un événement fondamental, qui galvanise l'esprit national chinois. En réponse à diverses provocations de part et d'autre, la *Corée du Nord* envahit presque complètement la *Corée du Sud* à partir du 25 avril 1950. Les Américains puis les onusiens, dirigés par le général **Douglas Mac Arthur**, contre-attaquent, franchissent la frontière du 38^e parallèle le 10 octobre et atteignent le *Yalu* (frontière chinoise) le 26 octobre. Les Chinois réagissent alors et interviennent avec la quatrième armée commandée par **Lin Biao**. Les Chinois reprennent *Pyong Yang* puis *Séoul* le 4 janvier 1951. La guerre devient terrible et Douglas Mac Arthur veut écraser la Chine sous les bombes atomiques, mais il est limogé par le président **Truman** le 11 avril 1951. Finalement, le front se stabilise sur le 38^e parallèle et l'armistice est signé le 27 juillet 1953. La Chine a perdu plus d'un million de combattants, mais elle a repoussé le pays le plus puissant du monde. La Corée, quant à elle, a été totalement dévastée.

16.9.2. La politique intérieure chinoise jusqu'en 1957

Le modèle économique soviétique est étroitement suivi et l'URSS apporte une aide importante. Après la confiscation des grands domaines agricoles, une réforme agraire regroupe les exploitations en coopératives de production

(kolkhozes), puis un immense effort est fait en direction de l'industrie lourde, grâce à du matériel d'origine russe.

L'enseignement est très largement développé et de nombreux étudiants envoyés dans les universités soviétiques. La famille étendue à l'ancienne est remplacée par la famille conjugale restreinte où l'émancipation de la femme est totale.

Cependant, la transformation politique et sociale a toujours le pas sur le développement économique et les problèmes de gestion. Il en résulte des tensions qui sont périodiquement relâchées ou canalisées, donnant l'impression d'un pilotage à vue très pragmatique, entrecoupé de périodes où les théories les plus extrêmes règnent en maître.

En mai 1957, le gouvernement pense obtenir des propositions constructives en libérant la politique d'expression : c'est la période des « **cent fleurs** ». Or l'esprit critique chinois provoque un raz-de-marée contestataire qui atteint les fondements du régime, et au bout de seulement cinq semaines l'expérience est brutalement stoppée. Il s'ensuit une très large répression visant les naïfs qui s'étaient librement exprimés.

16.9.3. Le Grand Bond en Avant

La reprise en mains par le régime conduit à une extraordinaire mobilisation de toutes les énergies autour d'un projet romantique de Mao. Celui-ci veut abandonner l'exemple soviétique pour une solution purement chinoise, permettant d'amener en quelques années la Chine au niveau « top » d'une société communiste et à une prospérité équivalente à celle de l'Occident, et faire ainsi un « Grand Bond en Avant ».

L'organisation de base devient la **commune populaire** regroupant au minimum 20 000 habitants. Toute propriété individuelle et toute vie de famille sont abandonnées pour un modèle collectif. Pour répondre à la critique soviétique concernant la faible existence d'un prolétariat ouvrier, les campagnes doivent s'industrialiser : chaque commune doit consacrer une partie de son activité à de petits hauts fourneaux et fabriquer de l'acier. Tous les animaux de compagnie et tous les oiseaux doivent être systématiquement éliminés pour éviter les gaspillages.

Ce système, imposé partout dans l'improvisation, conduit à un immense gaspillage de biens et d'énergie. L'activité industrielle ne donne rien d'utilisable mais détourne de la production agricole. Il en résulte, en 1960 et 1961, en conjugaison avec une forte sécheresse, une terrible famine qui met la Chine au bord de la catastrophe avec plusieurs millions de morts.

L'URSS, écoeurée, dénonce l'accord d'assistance atomique en 1959, puis arrête toute opération à partir de 1960. Elle retire toutes ses équipes et tout matériel transportable. Un exemple frappant est celui du pont de Nankin sur le Chang Jiang : le chantier est abandonné après le forage des deux premières piles et l'équipe se retire avec tous les plans (le pont actuel, sur plans chinois, ne sera construit qu'en 1968).

Pris à la gorge, le gouvernement fait diversion en menant une politique extérieure agressive : en 1959, il attaque les îles *Quemoy* (entre le continent et Taïwan), et reprend en mains le *Tibet*. En 1962, il envahit l'*Assam*, en Inde, et menace les îles russes de l'Amour et de l'Oussouri.

Ces événements font apparaître un facteur important sur le plan international, surtout en Asie : une fracture du monde communiste en deux courants féroce ment opposés, le maoïsme et le stalinisme.

16.9.4. Les suites de l'échec du Grand Bond

En avril 1959, à la tête de la République, Mao est remplacé par **Liu Shao Qi** et au secrétariat général du Parti par **Deng Xiao Ping**. Cependant, Mao garde une forte influence sur l'armée où son compagnon, Lin Biao, entretient son prestige et commence à promouvoir l'étude de la pensée de Mao, résumée dans le *Petit Livre rouge*.

Les nouveaux dirigeants rétablissent progressivement la situation et la famine disparaît en 1963. La Chine sort cette année-là de son isolement vis-à-vis des pays développés²². En effet, la France reconnaît la République populaire de Chine en 1963, mais il faudra attendre 1971 pour que la Chine entre à l'ONU à la place de Taïwan.

En 1964, la Chine procède à une explosion nucléaire dans le Gansu.

Une stricte politique de contrôle des naissances et de retard des mariages est appliquée à partir de 1962 (à l'inverse de la politique nataliste de Mao).

16.9.5. La grande Révolution culturelle

Fin 1965, Mao sort de son silence pour faire appel à la jeunesse des écoles et de l'université. Il leur demande de lutter contre toutes rigidités et dérives bourgeoises des pouvoirs établis : pouvoir du parti, pouvoir des enseignants, pouvoir des techniciens, pouvoir des parents.

Cela provoque une formidable explosion : les lycéens se constituent en **Gardes rouges**, de 15 à 18 ans, qui traquent partout les « contre-révolutionnaires » et toutes les manifestations du « passé féodal » : bibliothèques, monuments historiques, manifestations culturelles, coutumes des minorités.

Le culte de Mao se généralise avec comme bréviaire le *Petit Livre rouge*. Les citadins et les intellectuels sont envoyés à la campagne où ils font de mauvais agriculteurs sous la direction de jeunes complètement incompetents. Les écoles et les universités sont fermées pour plusieurs années et toute activité culturelle est sévèrement réprimée. Toute allusion à l'histoire même de la Chine est effacée.

²² Elle avait déjà une influence non négligeable dans les pays afro-asiatiques en développement depuis la conférence de Bandung en 1955.



Figure 16.21. Scène de la Grande Révolution culturelle.

La chasse aux compétences et à leurs responsables provoque un effondrement de la production, et la crise sociale conduit à une désorganisation totale.

D'autre part, les fluctuations de la politique générale produisent diverses factions de Gardes rouges qui entrent en conflit armé entre eux malgré les efforts d'arbitrage souvent exercés par l'armée.

En 1968, Liu Shao Qi est destitué et mourra en prison un an après. Deng Xiao Ping se retire discrètement. Mao reprend tous les pouvoirs avec comme second Lin Biao, mais ce dernier disparaît en 1971 dans un accident d'avion faisant suite à une obscure histoire de coup d'État avorté.

Mao délègue une partie de ses pouvoirs à un **quartier général prolétarien** animé par son épouse **Jiang Qing** et trois acolytes (la bande des quatre), qui font la pluie et le beau temps. Seul Zhou En Lai, qui remplace Lin Biao, s'oppose aux plus folles décisions et essaye d'introduire un peu de modération.

La répression qui s'est abattue sur les révolutionnaires convaincus et les cadres compétents laisse beaucoup d'amertume et des vides irremplaçables. Des règlements de comptes sanglants se développent un peu partout. D'épouvantables famines, souvent locales, mais provoquées par la désorganisation des transports, font des millions de victimes.

16.9.6. Comportement des sociétés à l'image du magnétisme

Je compare une société composée d'individus indépendants à un échantillon de matière composée d'atomes indépendants, et on assimile l'opinion de chaque homme au moment magnétique de chaque atome.

Le diamagnétisme

Les atomes n'ont pas de moment permanent et les humains pas d'opinion politique permanente. Au repos, ils sont orientés dans toutes les directions.

Si on applique une perturbation extérieure, champ magnétique ou directive politique, ils se déforment légèrement en sens contraire et il apparaît une direction globale opposée à la perturbation. C'est le cas le plus général des démocraties, où l'opposition triomphe souvent aux élections.

Le paramagnétisme

Certains atomes possèdent un moment magnétique permanent, et une partie de la société a une opinion politique bien ancrée. En absence de polarisation extérieure, toutes les directions sont représentées et l'effet global est nul. Mais si l'on exerce une contrainte extérieure forte, il apparaît une résultante importante dans le sens de la perturbation, même si les éléments considérés ne sont pas majoritaires. C'est le cas des dictatures communistes comme en URSS. Dès que la contrainte extérieure cesse, la répartition aléatoire réapparaît et l'effet global s'annule.

Le ferromagnétisme

Il s'agit d'un phénomène naturellement très rare (une seule substance naturelle le présente : la magnétite Fe_3O_4). Les individus sont indépendamment polarisés comme précédemment, mais en plus il s'exerce entre eux un couplage très fort ; on dit que leur fonction d'onde « overlap ». Dans une société, cela peut provenir d'une propagande effrénée appliquée nuit et jour. Dans ce cas tous les éléments prennent exactement la même direction sans discussion ni murmure, toute différence est strictement éliminée et l'ensemble prend sans se poser la moindre question toute direction imposée, fut-elle contraire au bon sens le plus élémentaire.

C'est ainsi que des dizaines de millions de Chinois ou de Khmers Rouges ont, sans état d'âme, adopté des positions absurdes ou abominables. Et pourtant, chaque individu, dans un environnement découplé, était parfaitement sain d'esprit, et l'est redevenu quand le couplage a cessé.

Il faut être conscient qu'un tel phénomène peut se produire partout et rester vigilant car la grande « Révolution culturelle » est la catastrophe la plus extrême à laquelle peut aboutir une société humaine.

16.9.7. L'année 1976

On a coutume de dire en Chine que lorsque la dynastie ne répond plus aux critères divins, le « mandat du ciel » lui est retiré. Cette explication imagée, qui s'est manifestée le long de 4 000 ans d'histoire, pourrait être à nouveau invoquée en 1976.

- Le 8 janvier, Zhou En Lai meurt d'un cancer. Ses obsèques donnent lieu à une imposante manifestation, mais l'ultra-gauche pavoise car elle estimait qu'il était le seul obstacle à ses désirs. Cependant, à sa grande fureur, Mao le remplace par un « indépendant », **Hua Guo Feng**.
- Le 4 avril, jour des morts, une formidable manifestation populaire (plus de deux millions de participants) à la mémoire de Zhou En Lai se déroule sur la place Tiananmen. Les gauchistes se déchaînent, la répression atteint 40 000 personnes et Deng Xiao Ping, revenu discrètement, est à nouveau limogé. Mais le gouvernement en sort affaibli car il est clair que la population est excédée. Les transports ne fonctionnent plus, la production

est au plus bas, et, fait nouveau, le banditisme de grand chemin fait son apparition.

- Le 27 juillet a lieu un effrayant séisme, de magnitude 7,9 sur l'échelle de Richter, qui se situe dans un endroit très peuplé, à **Tangshan**, entre Pékin et Tianjin. En raison de la désorganisation ambiante, les secours sont inexistants et il y a 650 000 morts²³. C'est le séisme le plus catastrophique de tous les temps.
- Le 9 septembre, Mao Ze Dong meurt. Les gauchistes exercent une très forte pression sur Hua Guo Feng mais celui-ci a compris l'opinion publique et il fait arrêter Jiang Qing et ses acolytes le 7 octobre. La Révolution culturelle est déclarée officiellement terminée.

La mémoire de Mao reste officiellement respectée et son portrait trône toujours sur la porte de la Cité interdite, mais son épouse et ses trois compères sont les boucs émissaires de tous les abus sous le nom détesté de « bande des quatre ». Ils ont été condamnés à mort en décembre 1980, condamnation non exécutée (Jiang Qing est morte en détention en 1991).

16.9.8. Le retour de Deng et la politique des quatre modernisations

Quelques mois après ces événements, le XI^e congrès du parti se réunit du 12 au 18 août 1977, et **Deng Xiao Ping** triomphe avec comme mot d'ordre les quatre modernisations : *l'industrie, l'agriculture, les sciences et techniques, la défense nationale*.

Deng prend dès lors la tête du parti communiste, et confirmera son pouvoir en prenant la direction de la commission des affaires militaires du comité central à partir de 1981. Plus de quatre millions d'anciens cadres victimes de la Révolution culturelle sont réhabilités (morts ou vivants) et certains sont même dédommagés financièrement. Une brève période de libération de l'expression, le *printemps de Pékin*, fleurit de décembre 1978 à avril 1979 et permet l'affichage sur le mur de la démocratie de nombreux « Da Zi Bao », mais elle se referme sur une répression très ciblée (15 ans de prison pour Wei Jing Sheng).

Progressivement l'État se normalise.

- Un code pénal est promulgué à partir de 1979. En effet, pendant la période de 1966 à 1976, la Chine était un pays de « non-droit » : toute loi et tout droit étaient abolis devant les décisions des Gardes rouges. Tous les juristes étaient, bien entendu, hors-la-loi. En revanche, les codes économiques ne verront le jour qu'après 1990.
- Une réforme expérimentale de la gestion des entreprises commence de

²³ *La Recherche*, 310, juin 1998, p. 93.

façon embryonnaire à partir de 1978 selon la maxime de Deng Xiao Ping :
« Peu importe que le chat soit blanc ou noir, s'il attrape les souris. »

- De nombreux étudiants, triés par des examens très sévères, sont envoyés en Europe et aux États-Unis.
- Le vice-premier ministre **Feng Yi** négocie des accords de coopération scientifique avec l'Europe et en particulier avec la France (Paris, Grenoble).

À partir de ce moment, la Chine entame une phase de développement constellée d'accélération, de surchauffes financières, suivies de coups de frein. Ce pilotage à vue reçoit rapidement le renfort des investissements des Chinois-d'outremer, depuis Hong Kong, Singapour et même Taïwan. La monnaie est dévaluée plusieurs fois, mais la situation économique se stabilise à partir de 1992 et la croissance se fixe à un rythme très élevé, oscillant entre 6 et 8 % par an.

16.9.9. Tiananmen, 1989

Une flambée de contestation sort du campus universitaire de Pékin en avril 1989 et prend une considérable importance médiatique, car M. Gorbatchov est attendu à Pékin ces jours-là pour sceller la réconciliation avec la nouvelle Russie : toute la presse mondiale est donc présente.

Après de nombreuses tergiversations et des heurts de plus en plus sévères entre les manifestants campant sur la place Tiananmen et les forces de l'ordre, Deng Xiao Ping fait intervenir des troupes spéciales amenées de province. Au total, la reprise en main fait de l'ordre de 1 500 victimes, dont des militaires.

Les répercussions internationales sont considérables et les relations de la Chine avec de nombreux pays, dont la France, sont gelées.

Le mouvement est resté très localisé à Pékin et n'a eu que peu de répercussions ailleurs. Ainsi, à Shanghai, à part quelques violentes échauffourées, le pouvoir n'a jamais été ébranlé. Pour cette raison, après une brève période de flottement, le secrétariat général du parti est attribué au maire de Shanghai, **Jiang Ze Min**. Celui-ci va progressivement affirmer son autorité sur les faucons et maintenir la politique d'ouverture et de transformation de la société.

16.10. La Chine après 1990

16.10.1. La politique des zones franches

À partir de 1992, la Chine développe une politique de « zones d'économie spéciale ». Ces zones, choisies sur la façade est, offrent des avantages financiers aux investisseurs étrangers, et les incitent à s'associer à des sociétés chinoises pour constituer des *joint-ventures* à capitaux mixtes. Initialement, la



Figure 16.22. Scène de rue à Shanghai en 1979.



Figure 16.23. Le même emplacement en 1997.

Chine devait être majoritaire dans le capital, et la société devait exporter pour que le retour sur investissement puisse se faire en devises.

La plupart de ces zones sont largement ouvertes à tous les étrangers apportant des dollars, mais certaines peuvent être spécifiques, comme à Suzhou, la zone spéciale sino-singapourienne, où 70 % des investissements étaient au départ à la charge de Singapour (à la faveur de la crise du Sud-Est asiatique de ces dernières années, la ville a racheté des parts et possède, depuis 2002, 60 % de la zone).

À partir de 1994, **Shanghai**, qui avait peu bougé depuis la libération en raison de sa réputation sulfureuse, subit une impulsion foudroyante grâce au projet de **Pudong**.

La ville ancienne, bâtie à l'ouest du Huangpu, affluent du Chang Jjiang servant de port, est doublée par la construction d'une ville jumelle à l'est du port dans des champs de riz. Cette nouvelle cité, de taille analogue à Hong Kong, abrite le nouvel aéroport relié au centre par un train à lévitation magnétique et comporte plusieurs zones franches. La liaison avec l'ancienne ville est assurée par plusieurs ponts à haubans, des tunnels routiers et un métro. Les sommes considérables exigées pour cette réalisation proviennent essentiellement de pays du pourtour Pacifique et seulement 5 % viennent de l'Europe.

16.10.2 Le passage à l'économie de marché

Le passage à un secteur libre des entreprises d'État centralisées se fait lentement et avec prudence. Dans un premier temps, et dès 1984, la gestion directe de certaines entreprises étatiques est transférée aux autorités locales, qui procèdent à des expériences très variées.

Les très grosses entreprises, déficitaires et souvent archaïques, restent à la charge de l'État, mais la plupart des industries légères et celles du secteur tertiaire sont des créations privées. Le service bancaire, tout nouveau, est lui-même peu lié à l'État.



Figure 16.24. Shanghai, le port et les façades défoncées du « Bund » en 1979.



Figure 16.25. La même vue en 1997.

Une partie des ressources anciennes de l'État lui échappe et son budget ne cesse de décroître, alors qu'un certain nombre des responsabilités des entreprises (sécurité sociale, logement, retraites) ne sont plus assurées et doivent être reprises par l'État.

De même, le pourcentage des recettes des collectivités locales reversé à l'État diminue : ainsi le pourcentage reversé des recettes de Shanghai, qui était de 87,5 %, passe en 1984 à 76,5 %, et la collecte des impôts, en particulier auprès des entreprises privées, devient un problème crucial.

La gestion du personnel pose également de nombreux problèmes. Afin d'améliorer la rentabilité, un régime de responsabilité est mis en place en 1984, puis le principe de la contractualisation des emplois est établi en 1986, mais son application ne démarre que très lentement. Il est généralisé en 1992 et concerne 97,5 % des effectifs des grandes villes à partir de fin 1993. Il prévoit la mobilité et la mise à pied éventuelle de mauvais travailleurs, mais cela bute sur la gestion inexistante du chômage, et les entreprises d'État gardent un personnel pléthorique.

16.10.3. Le problème de l'énergie

De 1971 à 2001, la consommation électrique a crû en moyenne de 8,2 % par an et la production de 8,1 % par an, alors que le PIB croissait de 8,4 % par an. On constate depuis une évolution identique de la consommation et du PIB.

En 2001, le charbon a représenté 76 % des sources de la production électrique et l'hydraulique 19 %, le pétrole 3 % et le nucléaire 1 %.²⁴

En 2004, la consommation chinoise d'électricité a été de 2 000 TWh pour une consommation mondiale de 15 000 TWh (480 TWh pour la France). Au rythme actuel, elle devrait absorber, en 2015, 30 % de la production mondiale.

Les ressources en charbon sont considérables, en particulier dans le nord du Shanxi, mais la qualité de celui-ci est médiocre et les mines vétustes. Le

²⁴ Source Elecnucl-Edition 2004 - C.E.A.



Figure 16.26. La circulation à Shanghai en 1979 : un parking.



Figure 16.27. Un pont au-dessus du port en 1997.

problème le plus aigu est celui du transport du charbon vers les centrales thermiques.

L'équipement hydraulique a fait un bon en avant avec la mise en service progressive du *barrage des Trois Gorges* à partir de 2004. Cet ouvrage de 175 m de haut crée un lac artificiel de 600 km de long. La puissance installée est fournie par 26 groupes de 852 MW chacun, dont 12 sont déjà en service. Ce barrage a en outre l'intérêt de permettre la remontée du Chang Jiang par des cargos de 10 000 tonnes jusqu'à Chong Qing (qui a été récemment promu au rang de région autonome à l'égal de Shanghai), et de permettre une régulation des crues catastrophiques du fleuve.

Les deux premières centrales nucléaires de puissance ont été construites par la France à *Shen Zhen*, près de Hong Kong. Un programme considérable de développement de cette source d'énergie est en cours. Il porte sur 30 à 40 réacteurs à eau pressurisée à construire d'ici 2020.

La dépendance vis-à-vis des importations de pétrole devient de plus en plus préoccupante car les sources de brut sont faibles sur le territoire chinois et presque tout l'approvisionnement transite par le détroit de Malacca, ce qui le rend très vulnérable.

Les ressources en gaz naturel du *Kazakhstan* et de la *Sibérie* font l'objet de constructions en cours et en projet de longs gazoducs.

Malgré tous ces projets, la course entre l'approvisionnement et le développement n'est pas gagnée, et pourra conduire à bien des conflits.

16.10.4. Le développement des campagnes

Les énormes communes populaires se sont disloquées, mais la terre reste propriété de l'État. Les paysans se sont regroupés en coopératives agricoles. Les livraisons à prix fixe à l'État ont rapidement diminué d'importance pour revêtir l'aspect d'un impôt en nature, et le marché libre a enrichi les communautés voisines des grandes villes dès 1990. Ces coopératives complètent souvent leurs ressources par de petites activités industrielles de



Figure 16.28. Shanghai : vue vers le nouveau quartier de Pudong.

sous-traitance, qui près des grandes villes améliorent leurs revenus, et l'habitat rural autour de Shanghai en a beaucoup profité.

Cependant, on considère que seulement 19 % de la surface de la Chine permet une mise en culture rentable et il reste de très grandes zones misérables où la vie n'a pas beaucoup changé depuis le début du siècle. Certains calculs montrent qu'il suffirait de 500 millions de paysans pour nourrir le pays, or il en reste plus de 750 millions malgré une importante fuite vers les villes. Cette émigration, interdite pendant la Révolution culturelle, est encore sévèrement contrôlée par la nécessité d'obtenir une carte de résident urbain dont l'obtention est difficile.

16.10.5. Évolution du niveau de vie

En 1980, le salaire mensuel moyen était de 75 yuans (à 0,5 € le yuan), avec un faible écart entre le plus bas (50 yuans pour un agriculteur) et le plus haut (200 yuans pour un vieux professeur). Aucune promotion n'avait eu lieu pendant la Révolution culturelle. Les vacances consistaient en deux jours de repos au 1^{er} octobre, avec une semaine de travail de 6 jours.

En 2000, le salaire moyen est de l'ordre de 1 400 yuans (à 0,1 € le yuan), avec 15 jours de vacances et le samedi après-midi chômé. L'éventail des salaires s'est très largement ouvert et conduit à de grandes inégalités sociales.

En revanche, les retraites restent très basses, quand elles sont effectivement payées, et conduisent les vieilles gens à pratiquer des petits boulots mal payés.

16.10.6. Le droit des affaires

De tout temps, en Chine, la base d'une transaction est définie par la confiance réciproque des contractants. Cela exige de bien se connaître et par conséquent demande du temps. Il est inutile d'aller débattre avec un interlocuteur choisi à cause de sa position sur un organigramme sans être introduit par un ami commun.

Cependant un code juridique au service des transactions internationales est nécessaire. Aussi un code de droits des sociétés a-t-il été publié en 1993, suivi d'une loi sur le droit des contrats le 15 mars 1999 (seulement !).

Puis la Chine a adhéré aux conventions internationales de :

- New York, sur l'arbitrage ;
- Paris, sur la propriété intellectuelle ;
- Vienne sur les transactions économiques ;
- et enfin en 2002, sur le commerce international (OMC).

Il n'en reste pas moins que toute action en justice est aléatoire. En effet, il n'y a pas de jurisprudence car les décisions de justice ne sont pas publiées et la loi est appliquée par des fonctionnaires en se fondant sur des textes souvent mal connus.

This page intentionally left blank

Chapitre 17

Le Japon

17.1. Des origines à la grande mutation

Nous avons déjà vu (chapitre 2) que les îles japonaises ont été la cible de plusieurs invasions successives. L'avant-dernière, en -12 000, a été celle de Caucasiens, dont les traces restantes sont les aborigènes *ainous* de l'île d'Hokkaïdo et la poterie dite jomon. Beaucoup plus tard vers -1000, la population actuelle, dont l'origine reste controversée, repousse les Aïnous vers le Nord et apporte le riz.

17.1.1. Époque yayoi et kofun

La période Yayoi voit apparaître des innovations venues de Chine : c'est l'usage du bronze et du fer, le cheval et la riziculture irriguée. Au cours de cette période, qui dure de -200 à +200, les hameaux se groupent le long des cours d'eau et l'usage du métal améliore le rendement agricole. Ces cultivateurs utilisent une céramique tournée dont les premiers exemplaires ont été découverts dans le quartier yayoi de Tokyo.

L'état des lieux a été décrit vers 200 dans une monographie chinoise faisant un bilan de descriptions transmises à travers la Corée sur ces Barbares de l'Est appelés en Chine Wa.

Puis des principautés apparaissent et les villages doivent s'entourer de fortifications et de fossés, car ils se battent et certains grossissent aux dépens des autres. Les sépultures des princes de cette époque sont très particulières : ce sont de grands tertres cernés de fossés et entourant une chambre mortuaire de pierres ayant en vue aérienne la forme d'un trou de serrure : la chambre elle-même est ronde et précédée d'une entrée en éventail. Ces édifices sont nommés kofun et peuvent avoir jusqu'à 600 m de côté. À l'intérieur, la tombe est jonchée d'une multitude de statuettes figuratives dites *haniwa*.

À partir de 350, le petit royaume de Yamato, situé dans la plaine centrale, au sud du Kyoto actuel, est déjà connu en Chine (sous le nom de *Da He*), car on a retrouvé une arme chinoise adressée au roi des Wa, en forme de pique à sept pointes et datée de 369. Un peu plus tard, le Yamato aura assez de puissance pour envoyer, de 418 à 479, des ambassades en Chine et traiter avec le royaume voisin de Kudara, à l'extrême sud de la Corée.



Figure 17.1. Une sépulture Kofun vue du ciel.

Les documents que l'on possède pour connaître cette époque où l'écriture n'est pas connue au Japon sont d'origine contemporaine chinoise ou donnés par un texte postérieur dont nous reparlerons, le *Nihon Shoki*, qui expose les origines du Japon sous forme de généalogie des dieux. Il a été écrit en 720 et, bien sûr, plus on s'éloigne de cette époque, plus le récit est légendaire.

La religion primitive : le shinto

Cette religion est animiste et, pour elle, un pouvoir occulte s'incarne dans tous les êtres, animés ou non. Après le chaos initial, un couple divin a donné naissance à l'archipel nippon, puis à une foule de divinités parmi lesquelles Amaterasu, déesse du Soleil, et Susanoo, dieu de la Terre et de la civilisation. Après une lutte violente entre ces deux dieux, un descendant d'Amaterasu, Ninigi, reçut d'elle mission de régner sur le Japon, et un de ses descendants, Jimmu, fut le premier empereur humain de la dynastie du Yamato.

Les empereurs actuels du Japon sont censés descendre en filiation directe de ce premier monarque, ce qui explique le caractère semi-officiel du shinto.

De son côté, Susanoo, chassé du ciel comme dieu méchant, s'installa à Izumo, sur la côte nord-ouest de Honshu, l'île principale, et devint un dieu bon et civilisateur qui se rallia aux descendants d'Amaterasu.

Le temple principal d'Amaterasu, situé à Ise, sur la côte sud-est, est le siège de grands pèlerinages. Sa fondation, d'après la légende, date de 300, mais sa présence n'est attestée avec certitude qu'à partir de 550. Ce temple en bois est régulièrement détruit et reconstruit à l'identique tous les vingt ans, pour récupérer sa pureté.

17.1.2. Le régent Shotoku Taishi

D'après le *Nihon Shoki*, le bouddhisme a été officiellement introduit au Japon par une lettre et une statuette votive envoyées au roi du Yamato par celui du Kudara en Corée. Il est probable que ce dernier, soumis à une forte pression de la part des royaumes du nord coréen, le Paekche et le Silla, recherchait l'alliance du Japon. Deux dates sont proposées pour cette transmission : 538 et 552.



Figure 17.2. Le temple octogonal de Horyu-ji près de Nara (première construction par le régent Shotoku Taïshi en 607).

La pratique du bouddhisme reste un temps limitée à l'entourage du souverain. Puis elle diffuse dans la noblesse, qui se partage en partisans de la nouvelle religion, le clan des Soga, et en farouches opposants, le clan des Mononobe. Finalement, cette opposition débouche sur une violente bataille où les Mononobe sont écrasés en 587.

Les Soga en profitent pour se débarrasser de l'empereur, jugé trop mou, et le remplacer par sa nièce, qui devient l'impératrice **Suiko**. Le prince héritier devient régent sous le nom de **Shotoku Taïshi** (574 à 622).

Ce régent est le véritable fondateur du Japon. Très intéressé par le fonctionnement de l'Empire chinois de la dynastie Sui, il fait reprendre les ambassades en Chine, interrompues depuis peu, et élève le bouddhisme au rang de religion d'État. Il réglemente et organise la Cour et promulgue la *Constitution en dix-sept articles*. Celle-ci fait clairement référence au bouddhisme d'État dans son article 2 et sa formulation même est d'inspiration chinoise : le nombre 17 est la somme de 9, symbole du *Yang*, et de 8, symbole du *Yin*, et représente donc l'harmonie universelle¹.

Après la mort du régent, l'effort d'organisation est poursuivi : découpage administratif, création de fonctionnaires recrutés par concours, systèmes de code nobiliaire, réglementation et fiscalité agraire et, en 670, grand recensement de la population et des contribuables.

Pendant ce temps fleurissent les pagodes et les fondations bouddhiques. Mais au cours de cette période et de la suivante, le bouddhisme est directement importé de Chine à travers des moines chinois et des étudiants japonais formés en Chine. Le voyage n'est cependant ni court ni facile, comme en témoigne l'odyssée du moine *Ganjin*, qui ne parvient au Japon qu'après six tentatives entravées par des naufrages ou des pirates, et ne réussit qu'après être devenu aveugle.

17.1.3. La période de Nara (710 à 794)

La cour s'installe à Nara et cette cité devient la capitale d'un bouddhisme aristocratique et monastique. Des moines chinois sont invités à organiser les

¹ F. Hérail, *Histoire du Japon*, Publications orientalistes, Tome 1, p. 59.



Carte 17.1. Les quatre îles principales du Japon.

monastères, où de superbes temples en bois sont édifiés. Les techniques chinoises sont transmises par les Coréens et rapidement assimilées. Ainsi, le Todai-ji est le plus grand édifice en bois du monde et son Bouddha, coulé en bronze d'une seule pièce par des Coréens en 752, mesure 16 m et pèse 500 tonnes.

En parallèle, tout le pays est mis en valeur par défrichage et par la création de nouvelles rizières.

Les débuts de la littérature japonaise

Les deux premiers textes japonais sont d'inspiration historique et écrits en caractères chinois. Ce sont :

- le Kojiki (712), écrit dans un mélange de chinois et de japonais transcrit en caractères chinois homophones ;
- le Nihon Shoki (720), écrit en pur chinois.

Ces deux ouvrages décrivent d'abord la création du monde (le Japon) puis celui de la dynastie du Yamato, fondée par les descendants d'Amaterasu

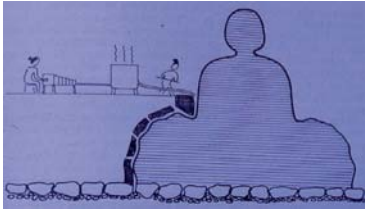


Figure 17.3. Schéma de la coulée du grand Bouddha du Todai-ji à Nara (750).

grâce au ralliement de Susanoo. Ils abordent ensuite le déroulement des événements, en devenant de plus en plus objectifs quand ils se rapprochent de leur génération.

Il faut attendre 790 pour avoir un grand texte écrit en japonais à l'aide des caractères chinois utilisés pour leur signification. Il s'agit alors d'un document profane, un recueil de 4 500 poèmes dont la plupart sont des *Waka*, œuvres composées de 35 caractères. Cet ensemble est appelé le *Man'yōshū*.

Évolution du bouddhisme japonais

Jusqu'à la seconde partie de la période de Nara, la religion a été purement copiée sur le modèle chinois, puis, vers la fin, commencent à apparaître des divergences qui vont conduire à un bouddhisme diversifié en plusieurs tendances dont certaines sont tout à fait originales. Nous allons exposer dès maintenant cette évolution, puisqu'elle est née à partir de Nara.

Deux sectes d'inspiration chinoise, mais déjà fortement japonisées, ont d'emblée un grand succès populaire dès le déplacement de la capitale à Kyoto (période Heian Kyo), soit à partir de 790.

- La secte Tendai (Tian Tai en chinois). Elle est axée sur le sutra de la Bonne Loi, comme la tendance majoritaire en Chine, et se développe grâce à l'autorisation d'ordonner des prêtres qu'obtient le monastère du mont Hiei (situé sur une éminence à côté de Kyoto).
- La secte Shingon. Celle-ci est partisane d'un bouddhisme ésotérique, enseigné de maître à élève, où la magie et les exorcismes l'emportent sur la philosophie. Cela conduit à un rituel très compliqué qui permet à la Cour de concilier cette croyance avec le shinto, dont les dieux deviennent des réincarnations de Bouddha.

Les grandes options du bouddhisme japonais

Beaucoup plus tard, à cause de la rupture totale avec la Chine, et en raison de l'ascension des militaires (à partir du premier *Shogun* en 1185), la religion va prendre des voies complètement originales.

La rupture avec la Cour et la toute puissance des militaires vont conduire certains vers le nationalisme, d'autres vers un mysticisme contemplatif, tandis



Figure 17.4. Pagode du Yakushi-ji à Nara.



Figure 17.5. Bouddha de style Tang, trésor du Yakushi-ji.

qu'une troisième voie conservera l'idéal altruiste du Mahayana².

Il s'agit de :

- **La secte de Nichiren.** Nichiren (1222 à 1282) reprend l'essentiel du sutra de la Bonne Loi, mais en donne une forme très différente : identification totale de la vie religieuse et de la vie nationale, enseignement autoritaire et intransigeant, courage et esprit de sacrifice. Il exige d'autre part l'interdiction de toutes les autres sectes. Il est si agressif et exigeant qu'il finit par être arrêté et persécuté par l'État, ce qui le conforte dans ses opinions puisque le sutra prévoit la persécution des justes !

Cette doctrine a eu (et a encore) beaucoup de succès populaire et inspire actuellement la secte politisée d'extrême droite *Saka Gakkai*.

- **La secte de méditation Zen** (Dhyana en Inde, Chan en Chine). L'enseignement des écritures ne peut être transmis que par la voie de l'esprit et non par le raisonnement. La méthode consiste en la pratique de dialogues entre maître et élève au cours desquels l'usage de paradoxes est une thérapie contre la rigueur de la logique. Cette dernière doit être

² D. et V. Elisseeff, *La Civilisation japonaise*, Arthaud 1974, p. 215 et suivantes.
Francine Hérail, *Histoire du Japon*, op. cit., p. 207.



Figure 17.6. Temple shinto Kasuga à Nara.

remplacée par l'intuition et la méditation devant des peintures convenables (mandalas) ou, plus rarement, des sculptures. L'habitude de méditer en buvant du thé se transforme, à partir du ^{xv}^e siècle, en une technique esthétique, la *cérémonie du thé*. Elle est codifiée par des experts tels que Rikyu (1520 à 1591) et consiste à méditer en harmonie avec un environnement de plantes et de fleurs devant une peinture naturaliste (*kakemono*), et en buvant son thé dans un bol particulier (couleurs discrètes, forme asymétrique). Ce thé lui-même est préparé suivant des règles strictes et consiste en une bouillie de feuilles vertes. Selon Rikyu, « faire la cérémonie du thé dans une petite pièce est la première pratique qui permette de parvenir au salut selon la loi de Bouddha ».

- **L'amidisme.** Il existe un monde plus juste et plus charitable, un havre de justice et de bonheur où chacun est rétribué selon ses actes et ses mérites : c'est la Terre Pure du Paradis de l'Ouest. Il est possible de l'atteindre par la voie « *subite* » grâce à l'intercession du bouddha Amitabha, auquel il suffit de savoir faire appel au bon moment en récitant un mantra comme « *Namu Amida Butsu* ». Bien sûr, il faut en outre mener une vie exemplaire, avoir une simplicité et une pureté de cœur exemptes de toute superstition. Cette transformation du bouddhisme en une religion monothéiste de salut laisse une place pour quelques saints pleins de compassion, et en particulier pour Kannon, l'équivalent de la chinoise Guan Yin.

Richesse et influence politique

Très rapidement, les moines de Nara prennent une grande influence sur l'aristocratie et accumulent des richesses considérables, si bien que finalement, en 794, la Cour, pour regagner son indépendance, déplace la capitale et s'installe à Heian-Kyo (Kyoto), à peu de distance dans le bassin du Yamato.

Beaucoup plus tard, sous les Shoguns Ashikaga (voir le paragraphe 17.1.6. sur la période Muromachi), les temples acquièrent d'immenses domaines par l'intrigue et par la force et les moines deviennent maîtres dans le maniement du sabre. Ils constituent alors un État dans l'État que Oda Nobunaga, en prenant le pouvoir en 1573, écrasera brutalement et fera disparaître dans les flammes. Leur influence ne s'en remettra pas sous le Shogunat des Tokugawa, (1600 à 1868), fervents partisans du confucianisme.

Il faudrait aussi remarquer que des moines taoïstes ont eu une certaine influence auprès de la cour de Heian Kyo, qui appréciait leurs prédictions tirées du Yi Jing.

17.1.4. La période Heian-Kyo (794 à 1185)

Pour échapper à l'emprise du clergé bouddhique, la Cour s'installe à Heian-Kyo, excellent nœud de communication au sud du lac Biwa. Ce site, choisi après l'abandon d'un autre, victime d'un mauvais sort, est entouré de trois côtés de hauts reliefs et ouvert vers le Sud sur les plaines fertiles descendant vers la mer intérieure. Cette ville est construite sur un plan carré quadrillé, à l'image de la capitale chinoise de l'époque, Chang'An. Tout édifice religieux est repoussé à l'extérieur.

Un des premiers travaux de la Cour est de réaliser l'unité du pays (à l'exception de l'île d'Hokkaïdo) en occupant le nord de l'île principale (Honshu). L'œuvre de Nara est ainsi poursuivie par des campagnes qui durèrent de 758 à 821.

C'est le début d'une période qui se caractérise par la naissance et le développement de grands domaines, la multiplication des liens de clientèle et la domination des grandes familles. Les maîtres des grands domaines, vivant en quasi-autarcie, recueillent l'impôt pour eux-mêmes et s'enrichissent aux dépens de l'État, dont l'autorité se dilue. L'un de ceux-ci, **Fujiwara no Michinaga** (966 à 1027) devient en 887 « kampaku », sorte de maire du palais, et par une habile politique de mariage avec la dynastie fonde une famille qui va exercer le pouvoir réel pendant plus de 150 ans. Les grandes familles s'entourent de guerriers (samourais) qui s'organisent en ligues (bushis) et entretiennent une agitation d'où émergent deux puissants clans, celui des **Taira** et celui des **Minamoto**.

Le Japon abandonne en 894 la coutume des ambassades en Chine, trop dangereuses et trop coûteuses, et se replie sur lui-même, développant une culture et une organisation purement japonaises. Le recrutement des

fonctionnaires par concours ne subsiste que pour les emplois subalternes, tandis que les niveaux élevés sont attribués par clientélisme, ce qui permet aux grandes familles d'accentuer leur emprise.

Le seul événement extérieur marquant cette période est la tentative de débarquement dans la baie de *Fukuoka* (île de Kyu Shu, au Sud), en 1019, des Djürchets de Mandchourie (qui vaincront plus tard les Song du Nord en Chine). Ils sont repoussés à Dazaifu³ par le gouverneur local membre du clan des Fujiwara.

Pour lutter contre l'autorité des Fujiwara, l'empereur, à partir de 1072, inaugure une méthode très originale, celle des empereurs retirés : dès que son successeur est en âge de régner, l'empereur démissionne et se retire dans un couvent qui l'aureole d'une autorité morale lui permettant de tirer la plupart des ficelles, tandis que l'empereur en titre ne fait rien et attend son tour (ou se retire aussi et entre en lutte avec le précédent, ce qui s'est effectivement produit une fois).

Le déclin des Fujiwara profite aux Taïra, qui entrent en lutte pour le pouvoir avec les Minamoto. Après des batailles de rue dans la capitale même (période dite Gempei), Taïra no Kiyomori écrase les Minamoto en 1156 et extermine tout le clan à une exception près, celle du jeune **Minamoto no Yoritomo**, qui prend sa revanche à partir de son fief de Kamakura au cours de la grande bataille navale de *Dan no Ura* en 1185. Celui-ci prend bien soin de supprimer tous les Taïra et confisque tous leurs biens, ce qui lui apporte une puissance formidable lui permettant d'ouvrir une ère nouvelle.

Globalement cette période d'Heian Kyo est caractérisée par un luxe extrême de la Cour où se développe, à l'écart des luttes politiques, une activité culturelle et artistique spécifiquement japonaise, tandis qu'une terrible misère est le lot de la population, victime des luttes incessantes entre les responsables de tout niveau.

L'écriture japonaise

La langue japonaise n'a rien à voir avec la langue chinoise. Elle est polysyllabique et dénuée d'accent tonique. Sa grammaire, assez compliquée, est sans rapport avec le chinois. Cependant, à défaut de système d'écriture existant, les premiers textes japonais ont utilisé les caractères chinois. Ceux-ci peuvent être utilisés de deux manières très différentes : soit pour leur prononciation, en figurant un mot japonais par un caractère correspondant à un son équivalent (en chinois du Nord), soit pour leur signification, ce qui est encore en usage : par exemple, la montagne, qui se dit *Shan* en chinois et s'écrit 山, s'écrit par le même caractère bien que se disant *Yama* en japonais.

³ Dazaifu était un port militaire établi dès 663 pour parer aux menaces coréennes, à la suite de la conquête par le Silla en 562 de la colonie japonaise de Mimana, établie au sud de la Corée.

Cette période voit les liens avec la Chine se distendre, puis disparaître. Après l'abandon des ambassades, la pensée japonaise prend son autonomie dans un isolement total qui va durer trois siècles. Pour mieux s'exprimer de façon autonome, les Japonais développent deux *syllabets* ; le Katakana (vers 775) puis le Hiragana (vers 800). La langue est en effet formée d'une succession de syllabes simples dont ce système rend bien les sonorités et surtout, comme la prononciation est homogène à travers le pays, cela permet une transcription phonétique sans ambiguïté. Malgré tout, le Japonais moderne conserve à usage littéraire environ 2 000 caractères chinois, les caractères Kanji.

La littérature à l'époque Heian Kyo

La Cour ne gouverne pas mais reste gardienne de la prospérité nationale par la pratique des rites sacrés. Elle devient le centre du développement artistique (jardins raffinés, monuments en bois) et littéraire.

Pendant le premier siècle de cette époque, l'héritage de la période de Nara et l'influence primordiale de la Chine restent très sensibles et dans l'axe des poèmes du Man'yōshū (790), qui portent uniquement intérêt au temps présent, à l'activité physique, aux amours concrets et aux rapports physiques. Mais à la suite de la rupture des rapports avec le continent, le Japon devient un système clos. L'aristocratie de cour, où se forge la littérature, est elle-même un système fermé, dans lequel le monde féminin est complètement à part. C'est dans ce contexte que se développent deux aspects nouveaux : la poésie intellectuelle, codifiée autour des *Wakas*, et le roman féminin.

- La poésie des *Wakas*

Il s'agit de courts poèmes de Cour dont la compilation la plus célèbre est le *kokinshū*, paru en 905. Cet ouvrage comprend 1 300 poèmes classés par genre et il est suivi plus tard, en 1205, du *Shin Kokinshū*. Tous ces poèmes sont écrits en Kanas et non plus en caractères chinois. Ils concernent la Nature, le Passé et L'Avenir, l'Amour sous l'angle psychologique ou romantique. Les auteurs identifiés (127) sont des petits aristocrates, des moines bouddhistes, des dames de cour. De nombreux autres textes résultent de la publication de concours officiels de poésie, sous forme d'anthologies.

- Le roman féminin

Le roman féminin par excellence est représenté par le *Gengi Monogatari* (Le Dit Du Gengi), écrit autour de l'an 1000 par dame **Murasaki Shikibu**. L'auteur est une dame de la Cour, sans doute une des suivantes de l'impératrice. Elle écrit en japonais en utilisant exclusivement les caractères *Kana*. L'ouvrage est un long roman dont les quarante premiers chapitres traitent de la carrière et des aventures galantes de Gengi, héros idéalisé sous le nom de « Prince radieux ». Les treize derniers chapitres mettent en scène des personnages qui subsistent après le décès inattendu de Gengi. Le récit se



Figure 17.7. Un bol à thé, Kensan (1663-1743).



Figure 17.8. Un aspect de la villa impériale Katsura près de Kyoto ; première installation pendant la période Kamakura.

compose de descriptions objectives, de poèmes et des pensées des personnages. Il utilise un vocabulaire assez limité et omet en général le sujet des phrases (ce que tolère la grammaire japonaise), si bien que le lecteur n'a pour guide que le seul contexte. Malgré le sujet du récit (amours incestueuses, adultérines ou homosexuelles) le roman est profondément bouddhique dans toutes ses réflexions mais sans aucun recours au merveilleux. Des dix femmes qui eurent des rapports affectifs avec le héros, deux sont mortes en pleine jeunesse, cinq sont entrées dans les ordres et les trois autres peut-être aussi, sauf une qui n'y a pas été autorisée. Le rôle du passage du temps est souligné de manière subtile en insistant sur l'influence du passé sur le présent et en enchevêtrant passé, présent et futur.

Plus tard, vers 1120, le *konjaku monogatari* est d'inspiration très différente : il s'agit de récits indépendants faisant intervenir toutes les classes sociales de toutes les régions du Japon. Bien qu'écrit en japonais, il utilise beaucoup de caractères chinois et était sans doute destiné à fournir aux moines la trame de sermons pour un public populaire.

17.1.5. Le bakufu de Kamakura (1185 à 1333)

Après l'élimination du clan Taira à la bataille de Dan no Ura, Minamoto no Yoritomo se fait nommer **shogun** (général en chef) par l'empereur et installe un gouvernement militaire ou *bakufu* dans son fief de Kamakura (région de l'actuel Tokyo) à 500 kilomètres de Kyoto. Il nomme shikken (régent) un membre de la famille de sa femme, le clan **Hojo**. Après la mort du fondateur, ses fils seront dépossédés du pouvoir au profit des shikken héréditaires du clan des Hojo.

La victoire des Minamoto est celle des militaires sur l'aristocratie et celle de la province sur une capitale centralisatrice. Yoritomo confisque les grands domaines seigneuriaux du clan Taira et de ses partisans et les attribue à ses

fidèles, nommés administrateurs (*shugos*) et directement responsables devant lui, créant ainsi un système de féodalité directe et une nouvelle centralisation axée sur Kamakura. Il articule en tout lieu, autour de ces nouveaux propriétaires issus de la classe des guerriers, une administration shogunale qui se superpose à celle de l'empereur. Dès lors, le Japon vit sous un régime bicéphale jusque dans les provinces les plus reculées.

Au niveau le plus élevé, les deux pouvoirs observent une sorte de compromis entre la Cour, source de dignité rituelle et de prestige, et le bakufu, maître du pouvoir militaire et économique. Mais au niveau local, les intendants du bakufu, disposant de la force et de l'argent, empiètent progressivement sur les droits des seigneurs de la Cour et l'aristocratie est supplantée par la classe des guerriers auxquels le bakufu octroie le droit de propriété privée. Cependant, tout ce beau monde tire sa subsistance du travail des paysans et du rendement de la terre. Celui-ci augmente rapidement grâce au repiquage du riz et à l'emploi d'engrais. Le commerce à l'intérieur du pays et avec la Chine se développe rapidement ainsi que l'artisanat de luxe.

Le bouddhisme se diversifie avec l'apparition de sectes dont nous avons déjà parlé : les enseignements de Nichiren et ceux de la secte Zen. Cette dernière rencontre de nombreux adeptes dans la classe des guerriers et se développe rapidement en fondant de nombreux monastères.

Au point de vue littéraire, l'aristocratie subit une prise de conscience des valeurs culturelles et esthétiques en marge des croyances politiques et religieuses, si bien que la défense de la culture devient une raison d'être de la noblesse vaincue. Une autre réponse réside dans la prise de conscience de l'Histoire. C'est ainsi qu'un ouvrage important de cette époque est le *Heike Monogatari*. Il s'agit d'un récit chronologique de la grandeur des Taira (dit clan des Heike) depuis leur origine, leurs rivalités avec la Cour, la guerre civile *Gempei* et leur ultime défaite devant Yoritomo. Aucun des personnages intervenant n'est présenté comme un héros traditionnel comme il était d'usage à la période Heian. La vie et les hauts faits des combattants sont décrits de manière réaliste, sans doute parce que le public destiné à entendre lire ce récit n'est plus la Cour mais ce sont des auditeurs populaires.

Les attaques des Mongols

L'événement extérieur le plus important de la période de Kamakura concerne les attaques des Mongols. Après la prise de Pékin en 1210, les Mongols annexent la Corée en 1258. En parallèle avec sa conquête de la Chine, Kubilai Khan imagine de conquérir le Japon. Mais les cavaliers mongols ne sont pas des marins ; aussi contraignent-ils les Coréens à construire une flotte de 900 navires de débarquement et à les conduire à l'île de *Tsushima*, puis à débarquer dans l'île de Kyushu au niveau du golfe de *Fukuoka*, en 1274. L'expédition, mal préparée et victime du mauvais temps, échoue après une lutte indécise.

Peu après avoir achevé la conquête de la Chine et fondé la dynastie Yuan, Kubilaï récidive. Mais cette fois-ci, la préparation est minutieuse et comprend deux flottes ; l'une vient de Corée et l'autre de Chine. Elles représentent en tout plus de 4 000 vaisseaux et groupent environ 140 000 hommes : Mongols, Chinois et Coréens. Mais de son côté le Japon, prévoyant cette nouvelle attaque, dans un grand mouvement d'unité avait bâti à Kyu Shu un mur pour empêcher le déploiement de la cavalerie mongole. La bataille fait rage, mais au moment où les Mongols semblent victorieux, un des furieux typhons que le Japon connaît se lève et disperse la flotte enchaînée près de la plage en noyant une notable partie des assaillants, dont les débris se retirent. Cet événement, considéré comme miraculeux, a été nommé « le vent des dieux », *kamikaze*.

Cependant, les Japonais, habitués à bénéficier après une victoire du fruit de leur conquête, sont déstabilisés par cette lutte gigantesque, coûteuse en vies humaines et sans profit matériel, et ce sentiment cristallise les oppositions à un bakufu déclinant.

L'empereur Go Daigo, quatre-vingt-seizième empereur, qui règne à partir de 1318, tente de secouer la tutelle du Shogunat avec l'aide de Daimyos⁴ mécontents menés par le clan des Ashikaga, opposé à celui des shikken Hojo.

Bien qu'il ait réussi à éliminer le clan des Hojo et à rétablir son pouvoir pendant deux ans, l'empereur, en 1331, doit se réfugier dans le Sud, à *Yoshino* (où sa faction subsistera quelques années) et **Ashikaga Takauji** prend le pouvoir.

17.1.6. Le Bakufu de Muromachi (1335 à 1573)

Ashikaga Takauji se fait proclamer shogun en 1338 et installe son gouvernement dans un faubourg de Kyoto, le quartier *muromachi*. Le rôle de la Cour, étroitement surveillée, devient symbolique et les derniers grands domaines aristocratiques se désagrègent. Les gouverneurs militaires organisent leurs propres armées et à l'occasion des successions, ils luttent entre eux et avec le pouvoir central. Le bakufu n'a plus qu'une autorité politique relative, mais il élabore une culture raffinée, avec une pointe d'austérité, dans un esprit intimiste et hors du siècle.

La vie économique s'améliore grâce à la généralisation de la double récolte annuelle et l'accélération des échanges par de fréquents marchés organisés à date fixe. Comme la Cour avait cessé tout monnayage depuis 958, aux époques précédentes on pratiquait surtout le troc, mais grâce au regain du commerce avec la Chine les pièces de monnaie chinoises en cuivre sont de plus en plus utilisées, tandis que des émissions anarchiques sont entreprises par certaines provinces.

⁴ Les Shugos, en s'émancipant, prennent le nom de Daimyos, du chinois *Da Ming* 大明 (grands noms).

Ashikaga Takauji envoie en 1342 un bateau pirate attaquer les côtes chinoises. L'opération rapporte de telles richesses que le système se généralise et que, pendant deux siècles, les bateaux pirates japonais, les terribles « *wakos* », vont représenter l'essentiel du « commerce extérieur » du Japon.

Mais l'émiettement territorial et la fréquence des guerres locales provoquent dans certaines régions dévastées par la guerre des famines qui débouchent sur des jacqueries difficilement maîtrisées comme celle de 1428. Dans d'autres cas, ce sont les guerres féodales qui sèment la ruine, telles celles de la période *Onin* (1467 à 1477) au cours desquelles Kyoto et sa région sont réduites en cendres.

Dans certains cas, les rebelles obtiennent gain de cause : ainsi, la révolte de *Kaga*, en 1488, aboutit à l'établissement d'une assemblée provinciale qui dura un siècle.

Pour échapper aux attaques, des villes se développent autour des châteaux de puissants seigneurs, telle *Osaka*. Certaines techniques se développent sous l'effet des circonstances, telle la métallurgie du fer pour la fabrication d'outils aratoires, mais surtout celle du sabre japonais, qui prit à cette époque ses lettres de noblesse grâce à des dynasties très respectées de forgerons⁵.

Évolution des religions

Après l'échec de Go Daigo, la Cour développe une littérature agressive et nationaliste basée sur le shinto, et cette religion typiquement japonaise atteint son apogée à la fin de Muromachi. Une curieuse tentative de fondre en une seule théorie les philosophies en présence au Japon est due à Yoshida Kanetomo (1434 à 1511) qui explique : « Le bouddhisme est la fleur et le fruit de toute chose, le confucianisme en constitue les branches et les feuilles, mais le shintoïsme en est la racine. »

Pendant toute cette période trouble, les temples Zen et les cérémonies du thé créent des havres de paix, de culture et d'art, tandis que certains monastères se transforment en citadelles et leurs moines en guerriers. La secte **Zen** joue pendant toute cette période un rôle religieux comme protectrice du pays, un rôle politique en conseillant les shoguns, un rôle économique dans le commerce avec la Chine, un rôle artistique (architecture, peinture, art des jardins).

Au milieu du xvi^e siècle, l'ouverture du Japon sur l'extérieur s'accélère avec l'irruption des Européens qui apportent le catholicisme. Les premiers arrivants sont des jésuites liés au Portugal : François Xavier débarque en 1549, et ses successeurs fondent *Nagasaki* en 1570. Les Portugais et leurs missionnaires trouvent des protecteurs parmi certains Daimyos et profitent des oppositions entre clans pour se développer. C'est ainsi qu'en 1585 il y a plus de 100 missionnaires au Japon.

⁵ M. Soutif, *L'Asie source de sciences et de technique*, EDP Sciences, 1994, p. 123.

En parallèle, le commerce avec l'Occident s'établit par l'intermédiaire de *Macao* en Chine et de *Goa* en Inde.

En plus de leur religion, les Portugais apportent les armes à feu, qui vont jouer un rôle de plus en plus important dans les querelles intestines.

Évolution de l'art

La littérature

En raison du développement du commerce à l'échelon national et du changement des rapports sociaux, le public intéressé devient plus vaste et plus diversifié et facilite l'émergence de professionnels. Deux genres nouveaux apparaissent :

- Les *renga*, versets liés où deux poètes composent en se répondant la première puis la seconde partie d'un waka, et constituent ensuite les maillons d'un ensemble. Issu de la Cour, où Toshimoto participe à la compilation du *Tsukubashu* (1357), comprenant deux mille maillons poétiques, ce genre se répand dans le public grâce en particulier aux moines gusai (1284 à 1378) puis sogi (1421 à 1502) dans le *Shinsen tsukubashu* (1495). Ces moines évoquent la vie et les émotions des masses que les auteurs rencontrent en parcourant le pays.
- Les *romans*, écrits dans un style facile avec une grande diversité de thèmes : aventures amoureuses de l'aristocratie, amour homosexuel entre moines, hauts faits de guerriers, contes folkloriques.

Le théâtre

L'œuvre la plus originale de l'âge féodal est celle connue sous le nom de *sarugaku* et se répartit en deux genres :

- Le théâtre No (*Sarugaku no No*), sorte d'opéra avec chants et danses joué par des acteurs masqués (le masque explicite le rôle du personnage). Les sujets, inspirés par la mythologie ou l'Histoire, sont rarement présentés par plus de deux acteurs à la fois et sont traités dans un esprit aristocratique. Le texte est écrit dans une langue châtiée et est accompagné d'un orchestre de flûte et tambour.
- Le Kyogen (*Sarugaku no kyogen*), drame comique avec quelques chants et danses où l'accent est mis sur le mime et la badinerie (souvent grossière). Les acteurs improvisent à partir d'un résumé et représentent des dignitaires locaux et des gens du peuple. Il n'y a pas de musique.

La peinture

Elle est essentiellement inspirée par la secte *Zen*. Certains moines, sans devenir des peintres officiels, quittent leur temple et s'établissent à leur compte. Le plus célèbre d'entre eux est **Sesshu Toyo** (1430 à 1506), qui se rend en Chine sous les Ming et parcourt ensuite le Japon en peignant à l'encre de Chine des paysages réalistes.



Figure 17.9. Panneau de porte coulissante par Soami (vers 1500).



Figure 17.10. Château d'Himaji (fin du XVI^e siècle).

L'architecture

En dehors des fameux châteaux de la fin de la période Muromachi dominés par une tour rectangulaire massive, de nombreux temples ont été construits par les adeptes de la secte *Zen*. Le *Kinkaku* (le Pavillon d'or) à Kyoto a été construit par le shogun Ashikaga Yoshimitsu (1358 à 1408) et il est devenu temple après sa mort. Il est recouvert de feuilles d'or et se mire dans une élégante pièce d'eau.

17.1.7. La grande mutation, période Momoyama (1573 à 1603)

Cette période capitale marque la fin du féodalisme et commence par l'éviction du dernier shogun Ashikaga par **Oda Nobunaga** (1534 à 1582). Celui-ci est le maître de la riche province agricole d'*Owari*, non loin du centre du pays. Grâce à une nouvelle tactique faisant appel à des troupes très mobiles et surtout à l'usage des armes à feu, Oda Nobunaga grignote tous ses voisins à partir de 1560. Il entre à Tokyo et supprime le dernier shogun Ashikaga en 1573. Il soumet ensuite tous les Daimyos du centre et les temples fortifiés. Ses ennemis les plus redoutables sont les moines de la secte Ikko, dont le temple-forteresse était à l'emplacement de l'actuelle Osaka, et il dut construire une flotte pour en venir à bout. À sa mort, en 1582, il a unifié tout le centre du Japon et instauré dans cette région un début de cadastre. Pendant toute cette période, les missionnaires chrétiens, considérés comme une force d'opposition morale aux moines bouddhistes, sont très bien vus par l'autorité et leur travail n'est pas entravé.

À sa succession s'impose par la force un de ses adjoints, **Toyotomi Hideyoshi** (1536 à 1598). Fils d'un obscur guerrier subalterne, il naît en Owari, entre au service d'Oda Nobunaga, et gravit tous les échelons jusqu'à conduire l'armée contre les Daimyos de l'ouest. Après la mort de Nobunaga, il fait la paix avec Tokugawa Ieyasu, Daimyo de la province de Mikawa rallié à Nobunaga. Puis il se fait nommer grand chancelier grâce à une généalogie truquée le faisant descendre des Fujiwara. En 1586, il devient ministre des

Affaires suprêmes et achève l'unification du Japon, en partie par la puissance des armes forgées sous son prédécesseur, et en partie par la négociation et l'emploi de sa richesse. Celle-ci provient de sa main mise sur les mines, en particulier les mines d'or de *Sado* qui lui permettent, pour la première fois au Japon, d'émettre des pièces de monnaie en or.

Il organise un recensement qui sépare clairement les guerriers des paysans, confisque les fiefs de ses opposants pour les distribuer à ses fidèles, et instaure un cadastre précis, mesuré sur le terrain dans chaque village.

Les opposants bouddhistes ayant été éliminés au cours de la phase précédente, l'alternative chrétienne n'a plus d'intérêt et désormais les convertis vont être persécutés et les Portugais refoulés.

La grande affaire extérieure de la période Hideyoshi est l'attaque de la Corée au cours de deux expéditions en 1592 puis en 1597, pendant lesquelles les Chinois s'impliquèrent dans la défense des Coréens (voir le chapitre 18 consacré à la Corée). La mort d'Hideyoshi met un point final à cette opération, dont les motivations ne sont pas claires. Était-ce seulement une manière de se débarrasser d'opposants japonais encombrants ?

En 1598, à la mort de Hideyoshi, **Tokugawa Ieyasu** (1542 à 1616) s'empare du pouvoir mais provoque une violente réaction des Daimyos nostalgiques de la féodalité décentralisée. La plupart des seigneurs du Sud-Ouest se révoltent contre le pouvoir central qui reste soutenu par ceux du Nord-Est. Les deux camps se rencontrent à la bataille de **Sekigahara** (1600) dont Tokugawa sort vainqueur grâce à la défection in extremis de deux importants Daimyos du sud-ouest. Les vaincus sont dépossédés de tous leurs biens et un nouvel ordre s'établit avec, comme centre de décisions, la ville nouvelle de **Edo**, créée par Tokugawa à 500 km au nord de Kyoto. En 1603, Tokugawa Ieyasu est nommé shogun et Edo devient pour 250 ans la capitale du nouveau Bakufu.

17.2. De la période d'Edo au Japon moderne

17.2.1. Le bakufu Tokugawa à Edo (1603 à 1867)

Les suites de la bataille de Sekigahara

Après l'élimination des Daimyos vaincus et la confiscation de leurs biens, Tokugawa Ieyasu se fait nommer shogun en 1603, et installe son gouvernement dans la ville d'*Edo* (le Tokyo actuel), qu'il avait fondée peu avant. Puis, dès 1605, il abdique en faveur de son fils **Hidetada** pour affirmer sa dynastie, mais gouverne dans l'ombre jusqu'à sa mort en 1616. Il restait un dernier point à régler : éviter tout retour de la dynastie des Hideyoshi. Or ce dernier avait eu tardivement un fils qui avait cinq ans à la mort de son père et qui se trouvait avec sa mère au château d'*Osaka*. Aussi, après deux sièges, ce château est pris par les troupes du shogun en 1615 et détruit avec l'intégralité du clan des Hideyoshi.

Les samouraïs qui étaient au service des vaincus deviennent des guerriers sans maître : soit ils réussissent à trouver un nouvel employeur, soit ils deviennent des chevaliers errants, des **rônins**. Pour subsister, ils doivent alors exercer des métiers libéraux peu reluisants : professeurs, artistes, artisans, moines errants ou brigands. Leur concentration à Edo y sera parfois source de troubles.

L'organisation politique du bakufu

Une partie non négligeable du territoire appartient directement aux Tokugawa qui l'administrent en tant que seigneurs directs. Le reste du pays est la propriété de Daimyos qui tiennent leur autorité du shogun, qui peut les révoquer ou les déplacer. Ces seigneurs doivent vivre une partie de l'année à Edo et y laisser leur famille en otage quand ils se rendent dans leur terre. Ces Daimyos sont répartis en plusieurs catégories héréditaires jouissant de privilèges différents. Les agents de l'administration les plus importants descendent de féaux héréditaires de Ieyasu et de ses ancêtres (37 familles à l'origine). Les postes plus subalternes sont confiés aux « hommes de la bannière », vassaux n'ayant pas de fief en propre.

Le shogun est assisté d'un conseil des anciens (4 ou 5 personnes). La surveillance des Daimyos est confiée à des inspecteurs et l'administration des villes à des préfets. Le souci politique majeur est d'obtenir une stabilité immuable et héréditaire. Aussi toutes les décisions importantes doivent-elles avoir l'aval du bakufu : mariages, adoptions, alliances, réparations d'un château, ... c'est-à-dire tous les actes sortant de la routine.

Les catégories sociales

La préoccupation essentielle du régime, après tant d'années de guerre et de désordres, est la paix et la stabilité. Pour cela, chacun doit être à sa place et y rester. Les catégories sociales sont donc fixes et héréditaires, encadrées par une idéologie néo-confucianiste.

La catégorie la plus élevée est celle des guerriers, **samouraïs**, soumise à des règles morales très strictes. Elle représente au maximum 8 % de la population qui, au total, s'élève au début du XVII^e siècle à environ 12 millions. Les guerriers sont aptes à toutes les tâches de commandement et d'administration et vont fournir l'essentiel des intellectuels avant la montée des bourgeois. Il est d'ailleurs intéressant de noter que le terme *Shi* qui désigne les guerriers au Japon signifie lettrés en Chine. Ils ont le privilège d'avoir un nom de famille, de porter deux sabres et de pouvoir se suicider par *seppuku* en cas de condamnation.

La catégorie suivante est celle des paysans, dont le travail fournit la principale richesse du pays. L'unité de vie de ceux-ci, le village, est gérée par l'assemblée des paysans, détenteurs d'un droit de culture et responsables du paiement des redevances. La préoccupation essentielle du régime étant

d'éviter les famines, le choix des cultures est imposé et le développement des cultures industrielles est freiné.

Enfin, dans les villes se développe rapidement la dernière catégorie, celle des **chônin**, les bourgeois possesseurs d'un terrain ou d'une maison, artisans ou commerçants, divisés eux-mêmes en strates très sévères en bas desquelles sont reléguées les activités ignobles de bouchers ou de tanneurs.

Les desservants du culte shinto et les moines bouddhistes forment une catégorie à part, relativement privilégiée mais très surveillée. Pour éviter toute influence du baptême chrétien, les temples sont chargés de la tenue de l'état civil.

La fermeture du pays

Au début du bakufu, Ieyasu fait un très fructueux commerce de soie grège avec la Chine et se borne à contrôler le commerce des Portugais à partir de Nagasaki. En 1609, les Hollandais s'installent à Hirado (à côté de Nagasaki), mais des restrictions débutent en 1613, avec l'interdiction du christianisme. En 1624, les navires espagnols sont interdits dans les eaux japonaises, et en 1635 paraît le fameux décret interdisant aux Japonais de quitter leur pays. En 1639, les Portugais sont expulsés, et seuls les Hollandais restent tolérés à Nagasaki. Pendant 200 ans ils seront la seule fenêtre du Japon sur l'Occident.

Pourquoi cette fermeture totale ? En partie sans doute par peur du christianisme –en 1613, il y avait environ 300 000 convertis, qui seront persécutés–, mais aussi par souci d'éviter que certains Daimyos, mieux situés géographiquement que d'autres, ne s'enrichissent par le commerce extérieur et ne rompent l'équilibre économique imposé par le pouvoir.

L'évolution de la richesse

Le développement des villes est considérable et la longue période de paix obtenue par les Tokugawa, favorise le commerce intérieur et l'enrichissement des chônins. Cette situation favorise les industries de luxe et une explosion artistique spécifique.

En revanche, le niveau de vie dans les campagnes ne s'améliore pas et des famines sporadiques stoppent tout accroissement démographique. En outre, la richesse des villes a pour source une fiscalité écrasante ; de très nombreux soulèvements plus ou moins localisés et très peu coordonnés sont réprimés avec la dernière énergie. On a recensé 2 967 rébellions sous la dictature Tokugawa soit, en moyenne, plus de dix par an. Cette pauvreté de la paysannerie japonaise durera jusqu'au ^{xx}e siècle où les paysans représentaient, au début du siècle, plus de la moitié de la population.

L'évolution littéraire

L'éducation est au début du ^{xvii}e siècle réservée à la classe des guerriers, seuls admis dans les écoles officielles, et la généralisation de la paix conduit ceux-ci vers des activités plus intellectuelles. Cependant, l'émergence de la

bourgeoisie chônin, qui fonde des écoles privées, fournit un apport culturel de plus en plus important qui devient majoritaire dès l'ère *Genroku* (1688 à 1704).

Les activités des guerriers peuvent se classer en trois catégories.

- Les premiers, très orthodoxes, se réfugient dans le confucianisme avec comme seule ouverture l'étude de l'économie politique.
- Les seconds se consacrent aux études nationales, retournant à l'exégèse des premiers textes, comme **Motoori Norinaga** (1730 à 1801) qui procède à un examen linguistique approfondi du *Kojiki*.
- Les derniers se penchent sur les ouvrages hollandais traduits par les interprètes de Nagasaki et par ce biais prennent connaissance de bribes de la culture scientifique de l'Occident.

Miura Baien (1723 à 1789), médecin de Kyushu, est très influencé par les notions d'astronomie, de médecine et de géographie apportés par les Hollandais.

Dans *Gengo* (paroles mystérieuses), il cherche à interpréter le monde à partir d'états du yin, du yang et de l'éther dictés par la raison. Pour lui, l'éther joue un rôle essentiel comme support du soleil, de la lune et des nuages, et le vide n'existe pas.

Hiraga Gennai (1728 à 1779), à la fois romancier et ingénieur, spécialiste des travaux publics, construit en 1768 un thermomètre et réussit à produire de l'électricité statique avec une sorte de machine à frottement (celle de Von Guericke, à Magdebourg, date de 1640).

Sugita Gempaku et son équipe publient un manuel de dissection humaine à partir de la version hollandaise d'un traité allemand de 1725.

Enfin **Shizuki Tadao** (1760 à 1806) cherche à expliquer la théorie de Newton sur la gravitation par le jeu du yin et du yang.

Les chônins, en général très laïques voire positivistes, comme **Yamagata Banto** (1748 à 1821) qui nie l'existence de tous les Bouddhas, sont portés vers tous les plaisirs, charnels dans d'innombrables quartiers de plaisir, mais aussi intellectuels, comme l'art et la littérature.

- Le **roman** : le plus célèbre et le plus prolifique des romanciers est **Ihara Saikaku** (1642 à 1693). Il écrit des nouvelles de chônins pour les chônins dont le niveau de culture a largement évolué et qui représentent un public important. Les sujets traités sont donc ceux qui intéressent ses lecteurs, l'argent et le sexe, et on peut les classer en trois catégories : ceux qui traitent des rapports sexuels, par exemple *La vie d'un ami de la volupté* (1686) : le style littéraire est précis, sans prétention et concret, le héros de l'histoire, Yonosuke, a eu des rapports avec 3 742 femmes et 725 garçons. Une deuxième catégorie, qui traite de la vie économique, comme *Le magasin éternel du Japon* (1688). Une troisième qui présente divers récits de traditions ou de décisions judiciaires.

- La **poésie** : après de nombreux auteurs, dont en particulier Saïkaku, l'art du *Haïku*⁶, pièce en trois vers de 5, 7 et 5 caractères, est codifié par **Matsuo Bacho** (1644 à 1694). Pour cet auteur, il s'agit d'une poésie lyrique dont le thème est simplement suggéré et à laquelle le lecteur participe à travers sa propre interprétation. Le lecteur japonais devient actif dans la création artistique au contraire du lecteur européen qui reste passif devant un texte plus explicite. Par exemple :

« Le lendemain en se rhabillant

« Qu'elle était fine,

« Et quelle élégance! »

- Le **théâtre** : le *yoruri* est un théâtre de marionnettes qui apparaît dès le X^e siècle mais qui se répand à partir de 1600 environ grâce à son alliance avec des complaints populaires. Ces drames chantés doivent leur nom à la pièce relatant l'amour de la belle Joruri et du jeune seigneur Yoshitsune. Ce théâtre poursuit sa tradition à l'heure actuelle avec le *bunraku* où les marionnettes, de grande dimension, sont chacune manœuvrée par trois personnes. Cette forme de théâtre doit ses lettres de noblesse à l'union d'un chanteur qui établit les bases du nouveau genre, Takemoto Gidayu, et du génie poétique d'un grand écrivain, **Chikamatsu Monzaemon** (1653 à 1724). La voix du récitant doit créer le personnage et la qualité du texte est importante. Son intervention est ponctuée par un orchestre de deux ou trois instruments (shamisen, flûte et tambour). Paul Claudel en dit : « La marionnette n'est pas un acteur qui parle, mais une parole qui agit. » Chikamatsu écrit des drames historiques et des tragédies d'amour impossible, comme *Sonezaki shinju* (*Double suicide à Sonézaki*), dans lesquels il se livre à une fine analyse psychologique. Mais son triomphe culmine avec *la légende des 47 ronins*, qui pour venger leur maître tuent son insulteur et se font ensuite seppuku tous ensemble. Il y a d'ailleurs à Tokyo un temple en leur honneur entouré des 47 tombes.

Le *Kabuki* est un type de spectacle populaire créé vers 1600 par une femme, **O-Kuni**, où les acteurs sont exclusivement masculins car les pièces avec des enfants puis des femmes ont été successivement interdites. La pièce se compose d'une série d'épisodes non reliés entre eux par une intrigue développée. Les dialogues n'ont rien d'universel et leur contenu intellectuel est extrêmement réduit. Tous les sujets peuvent être traités : pièces historiques, conflits d'intérêt ou d'amour, histoires de fantômes et de brigands. L'action est accompagnée de musique. Le plateau de scène est relié au fond de la salle par des podiums (comme pour les défilés de mannequins), et il y a interpénétration des acteurs et des spectateurs dans une ambiance de kermesse, avec des décors haut en couleur.

À la fin du XVIII^e siècle, une partie importante des guerriers rejoint les bourgeois dans leurs distractions littéraires axées sur la vie urbaine et

⁶ P. Seghers, *Le livre d'or du Haïkai*, R. Laffont, 1984.



Figure 17.11. Estampe de Hokusai : une courtisane.

abandonne son intérêt pour la nature. Il en résulte de nouvelles modes, comme celle des *Kyōka*, parodies bouffonnes sur des aspects fondamentaux et constants de la vie humaine.

La peinture de la période d'Edo

Les débuts de cette époque sont marqués par des peintures de grande dimension, soit murales comme au château *Nijo* à Kyoto, par **Tanyu** (1602 à 1674), soit sur des paravents à six ou huit sections.

Puis les écoles se multiplient et l'on voit apparaître la peinture de genre et les estampes. Cette dernière technique modifie complètement l'impact de la peinture sur la société. La multiplicité des épreuves (300 environ par tirage) fait entrer l'art graphique dans les milieux bourgeois et commerçants, puis, après l'ouverture de la révolution Meiji, fait connaître l'art japonais à l'extérieur. Ainsi, les estampes japonaises ont joué un rôle important dans l'inspiration des peintres français de la deuxième moitié du XIX^e siècle, par exemple la vague d'Hokusai était affichée chez Monet à Giverny. De même, Debussy prétendait que cette vague l'avait inspiré pour son poème symphonique sur la mer.

Le grand maître de l'estampe est certainement **Katsushika Hokusai** (1760 à 1849). Il a pratiqué tous les genres : portrait, animaux, caricatures dessin



Figure 17.12. Hiroshige. Vue d'Edo (le pont Nihon Bashi).

humoristique, paysage (en particulier les 36 vues du mont Fuji dessinées de 1831 à 1834). Depuis 1765, les impressions se faisaient en plusieurs couleurs : d'abord la planche de trait, puis une planche avec les aplats pour chaque couleur. Les planches étaient en un cerisier très dur, le sakkula. Laissons Hokusai se décrire : « Dès l'âge de 6 ans j'avais la manie de faire des croquis. Depuis l'âge de 50 ans j'ai dessiné un certain nombre de choses, mais je n'ai rien fait jusqu'à l'âge de 70 ans qui soit d'un grand intérêt. À 73 ans, je suis parvenu à comprendre quelque peu ce qu'étaient les oiseaux, les animaux, les insectes, les poissons, la vie des herbes et des arbres. À 80 ans, j'aurai donc fait de grands progrès et, à 90 ans, j'aurai pénétré plus loin encore dans la profondeur des choses. À 100 ans je serai devenu véritablement merveilleux et à 110 ans, chaque point, chaque ligne seront devenus la vie même. »

La vague est une des œuvres les plus célèbres d'Hokusai. Elle représente trois pirogues de transport classiques prises dans un typhon au large d'Edo. Le format est $25,5 \times 37 \text{ cm}^2$ et l'image est tissée de courbes : le plein de la vague et le vide du ciel symbolisent le yin et le yang. Le bon génie représenté par le mont Fuji qui domine la scène sauvera-t-il les équipages ? Cette estampe est en trois couleurs de plusieurs intensités, déposées en huit passages : encre de Chine, jaune orpiment et bleu de prusse. Le blanc est la couleur réservée du papier.

Un autre grand maître est **Hiroshige** (1797 à 1858). Il est plus spécialisé dans les scènes de genre et de paysages. Il a produit deux grandes séries : *Les*



Figure 17.13. Estampe de Hokusai : l'arc de la vague à Kanagawa.



Figure 17.14. Cimetière des 47 ronins à Tokyo.

53 étapes du To Kai Do, la grande route reliant Edo à Kyoto le long de la mer de l'Est et que l'on parcourait en 53 jours ; *Cent vues d'Edo*, en réalité 119 vues différentes de la capitale, série à grand succès interrompue par la mort de l'auteur au cours d'une épidémie de choléra.

L'agonie du bakufu

À partir de 1830, à la suite de la montée du capitalisme occidental et des événements de Chine, l'Europe et l'Amérique manifestent de plus en plus d'impatience devant la fermeture du Japon à tout commerce.

Les États-Unis prennent l'initiative en 1853 et une flotte dirigée par le commodore **Perry** pénètre dans la baie d'Edo et transmet un ultimatum au bakufu. Lorsqu'elle revient, au bout d'un an, le shogun s'incline et accepte l'ouverture aux étrangers de plusieurs ports : d'abord *Shimoda* et *Hokodate*, puis *Yokohama*, *Nagasaki* et *Niigata*.

Les Anglais, les Français puis les Russes et les Hollandais se précipitent pour signer des traités analogues. Puis les Anglais, en 1862, imposent au Japon

un traité « inégal » sur la douane, par lequel ce sont eux qui fixent les tarifs (à l'export et à l'import).

Cette capitulation soulève une tempête parmi les Daimyos qui se divisent furieusement sur ce problème, et le bakufu perd toute autorité. Mais quelques escarmouches avec les Occidentaux montrent aux tenants de la manière forte leur dramatique faiblesse technique. La période d'isolement de 250 ans qu'a vécue le Japon montre clairement que le progrès scientifique et ses applications est avant tout fonction de la communication quelle que soit la qualité des hommes.

Les Daimyos les plus irréductibles comprennent que l'acquisition des techniques occidentales est nécessaire à la survie d'un Japon indépendant et renversent leur opinion. Finalement un groupe de militaires s'empare du palais impérial à Kyoto, en janvier 1868, et proclame l'abolition du Bakufu. La retraite du shogun ne cause pas d'effusion de sang, car le dernier des Tokugawa, **Yoshinobu**, démissionne en transférant tous ses pouvoirs à l'Empereur.

17.2.2. La période Meiji (1868 à 1912)

À cette époque l'Empereur n'a que trois ans, aussi c'est un régent, appuyé d'un gouvernement réformiste, qui assure le pouvoir. Une charte en cinq articles confirme le maintien de l'ouverture aux étrangers et la création d'un nouveau type de gouvernement. Il faudra cependant attendre 1889 pour la promulgation d'une constitution en bonne et due forme. Celle-ci s'inspire de la formule anglaise, modifiée à l'exemple allemand où le Kaiser joue un rôle plus proche de celui de l'Empereur japonais.

Le Japon envoie beaucoup d'étudiants à l'étranger, particulièrement en Angleterre et en Allemagne, et crée un enseignement supérieur national avec de nombreux professeurs étrangers. Les militaires se précipitent dans la modernisation et en peu de temps ils acquièrent une puissance suffisante pour écraser la Chine, sur terre et sur mer, en 1894. Le traité de *Shimonoseki*, extrêmement dur pour la Chine, leur apporte d'énormes ressources financières qui sont investies dans l'industrie lourde et la marine de guerre.

En dix ans, la progression est telle que la flotte japonaise peut anéantir la flotte russe dans le détroit de *Tsushima* en 1905 et les troupes de ce pays à *Port-Arthur* (maintenant *Da Lian*) la même année. Ayant ainsi éliminé ses deux concurrents en Extrême-Orient, le Japon peut annexer sans opposition la Corée en 1910. Il va alors, à l'instar des Européens dans leurs colonies, mettre le pays en coupe réglée et s'efforcer d'éradiquer sa civilisation.

La plupart des anciennes entreprises marchandes d'Edo, devenue Tokyo, profitent de l'industrialisation pour se développer largement. Ainsi **Sumitomo**, marchand de cuivre fondé à Osaka en 1690, s'investit dans la métallurgie ; **Mitsui**, marchand d'étoffes depuis 1673, puis agent de change des Shoguns, construit un empire autour de sa banque. D'autres apparaissent après 1868, comme par exemple **Mitsubishi**, qui prospère depuis une entreprise de transports maritimes. C'est à partir de cette époque que naît le concept de

zabaitsu, trust vertical regroupant les entreprises d'un secteur depuis l'obtention des matières premières jusqu'aux produits finis, à l'ombre d'une banque commune.

17.3. Le Japon moderne ; de la fin de Meiji à nos jours

17.3.1. Les prémisses de la dictature militaire (1912 à 1936)

L'héritage de la période meiji

À la mort de l'empereur Meiji en 1912, le Japon possède la Corée et Formose (Taiwan), sources d'une abondante main-d'œuvre asservie. Il dispose depuis 1906 du chemin de fer de Mandchourie du Sud qui relie *Moukden* (aujourd'hui *Shenyang*) à *Port-Arthur* (aujourd'hui *Da Lian*). Cette voie ferrée est le seul désenclavement d'une région renfermant une quantité d'installations minières et industrielles qui sont aux mains des Japonais, en particulier les mines de fer d'*Anshan* et les mines de charbon de *Fushun*. Ces installations ferroviaires sont gardées et protégées d'un bout à l'autre par l'armée japonaise. Grâce à ces approvisionnements, l'industrie lourde est en pleine expansion.

Le Japon profite de la guerre en Europe et de l'anarchie qui règne en Chine pour imposer à celle-ci, en 1915, une série de 21 mesures économiques exorbitantes.

Puis, comme il a exprimé sa sympathie aux alliés tout en restant hors du conflit, le traité de Versailles en 1919 lui attribue les installations allemandes en Chine (en particulier *Qing Dao*), provoquant d'énormes émeutes dans toute la Chine.

L'explosion économique

Le développement industriel profite aux **zaibatsus**, grands trusts industriels et financiers qui tirent toutes les ficelles à Tokyo. En 1920, 8 familles contrôlent 50 % de toute l'activité économique japonaise. La famille **Mitsui**, avec 450 millions de dollars, possède la deuxième richesse mondiale après J. D. Rockefeller.

En revanche, la paysannerie japonaise, qui représente encore 45 % de la population du pays, reste extrêmement pauvre, rejointe dans son dénuement par une partie des citadins après le tremblement de terre de 1923, qui fait à Tokyo 140 000 morts. Malgré cela, le parti Communiste naissant n'a qu'une très faible audience et est interdit dès 1923.

La crise économique mondiale de 1929 atteint le Japon en 1930 et fait sur le moment plus de 20 % de chômeurs. Pour y remédier, l'armée organise, avec l'accord de l'empereur **Hirohito** (sur le trône depuis 1926), une provocation en Mandchourie. Une bombe placée sur la voie du chemin de fer sert de prétexte à l'envahissement de toute la province. Celle-ci est proclamée indépendante en 1932, sous le nom de **Mandchoukouo**, et un fantoche, le dernier descendant

des empereurs Qing, **Pu Yi**, est mis à sa tête. Le gouvernement chinois de Jiang Jie Shi, tout à sa lutte contre les communistes du sud du pays, ne réagit pas.

L'occupation de la Mandchourie est dirigée par le général **Tojo**. Elle est d'une sauvagerie sans précédent : la population est réduite en esclavage, les paysans sont déportés ou fusillés, les commerçants sont torturés et dépouillés et l'usage de la drogue généralisé. Dans ce climat exceptionnellement favorable au capitalisme, de nouveaux zaibatsus se mettent en place ; ce sont particulièrement **Nissan** et **Hitachi**.

Le Japon ne cache plus ses ambitions et, en 1935, le budget militaire s'élève à 52 % du budget total de l'État.

La montée politique des militaires

Les militaires ne sentent plus de freins. De jeunes officiers préparent des coups d'État qui échouent en 1927 puis en 1931. De leur propre chef, ils attaquent *Shanghai*, à la suite d'une nouvelle provocation, en janvier 1932. Ils inaugurent à cette occasion une nouvelle tactique : utiliser l'aviation pour raser tout un quartier et terroriser les civils⁷. Mais le gouvernement ne suit pas et ils doivent renoncer. En revanche, les troupes de Mandchourie franchissent la Grande Muraille et occupent la région au nord de Pékin. Cette dernière agression est enfin condamnée par la SDN à l'unanimité, mais le Japon ne s'incline pas et quitte l'organisation internationale. Il en profite pour dénoncer les accords limitant le volume des flottes militaires dans le Pacifique.

Enfin, le 26 février 1936, de jeunes militaires extrémistes réussissent un coup d'État à Tokyo. Celui-ci est récupéré par l'Empereur et la haute hiérarchie militaire, qui en profitent pour réduire au silence les partis, les professeurs et les journalistes. Une sévère dictature militaire prend le pouvoir et va conduire son pays à la guerre et à la défaite.

17.3.2. La dictature des militaires (1936 à 1945)

L'expansion tous azimuts

Rien ne limite plus les ambitions des militaires, appuyés par les zaibatsus, et la première cible est la Chine. Un incident provoqué près de Pékin en juillet 1937 sert de prétexte à la prise de la ville et de tous les territoires entre la ville et la Mandchourie. Aussitôt après, les Japonais débarquent près de *Shanghai* et prennent la ville. Puis ils se dirigent vers la capitale de Jiang Jie Shi, **Nankin**. Malgré une forte résistance, ils s'emparent de la cité le 10 décembre. Pendant cinq semaines d'horreur, ils exécutent systématiquement les 200 000 habitants restant dans la ville et jettent les cadavres dans le *Chang Jiang*. Ils envahissent ensuite la région de *Canton* et l'île de *Hainan*. Ils vont enfin occuper toute la Chine côtière jusqu'en 1945. Le gouvernement chinois

⁷ On attribue souvent l'invention des raids terroristes aux Allemands, à **Guernica**, en 1936, mais ce sont les Japonais les inventeurs.

se réfugie d'abord à *Han Kou (Wuhan)*, puis s'enfonce vers l'Ouest et finalement installe la capitale de guerre à *Chong Qing*, dans le Sichuan.

L'effondrement de la France en Europe permet au Japon de s'emparer sans coup férir de l'*Indochine* dès septembre 1940, et de profiter de toutes ses ressources en riz et en caoutchouc.

Le 1^{er} août 1940, le programme intitulé « L'ordre nouveau en Asie » propose une **Sphère de coprospérité japonaise** comprenant toute l'Asie et s'étendant jusqu'aux îles *Hawaï*, l'*Australie* et la *Nouvelle-Zélande*. Le gouvernement japonais est présidé par le général **Tojo**, qui est également chef d'état-major, et les zaibatsus sont au faîte de leur puissance : ainsi, en 1940, Mitsui est la plus grosse entreprise mondiale, avec deux millions de salariés.

Devant toutes ces provocations, les États-Unis finissent par s'inquiéter. Ils bloquent toutes les fournitures au Japon, puis, en juillet 1941, ils gèlent tous les avoirs japonais.

Les Japonais entament des négociations de façade mais se préparent en secret à l'affrontement. Et c'est **Pearl Harbour** le 7 décembre 1941.

17.3.3. La guerre du Pacifique

La flotte américaine du Pacifique est entièrement détruite, à l'exception des porte-avions sortis en mer pour un exercice ce jour là. Ce même jour, toute l'Asie est attaquée : l'île de *Guam*, *Hong Kong*, les *Philippines*, la *Malaisie*, *Singapour*, l'*Indonésie (hollandaise)*, la *Birmanie (anglaise)* et même les *Aléoutiennes*. Profitant de la surprise, les Japonais volent de victoire en victoire. Même l'Inde est menacée, mais affirme sa solidarité avec l'Angleterre.

La bataille navale de **Midway (3, 4 et 5 juin 1942)** marque un tournant vital et sera le Stalingrad du Pacifique. Une armada japonaise de 135 navires dont huit porte-avions cherche à conquérir les deux petites îles de Midway à mi-chemin des États-Unis, d'où ils pourraient attaquer à loisir les îles Hawaï. En face se trouvent les trois porte-avions de l'amiral **Nimitz**, sans aucun navire d'escorte. À la fin de l'engagement, tous les avions japonais sont détruits, quatre porte-avions coulés, et les Japonais font demi-tour.

À quoi est due cette surprenante victoire ? C'est essentiellement l'œuvre de la *recherche scientifique* pour trois raisons.

- Les Japonais faisaient croire par des communications sur leur code radio habituel à la préparation d'un débarquement en Alaska, mais un mathématicien américain trouve le secret du nouveau code et permet à la marine des États-Unis d'envoyer vers Midway toutes les forces dont elle dispose dans le secteur (les trois porte-avions).
- En quelques mois, les ingénieurs aéronautiques américains ont réussi à concevoir et fabriquer des avions qui surclassent nettement les « zéros », chasseurs japonais employés à Pearl Harbour.
- Enfin et surtout, les chercheurs du MIT (*Massachusetts Institute of Technology*) ont mis au point des radars centimétriques qui permettent aux Américains

de localiser parfaitement la flotte japonaise, alors que celle-ci ne parviendra jamais, pendant la bataille, à trouver l'endroit où sont ses ennemis.

À partir de ce tournant, les Américains, au cours de combats toujours très durs, vont grignoter petit à petit, île par île, les positions japonaises jusqu'au 19 février 1945, où ils s'emparent de l'île de *Iwojima*. La lutte prend alors une nouvelle tournure. Cette île met tous les grands centres japonais à la portée des bombardiers lourds américains, et toutes les villes de plus de 100 000 habitants sont attaquées chaque jour et rasées à plus de 50 %. Des quartiers entiers de Tokyo sont incendiés.

Au cours de cette deuxième phase, une autre intervention de la recherche scientifique américaine va jouer un rôle essentiel. Lors de la reconquête des îles, les *marines* américains se heurtent à un ennemi qui freine fortement leur progression : *l'anophèle*. En effet les soldats ne sont pas immunisés contre le paludisme par la quinine, issue des plantations de quinquina dont les Japonais se sont emparés au Sud-Est asiatique.

L'industrie chimique américaine met alors au point la fabrication en masse de la chloroquine, tandis que la flotte américaine coupe le ravitaillement japonais en quinquina, et dès 1944 la situation est inversée et ce sont les Japonais qui souffrent du paludisme.

Les Américains débarquent à *Okinawa* et achèvent de conquérir cet objectif le 21 juin. C'est la première grande île japonaise visée (1183 km²). Cette fois-ci, les Japonais défendent le sol de leur pays et la bataille est d'une violence sans précédent : 49 000 Américains y meurent, ainsi que 110 500 Japonais. Tous les officiers japonais se font *seppuku* et il ne reste aucun arbre debout sur toute la surface de l'île.

La fin est proche, mais peut encore coûter beaucoup de vies ; aussi la **conférence de Potsdam**, le 26 juillet 1945, exige du Japon une capitulation sans conditions, qui est rejetée. C'est alors que le 6 puis le 9 août **Hiroshima** et **Nagasaki** sont détruits par le feu nucléaire.

L'empereur **Hirohito**, s'adressant lui-même au peuple pour la première fois depuis l'origine des temps, le 15 août à midi, déclare la guerre finie et demande de **supporter l'insupportable**.

17.3.4. De l'armistice au choc pétrolier

Le dernier shogun : Douglas Mac Arthur

Le Général **Douglas Mac Arthur** est nommé *Supreme commander of the Allied Powers* (SCAP). Il n'hésite pas, le 30 août, à atterrir avec un petit avion et une poignée d'hommes au milieu des ruines de Tokyo, stupéfiant les Japonais : c'est un coup de poker dénotant la bravoure exceptionnelle du personnage, par ailleurs vaniteux, secret et immodeste. Pendant tout son séjour au Japon, il n'aura jamais de garde du corps, et il disposera d'un pouvoir absolu.

Le programme de Mac Arthur se présente en sept points :

- désarmement des soldats japonais ;
- renvoi de ces soldats dans leurs foyers ;
- démantèlement des industries de guerre ;
- organisation d'élections libres ;
- formation de syndicats représentatifs ;
- réforme de l'enseignement ;
- droit de vote pour les femmes.

Pour appliquer ce programme, Mac Arthur ne dispose pratiquement d'aucun cadre américain parlant japonais ou même seulement connaissant les coutumes du pays. Il doit donc s'appuyer à tous les niveaux sur l'appareil gouvernemental existant. Or celui-ci reste profondément fidèle à l'Empereur, ce qui oblige les Américains à ménager ce criminel de guerre et à le mettre dans leur jeu. Hirohito se prêtera honnêtement à ce rôle.

En raison de cette circonstance, la répression contre les criminels de guerre du gouvernement central de Tokyo sera très laxiste et seules sept condamnations à mort seront prononcées (dont le général Tojo). Aucun parent de l'Empereur ne sera inquiété. En revanche, les criminels de guerre faits prisonniers dans les pays occupés seront jugés sur place et 620 seront exécutés. Une épuration assez formelle parmi le personnel public touche environ 200 000 personnes, qui seront petit à petit réhabilitées.

L'échec le plus flagrant du programme initial concerne le démantèlement des industries de guerre. 325 zaibatsus étaient visés dans un plan tonitruant présenté dès septembre 1945, et devaient être vendus par morceaux. Mais en fait chacun des ces consortiums a parmi ses filiales une banque d'affaires qui rachète soigneusement en sous-main tous les morceaux de son zaibatsu au fur et à mesure de leur dispersion. Par ailleurs, dès février 1948, les trusts américains volent au secours de leurs collègues japonais (auxquels certains étaient liés depuis l'avant-guerre), et envoient le sous-secrétaire d'État à l'armée, W. Draper, pour arrêter les frais. Dès 1950, tout est rentré dans l'ordre capitaliste.

La nouvelle constitution japonaise est pratiquement écrite par Mac Arthur. (Chose stupéfiante, elle est restée en vigueur jusqu'à nos jours.) Elle proclame l'égalité totale de l'homme et de la femme et renonce à toute armée et à tout recours à la guerre.

Cependant la population lutte pour manger et se chauffer car le PNB n'atteint en 1947 que 55 % de celui de 1934. Le sentiment dominant est le soulagement, mais pas du tout la culpabilité.

La difficile reprise de l'économie suscite de violentes manifestations syndicales et Mac Arthur fait machine arrière en créant une police sociale musclée et en inaugurant une chasse anti-rouge à l'image de celle qui sévissait à l'époque aux États-Unis.

La guerre de Corée et ses conséquences au Japon

À l'armistice, la Corée (colonie japonaise à l'époque) est occupée par les Soviétiques au nord du 38^e parallèle et par les Américains au sud. Les Russes mettent en place un gouvernement communiste avec des résistants coréens, arment ce gouvernement puis se retirent. La politique de l'Amérique dans sa zone est désastreuse, car elle s'appuie sur les anciens colonisateurs japonais (voir le chapitre 18 sur la Corée).

Le 25 juin 1950, les deux Corées entrent en guerre et le Nord envahit en quelques jours le Sud, à part une petite enclave à l'extrémité Sud qui servira de tête de pont aux Américains. Mac Arthur réussit une opération amphibie très audacieuse en reprenant Séoul, et contre-attaque depuis le Sud. Il balaie les troupes du Nord, mais au lieu de s'arrêter au 38^e parallèle, il poursuit les assaillants jusqu'au fleuve *Yalu*, la frontière avec la Chine. Celle-ci intervient alors massivement et refoule les Américains (et quelques contingents de l'ONU) au-delà du 38^e parallèle. Après une lutte terrible (un million de morts chinois) le front se stabilise sur l'ancienne frontière et l'armistice est signé à **Panmunjom** le 25 juillet 1953.

Ces événements changent complètement l'attitude américaine vis-à-vis du Japon. Celui-ci d'ennemi déchu passe au rang d'allié indispensable en raison de sa proximité avec le théâtre des opérations. Il en résulte :

- un coup de fouet extraordinaire à l'industrie japonaise dont les Américains ont besoin comme base arrière ;
- une chasse aux sorcières « rouges » similaire à celle de Mac Carthy aux États-Unis ;
- la signature à *San Francisco* d'un traité de paix séparé, et la cessation de l'occupation militaire américaine le 28 avril 1952.

Le général Douglas Mac Arthur qui, au plus fort de la bataille, projetait d'arroser la Chine de bombes atomiques, est limogé le 11 avril 1951 par le président **Harry Truman**, qui sauve ainsi la planète d'une troisième guerre mondiale.

L'explosion économique

Le développement est considérable. La concentration industrielle s'accélère et le pourcentage de paysans s'effondre de 45 % en 1950 à 18 % en 1970.

Le niveau de vie moyen est multiplié par 4,5 entre 1955 et 1970. Par exemple, dès 1968, 90 % de la population possède un téléviseur. Cependant, en raison d'une spéculation foncière forcenée, les logements sont extrêmement petits et la surface habitable moyenne par personne n'est que de 6 m², ce qui conduit les citadins à se loger de plus en plus loin en banlieue et à des problèmes aigus de circulation.

À partir de 1955 et jusqu'à 1973, le PNB augmente de près de 10 % par an. Le Japon ne dispose d'aucune ressource énergétique hormis quelques mines

de charbon qui sont fermées parce que peu rentables, et toute son économie est fondée sur le pétrole, à l'achat duquel est consacré plus d'un quart du budget d'importation.

17.3.5. Du choc pétrolier à nos jours

En octobre 1973, les pays producteurs de pétrole (OPEP) multiplient par quatre le prix du brut. Le choc est bien plus terrible au Japon qu'en Occident et l'inflation explose tandis que le PNB régresse en 1974 et 1975. L'agitation se propage dans tout le pays et en particulier dans les universités.

Le Japon doit repenser toute son industrie afin de lui faire acquérir une dimension internationale suffisante pour compenser ses besoins énergétiques. Pour cela, il dispose d'un outil très particulier, le MITI (*Ministry of International Trade and Industry*). C'est un ministère de la planification industriel à la disposition des zaibatsus. Contrairement aux pays occidentaux où de tels organismes font partie d'un gouvernement élu, le personnel de ce ministère, par un jeu subtil de détachement, est en fait constitué d'industriels qui proposent et influencent leur développement par consensus.

Le MITI va réformer le panorama industriel de façon efficace mais non démocratique, ce qui finira par conduire à la récente crise.

- Des créneaux fondamentaux sont définis : l'automobile, l'électronique, l'informatique, la pharmacie.
- Les industries peu rentables sur le plan international comme l'aluminium, sont abandonnées.
- Un immense effort vers la recherche est engagé, car pour être les premiers à l'export, il faut renoncer à copier les Américains et apporter des solutions originales.

Le budget recherche et développement des industriels, qui était de 5 milliards de dollars en 1970, passe à 11 milliards en pleine crise puis à 30 milliards en 1984. (Il était à l'époque de 11 milliards en France.) La formation des hommes suit un rythme analogue et la sélection des cadres commence au berceau pour aboutir à plus de 300 universités classées dans une échelle de valeur très rigide.

Dans chaque entreprise, la productivité est scrutée du haut en bas de l'échelle et améliorée sur les points suivants :

- répartition du travail avec une importante cohorte de sous-traitants ;
- personnel bien formé et bien motivé ;
- étude de tous les détails de la production avec tous les acteurs ;
- recours à la production en flux tendu (peu de stocks à amortir).

Ces recettes ont conduit le Japon à un nouveau bond économique. Le pays est devenu riche mais les Japonais sont restés pauvres : presque pas de sécurité sociale, retraites misérables, peu ou pas de vacances. La sécurité de l'emploi, proverbiale autrefois, n'est plus assurée qu'au cœur des grands groupes (20 % des salariés), qui ont de plus en plus recours à une sous-traitance sauvage⁸. Les logements restent très exigus et sont souvent très éloignés du lieu de travail (moyenne du temps de déplacement par jour : 2 heures et 10 minutes).

La rançon de ce type de développement s'est manifestée lors de la crise de 1997. Lorsque la crise du Sud-Est asiatique a bloqué une grande partie de ses exportations, le Japon n'a pas pu se retourner vers le marché intérieur trop faible et a suivi ses clients dans une récession dont il se remet à peine.

Pour lutter contre la crise, la tendance est à la concentration et la loi anti-monopole de 1948 a été abolie en décembre 1998. Les trois plus grands groupes restent Mitsubishi, Sumitomo et Mitsui (qui comprend la banque Sakura, Toshiba, Toyota et 25 autres sociétés). Quelques plus petits organismes sont passés sous contrôle étranger, comme Nissan après la faillite de la banque Yamaïchi.

La littérature entre les deux guerres

Tanizaki Junichiro (1886 à 1965)

Cet auteur d'origine populaire a écrit des romans courts à l'exception de *Quatre Sœurs*, publié de 1943 à 1947. Il s'agit d'une étude détaillée d'une famille de la classe moyenne, axée sur la manière très différente dont ces quatre femmes mènent leur vie amoureuse. L'importance de cet ouvrage vient du fait qu'il résume l'esthétique japonaise, la beauté immédiate des saisons, et l'inscription délicate de chaque élément dans un tout dont il est indépendant. Des critiques japonais ont comparé ce livre à l'ouvrage *À la recherche du temps perdu*.

Kawabata Yasunari (1899 à 1972)

Cet auteur a pour hantise la comparaison des jeunes filles et de la porcelaine. En partie influencé par les surréalistes français, il compare et caresse la céramique blanche comme la peau d'une femme. Son meilleur roman est *Pays de Neige* (1935) où il décrit l'amour fou de Komako, la geisha. Citons aussi : *Les Belles Endormies*, *La danseuse d'Izu* et, dans un tout autre genre, *Le Tournoi de Go*. Il a reçu le prix Nobel de littérature en 1968.

Inoué Yasushi (1907 à 1991)

Il a été rendu célèbre par un court roman de détresse amoureuse, *Le Fusil de Chasse*, et par plusieurs romans historiques : *Le loup bleu* (Gengis Khan), *Vents et Vagues* (l'attaque du Japon par Kubilaï Khan), *Lou Lan* (Forteresse du Désert), et un ouvrage magistral sur Confucius.

⁸ Lire : *Le Clou qui dépasse*, témoignage d'un prêtre ouvrier, André L'Hénolet ; La Découverte, 1993.

La littérature d'après-guerre

Mori Arimasa (1911 à 1976), essaie de comprendre l'Occident et pour cela s'installe à Paris à l'âge de 40 ans et y vivra 25 ans. Il écrit en japonais sur la culture française.

Tsurumi Shunsuke (né en 1922), va vivre aux États-Unis et rapporte au Japon les idées de la gauche libérale. Il milite contre la guerre du Vietnam.

Takeuchi Yoshimi (1910 à 1977), s'intéresse à la Chine et s'efforce, à travers son admiration pour Lu Xun, d'interpréter la Révolution culturelle.

Oe Kenzaburo (né en 1935), critique la politique moderne et le mythe d'autonomie régionale à travers des fictions ressuscitant de vieilles légendes.

Mishima Yukio (1925 à 1970), réagit contre toutes ces ouvertures et prône le Vieux Japon, son esthétisme et ses valeurs morales. Il s'entraîne au maniement du sabre en exploitant la diffusion de son attitude par les média et finit par se suicider par *seppuku* au quartier général des forces armées.

Chapitre 18

La Corée

18.1. Les origines

Le pays de **Choson** a été fondé sur le mont **T'aebaek** le 3 octobre de l'année -2333 par **Tan'gun**, fils d'un dieu et d'une ourse¹.

La Corée est un pays très montagneux, surtout dans le Nord, mais les courtes plaines du sud et de l'ouest sont très fertiles et autorisent deux récoltes par an. Les ressources minérales et énergétiques se trouvent dans le nord et les ressources agricoles dans le sud. La coupure en deux du pays est donc une aberration économique dont souffre surtout la Corée du Nord.

Dès le début du peuplement, la péninsule coréenne est occupée par des clans indépendants, mais présentant une unité ethnique et culturelle. Leur culture est typiquement celle des peuples de la steppe : le *cheval* et le *bronze*, une *langue altaïque*, une *religion chamanique*, des *kourganes* pour sépulture, un *art animalier*.

Une première tentative d'unification est menée au Nord par **Wiman**, qui fonde en -190 le royaume de **Ko Choson**. Or la dynastie chinoise des Han prend de l'importance, et l'empereur **Wu Di** (-147 à -87) annexe la Corée en -108. Celle-ci est divisée en quatre commanderies chinoises. Parmi elles, une seule restera stable après l'effondrement des Han et la division de la Chine en trois royaumes. C'est la commanderie de **Lolang** (près de l'actuel *P'yongyang*) où se développe une culture purement chinoise jusqu'en 314.

18.2. Les trois royaumes

Les régions du sud de la péninsule, peu touchées par l'hégémonie chinoise, voient également des regroupements de tribus, tandis que le nord se débarrasse de la Chine.

On obtient finalement trois royaumes purement coréens.

- **Le Koguryo** : les cinq grandes tribus du Nord (le *Puyo*) s'unissent pour lutter contre la Chine et occupent un territoire qui dépasse largement celui de la Corée actuelle et va jusqu'au fleuve *Liao* en *Mandchourie*. Le pays se prête peu à l'agriculture et vit des fruits de ses rapines vis-à-vis de son voisin

¹ En raison de cette légende, la fête nationale coréenne a lieu chaque année le 3 octobre.



Carte 18.1. Les Corée du Nord et du Sud et la frontière actuelle.

chinois. Celui-ci réagit et envahit plusieurs fois la capitale, *Tong-Gu*, mais finalement les Coréens s'emparent de la commanderie de Lolang en 314.

- **Le Paekche** : dans le bassin de la rivière *Han* (région de *Séoul*), et dans les plaines du Sud-Ouest, neuf tribus se fédèrent en l'année +18. Elles doivent lutter contre les agressions du nord, mais profitent de l'arrivée en 314 des réfugiés chinois de Lolang, qui les initient à la culture chinoise.
- **Le Silla** : il est fondé, selon la légende, en -57, par six tribus autour de *Kyongju*, au sud et à l'est de la péninsule. Ce troisième pays absorbe en 562 la fédération de **Kaya**, à l'extrême sud. Cette entité était très liée avec le Japon et Silla poursuit son commerce avec ce pays, lui transmettant des techniques chinoises comme celle de la poterie Sui.

Par le jeu d'alliances où interviennent parfois les Japonais, ces trois pays se combattent, mais restent en contact avec la Chine et servent d'intermédiaire entre ce pays et le Japon dans la diffusion des connaissances scientifiques et culturelles. Ainsi, le bouddhisme apparaît tout d'abord au Koguryo, où le moine **Sundo** le diffuse en 372, puis il gagne le Paekche en 384. C'est de là qu'il atteint en 538 la Cour du Yamato au Japon. Le troisième royaume, le Silla reste fidèle au chamanisme initial pendant longtemps, avec le culte du cheval blanc et les sépultures en forme de tumuli.

Finalement, la direction du pays, constatant la dispersion des croyances, impose en 535 le bouddhisme à la noblesse par souci de cohésion nationale.

18.3. Le Silla unifié (676 à 918)

La dynastie Sui, après avoir réunifié la Chine, attaque la Corée à deux reprises, en 597 puis en 612. La flotte chinoise est détruite en essayant de remonter le fleuve *Taedong*. Le deuxième empereur Sui, après avoir franchi le fleuve *Yalu* avec 300 000 hommes, est battu à *Salsu* par le général **Ulgi Mundok**. Les successeurs des Sui, les Tang, utilisent une politique plus subtile : ils font alliance en 660 avec le Silla contre le Paekche, puis, ces deux pays étant réunis, ils les utilisent pour attaquer le Koguryo et prennent P'yongyang en 668. Les trois pays étant ainsi unifiés, les Chinois pensent ne faire qu'une bouchée de l'ensemble, mais le Silla galvanise tous les Coréens et chasse les Chinois jusqu'au *Yalu*. Le traité de paix laisse définitivement le *Liaoning* à la Chine, mais désormais la Corée reste libre et unifiée au sud du *Yalu*, moyennant un tribut annuel aux Tang.

Les caractéristiques de cette période sont multiples.

- Le pays est découpé en neuf provinces et la capitale est à **Kyongju**.
- Les relations politiques avec la Chine sont bonnes sous couvert d'une vassalité théorique.
- Un commerce maritime très actif se développe avec la Chine et des rapports

s'établissent avec des négociants arabes dont les écrits mentionnent au x^e siècle leurs relations avec un pays du nom de *Al Sila*.

- La société est très hiérarchisée, comprenant : la caste royale, les nobles, les moines, les chefs de village, le peuple et les parias.
- En 632 est fondé l'observatoire astronomique de **Ch'omsong Dae**.
- Une université confucéenne est ouverte dans la capitale en 682.
- Grâce aux transferts de technologie chinoise, les techniciens coréens font des prouesses. Ainsi la cloche du temple de *Pongdok*, fondue en 770, pèse 20 tonnes et mesure 3 mètres de haut. Ce sont également des Coréens qui fondent le grand Bouddha du *Todai-ji* à *Nara* au Japon (14,84 mètres de haut). Les architectes coréens, en particulier ceux originaires du *Paekche*, couvrent leur pays et le Japon de pagodes et de temples en bois (par exemple le *Horyu-ji* à *Nara*)².
- Les Coréens introduisent le bouddhisme au Japon en 538, et il se produit alors une importante immigration de Coréens cultivés vers ce pays où, en 815, un tiers de la noblesse était d'origine coréenne.

Mais, à partir de 784, une lente dégradation se produit à cause d'un affaiblissement du pouvoir royal, de la montée des puissances locales et de nombreuses révoltes paysannes.

18.4. La dynastie de Koryo (918 à 1392)

En 918, les lieutenants du roi, las de ses excès, le chassent et choisissent l'un d'eux, **Wang Kon**, pour fonder une nouvelle dynastie qui prend pour capitale **Kaesong**. Cette rénovation va provoquer une grande prospérité qui va durer jusqu'en 1122.

De nombreuses réformes sont promulguées à partir de 949 : abolition de l'esclavage, développement agricole avec redistribution des terres à des propriétaires privés. Des réserves de nourriture appelées « greniers équitables » sont organisées pour lutter contre les famines endémiques. Les provinces sont progressivement reprises en main et les fonctionnaires y sont recrutés par concours.

Le commerce extérieur est favorisé par le tribut versé à la Chine ou celui reçu des Barbares. Il se développe surtout dans la capitale et porte sur les tissus, l'orfèvrerie, le papier, le soufre. Des céladons incrustés, typiquement coréens, sont exportés vers le Japon.

Grâce à la xylographie, une impression florissante de livres fait entrer la connaissance dans un large public. En particulier, on note une très célèbre Tripitaka bouddhiste comprenant 5 048 livres répartis en 480 « boîtes ».

² Fr. Chauvin, *Les Pagodes de Corée*, Archéologia, 299, 1994, p. 58.

De 1122 à 1231, des luttes dynastiques vont assombrir le paysage et sont couronnées par la dictature militaire des **Ch'oe**. L'administration s'oriente de plus en plus vers un néo-confucianisme étroit.

De 1231 à 1392, la Corée va vivre sous l'oppression mongole. L'armée mongole franchit le Yalu une première fois en 1231 et ravage le pays avant de se retirer. La Cour capitule mais se réfugie à l'abri sur l'île de *Kanghwa* (proche de Séoul). Les Mongols reviennent en 1235 sans susciter de réactions de la Cour. Puis une troisième invasion a lieu en 1254. Des villages entiers sont détruits, les pagodes brûlées, et 200 000 captifs sont déportés.

Finalement, **Kubilai Khan**, qui a déjà pris *Khanbalik* (Pékin) normalise les relations en 1259 en nommant un résident auprès de la Cour, en mariant les rois coréens à des princesses mongoles et en exigeant de la Corée un tribut très élevé en or, chevaux, ginseng, artisans et jeunes filles. Un influent parti de « collaborateurs » se développe à la Cour.

La plus dure épreuve durant cette période est l'exigence mongole de participer aux deux invasions du Japon en 1274 et 1281, en fournissant non seulement tous les navires, mais aussi plus de 40 000 hommes. On sait que ces expéditions ont été catastrophiques et la Corée en a beaucoup souffert.

18.5. La dynastie Li (1392 à 1910)

Les Chinois chassent les Mongols en 1368 et les Coréens en font autant. Le général **Li Song-gye** s'empare même de la Mandchourie, mais doit la restituer aux Chinois. Il organise alors une flotte de guerre pour lutter contre les *waka*, pirates japonais très actifs depuis une centaine d'années. Cette flotte est équipée de canons et de bombes fabriqués par un bureau de l'armement qui dispose du secret de la poudre divulgué par des sources chinoises. À la tête de 100 navires, Li débarque dans l'île de *Tsushima*, repère des pirates et les écrase. À la suite de ses exploits, Li monte sur le trône en 1392 et fixe sa capitale à *Séoul*. Commence alors le siècle d'or de la dynastie Li, avec en particulier le règne du roi **Li Sejong** de 1419 à 1450.

Le régime se caractérise par un système de classe très rigide. L'aristocratie ne travaille pas et les cadres inférieurs sont recrutés par concours. L'administration est centralisée et animée par un néo-confucianisme très tatillon et les pièces d'identité sont obligatoires. Mais de gros efforts sont faits en direction de l'agriculture. La propriété de la terre est privée et très encadrée ; tous les arbres utiles sont recensés. Dans le but de mieux connaître le régime des pluies, le **pluviomètre** est inventé et un décret royal de 1442 en institue l'usage en plusieurs endroits critiques.

Le commerce extérieur est dynamisé par le tribut traditionnel fourni à Pékin et grâce à trois ports ouverts au commerce avec le Japon.

Le roi Li Sejong crée en 1420 une académie intitulée *Palais des sages réunis* et fait préparer un alphabet phonétique très simple de 28 lettres,



Figure 18.1. Séoul : palais Kyongbok (période de la dynastie Li).

(17 consonnes et 11 voyelles), l'alphabet **Han'gul**³. Avant de promulguer cette nouvelle écriture, il fait écrire en forme de tests deux pièces de poésie : *Les chants des dragons volants* et *Reflets de Lune sur les Mille Rivières*⁴. Cette réforme s'accompagne d'un gros effort de vulgarisation, avec un essor considérable de la typographie, de maniement plus facile avec un alphabet. Le Han'gul est toujours en usage en concurrence avec les caractères chinois, et il ne comporte plus que 14 consonnes.

À partir de 1480, le pouvoir est disputé entre factions rivales et un durcissement idéologique confucéen se manifeste : persécution des bouddhistes et purge des lettrés.

En 1587 commence la période des invasions. En effet, le dictateur japonais Hideyoshi propose à la Corée une alliance contre la Chine, qui est refusée, si bien qu'en représailles le 23 mai 1592, le corps expéditionnaire de l'amiral **Konishi** débarque à *Pusan* (sud de la péninsule), avec 700 navires. L'avance est foudroyante et Séoul est prise le 16 juin. Mais les Chinois réagissent et viennent au secours des Coréens. Séoul est reprise le 9 mai 1593, tandis que l'amiral coréen **Yi Sun Sin** coupe les Japonais de leurs bases grâce à ses « bateaux tortues », les premiers navires cuirassés du monde. Les Japonais se retirent sur Pusan et signent un armistice en 1596. Mais en 1597, Hideyoshi récidive. Les Chinois aussi et la lutte est très dure. Mais Hideyoshi meurt en 1598 et les Japonais se retirent.

La Corée est complètement dévastée, mais le contact entre les peuples a plusieurs conséquences : le catholicisme est introduit en Corée par Konishi et

³ J. Février, *Histoire de l'écriture*, Payot, 1984, p. 85.

⁴ A. Fabre, *La grande histoire de la Corée*, Favre, 1988, p. 232.



Figure 18.3. Peinture sous la dynastie Li.

Figure 18.2. Peinture Li : un lettré confucéen.

ses hommes : des prisonniers introduisent au Japon l'imprimerie, la céramique coréenne et le confucianisme. Le Japon prend conscience de la nécessité d'avoir une marine de guerre.

En 1627, puis dix ans après, les Mandchous, tout près de conquérir la Chine, envahissent la Corée et lui imposent de gros tribus. Chaque fois le roi capitule et s'humilie, si bien que le pays se replie sur lui-même et décide de refouler tout étranger. L'art lui-même prend une inspiration originale en se rapprochant de la vie quotidienne et en se dégageant des conventions héritées de la Chine.

Les guerres de l'opium en Chine et l'intervention américaine au Japon renforcent la politique isolationniste et, pour lutter contre la religion catholique qui se développe lentement depuis l'invasion japonaise, l'évêque de Séoul (d'origine française) est décapité publiquement en 1868 avec de nombreux fidèles.

Les interventions étrangères

Le Japon issu de la révolution Meiji (1868) veut imiter les Européens et, d'incidents en débarquements, impose en 1876 un traité d'ouverture de trois ports au commerce extérieur. Cet accord permet l'exportation vers le Japon de matières premières comme le bois, le jute, le chanvre, le riz ou la soie et l'importation de produits manufacturés japonais. Cette intervention économique provoque le mécontentement des militaires coréens et conduit à

des émeutes et des attaques anti-japonaises. Celles-ci sont réprimées par les Japonais, qui imposent de lourdes indemnités.

Les États-Unis suivent l'exemple japonais et en outre envoient une vague de pasteurs de toutes sectes.

Devant ces atteintes de plus en plus brutales à son indépendance, la Corée va faire successivement deux choix malheureux : elle se tourne d'abord vers la Chine, son alliée traditionnelle, mais celle-ci est en pleine crise et elle est battue par le Japon en 1894 ; elle se rapproche alors de la Russie, en pleine expansion vers l'Extrême-Orient.

Le ministre de Russie à Séoul **Karl Waeber**, homme très habile, crée un courant pro-russe important auquel adhère la reine **Min**. Les Japonais envahissent le palais et blessent la reine, qu'ils achèvent en la brûlant vive dans le parc. Le roi se réfugie à l'ambassade de Russie, gardée par un détachement armé.

Le Japon et la Grande-Bretagne signent un accord laissant le Japon libre d'intervenir en Corée en échange de la liberté laissée aux Anglais d'intervenir en Chine.

Le 9 février 1904, le Japon attaque sans déclaration de guerre la flotte russe à *Port-Arthur* et la ville capitule le 2 janvier 1905. Venue d'Europe, la flotte métropolitaine russe est écrasée sur mer le 27 mai 1905 dans le détroit de *Tsushima*.

Le 17 novembre 1905, Itô Hirobumi, ministre japonais, pénètre dans le palais royal avec une forte escorte militaire et exige la signature d'un traité de protectorat. Le gouvernement refuse, et les Japonais entrent par effraction au ministère des affaires étrangères, volent le sceau royal et se signent eux-mêmes un traité de protectorat. Les grandes puissances européennes ne réagissent pas.

Cinq ans après, le 2 avril 1910, le Japon chasse le roi et décide l'annexion pure et simple de la Corée, qui cesse d'exister jusqu'en 1945.

18.6. Renaissance de la Corée ; l'émergence de la Corée du Sud

La conférence de **Potsdam** (juillet 1945) reconnaît le droit de la Corée à la liberté et l'indépendance.

L'Union Soviétique, en accord avec ses engagements, déclare la guerre au Japon le 9 août 1945 et entre en Corée, tandis que les Américains y débarquent le 8 septembre.

En accord avec une proposition de Mac Arthur, les deux puissances décident d'un partage provisoire des occupations au niveau du 38^e parallèle. Mais la commission mixte américano-soviétique pour la mise en place d'un gouvernement coréen siège sans résultat de janvier à mai 1946 : la guerre froide a déjà commencé.

Au Nord, l'URSS met en place un comité de libération communiste, tandis qu'au Sud plusieurs comités se disputent, et l'occupation américaine est catastrophique. Le général **Hodge**, responsable de l'occupation, n'a aucune idée de la civilisation coréenne ni même de l'existence d'une langue coréenne, qu'aucun Américain ne pratique, aussi confie-t-il le maintien de l'ordre à la police japonaise restée sur place !!

Finalement une République de Corée du Sud est proclamée le 15 août 1948.

Le Nord réagit en promulguant une République démocratique de Corée le 9 septembre 1948. Les troupes d'occupation se retirent des deux côtés en 1949.

18.6.1. La première République

Un président est très vite élu au suffrage indirect avec la bénédiction américaine : **Yi Sung-man** (que nous nommons Syngman Rhee).

Or toutes les industries montées par les Japonais sont au Nord, et le Sud est totalement sous-développé. Toute la population est agricole et vit dans des chaumières. Seul 1 % du réseau routier est asphalté. L'aide américaine est donc essentielle.

Cependant, à la suite de nombreuses escarmouches frontalières, les hostilités entre les deux Corées s'ouvrent le 25 avril 1950. Le Conseil des Nations Unies prend partie pour le Sud et vote une assistance militaire sans que l'URSS n'y oppose son veto.

Le Nord mène une guerre-éclair et, à la fin juillet, les Américains, dépêchés en renfort, ne tiennent plus qu'une tête de pont au Sud-Est. Mais Mac Arthur a une idée de génie : il débarque le 15 septembre à côté de Séoul, prenant à revers les assaillants faiblement équipés, et met ceux-ci en déroute.

Le 10 octobre, les Américains parviennent au 38^e parallèle, puis, au lieu de s'arrêter, ils poursuivent vers le Nord et atteignent le *Yalu* le 26 octobre. Mais ils ont déclenché un réflexe chinois séculaire et, dès le 16 octobre, la quatrième armée chinoise, commandée par **Lin Biao**, intervient massivement.

Le 4 décembre 1950, les Chinois reprennent *P'yongyang* et le 4 janvier 1951, *Séoul*.

Les Américains, qui n'avaient pas pris les Chinois au sérieux, manquent d'aviation. Ils réussissent cependant à stabiliser le front et retournent au 38^e parallèle fin mars, au prix d'une lutte extrêmement violente, au point que Mac Arthur décide d'écraser la Chine sous des bombes atomiques. La réponse du président **Harry Truman** est extrêmement courageuse dans l'atmosphère hystérique de son pays : il limoge Mac Arthur et sauve le monde d'une troisième guerre mondiale. Des pourparlers d'armistice commencent en juillet 1951, mais n'aboutissent que le 27 juillet 1953, à leur signature à *Panmunjom*.

La Corée du Sud est totalement dévastée et les prix agricoles ont augmenté de 500 %. L'aide américaine est considérable mais une bonne partie est détournée par Yi Sungman, qui gouverne en dictateur. Celui-ci est réélu en

1954 grâce à des élections truquées, mais quand il veut récidiver en 1960, il provoque une insurrection des étudiants, bientôt suivie par la totalité des universitaires, et doit déguerpir le 19 avril 1960.

18.6.2. La deuxième République

La constitution est remaniée et le parti démocrate accède au pouvoir, mais il se scinde bientôt en deux factions qui entrent en lutte. Les militaires organisent un coup d'État et prennent le pouvoir le 16 mai 1961. Ils nomment à la tête du pays le général **Pak Chong-hui**.

18.6.3. La troisième République

Une nouvelle constitution est adoptée par référendum en décembre 1962, et le général Pak, devenu civil pour la circonstance, est élu président en octobre 1963 au suffrage universel.

Au cours de sa longue présidence menée d'une main de fer, le général Pak initie le formidable renouveau économique de la Corée grâce aux cinq plans quinquennaux qui démarrent dès 1962 et vont conduire au « miracle coréen ».

Il normalise les relations avec le Japon et participe à la guerre du Vietnam dans le cadre de relations privilégiées avec l'Amérique.

18.6.4. La quatrième République

Ayant accumulé les oppositions au cours de ses mandats précédents, Pak fait réformer la constitution en 1972, en lui faisant prévoir l'élection du Président par un système indirect calculé sur mesure. Il peut ainsi continuer ses plans quinquennaux en accentuant l'orientation autoritaire par des décrets répressifs.

Le 26 octobre 1979, Pak est assassiné par le chef de la CIA coréenne au cours d'une partie fine. La loi martiale est alors proclamée sous la direction du premier ministre et du chef d'état-major.

18.6.5. La cinquième République

Le chef de la sécurité militaire, le général **Chon Tu-hwan**, prend le pouvoir et se fait nommer président le 27 août 1980. Il exerce un pouvoir brutal et dictatorial en noyant dans le sang les insurrections et les manifestations étudiantes (2000 morts à *Kwangju* en 1981). Puis il se retire et fait élire au suffrage universel, le 25 février 1988, **No T'aewoo** (nommé en Occident Roh Tae Woo). Ce dernier va poursuivre une politique très autoritaire jusqu'aux élections du printemps 1997, où un gouvernement réellement démocratique est enfin élu.



Figure 18.4. Une femme chamane moderne dite « Mudang ».

18.6.6. Le déroulement des plans quinquennaux

Au début du premier plan, en 1962, le revenu par habitant est de 82 \$ et l'industrie ne représente que 15,4 % du PNB.

Le plan décide de tout baser sur l'exportation en minimisant la consommation intérieure afin d'acquérir de la technologie. Il décide aussi de mettre l'accent sur l'enseignement (au premier plan l'enseignement technique) qui devient l'investissement prioritaire.

De 1960 à 1970 les exportations passent de 0,9 % à 11,3 % du PIB. Puis elles font un bond en avant et passent de 119 M\$ en 1964 à 4460 M\$ en 1974 (multiplication par un facteur 37 en 10 ans).

La plupart des produits exportés sont à faible valeur ajoutée : il s'agit de produits agricoles ou de main-d'œuvre non qualifiée. Le débouché essentiel concerne les États-Unis.

Les deux plans suivants (3^e et 4^e plan) sont encore plus ambitieux et s'adressent aux industries lourdes et concernent de grands groupes (Chaebols) à l'image des zaibatsus japonais : Hyundai, Daewoo, Samsung. Les deux premiers plans défavorisaient les campagnes et, en 1970, un paysan gagnait à peine 50 % du salaire d'un ouvrier. Aussi, ces nouveaux plans réorganisent la paysannerie par le système des « nouveaux villages », en injectant des fonds pour la construction, le remembrement, l'irrigation et en développant à la campagne des activités de sous-traitance.

La Corée devient le troisième fournisseur de l'Arabie saoudite dès avant le choc pétrolier, ce qui lui permet d'amortir celui-ci, et, en 1984, la part du PIB consacrée aux exportations devient 36,1 %.

À partir de 1980, le niveau de vie profite largement du développement et le PNB par habitant est de 1600 \$ et passe à 2000 \$ en 1984.

Cependant, la dette extérieure croît régulièrement pour dépasser dès cette époque 50 % du PNB. Cette situation joue un mauvais tour au pays lors de la crise asiatique de 1997 et conduit certains groupes à la faillite. Une réorganisation des activités bénéficie des difficultés du Japon, en particulier en électronique et informatique, tandis que la construction navale prend la première place mondiale.



Figure 18.5. Une rue moderne à Seoul.
Écriture en alphabet Han'gul.

PARTIE IV

Épilogue

This page intentionally left blank

Chapitre 19

La saison des prophètes

Je n'appelle pas ici « prophète » un individu qui se livre à des prophéties (par exemple sur la fin du monde), mais un homme qui se lève pour expliquer le monde d'une manière révolutionnaire, c'est-à-dire en rupture avec les idées de son époque.

En l'espace de deux cents ans, entre –600 et –400, cinq grands prophètes sont apparus à travers l'Eurasie et ont modifié pour des millénaires la façon dont les hommes comprennent le monde. Il n'y a eu pourtant aucune communication entre eux et ils se sont complètement ignorés. En allant d'Est en Ouest, il s'agit de **Confucius**, **Bouddha**, **Zarathoustra**, **Deutéro-Isaïe** et **Pythagore**.

Les uns ou les autres se préoccupent de rédemption par la *souffrance* (Isaïe) ou de la *non-souffrance* (Bouddha), de la fin des pénibles séries de *réincarnation* (Bouddha, Pythagore), de l'*obéissance à la Loi de Dieu* (Zarathoustra, Isaïe), de la *meilleure conduite individuelle* (Confucius, Bouddha). Ils cherchent tous à situer l'homme devant la nature et à lui dicter sa conduite. Pourquoi une telle coïncidence dans le temps entre toutes ces réflexions fondamentales ?

Remarquons que ces idées ne sont pas nées dans les grands empires de l'époque, la Mésopotamie ou l'Égypte. Une première tentative de révolution intellectuelle, le monothéisme d'Akhénaton, très antérieure à la période que nous envisageons, a capoté sous les coups de l'autorité centrale du clergé d'Amon. Il se peut que l'autorité des États centralisés était trop rigide pour tolérer des exposés non conformes aux idées en service. Les prophètes n'ont alors pu exercer leurs talents que dans des petits pays fragmentés en petites principautés dont ils pouvaient s'échapper facilement en cas de besoin. Lorsque ces territoires se regroupèrent, la veine fut tarie. C'est ainsi que Confucius quitte sa principauté natale de Lü pour errer à travers la Chine morcelée, que Pythagore fuit hors de son île natale de Samos pour se réfugier en Sicile ou que le Deutéro-Isaïe quitte la Babylonie de Cyrus pour retourner en Judée...

19.1. Kong Fu Zi (Confucius, –551 à –479)

Il ne parle qu'en sage et jamais en prophète.

Cependant on le crut, et même en son pays.

(Voltaire)

Descendant d'une famille de petite noblesse de la principauté de Lü (Chine de l'Est), Kong Qiu dirige une petite école dont la réputation grandit, si bien qu'en –501 (il a alors 51 ans), il est nommé intendant à la capitale, Zhong Dou, et l'année suivante, premier fonctionnaire au département des travaux. À ce titre, il mène avec succès des pourparlers de paix avec le grand État de Qi, à la conférence de la Vallée de Jia. Il est alors promu garde des Sceaux. Mais son honnêteté va bientôt l'obliger à prendre des mesures à l'encontre de trois familles princières qui puisaient dans le trésor public et se disputaient la prééminence dans l'État. Il doit alors bien vite s'exiler en –497. Il erre ensuite pendant 14 ans dans divers États de la Chine centrale, proposant sans succès ses services à leurs dirigeants. Il peut revenir à Lü à 68 ans et meurt quatre ans après¹.

Le maître n'a rien écrit et ses idées ont été transmises par ses disciples, parmi lesquels **Zi Lu** et **Zi Gong**.

L'enseignement de Kong Zi porte essentiellement sur l'art de gouverner à tous les niveaux et n'a rien de révolutionnaire : la moralité politique et sociale ne peut être que le résultat de la **moralité individuelle de chacun**. C'est ainsi qu'un jour où le Maître exprimait l'idée de s'établir chez les Barbares de l'Est (les Wa, les Japonais). On lui objecta : ces pays sont grossiers, comment y vivriez vous ? Le Maître répondit : « Là où réside un honnête homme, quelle grossièreté pourrait-il y avoir ? » (Entretiens, IX-14).

La vertu principale d'un honnête homme est la **vertu d'humanité** : c'est la considération pour autrui, la faculté d'un être humain de se mettre à la place de l'autre, et cela se dit en chinois *gen* et s'écrit en joignant la clé de l'homme au chiffre deux. Le Maître dit : « Seul un homme pourvu d'humanité sait vraiment aimer ou haïr. » (Entretiens, IV-3). Le Maître dit : « Fermeté, persévérance, simplicité et discrétion sont proches de la vertu d'humanité. » (Entretiens, XIII-27).

À Fan Chi, (un disciple) qui l'interrogeait sur la vertu d'humanité, le Maître répondit : « Cela consiste à aimer les hommes. » Fan Chi l'interrogea alors sur la sagesse « Cela consiste à connaître les hommes », répondit le Maître (Entretiens, XII-22). Cette vertu n'est pas difficile à acquérir si on en a la volonté. Le Maître dit : « La vertu d'humanité est-elle chose lointaine ? Voici que je la désire, et elle est là. » (Entretiens, VII-29).

À partir de ces qualités humaines, une bonne gestion de l'État, comme de la famille, consiste à revenir aux principes hiérarchiques du bon vieux temps.

¹ Yasushi Inoué, *Confucius*, Stock, 1992, p. 186 et suivantes.

Cependant, au fur et à mesure de la montée dans l'autorité hiérarchique, une montée parallèle dans la vertu est nécessaire : le Prince doit alors être le modèle de toutes les qualités. C'est ce dernier point, essentiel au raisonnement, que bien des gouvernements confucéens, fondés sur l'autorité de la hiérarchie ont singulièrement perdu de vue !!

On a beaucoup écrit sur l'agnosticisme de Kong Fu Zi. En fait, il déclare que, ne sachant rien sur le Ciel, il ne veut pas en discuter. Lorsque cependant il l'invoque, c'est l'équivalent de parler du Destin. Ainsi, à la mort de son disciple Yan Hui, il dit : « Ah ! le Ciel m'a anéanti ! » (Entretiens, XI-9). En tout cas, il demande de ne pas croire aux prodiges ; ni de recourir aux exorcismes. « Les saisons se succèdent, les cent créatures naissent. Que dit le Ciel ? » (Entretiens, XVII-19).

Le confucianisme, très en vogue un certain temps, perd ensuite beaucoup de son prestige jusqu'à sa rénovation par **Zhu Xi** (1130 à 1200). Celui-ci en fait une synthèse avec le *Livre des Mutations*, autre classique chinois. Il concilie ainsi l'idéalisme du Maître et le matérialisme de la nature. En chinois, ce travail s'intitule *Li Qi Xue* (étude du souffle et de la raison) et il a été traduit en Occident par **Néoconfucianisme**. Cette théorie a eu une influence politique considérable dans la conduite de certains gouvernements, non seulement en Chine, mais aussi en Corée (Dynastie Li) et au Japon (Shogunat des Tokugawa).

19.2. Bouddha (Siddharta Gautama –560 à –480)

Né dans une petite principauté du Teraï (piémont de l'Himalaya) nommée *Kapilavastu*, il vécut au palais de son père sans aucun souci jusqu'à l'âge de 29 ans. Il découvrit alors la souffrance et la mort et se fit ascète. L'excès de privations le conduisit aux portes de la mort et il reconnut alors qu'une telle attitude ne conduisait à rien. Il rompit son ascèse et une partie de son futur enseignement porta sur la nécessité de garder de la **modération en toute chose**.

Méditant ensuite pendant 49 jours sous un pipal (l'arbre du bodhi, *figus religiosa*, souvent traduit incorrectement par figuier), il atteignit à *Bodh Gaya* l'illumination, la vérité sur le mystère de la souffrance. Il comprit pourquoi le monde est rempli de douleurs et de maux, et il vit comment l'homme pouvait parvenir à en triompher. Aussi, à son premier sermon, dans le parc des Gazelles de *Sarnath*, il donna l'impulsion initiale à **La Roue de la Loi**.

Il se présente alors, non comme un prophète annonçant la venue d'un Dieu, mais comme un médecin proposant des solutions pour arrêter la douleur, par **l'arrêt du désir et le détachement de toute préoccupation**.

Il parcourt le nord de l'Inde en prêchant pendant 40 ans, suivi de ses fidèles. En raison du climat de ce pays, le prêche itinérant dure huit mois de l'année et les quatre mois de la mousson se passent dans des huttes de bambou montées dans le parc de tel ou tel admirateur : cette solution préfigure les grands monastères qui virent le jour plus tard.

À l'âge de 80 ans, il s'éteignit sous un arbre, à *Kusinagara*. Il accéda directement au **nirvana**, c'est-à-dire au néant bienfaisant.

La doctrine de Bouddha représente une réaction contre l'hindouisme, qui était en faveur jusque là. Un des pivots de cet enseignement est l'ouverture à tous, **sans distinction de castes** et sans aucun ésotérisme. La seconde originalité réside dans la possibilité pour les meilleurs de rompre l'enchaînement fatal des réincarnations infinies grâce à l'illumination qui conduit au nirvana, néant absolu.

Il n'y a pas d'entités jugeant les individus de l'extérieur. Tout acte, quel qu'il soit, laisse une trace dans le psychisme et l'ensemble conduit à une construction qui ne se dissout pas dans la mort. Cet édifice migre au cours des nouvelles naissances et l'ensemble de nos actes, ainsi capitalisés, constitue le **karma**.

Initialement, cette théorie conduit chaque individu à s'occuper uniquement de son propre sort. Par la méditation dans un monastère, par une vie itinérante détachée de toute préoccupation et en mendiant sa nourriture au jour le jour, également par des pèlerinages, chacun peut s'efforcer d'acquérir des mérites et ainsi d'améliorer son karma. Après avoir presque atteint la perfection, l'individu devient un **Arhat** doué de pouvoirs merveilleux et peut espérer rompre le cycle de ses réincarnations en se dissolvant dans le nirvana.

Plus tard, vers le 1^{er} siècle avant J.-C., la doctrine précédente sera réformée dans le sens d'une ouverture à la compassion universelle vers les autres hommes : c'est le **mahayana**, la voie large (ou Grand Véhicule), la doctrine précédente constituant le **hinayana** (ou Petit Véhicule).

En Chine, *Hui Yuan* (334 à 417) prônera, à partir du sutra du Lotus, une interprétation très différente qui prendra le nom d'**amidisme** : l'illumination peut être subite et conduit au paradis de l'Ouest et non au nirvana.

19.3. Zaraθustra (Iran entre -600 et -400)

L'**Avesta** est l'équivalent des **Rig-Véda** des Indiens pour les Indo-Européens fixés en Iran. Il comporte comme ces derniers un panthéon à trois niveaux : **Ahura-Mazda** est le chef fondateur, **Xsaθra** est le guerrier et les jumeaux **Naianθya** sont les responsables de la vie courante.

Zaraθustra, malgré une très vive opposition du clergé et grâce à l'appui du roi *Vishtaspa*, promulgua une réforme considérable en rendant monothéiste cette religion. Dans les **Gatha**, il met au devant de tous Ahura-Mazda, Dieu unique, plus tard symbolisé par le feu. Toutes les autres divinités deviennent des *entités abstraites*, à fonction spécialisée, sous forme d'anges ou de démons.

Deux esprits, les **Mainyu**, sont les émanations du Dieu unique. L'un a choisi le bien et l'autre (*Ahriman*) le mal. Cette religion réformée prend alors l'aspect d'une lutte assez manichéenne entre ces deux principes.

Parmi le système des esprits, les Gathas recensent six entités qui découlent du panthéon initial. Parmi celles-ci, Xsaθra, comme son équivalent indien Indra, dispose d'une troupe d'auxiliaires très intéressante. Indra est entouré des Maruts, cohorte de jeunes gens indisciplinés et ravageurs, indistincts les uns des autres, tandis que Xsaθra dispose des **Fravasi**, jeunes femmes plus calmes, ayant une fonction individuelle : elles deviennent les « anges gardiens » de chaque mortel, participant avec l'âme de celui-ci à la lutte cosmique entre le bien et le mal, et lui assurant une rétribution post-mortem. Ainsi l'âme est *immortelle* et elle est *jugée* pour toutes ces actions par **Rasnu** (l'équivalent du Vishnu indien).

Zaraθustra déclare posséder lui-même la structure trisfonctionnelle du mythe indo-européen² : le *x'arr*, marque la puissance souveraine, la *fravahr*, la combativité, et le *tangohr*, matière préparée avec des plantes salutaires est le symbole de la santé.

Beaucoup plus tard, sous l'influence des prêtres mazdéens, les mages, de très nombreux Dieux ont repris du service sous forme d'archanges ou d'archidémons.

De l'ensemble de cette réforme émerge deux nouveaux concepts très originaux : **l'immortalité de l'âme et le jugement dernier**.

19.4. Deutéro-Isaïe (autour de -538)

On ne sait presque rien de lui. Sa contribution essentielle a été intégrée par les compilateurs de la Bible dans le livre d'Isaïe, qui concerne manifestement deux personnes distinctes. En effet, le premier prophète Isaïe s'adresse à Ezéchias, roi de Judée de -727 à -698, tandis que le second parle de la fin de l'exil, lorsque Cyrus, en -538, rendit la liberté aux déportés juifs à Babylone. La contribution de ce second prophète, appelé par convention Deutéro-Isaïe, est en outre d'un style très différent ; elle va du chapitre 40 au chapitre 65 du livre d'Isaïe.

*Consolez, consolez mon peuple
Dit votre Dieu
Parlez au cœur de Jérusalem,
Et criez-lui
Que sa servitude est finie,
Son iniquité pardonnée,
Qu'Elle a reçu de la main de Yahvé
Deux fois le prix de toutes ses fautes.
(Isaïe, 40-1 et 2)*

Il s'agit là d'un message de **joie et de rédemption par la souffrance**.

² Voir le chapitre 6 (Les tribus indo-européennes).

Pour la première fois, d'autre part, Isaïe affirme que Yahvé est le **Dieu unique**, et qu'il n'y en a aucun autre. Mais, pour lui, c'est un **Dieu universel**. Le rôle du peuple juif est de le proclamer et de servir d'intermédiaire pour l'introduire auprès de tous les peuples. Cette vision donna lieu, à l'époque, à un grand débat avec **Ezéchiél**, prêtre rigoriste du temple. Pour ce dernier, le « message de salut » ne concerne que les Israélites, tous les autres peuples étant des ennemis de Yahvé et de son peuple : « Ainsi parle le Seigneur Dieu : aucun fils d'étranger, incirconcis de cœur et de chair, n'entrera dans mon sanctuaire. » (Ezéchiél, 44-9). C'est cette conception restrictive qui triomphera et à partir de laquelle on peut parler de judaïsme.

Bien plus tard, d'autres prophètes reprendront la conception du Deutéro-Isaïe : ce seront Jésus et Mahomet.

19.5. Pythagore (–570 à –480)

Pythagore est originaire de l'île de Samos, près de la côte Ionienne. Il naît au cours de la révolution intellectuelle des Milésiens dont l'initiateur est **Thalès** (–625 à –547). En difficulté avec le tyran de Samos, il émigre en Grande Grèce (sud de l'Italie et Sicile) et s'installe à *Crotone*, où il fonde une secte ésotérique astreinte au secret absolu. On raconte qu'il a noyé de ses mains un adepte indiscret.

Partant de la théorie des cordes vibrantes, imaginée en écoutant les sons émis par un forgeron de cuivre, il fait la part belle aux nombres et à leurs harmoniques. Il considère que dans l'univers tout est régi par des nombres et que si nous ne percevons pas l'harmonie dégagée par le mouvement des astres c'est uniquement parce que nous en avons l'habitude.

La secte pratiquait l'ascétisme et le silence rituel. Elle observait une hiérarchie complexe d'initiations et de tabous alimentaires. L'obligation de se remémorer chaque soir tous les événements de la journée écoulée n'est pas seulement un examen de conscience. Il prédispose à embrasser l'histoire de notre âme dans nos vies antérieures et cet *αναμνησις* constitue une purification qui permettra de sortir du cycle des **réincarnations**.

Ayant ainsi bouclé le cycle du temps, l'âme purifiée de ses injustices sort de la naissance et de la mort pour entrer dans une forme immuable et permanente à l'égal des dieux.

Pythagore lui-même se souvenait d'avoir vécu pendant la guerre de Troie, sous les traits d'Euphorbe, tué par Ménélas, puis d'avoir été Ethalide à la mémoire inaltérable, celui qui lui avait communiqué le don d'*αναμνησις*.

Cette théorie de la réincarnation, rendant le temps de l'homme cyclique à l'égal de celui des saisons et des planètes, a été reprise par de nombreux philosophes grecs.

- **Empédocle** (–490 à –435) dans *Les Purifications* dit : « Vagabond exilé du divin séjour, je fus autrefois déjà un garçon et une fille, un buisson et un oiseau, un muet poisson dans la mer. »
- **Platon** (–427 à –347) estime que la réincarnation résulte d’une évidence et dit dans le *Phédon* : « Les vivants ne proviennent pas moins des morts que les morts des vivants. S’il n’y avait pas cette perpétuelle compensation circulaire, le monde s’acheminerait vers le chaos et la mort. » Mais pour Platon, l’effort d’ἀναμνησις ne porte plus sur les détails des vies antérieures mais sur les vérités rencontrées pendant le passage dans le monde divin, d’où sa méthode d’exercices de retour aux vérités essentielles menée dans certains dialogues.

This page intentionally left blank

Chapitre 20

Physique et philosophie

La compréhension des phénomènes naturels auxquels l'homme est soumis relève initialement d'une interprétation religieuse. Celle-ci tourne autour d'un panthéon auquel on attribue la création du monde. Quelle est l'origine de notre monde et par suite des lois qui le régissent ? Aussi bien en Chine qu'en Grèce, les physiciens ont été d'abord des prêtres puis des philosophes. Ces derniers cherchent à encadrer ou à rationaliser les diverses légendes qui situent l'homme dans la nature. Cette quête s'est aussi efforcée de préconiser des règles de vie pour l'homme en société et la manière dont les communautés doivent être gérées. Cette dernière problématique s'est plutôt développée en Chine qu'en Occident en raison de l'existence dans ce pays de groupes humains plus importants et plus policés dès la période dite « des Printemps et des Automnes » (-771 ; -473).

20.1. Les courants de pensée chinoise

De nombreuses légendes se sont développées très tôt en Chine sur l'origine des phénomènes naturels. On en trouve la trace dès les premiers écrits, et la pratique des os oraculaires montre l'importance attachée aux esprits.

L'empereur jaune, *Huang Di*, après avoir été le maître du ciel s'est transformé en créateur de la nature. Plus tard *Yu le Grand* a été choisi comme son successeur par le roi mythique *Yao* parce qu'il avait « pacifié les eaux et les terres dans les neuf provinces et nettoyé les neuf grands cours d'eau ». C'est ainsi que fut fondée la première dynastie chinoise, la dynastie **Xia**.

Des pratiques de divination à partir de baguettes d'achillée et de leur disposition en trigramme puis en hexagramme sont à la base de la numération.

À partir du VI^e siècle avant J.-C. se développe une réflexion philosophique très influencée par le désordre politique. La perte du pouvoir réel par la dynastie **Zhou**, gardienne non seulement de l'ordre politique mais aussi de la pratique des rites, conduit à la perte des repères moraux de la tradition. La plupart des penseurs de cette époque vont réfléchir aux problèmes de la société et à la remise en ordre de celle-ci. Cependant, un grand courant naturaliste va au contraire centrer sa réflexion sur l'individu indépendamment du contexte politique et sur la meilleure voie à suivre, le Dao (道). Nous appelons cette règle de vie le *taoïsme*.

20.1.1. Le taoïsme

L'origine de cette « religion » prend ses racines dans les idées populaires les plus anciennes. Il s'agit d'une vision et d'une attitude totalement personnelle et indépendante de l'activité de la société.

Le sage s'abstrait du monde, se retire seul dans un ermitage et par des règles magico-religieuses s'efforce d'accroître sa puissance vitale en vue d'atteindre l'immortalité et d'acquérir des pouvoirs surnaturels. Cela exige des pratiques de tous ordres : alimentaires, respiratoires, gymniques, sexuelles et alchimiques. Il doit faire le vide dans son esprit et ne s'intéresser qu'à la joie que procure la nature.

Une observation respectueuse de la nature a conduit les adeptes du taoïsme à de remarquables études expérimentales et à accumuler des connaissances empiriques en alchimie (la poudre), en biologie, en physique (le magnétisme). L'image du sage isolé dans la montagne définit bien le caractère signifiant immortel 𠂇𠂉, joignant la clé de l'homme 𠂇 à celle de la montagne 𠂉.

Il est intéressant de remarquer que le moteur de l'alchimie occidentale a été de transmuter les métaux en or tandis que le but des taoïstes a été la recherche de la drogue d'immortalité. Certains de ces derniers ont cru la trouver dans le cinabre, HgS, poudre d'un rouge magnifique donnant naissance par chauffage au vif-argent, lui même produit stupéfiant. Mal leur en a pris, car les sels de mercure sont de très violents poisons.

La tradition attribue à un personnage mythique **Lao Zi** (老子) la paternité d'un recueil de sentences ésotériques, le *Dao De Jing* (道德经). Ce personnage aurait disparu, monté sur un buffle, en partant vers le paradis de l'Ouest (les monts Kun Lun). Mais en fait l'œuvre maîtresse du Dao est celle de **Zhuang Zhou** (莊周) (-370 ; -300). L'esprit de cet auteur transparaît bien dans la citation suivante : « Le roi éclairé étend partout ses bienfaits, mais il ne fait pas sentir qu'il en est l'auteur. Il aide et améliore tous les êtres sans que ceux-ci sentent qu'ils sont sous sa dépendance. Le monde ignore son nom et chacun est content de soi. Ses actes sont imprévisibles et il s'identifie avec le néant. » Le vide et le non-agir sont en effet des concepts très importants du Dao.

Ce Dao philosophique évolue rapidement vers une religion populaire et celle-ci va être le moteur de révoltes populaires telle celle des *turbans jaunes* qui mit fin à la dynastie Han.

Parmi les alchimistes les plus réputés signalons *Ge Hong* (283 ; 343). Il était maître en pharmacopée, médecin, astronome. Un de ses successeurs, *Kou Qianzhi*, fut influent à la cour des Wei du Nord, et au contact des bouddhistes créa les premiers monastères taoïstes. D'autres sectes tao, à partir du XIII^e siècle, acceptent des prêtres mariés vivant dans la société.

20.1.2. Les écoles socio-politiques

Pris dans le tourbillon des luttes entre les petites principautés puis les grands hégémons (période des royaumes combattants), certains philosophes ne s'intéressent qu'à la politique.

École de Kong Fu Zi (-551 ; -479) (孔 夫 子)

Fils d'un petit noble ruiné et travailleur acharné, Kong Zi occupe un poste administratif important dans sa principauté d'origine, le Lu, mais après avoir dénoncé des malversations du pouvoir, il doit s'exiler. Il passe alors une quinzaine d'années à errer de principautés en États, suivi par quelques disciples parmi lesquels les plus fidèles sont Zilu et Zigong¹. Il cherche sans succès un prince qui accepterait de mettre ses idées en pratique. On ne possède aucun texte rédigé par Kong Zi. Les commentaires les plus anciens sont réunis dans les *Entretiens de Confucius* écrits au III^e siècle avant J.-C.

Contrairement à Lao Zi, la philosophie de Kong Zi est une politique de société et de gouvernement et elle n'est nullement révolutionnaire : dans une Chine en pleine décomposition et en proie à la guerre, il préconise le retour aux vertus et aux rites d'autrefois. Il attribue à l'homme un rôle essentiel et fonde l'équilibre de la société sur la vertu individuelle dont l'essentiel est le **ren** (仁), vertu d'humanité, c'est-à-dire : respect de l'homme que l'on a en face de soi, quel qu'il soit, même s'il s'agit d'un sauvage Wa (= japonais).

L'organisation de la société est alors fondée sur le respect de la hiérarchie et des rites correspondants suivant une échelle de valeurs très stricte incluant dans la famille la suite père, mère, enfants. Les cinq vertus principales sont : la courtoisie, la magnanimité, la bonne foi, la diligence et la bonté.

La contrepartie de ce respect de l'ordre établi est une exigence de vertu d'autant plus sévère que le grade est élevé et, pour couronner le tout, le prince doit être le modèle de toute la principauté. Cette vertu ne découle pas de la naissance, mais d'un effort de tous les instants, et doit être améliorée chez les jeunes nobles par l'enseignement.

Le Maître ne nie pas l'existence d'un Ciel, mais comme il ne le connaît pas il juge inutile de le faire intervenir. En tout cas, il récuse tout oracle, tout devin, qu'il considère comme charlatan.

Notons bien qu'une fois toutes ces bonnes idées appliquées, la doctrine ne propose aucun recours à la nature ni à la joie de vivre, à l'opposé du Dao.

Les successeurs de Kong Zi

200 ans après le Maître, **Meng Zi** (孟 子), Mencius pour les jésuites, est un de ses principaux successeurs (-372 ; -289). Il occupe une place de conseiller auprès du monarque de la principauté de Qi dont il est originaire et qui reste

¹ Yasuchi Inoué, *Confucius*, Stock, 1992.

le dernier « royaume combattant » opposé aux *Qin* avant la grande unification (–221).

Les écrits de Meng Zi feront partie du programme officiel des examens mandarinaux et contribueront largement au rayonnement du confucianisme.

La doctrine subit un renouveau spectaculaire à l'époque Song grâce à **Zhu Xi** (1130 ; 1200) qui fonde le *Li Qi Xue*, appelé en Occident le néoconfucianisme. Il s'agit d'une synthèse entre divers ouvrages : Les entretiens de Confucius, le *Yi Jing* (livre des mutations), les textes de Meng Zi, le *Li Ji* (mémoire sur les rites). Il en résulte un complet dualisme entre *Li* (理), la raison, et *Qi* (氣), le souffle anarchique. En d'autres termes il s'agit d'une synthèse objective entre idéalisme et matérialisme.

La célèbre phrase :

天下未有 無理之氣²

rappelle celle de Thomas d'Aquin à peu près à la même époque³.

Il est intéressant de noter que les réflexions de ces deux auteurs, pourtant bien éloignés géographiquement, ont subi le même sort : interprétées de façon restrictive, elles ont figé et sclérosé toutes les pensées officielles pendant des siècles.

École des légistes : Fa Jia (法家)

La concentration des petites principautés de la période dite « Printemps et Automnes » en grands hégémons, les « royaumes combattants », à partir de –473, conduit les gouvernants à donner la priorité à l'organisation et à l'économie (essentiellement agricole). On attribue le premier ouvrage, traitant de ces problèmes sous l'angle dit « légiste », au réformateur efficace de la principauté Qin, Shang Yang, mais c'est une erreur de plusieurs siècles. Le premier texte authentique est celui de **Han Fei** (韓非) (–280 ; –234)⁴.

L'idée de base est qu'il convient de légiférer de façon très stricte en déterminant les attributions exactes des agents de l'État et l'échelle des mérites et des démérites afin d'éviter toute interprétation. Le choix des hommes et leur vertu est sans importance ; ils n'ont qu'à appliquer des mécanismes et des automatismes.

Les grades en découlent quelle que soit la naissance. Par exemple, à la guerre, les mérites sont comptés suivant le nombre de têtes et de mains coupées.

Au tribunal, le juge n'a pas à peser le pour et le contre, mais se borne à définir le délit, qui définit automatiquement la sanction.

² Sous le ciel il n'y a jamais de phénomènes sans raison.

³ Rien n'arrive par hasard, tout se produit selon la nécessité.

⁴ Nous retrouverons cette personne dans l'étude de la boussole (*Naissance de la physique*, M. Soutif, EDP Sciences, 2002, Chap. IX).

Le prince lui-même est un simple animateur qui veille au déroulement automatique de l'administration en intervenant le moins possible. Le premier empereur, *Qin Shi Huang Di*, légiste convaincu, écrit : « J'ai apporté l'ordre à la foule des êtres et soumis à l'épreuve les actes et les réalités : chaque chose a le nom qui lui convient. »

L'orientation de la politique économique est délibérément pratique : les agriculteurs et les combattants doivent être favorisés et les autres activités pénalisées, par exemple les parasites, les vagabonds, les artisans de luxe, les philosophes.

L'échelle des mérites et démérites est, pour les légistes, une loi de la nature qui s'apparente aux lois physiques, par exemple à celles qui régissent de façon stricte les sons des tuyaux sonores : aussi la loi juridique et le tuyau sonore portent en chinois le même nom, *lü* (律). Curieusement, cette idée de loi physique appliquée à la société n'a pas été étendue aux phénomènes de la nature inanimée par les tenants de cette philosophie.

20.1.3. Les Écoles physiciennes

D'autres penseurs ont cherché à comprendre la nature, soit pour en tirer une force soit pour prédire l'avenir.

*Mozi (墨子) (-480 ; -390) et les Mohistes*⁵

À l'ensemble des idées de Kong Zi, Mo Zi ajoute l'amour universel et condamne l'esprit de conquête et de lucre. Son École veut mettre à la disposition des opprimés des moyens de défense grâce à des connaissances militaires et scientifiques. Elle apporte dans ce but une importante contribution à l'optique et à la mécanique.

*L'optique*⁶

les mohistes étudient à fond les sources de lumière et les miroirs. Ils utilisent des sources bien définies, sans doute des bougies en cire d'abeille, dont on retrouve la description dans un dictionnaire de 40 avant J.-C. et dont on a retrouvé les supports dans la tombe de *Mawangdui* à Changsha (-400). Chaque expérience fait l'objet d'une description, d'une conclusion, et d'une explication.

Ces études portent sur les ombres et les pénombres, la chambre noire, les miroirs plans et les associations de miroirs plans, l'indice de réfraction, les miroirs concaves et convexes. Toutes les explications supposent une propagation en ligne droite de la lumière depuis la source jusqu'à l'œil, considéré comme un simple capteur.

⁵ J. Needham, *Science and Civilisation in China*, Cambridge U. Press, 1977, Vol. 4.1, p. 78 à 100.

⁶ S. Nakayama, N. Sivin, *Chinese Science*, MIT Press, 1973, p.105 à 152.

Plus tard, **Wang Chong**, philosophe sceptique inspiré par les mohistes, explique clairement comment fabriquer une lentille de verre pour allumer du feu, mais l'étude à proprement parler des lois des lentilles revient au taoïste **Tan Qiao** (940).

La mécanique

En relation avec l'art militaire, la mécanique utilitaire est très développée dans le **Mo Jing** (墨經), le canon des mohistes. Cet ouvrage étudie les systèmes de poulies et de balances, ainsi que leur dynamique, à l'aide d'un ancêtre de la machine d'Atwood. Il étudie la balance à bras inégaux que nous qualifions de romaine, les problèmes de tension et de rupture, les déterminations de centre de gravité.

Mais la contribution essentielle du Mo Jing est son étude du mouvement à partir du *Principe d'inertie* très clairement exposé (2 000 ans avant les Européens) : « La cessation du mouvement est due à une force opposée ; lorsqu'il n'y a pas de force opposée, il ne cessera jamais. Il suivra une trajectoire sans changer de direction. Cela est aussi vrai qu'un bœuf n'est pas un cheval⁷. » La démonstration peut sembler discutable mais, après tout, nous n'avons pas fait mieux en baptisant cette affirmation de principe.

De façon générale, les forces à distance (pesanteur, magnétisme) et les ondes sont prises en compte sans état d'âme ni discussion. Cela découle de l'image du *Yin* et du *Yang* qui s'interchangent sans repos en passant par le vide, et cela imprègne toute la pensée chinoise.

Ming Jia (名家), l'école des logiciens⁸

La grande confusion qui régnait au IV^e siècle avant J.-C. entre tous les philosophes était aggravée par l'emploi de mots et de concepts mal définis. Les membres de cette École s'attachent alors à une étude logique abstraite des principales idées et de leur expression : idées de grandeur, de temps, d'espace, d'unité et de multiplicité. Ils procèdent souvent par paradoxes. Les plus représentatifs sont **Hui Shi** (–380 ; –300) et son successeur **Gong Sun Long** (–320 ; –250).

Après cette remise en ordre du vocabulaire, **Zou Yan** (–305 ; –240) s'est attaqué à de vastes classifications politiques et naturelles. Cet effort de logique donne des résultats, qui sont de façon très surprenante assez convergents avec ceux de la Grèce à la même époque : pour ce philosophe, toute substance est constituée de cinq éléments qui sont la terre, l'eau, le feu, le bois et le métal. Ces éléments se contrôlent de façon cyclique et interagissent entre eux grâce à deux principes opposés :

⁷ J. Needham, *op. cit.*, p. 56.

⁸ Souvent le terme de Ming Jia, littéralement « École des noms », est traduit par « École des sophistes », ce qui prête à confusion. Je préfère celui de « logiciens », introduit par le philosophe anglais G. E. R. Lloyd ;

- le Yang (陽), chaleur, ardeur, soleil, virilité ;
- le Yin (陰), froid, humidité, féminité, sombre.

Ces deux principes sont toujours imbriqués et interviennent par leur présence relative. Le passage de l'un à l'autre ne se fait qu'à travers le *vide*. Sans lui, le système binaire Yin-Yang reste amorphe : « C'est un point nodal tissé du virtuel et du devenir où se rencontrent le manque et la plénitude⁹. » Ils se manifestent comme des ondes qui se succèdent et se remplacent et l'idée d'ondes qui se gonflent et se dégonflent dans un continuum de mouvement est en Chine très profondément ancrée dans l'explication des phénomènes.

La théorie de Zou Yan et des logiciens a largement inspiré le **Yi Jing** (易經), le livre des mutations, ouvrage de référence d'une importance capitale en Chine.

Comme en Grèce, la prétention de cet ouvrage à tout expliquer stérilisera toute recherche dans le domaine.

20.1.4. Xun Zi (-315 ; -235)¹⁰

Philosophe original et profond (荀子).

Ce philosophe réaliste et rationnel, pragmatique en politique, se situe à la fin du bouillonnement intellectuel qui a précédé l'unification de la Chine. Sa position dans l'histoire chinoise est un peu celle d'Aristote en Grèce.

Dans son ouvrage fondamental, le **Yue Lun** (樂論), *Traité de la musique*, dans lequel la musique est le symbole des lois rigoureuses de l'acoustique, il dénie à la morale toute origine transcendante. La nature humaine n'est qu'un complexe de tendances anarchiques et irrationnelles : le bien et la raison naissent de la discipline qu'impose par elle-même la vie en société. La société est la grande éducatrice des individus. Fêtes et cérémonies, musique et danse sont un entraînement à la bonne entente, et ce sont les institutions qui forment l'homme. Sans une répartition des rangs et des conditions conformes à l'équité et reconnues par tous, querelles et disputes ruineraient la cohésion sociale.

Le prince secrète l'ordre qui assure le fonctionnement régulier de la société. Il n'intervient pas dans les querelles mais se contente de mettre en place un dispositif qui les évite parce qu'il est fondé sur le consensus de tous.

De façon générale, l'ordre ne peut exister que par suite d'un ajustement spontané comme celui de la nature où les saisons se suivent, et ne peut avoir pour origine un pouvoir de contrainte et de commandement individuel (comme on le pense en Occident).

⁹ Fr. Cheng, *Vide et Plein*, Le Seuil, 1979.

¹⁰ J. Gernet, *Le monde chinois*, A. Colin, 1972, p. 93-94.

20.1.5. Le culte des personnalités

La ferveur populaire consacre des temples aux personnalités dont le rôle a été capital dans l'histoire du pays. À côté de Confucius, qui possède des temples un peu partout en Chine, et particulièrement dans sa province natale, on a divinisé quelques individus remarquables. Parmi ceux-ci nous citerons à titre d'exemple :

- un grand poète, *Du Fu* (712 ; 770), dans sa ville natale de Cheng Du ;
- un ingénieur et son fils *Li Bing* (vers -250) au voisinage de leur fameux barrage et canal d'irrigation sur la Du Jiang (Sichuan) ;
- un militaire contestataire, le général *Yue Fei* (1103 ; 1141) à Hang Zhou, capitale des Song du Sud.
- un grand dirigeant, *Liu Bei* (règne de 221 à 223), qui organise le royaume de Shu (Sichuan) pendant la lutte des trois royaumes après l'effondrement des Han.

20.2. La philosophie en Grèce

20.2.1. Les prémisses

Les premiers documents écrits, à l'aube de l'histoire, nous montrent à Sumer un panthéon animé par Enlil, le créateur, accompagné d'Innana et de Enki, qui a inventé l'humanité pour décharger les dieux des besognes ancillaires, mais se dégoûtent rapidement des querelles et criailleries de ces créatures, au point de vouloir les noyer dans un déluge. Il n'y a là nulle logique, nulle étude expérimentale de la nature, dont les manifestations se ramènent à la volonté capricieuse de divinités qu'il convient de nourrir et de vénérer dans des temples. À part leur immortalité, ces dieux sont à l'image de l'homme, avec toutes ses qualités et ses défauts.

Le principal souci qui perce dans ces légendes est d'expliquer comment l'ordre actuel est né du désordre : ainsi à Babylone Marduk tue Tiamat, monstre femelle incarnant le chaos, et peut ensuite régler le mouvement des astres et la naissance de l'homme. En Grèce **Hésiode**, dans la *Théogonie* (VIII^e siècle avant J.-C.) nous raconte que *Xaos* s'est ouvert pour que soient désunis *Gaia* la terre et *Ouranos* le ciel. Dans *Les travaux et les jours*, il explique la naissance de l'humanité par la succession des races *d'or*, *d'argent*, *de bronze*, *des héros*, et finalement *de fer*. Il fustige la curiosité et la soif de connaissance de l'homme dans les légendes de *Prométhée* et de *Pandora*. Le vol du feu par le premier déclenche la fureur de Zeus et de terribles représailles, et c'est pourtant la plus grande découverte du paléolithique.

20.2.2. Les précurseurs¹¹

Une grande révolution intellectuelle, peut-être la plus grande de toutes, va naître sur la côte ionienne de la mer Égée au VII^e siècle avant J.-C. Le souci fondamental d'explication va être laïcisé et la physique va reprendre les systèmes de représentation élaborés par les religions, mais sur un plan totalement abstrait. Le philosophe rationalise le mythe.

20.2.3. L'école des milésiens

Thalès de Milet (–625 ; –547) est le premier artisan de cette nouvelle vision du monde. Il vit dans une cité qui est à la limite du monde grec sur la côte ionienne de la mer Égée et voyage beaucoup. Il fréquente la bibliothèque et l'observatoire fondés par *Tiglath Phalazar III* qui a régné sur l'Assyrie de 744 à 723 (premier monarque à subventionner les sciences). La légende dit qu'en Égypte il mesure la hauteur des pyramides avec un bâton fiché au sol et en appliquant la loi des triangles semblables (théorème de Thalès). Il réfléchit aux mécanismes de formation de la terre et à leurs conséquences : pour lui tout vient de l'eau et la Terre est un cylindre circulaire plat porté par une mer infinie dont l'agitation est la cause de tous les séismes. Ces schémas sont évidemment sommaires, mais ce qu'ils ont d'essentiel est qu'ils n'ont plus besoin de faire intervenir le Ciel pour expliquer la nature : la puissance de la logique a remplacé celle des dieux.

Anaximandre (–610 ; –547), élève de Thalès. Pour lui l'*illimité*, est la source d'où tout provient et où tout retourne. Le ciel de feu, l'air froid, la terre sèche, et la mer humide vont respectivement remplacer Zeus, Hadès, Gaia, et Poseidon.

Anaximène (–585 ; –525), son successeur, estime que l'origine de la matière est l'*air* plutôt que l'eau ou l'illimité. Pour lui, la Terre est un disque plat flottant dans l'air et de dimension limitée.

On peut donc dire que ce qui a pris dans la doctrine des Milésiens la place des anciennes divinités, ce sont les **éléments** conçus comme des puissances, impérissables au même titre que les dieux, et qui ont des domaines d'action plus ou moins étendus.

20.2.3. L'École de Pythagore¹²

Pythagore (–570 ; –480) est originaire de l'île de Samos, près de la côte ionienne. Il naît au cours de la révolution intellectuelle des Milésiens. En difficulté avec le tyran de Samos, il émigre à *Crotone*, au sud de l'Italie (Grande

¹¹ J. P. Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs*, La Découverte, 1996.

¹² O. Murray, *La Grèce à l'époque archaïque*, Presses Universitaires du Mirail, 1995.

Grèce) ; Il y fonde une secte ésotérique astreinte au secret absolu. On raconte même qu'il a noyé de ses mains un adepte indiscret.

Partant de la théorie des cordes vibrantes qui fait la part belle aux nombres et à leurs harmoniques, Pythagore considère que tout dans l'univers est régi par des nombres et si nous ne percevons pas l'harmonie émise par le mouvement des astres, c'est parce que nous en avons l'habitude.

La secte pratiquait l'ascétisme et le silence rituel. Elle avait une hiérarchie complexe d'initiations et de tabous alimentaires. L'obligation de se remémorer chaque soir tous les événements de la journée écoulée n'est pas seulement un examen de conscience. Il prédispose à embrasser l'histoire de notre âme dans nos vies antérieures et cet effort d'ἀναμνησις constitue une purification qui permettra de sortir du cycle des *réincarnations*. Ayant ainsi bouclé le cycle du temps, l'âme purifiée du cycle de ses injustices pourra sortir de la génération et de la mort pour entrer dans une forme immuable et permanente à l'égal des dieux. Pythagore lui-même se souvenait d'avoir vécu pendant la guerre de Troie sous les traits d'Euphorbe, tué par Ménélas, puis d'avoir été Ethalide à la mémoire inaltérable qui lui avait communiqué le don d'anamnésis. Cette théorie de la réincarnation, rendant le temps de l'homme cyclique à l'égal de celui des planètes, a été repris par de nombreux philosophes grecs.

20.2.5. Empédocle (–490 ; –435)

Empédocle vit également en Grande Grèce car il est originaire d'Agrigente (Sicile). Il reprend le thème précédent dans ses *Purifications* où il dit : « Vagabond exilé du divin séjour, je fus autrefois déjà un garçon et une fille, un buisson et un oiseau, un muet poisson dans la mer. »

Il est surtout connu par sa théorie de la matière, qui sera largement reprise par la suite : celle-ci est constituée de **quatre éléments** éternels et incréés : l'air, l'eau, la terre, le feu. Ces éléments se mélangent en proportions définies dans chaque corps sous l'action de deux forces antagonistes, *l'amour et le conflit*.

C'est cette opposition qui donna naissance aux premières créatures vivantes quand l'ardeur du Soleil réchauffa la vase humide de la Terre. On pourrait s'attendre à ce que de nombreux exemples concrets viennent appuyer ces concepts, mais il n'en est rien. On retrouve ainsi le sentiment bien grec que la théorie se suffit à elle-même.

20.2.6. Socrate (–470 ; –399) et Platon (–427 ; –348)

Le premier n'a jamais rien écrit, mais il revit à travers les dialogues imaginés par le second, son principal disciple. Ce n'est pas la place ici d'exposer toute la philosophie platonicienne, mais seulement d'en présenter les aspects scientifiques et techniques.

Platon adhère à la théorie de la réincarnation, qui lui semble évidente. Il dit dans le *Phédon* : « Les vivants ne proviennent pas moins des morts que les

morts des vivants. S'il n'y avait pas cette perpétuelle compensation circulaire (...), le monde s'acheminerait vers le chaos et la mort. » À chaque âme correspond une étoile, et le nombre total est ainsi fixe.

Cependant, les efforts d'*anamnésis* ne se limitent pas, comme pour ses prédécesseurs, à ramener de l'au-delà le souvenir de vies antérieures. Ces exercices ne cherchent pas à faire du passé un objet de connaissances ; ils sont l'instrument d'une lutte contre le *temps* humain, ce temps qui, d'après Platon, est « l'image mobile de l'éternité ». Ils apportent la conquête d'un savoir susceptible de transformer l'existence humaine en la rattachant à l'immutabilité divine. Le mythe de la *République* nous montre les âmes assoiffées qui, avant de renaître, boivent dans la plaine du *Lèthè* une eau qui leur apporte l'oubli. Cela constitue pour Platon la faute essentielle, qui n'est autre que l'**ignorance**. Dans les eaux du *Lèthè*, les âmes perdent en effet le souvenir des vérités éternelles qu'elles ont pu contempler avant de retomber sur terre et que des efforts de purification et d'*anamnésis* permettent de retrouver.

Ainsi les mythes de mémoire¹³ sont chez Platon intégrés à une théorie générale de la connaissance. Ce que nous sommes susceptibles de retrouver le plus aisément, ce sont les mathématiques¹⁴ et leurs corollaires, la géométrie et l'astronomie. Pour le reste, sans effort de notre part, nous ne distinguons que de vagues reflets des vérités pures (mythe de la caverne).

Toute connaissance provient donc d'un retour sur soi et d'un effort purement théorique pour retrouver la vérité. Celle-ci ne se cherche pas dans l'expérience ou des mesures pratiques. Platon se moque de l'ingénieur-tyran de Tarente, inventeur d'une règle à calcul, Archytas, à qui il reproche « de perdre et de ruiner l'excellence de la géométrie en désertant les notions abstraites et intelligibles pour passer aux objets sensibles, ce qui revient à l'utilisation d'éléments matériels demandant un long et grossier travail manuel ».

À cette époque, les ingénieurs et artisans ne sont pas mieux servis par la *Technè* : chaque spécialité a reçu l'enseignement de ses techniques directement du Ciel et respecter les pratiques des ancêtres est un devoir ; toute modification des processus employés relève du sacrilège. À part dans le domaine militaire, on trouve donc peu d'inventions en Grèce et ensuite en Italie.

20.2.7. Les épicuriens

Le problème de l'origine et de l'apparition de la matière a fait couler beaucoup d'encre depuis les Milésiens. Ainsi, Anaxagore de Clazomène (ville d'Ionie) vers 445 avant J.-C., après avoir nié la naissance de quoi que ce soit à partir du non-être, en a conclu que « tout est dans tout ». Cela conduisait à des

¹³ J. P. Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs*, La Découverte, 1996, p. 109 et suivantes.

¹⁴ M. Soutif, *Naissance de la Physique*, EDP Sciences, 2002, p. 56.

structures très compliquées où, par exemple, le blé, puisqu'il nous nourrit, contient de la chair, de l'os, du sang, qui sont séparés par la digestion.

Pour simplifier cette idée, **Leucippe**, Milésien établi à Abdère, amorce une théorie *atomique* qui est reprise et développée par son élève **Démocrète** (-460 ; -370). Pour celui-ci la matière est constituée de particules infiniment dures et insécables (*a-tomos*), de formes variées et de dimensions très diverses, mais toutes trop petites pour être perçues. Ces particules se déplacent dans le **vide** au hasard dans tous les sens et forment des agrégats transitoires qui constituent la matière sensible. Tous les événements sont déterminés par le hasard de la rencontre des atomes. L'âme elle-même est composée d'atomes sphériques qui ont pour tâche de produire la chaleur dans le corps et se dispersent sans laisser de traces après la mort.

Cette physique est reprise et intégrée à l'ensemble d'une philosophie matérialiste par **Épicure** (-341 ; -270) puis par le poète romain **Lucrèce** (-98 ; -55) dans son vaste poème philosophique *De Natura Rerum*.

Cette théorie est, en de nombreux points, en rupture complète avec les idées de tous les autres groupes de philosophes grecs, en particulier sur :

- le caractère discontinu de la matière, qui n'est pas infiniment sécable ;
- l'existence du vide ;
- la nature transitoire de l'âme ;
- l'existence possible de plusieurs univers ;
- notre monde n'a ni haut, ni bas, ni milieu, ni extrémité ;
- tout est possible, rien n'est orienté vers un but.

Cet atomisme grec est une pure spéculation de l'esprit sans aucun support expérimental. Il ne faut pas le confondre avec les théories modernes.

20.2.8. Aristote (-384 ; -322)

Disciple de Platon à l'Académie, il est précepteur d'Alexandre le Grand jusqu'à l'accession au trône de celui-ci (-336) et revient à Athènes fonder sa propre école, le Lycée, en -335.

Philosophe encyclopédique, il a écrit sur toutes les sciences et en particulier sur la physique. Sa distinction entre la forme et la matière, entre le subjectif et l'objectif, est le fondement même de la science moderne, mais sa prétention à tout expliquer par le raisonnement sans recourir à l'expérience le conduit à de grossières erreurs.

En astronomie, il sépare notre monde, fini et incréé, composé des quatre éléments d'Empédocle, du monde sublunaire formé, lui, d'un cinquième élément, l'*æther*. Ce dernier élément ne possède pas les mêmes propriétés que les substances terrestres. Le mouvement des planètes et des étoiles est figuré par de nombreuses sphères qui tournent autour de la terre en les entraînant. Cette dernière explication sera détrônée dès l'antiquité par le modèle des cycles et épicycles de Claude Ptolémée (vers +150).

En ce qui concerne la physique du solide, Platon avait repris la théorie des quatre éléments, mais leur ajoutait quatre opposés fondamentaux qui correspondent aux quatre saisons. Ceux-ci prédominent un moment puis cèdent la place au principe suivant : l'été est chaud, l'hiver est froid, le printemps sec, et l'automne humide.

On a le tableau suivant :

- la terre est froide et sèche ;
- l'eau est froide et humide ;
- l'air est chaud et humide ;
- le feu est chaud et sec.

Par des raisonnements très spécieux, Aristote explique alors tous les phénomènes matériels. Par exemple, lorsque l'eau froide et humide est chauffée, elle devient évidemment chaude et humide donc de l'air, c'est le phénomène de vaporisation.

Ces quatre éléments désirent chacun rejoindre un *lieu naturel*, en bas vers le centre de l'univers pour la terre et l'eau (explication de la pesanteur), en haut pour l'air et le feu. On comprend alors la structure de la planète : d'abord la Terre entoure le centre de l'univers, puis vient l'eau, puis l'air, et enfin le feu des astres.

La mécanique d'Aristote est son travail le plus pernicious, car elle a fait autorité jusqu'à la fin du Moyen Âge.

L'**espace** est défini comme le volume occupé par un corps et il n'existe aucun volume en dehors d'un corps (le vide est une absurdité sans existence). Donc en l'absence de corps matériel, rien ne permet de définir l'espace et celui-ci ne peut exister. En présence de matière, l'espace a six dimensions, orientées par le centre du monde, vers le *bas* et le *haut*, *devant* et *derrière*, à *gauche* et à *droite*. Cet espace est ainsi plein et anisotrope. Le *bas* est la direction du lieu naturel vers lequel se dirigent les corps lourds, et le *haut* celle que préfèrent les corps légers et le feu. Le *devant* est la direction dans l'œil projette son fluide, et la *droite* la direction privilégiée qui se retrouve dans la rotation de la sphère cosmique et dans l'habileté de la main droite. Cet espace est donc anthropomorphique.

Le **temps** est complètement subjectif : « sans l'âme il est impossible que le temps existe » (*La Physique*).

Les **forces** qui interviennent ne peuvent être que d'un seul type : ce sont des forces mécaniques de *contact* directement appliquées en un point précis. Sans force appliquée, point de mouvement. La chute des corps n'est pas due à une force, mais au désir des graves de rejoindre leur naturel : le centre du monde.

À partir de ces définitions, la physique d'Aristote se présente comme un tout cohérent (*Du Ciel, La Physique*), articulé autour d'un certain nombre d'idées dites *communes*, qui n'ont pas été soumises à l'expérience car il faut se méfier de celle-ci : par exemple un simple miroir courbe déforme une image.

On obtient alors les résultats suivants :

- (a) si un certain poids franchit une certaine distance en un certain temps, dans les mêmes conditions un poids plus grand franchira la même distance en un temps plus court, dans le même rapport que celui des poids (*Du Ciel*) ;
- (b) la vitesse d'un mobile est directement proportionnelle à la force appliquée (*La Physique*, livre VII) ;
- (c) la vitesse est inversement proportionnelle à la densité du milieu dans lequel se meut le mobile (même ouvrage).

Il résulte en particulier de (a) que la chute de la terre se ferait à une vitesse énorme, contraire à l'évidence, si elle n'avait déjà rejoint le lieu naturel des graves, le centre du monde.

La proposition (b) résulte de la simple observation de marins halant un navire dans le port du Pirée : il va d'autant plus vite que l'on tire fort et s'arrête dès la cessation de l'effort (la force dominante est le frottement).

La proposition (c) rend impossible l'existence du vide dans lequel la vitesse serait infinie.

Il y a, bien entendu, d'autres conséquences tout aussi « évidentes » de ces propositions, mais il reste cependant quelques difficultés. L'une d'entre elles est le mouvement de la flèche lancée par un arc. Au départ, l'arc pousse la flèche, mais comment poursuit-elle ensuite son mouvement ?

Ce mouvement est décomposé en deux phases successives : le mouvement violent sous l'action de l'arc, puis le mouvement naturel de la chute des corps. Au court de la première phase, l'air poussé par la flèche revient en arrière pour pousser la flèche en avant (au fond, c'est une préfiguration des tourbillons de Descartes). Il y a donc toujours une force appliquée pendant ce temps-là.

Ce qui rend très intéressant le travail d'Aristote est sa méthode de tout expliquer à partir d'un jeu restreint d'hypothèses initiales. C'est cette logique qui a fasciné Thomas d'Aquin (1225 ; 1274). Il a essayé de ressusciter les raisonnements d'Aristote en changeant seulement quelques-unes des hypothèses de départ (monde incréé...) dans sa *Summa Theologica* vers 1266.

Tout comme pour Zou Yan en Chine, cette prétention à disposer d'un modèle qui explique tout a stérilisé toute nouvelle recherche pendant des siècles. En ce qui concerne Aristote, en Europe, ce gel a duré jusqu'à la Renaissance.

20.2.9. Archimède (–287 ; –212)

Nous avons là un physicien. Fils d'un astronome nommé Phidias, ami voire parent du tyran de Syracuse *Hieron II*, il est avant tout un mathématicien géomètre qui excelle dans l'art de couper des sphères par des cônes, et on lui doit le premier calcul valable de π , grâce à un passage à la limite tout à fait novateur. Il se distingue en physique en détectant la fraude d'un orfèvre qui

a fourni au tyran une couronne d'or coupé d'argent. Il procède en mesurant les densités relatives d'or, d'argent, et de la couronne par la quantité d'eau déplacée par des masses égales. Un prolongement de cette étude conduit au principe fondamental de l'hydrostatique et à la « poussée d'Archimède ».

En démultipliant les forces par une série de mouffles et de poulies, il arrive à haler seul un gros navire dans le port. Il se déchaîne sur les leviers et machines simples pour défendre Syracuse contre le siège des Romains.

Ce genre d'activités n'était pas considéré comme très noble par les Grecs férus de théorie, aussi Plutarque insiste-t-il sur le fait qu'il ne s'y est livré que poussé par l'urgence et par les supplications de Hiéron II. L'histoire des miroirs ardents a été rajoutée à sa légende beaucoup plus tard, mais l'histoire du *Euréka* symbolise pour toujours la science facile et triomphante.

En conclusion, la Grèce excelle dans la **géométrie** et la **statique**, tandis que la Chine triomphe dans l'**arithmétique** et la **dynamique**.

20.3. Les prolongements en Europe

Avec les invasions barbares, la tradition grecque disparaît progressivement en Italie et le dernier érudit pratiquant la langue est **Boèce**, conseiller du roi ostrogoth Théodoric I^{er}, mais il finit emprisonné à Ravenne en 524. La science grecque est toute entière contenue dans la bibliothèque d'*Alexandrie*, où celle de Pergame a été ajoutée par Marc-Antoine en hommage à Cléopâtre. Cependant l'intégrité de ce formidable trésor avait été écorné au cours du raid sur l'Égypte de Zénobie, reine de Palmyre, en 269. Plus tard, en 415 des émeutiers chrétiens sous la direction de l'évêque Cyrille brûlèrent l'essentiel des ouvrages, dont le reste disparut en 634, lors de la prise de la ville par les Arabes.

Cependant, lors du concile d'Ephèse, en 451, l'évêque **Nestorius** a été condamné pour hérésie et est parti fonder une université à *Édesse* en territoire sassanide. Cet organisme collectionne tous les textes philosophiques grecs disponibles et les traduit en syriaque (langue proche de l'araméen). Nous devons presque toute nôtre connaissance de la pensée grecque à ce zèle formidable relayé plus tard par celui du calife abbasside **Al Mamoun** (813 ;833) qui fonde à Bagdad la *Maison de la sagesse* avec mission de collecter tous les textes grecs et nestoriens disponibles et de les traduire en arabe. C'est ainsi que ces documents tournent autour de la Méditerranée et se retrouvent en Espagne au début de la reconquête. Lorsque Alphonse VI reprend Tolède en 1085, l'évêque **Raimond** crée un centre de traduction d'arabe et d'hébreu en latin. Les textes d'Aristote et d'autres se retrouvent alors sous la plume d'**Adélarde de Bath**, de **Gérard de Crémone** et de bien d'autres.

Thomas d'Aquin (1225 ;1274), dominicain, professeur à l'université de Paris toute nouvelle, enthousiasmé par Aristote, souhaite constituer la théologie en science par des raisonnements logiques à la manière de celui-ci,

mais à partir des dogmes chrétiens dans la *Summa Theologica*. Sous cette forme Aristote va régner sur tout le Moyen Âge.

Robert Grosseteste (1175 ;1253) franciscain, fondateur de l'université d'Oxford en 1215, a une position assez différente. Il proclame que tout raisonnement scientifique comprend trois phases successives : l'induction, l'expérience et la formulation mathématique. Son successeur, **Roger Bacon** (1219 ; 1292) se refuse à suivre Aristote les yeux fermés et écrit que « le raisonnement ne prouve rien, tout dépend de l'expérience ». Malheureusement, R. Bacon fut emprisonné pour averroïsme et cette attitude remarquablement moderne s'est éteinte avec lui dans un cul de basse fosse.

C'est pourquoi la plupart des raisonnements « expérimentaux » médiévaux sont en fait des expériences faites par la pensée : si je me mets dans telles et telles conditions, voilà ce qui se produira. Cela paraît beaucoup plus sûr que recourir à des mesures en lesquelles personne n'a confiance.

Il faut seulement signaler l'attitude exceptionnelle de **Pierre de Maricourt**, qui rompt des aimants puis les recombine pour examiner le rôle des pôles magnétiques. Sans doute est-ce dû au fait qu'il n'est pas universitaire, mais ingénieur militaire, habitué à résoudre des problèmes concrets.

Crédits photographiques

Les illustrations pour lesquelles aucune référence n'est indiquée sont extraites de la photothèque personnelle de l'auteur. Les clichés correspondants ont été réalisés avec l'aimable autorisation des Responsables des musées ou sites concernés.

- Fig. 2.1 Archéologia no. 106 ;
- Figs. 2.6-2.7 « Histoire de l'Égypte ancienne », Grimal ;
- Figs. 2.8 -2.9-3.6 Musée Guimet ;
- Fig. 2.11 Archéologia no. 123 ;
- Figs. 2.12-2.13 Connaissance des Arts no. 207 ;
- Fig. 2.14 Archéologia no. 350 ;
- Fig. 3.2 « Les mésopotamiens », J.Cl. Margueron, A. Colin ;
- Figs. 3.3-3.4-3.5 Dossiers de l'archéologie no. 287 ;
- Fig. 5.3 : Dossier de l'archéologie no. 288.1 ;
- Fig. 8.1 « La bible dévoilée », I. Finkelstein, Bayard ;
- Fig. 16.18 « La chine », autrement junior, 2004 ;
- Fig. 7.7-17.9 « L'art japonais », J. Stanley-Baker, Thames and Husdon, 1990 ;
- Fig.17.11 « 100 vues d'Edo », Hiroshigé, Hazan ;
- Fig.18.1 « Pavillons de la corée », F. Marcouin, Findakly, 1998 ;
- Figs.18.2-18.3-18.4-18.5 « Regards sur la Corée », Apa et errances 1981.

This page intentionally left blank

Bibliographie sommaire

Ouvrages généraux classés par centres d'intérêt

Histoire et préhistoire

- Basham A. L., *La civilisation de l'Inde Ancienne*, Arthaud, 1976.
- Bai Shou Yi, *Précis d'histoire de Chine*, Éditions en langue étrangère, Beijing, 1988.
- Bottéro J., *Babylone et la Bible*, Les Belles Lettres, 1994.
- Bottéro J., *Mésopotamie*, Gallimard, 1987.
- Domenach J. L., Richer Ph., *La Chine 1949-1985*, Imprimerie Nationale, 1987.
- École H. Népal, *Entre terre et ciel*, Société continentale, 1971.
- Elisseeff D., Elisseeff V., *La Civilisation japonaise*, Arthaud, 1974.
- Elisseeff V., *La Civilisation de la Chine classique*.
- Fabre A., *La Grande Histoire de la Corée*, Favre, 1988.
- Finkelstein I., Silberman, *La Bible Dévoilée*, Bayard, 2002.
- Gernet J., *Le Monde chinois*, Armand Colin, 1972.
- Gravereau J., *Le Japon au XX^e siècle*, Le Seuil, 1993.
- Hérial Fr., *Histoire du Japon*, Publications orientaliste, 1986.
- Jaffrelot C., *L'Inde Contemporaine*, Fayard, 1996.
- Jan M., *Le Voyage en Asie Centrale*, Anthologie des voyageurs, R. Laffont, 1992.
- Kramer S. N., *L'Histoire commence à Sumer*, Arthaud, 1986.
- Le Thanh Khoi, *Histoire du Viet-Nam*, Sudestisie, 1987.
- Lewis B., *Les Arabes dans l'Histoire*, Aubier, 1993.
- Lewis B., *Que s'est-il passé ? L'Islam et la Modernité*, Gallimard, 2002.
- Macqueen J. G., *Les Hittites*, Armand Colin, 1985.
- Margerol J. Cl., *Les Mesopotamiens*, Tome 1 et 2, Armand Colin, 1991.
- Mehra G. N., *Bhutan, land of the peaceful dragon*, Vikas House, 1974.
- Murray Os., *La Grèce à l'époque archaïque*, PU du Mirail, 1995.
- Otte M., *Le paléolithique inférieur et moyen en Europe*, Armand Colin, 1996.
- Patou-Mathis M., *Neanderthal*, Perrin, 2006.
- Peissel M., *Mustang*, Arthaud, 1970.
- Perrot J., *Et ils sortirent du Paradis*, Éditions de Fallois, 1997.
- Pimpaneau J., *Chine, culture et traditions*, Ph. Picquier, 1988.

- Platigorsky J., Sapir J., *L'Empire Khazar*, Éditions Autrement, 2005.
- Rotermund H. O., *L'Asie centrale et méridionale*, PUF, 1999.
- Roux G., *La Mésopotamie*, Seuil, 1995.
- Roux J. P., *L'Asie centrale*, Fayard, 1997.
- Sartre M., *D'Alexandre à Zénobie, Histoire du Levant antique*, Fayard, 2001.
- Schnapp A., *La Conquête du Passé*, Carré 1993.
- Sergent B., *Les Indo-européens*, Payot, 2005.
- Stein R., *La Civilisation Tibétaine*, Le Sycomore, 1981.
- Subrahmanyam S., *L'Empire portugais d'Asie 1500-1700*, Maisonneuve, 1999.
- Toynbee A., *La Grande Aventure de l'humanité*, Payot, 1994.
- Trinkaus E., Shipman P., *Les Hommes du Néandertal*, Seuil, 1996.
- Tucci G., *Tibet*, Nagel, 1973.

Histoire des Sciences

- Al Hassan A. Y., Hill D. R., *Sciences et techniques en Islam*, Unesco, 1991.
- Chemla K., *Les Neuf Chapitres (Jiu Zhang Suan Shu)*, Dunod, 2004.
- De la Cotardière Ph., *Histoire des Sciences*, Tallandier, 2004.
- Dhombres J., *Mathématiques au fil des âges*, Gauthier Villars, 1987.
- Djebbar A., *Une Histoire de la Science Arabe*, Seuil, 2001.
- Frémontier-Murphy C., *Les Instruments de Mathématiques*, RMN, 2002.
- Lloyd G. E. R., *La Science grecque*, 2 volumes, La Découverte, 1990.
- Locqueneux R., *Préhistoire et Histoire de la Thermodynamique*, A. Blanchard, 1996.
- Nakayama Sh., Sivin N., *Chinese Science*, MIT Press, 1973.
- Needham J., *Science and Civilisation in China*, 10 volumes, Cambridge University Press, à partir de 1962.
- Needham J., *La Science chinoise et l'Occident*, Seuil, 1973.
- Neugebauer O., *Les Sciences exactes dans l'Antiquité*, Actes Sud, 1989.
- Rashed R., *Histoire des Sciences Arabes*, 3volumes, Seuil, 1997.
- Ronan C., *Histoire mondiale des Sciences*, Seuil, 1988.
- Shapin St., *La Révolution Scientifique*, Flammarion, 1998.
- Serres M., *Éléments d'Histoire des Sciences*, Bordas, 1989.
- Singer Ch., Holmyard E. J., Hall A. R., *A History of Technology*, Oxford, 1979.
- Sivin N., *Science and Technology in Asia*, Sc. History Publications, New York, 1977.
- Soutif M., *L'Asie, Source de Sciences et de Techniques*, EDP Sciences, 1995.
- Soutif M., *Naissance de la Physique*, EDP Sciences, 2002.

- Taton R., *Science Antique et Médiévale*, PUF, 1966.
- Temple R., *Le Génie de la Chine*, Ph. Picquier, 2000.
- Tournès D., *L'Océan Indien au carrefour des Math*, IUFM de la Réunion, 1997.
- Yabuuti K., *Une Histoire des Mathématiques chinoises*, Belin, 2000.

Philosophie et religions

- Bottéro J., Ouaknin M. A., Moingt J., *La plus belle histoire de Dieu*, Seuil, 1997.
- Cauvin J., *Naissance des Divinités, Naissance de l'Agriculture*, CNRS, 1994.
- Cheng Fr., *Vide et Plein*, Seuil, 1979.
- Cheng Fr., *Souffle-Esprit*, Seuil, 1989.
- David-Néel A., *Textes Tibétains inédits*, Pygmalion, 1977.
- Diamond J., *De l'Inégalité parmi les Sociétés*, Gallimard, 2000.
- Dumézil G., *Mythes et Épopées*, 3 volumes, Gallimard, 1995.
- Frédéric L., *Les Dieux du Bouddhisme*, Flammarion, 1992.
- Granet M., *La Religion des Chinois*, Imago, 1989.
- Harvey P., *Bouddhisme*, Seuil, 1993.
- Inoué Y., *Confucius*, Stock, 1992.
- Jullien Fr., *La Grande Image n'a pas de forme*, Seuil, 2003.
- Lacouture J., *Jésuites*, Seuil, 1991.
- Pimpaneau J., *Chine, Mythes et Dieux*, Ph. Picquier, 1999.
- Vernant J. P., *Mythe et Pensée chez les Grecs*, La Découverte, 1996.
- YI JING, *Le Livre des Changements*, Traduction Javary C. et Faure P., A. Michel, 2002.

Le chiffre et l'écriture

- Billeter J.F., *L'Art chinois de l'écriture*, Skira, 1989.
- Blamont J., *Le Chiffre et le Songe*, Odile Jacob, 1993.
- Bonfante L. et alii., *La Naissance de l'écriture*, Seuil, 1994.
- Calvet L. J., *Histoire de l'écriture*, Plon, 1996.
- Champollion J. F., *Principes de l'écriture égyptienne*, Institut d'Orient, Réédition 1984.
- Devauchelle D., *La pierre de Rosette* (traduction), Ed. Alternatives, 2003.
- Février J. G., *Histoire de l'écriture*, Payot, 1984.
- Ifrah G., *Histoire universelle des chiffres*, 2 tomes, Laffont, 1994.
- Jean G., *L'écriture mémoire des hommes*, Gallimard
- Le Roy Ladurie E., *L'Historien, le Chiffre et le Texte*, Fayard, 1997.

Manguel A., *Une Histoire de la Lecture*, Actes Sud, 1998.

Ryjik K., *L'Idiot chinois*, Payot, 1980.

Seife Ch., *Zéro*, J. C., Lattès, 2002.

Viers R., *Des signes pictographiques à l'alphabet*, Éd. Karthala, 2000.

Walter H., *L'Aventure des langues en Occident*, Laffont, 1994.

L'espace et le temps

Alder K., *Mesurer le Monde*, Flammarion, 2005.

Duncan D. E., *Le Temps conté*, Nil Éditions, 1999.

Gamow G., *Mr Tompkins au pays des merveilles*, Dunod, 1957.

Guedj D., *La Mesure du Monde*, R. Laffont, 1997.

Hawking St., *Une Brève Histoire du Temps*, Flammarion, 1989.

Jullien V., *Le Calcul des Longitudes*, PU de Rennes, 2002.

Landès D., *L'Heure qu'il est*, Gallimard, 1987.

Smith J. H., *Introduction à la Relativité*, Edisciences, 1969.

Histoire de la littérature

Cheng Fr., *L'Écriture poétique chinoise*, Seuil, 1977.

Inoué Yasushi présente une anthologie de nouvelles japonaises, Gallimard, 1987.

Pimpaneau, *Histoire de la Littérature chinoise*, Ph. Picquier, 1989.

Seghers P., *Sagesse et poésie chinoises*, R. Laffont, 1981.

Shuichi Kato, *Histoire de la Littérature japonaise*, Fayard, 1986.

Voyages et reportages

Drège J. P., *Marco Polo et la route de la soie*, Gallimard.

Guillain R., *Orient extrême*, Arléa, 1986.

Guillain R., *J'ai vu brûler Tokyo*, Arléa, 1990.

Guillermaz J., *Une vie pour la Chine*, R. Laffont.

Ibn Battuta, *Voyages*, La Découverte, 1981.

L'Hénoret A., *Le clou qui dépasse (le Japon d'en bas)*, La Découverte, 1993.

Manceron G., *Voyage du Lord Mac Cartney à la Chine*, A. Montaigne 1978.

Marco Polo, *Le Devisement du Monde*, La Découverte, 1981.

Prjewalski N., *Sur le Toit du Monde, 1870-1880*, Phébus, 1988.

Snow E., *Étoile rouge sur la Chine*, Stock, 1964.